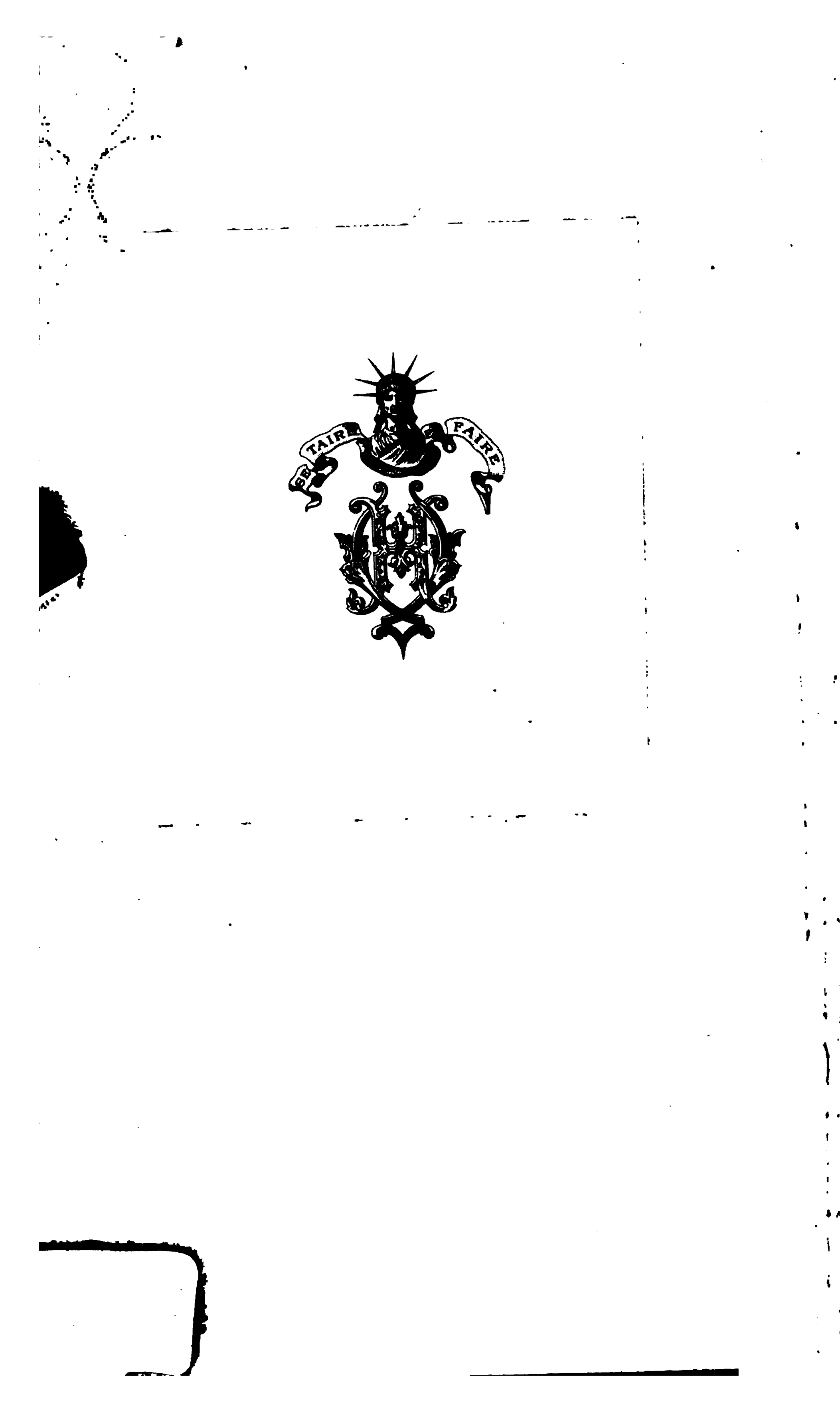


SE TAIRE
FAIRE

VIE

DE

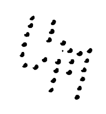
ALEXANDRE LE GRAND



VIE

DE

ALEXANDRE LE GRAND



TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

VIE

DE

ALEXANDRE LE GRAND

PAR

M. A.lphonse Marie Louis DE LAMARTINE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LIX

PRÉFACE.

Les sources grecques et latines dans lesquelles nous avons puisé nos autorités pour cette histoire d'Alexandre sont ouvertes à tout le monde, mais elles sont rarement explorées. Nous nous contenterons de les indiquer ici.

Si nous avions voulu nous borner au travail facile de traduire Quinte-Curce en l'abrégeant, nous aurions écrit une histoire intéressante comme la sienne, mais plus fabuleuse que réelle, une épopée héroïque et non une histoire. Ce n'est pas ce que ce temps-ci demande : il veut de la vérité pour en tirer de l'enseignement. La géographie, les mœurs des peuples, la guerre, la politique, voilà les quatre objets de l'histoire écrite avec tant de philosophie et avec tant de talent de nos jours. C'est pour apporter à notre tour, non plus d'intérêt, mais plus de philosophie dans l'histoire d'Alexandre le Grand, que nous entreprenons ce long travail. Mais cette phi-

losophie reposerait sur des nuages si nous la faisions porter sur des fables grecques ou sur des légendes asiatiques. Nous avons donc cherché le réel à travers l'imaginaire. Nous avons été puissamment assisté dans cette recherche du réel par l'admirable livre de critique savante de M. de Sainte-Croix, intitulé : *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre le Grand*. Ce livre, trop peu connu du vulgaire des lecteurs, est non-seulement l'œuvre d'un érudit, mais l'œuvre d'un philosophe et d'un politique. Ce n'est pas seulement l'histoire restaurée, c'est l'histoire raisonnée. M. de Sainte-Croix est le Montesquieu d'Alexandre.

C'est grâce aux directions et aux discussions de ce savant homme que nous avons pu discerner le plus ou moins d'authenticité qui s'attache, pour chaque événement de la vie d'Alexandre, aux traditions contemporaines ou aux compositions historiques que l'antiquité nous a transmises sur ces événements. C'est avec lui que nous avons compulsé d'abord *Diodore de Sicile*, qui écrivit d'après les Mémoires alors existants des généraux Ptolémée et Aristobule, compagnons d'Alexandre, et d'Eumène de Cardée, secrétaire du héros, tous témoins ou acteurs des faits relatés par eux. *Flavius Arrien*, historien et homme d'État, dont nous possédons trois volumes sèchement écrits, mais sagement pensés, nous a prêté son excellente critique. C'est un homme qui répugne aux fables et aux exagérations; il élague toutes les fantasmagories de l'enthousiasme; il rapetisse un peu

l'histoire, mais il lui donne la solidité d'une démonstration.

Plutarque, qui a écrit lui-même une vie d'Alexandre, tient le milieu entre les crédulités de Quinte-Curce et l'esprit critique d'Arrien. Il déroule à sa large manière son histoire comme un poëme, et il réfléchit en racontant.

On a attribué à Quinte-Curce plus d'inexactitudes qu'il n'en a commises. En le confrontant avec les écrivains contemporains d'Alexandre ou avec Arrien, copiste de ces contemporains, on rend plus de justice à Quinte-Curce. Il a plus brodé qu'il n'a faussé la vérité. Il est exact, mais il est déclamatoire. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il a le don si rare de l'intérêt. Son récit vit de la vie de ses personnages, et son éloquence, quoique trop ornée, n'est que l'amplification de son texte.

Rollin a dans son récit les superstitions et les naïvetés de Plutarque : c'est le Plutarque français. Son point de vue exclusivement hébreu dans l'histoire de l'univers fausse nécessairement pour lui le sens des événements ; mais les événements eux-mêmes sont sincèrement et majestueusement déroulés sous sa plume. On en peut dire autant de Bossuet, aigle de coup d'œil, qui ne veut voir qu'un point de l'espace et du temps. Le crédule Duverdier, le paradoxal Linguet, le savant de Bury, le philosophe Mably, le politique Montesquieu, l'universel Voltaire ont laissé également en France ou des récits

complets, ou des aperçus remarquables sur le caractère, les guerres, les établissements d'Alexandre. *Polybe* dans l'antiquité, *Follard* dans les temps modernes ont éclairé ce qu'il y a de ténébreux ou de conjectural dans les campagnes et dans les batailles les plus célèbres d'Alexandre. Enfin, quant à la géographie de la partie la plus avérée de ces campagnes en Europe et en Asie Mineure, nous avons eu la bonne fortune, pour la bien comprendre, de la voir de nos propres yeux, depuis le Péloponèse jusqu'à Byzance, depuis le mont Hémus et la Macédoine jusqu'au Taurus et à la Syrie, depuis la Syrie jusqu'aux confins de la Mésopotamie, premiers et principaux champs de bataille du conquérant de l'Asie.

Si l'on nous demande maintenant : « Pourquoi, après « tant d'historiens, écrivez-vous la vie d'Alexandre? » Nous répondrons deux choses : premièrement, nous nous sommes donné la tâche d'écrire, dans l'ouvrage intitulé *le Civilisateur*, l'histoire de tous les hommes illustres qui ont fait faire un pas à l'humanité dans les lettres, dans la religion, dans la philosophie, dans la politique. — A tous ces titres Alexandre avait sa place, et peut-être la plus large place, dans cette encyclopédie des grandes individualités humaines. Il a jeté un monde sur l'autre et il les a fondus tous les deux.

Secondement, nous pensons et nous avons toujours pensé que l'histoire était un livre sans fin, sur lequel chaque génération devait à son tour écrire une ligne. — Pourquoi? nous dira-t-on encore. — Voici pourquoi.

Les choses humaines ne sont en elles-mêmes que ce qu'elles paraissent être. Comme les paysages, comme les horizons, comme les montagnes, l'histoire change d'aspect selon la place d'où on les regarde. C'est le point de vue qui donne sa forme, sa grandeur, sa petitesse, son mirage ou sa vérité à l'objet.

Or chaque siècle nouveau considère d'un point de vue différent l'histoire d'Alexandre. La Grèce la considérait du point de vue de sa vanité nationale et de ses fables théogoniques; Rome, du point de vue de l'art de la guerre, de la conquête du monde; l'Arabie, du point de vue de l'islamisme; le moyen âge, du point de vue des miracles opérés par le doigt de Dieu pour préparer l'avénement de son Verbe par la fusion des peuples; le siècle de Bossuet, du point de vue biblique, qui fait jouer le rôle universel à la petite tribu de Juda sur la scène de l'Orient et de l'Occident; le siècle de Rollin, du point de vue de l'accomplissement des prophéties hébraïques; le dix-huitième siècle, du point de vue de la politique, du commerce et des arts; enfin le dix-neuvième siècle, où nous vivons, du point de vue de la recherche de la vérité et de l'étude de l'homme dans tous les âges.

C'est celui où nous nous plaçons.

Il résulte, selon nous, de ce changement perpétuel de points de vues du genre humain dans la manière de considérer les hommes ou les événements historiques, que l'histoire toujours faite est cependant toujours à refaire, et que, toutes les fois que l'esprit du temps de-

mande à changer le côté sous lequel il considérait sous une seule face les événements ou les hommes de l'antiquité, des historiens plus modernes ont le droit de faire tourner la statue d'un grand homme sur sa base et de le peindre à leur tour sous d'autres traits, jusqu'à ce que toutes les faces de l'histoire aient passé sous les yeux de la dernière postérité.

LIVRE PREMIER.

VIE

D'ALEXANDRE LE GRAND

LIVRE PREMIER

I

Si on nous demandait de présenter aux regards d'un monde nouveau, qui ne connaîtrait notre vieux monde que de nom, le plus bel exemplaire de l'homme dans la personne de sa plus grande individualité, nous n'hésitons pas à dire que nous lui présenterions la figure presque divine d'Alexandre.

Ce seul nom est le résumé le plus complet, le plus vaste et le plus éclatant, de l'humanité dans tout ce qui l'illustre; l'homme de gloire par excellence! Et pour comble de perfections, ce grand homme n'avait pas reçu seulement tous les dons de la nature et de la fortune, il avait reçu tous les bonheurs propres à mettre en évidence et en grandes actions ces dons de la destinée.

Il était né à une de ces époques où le poids d'un seul homme fait pencher un continent sous ses pas ou en élève un autre sous sa main; il était né sur un trône, la plus belle place pour être regardé ici-bas; il était né beau de corps, la plus grande avance sur l'amour et sur l'admiration qu'un homme illustre doive inspirer aux autres hommes.

Son père, qui voyait en ce fils toute sa postérité et qui possédait toutes ses grandes qualités, moins ses grâces, avait employé un long règne et un génie obstiné à lui préparer une immense place dans l'histoire; Philippe avait défriché le champ d'Alexandre.

La reine sa mère, Olympias, était une femme d'une âme haute et d'une tendresse virile qui

lui faisait sucer la passion de la grandeur avec le lait.

Le peuple sur lequel il devait régner un jour, peuple encore à demi sauvage, n'était qu'une pépinière de soldats, qui de toutes les vertus n'avait que la seule vertu de la guerre, la bravoure et la discipline.

La Grèce, qu'il avait à dominer et à caresser tout à la fois, était le théâtre le plus éclatant et le plus retentissant pour l'émulation d'un héros; les philosophes, les orateurs, les poëtes, les démagogues étaient les échos préparés pour le drame d'Alexandre sur cette scène agitée et bruyante d'une civilisation de gloire et de liberté.

Les Perses et les Mèdes, qu'il allait avoir à combattre, présentaient dans les deux Asies les plus grandes surfaces de puissance avec la plus grande faiblesse réelle de mœurs, d'organisation militaire et de résistance.

Son âme était plus grande encore que sa tâche; une intelligence égale à tous les exercices de l'esprit humain; une sensibilité qui savait s'émouvoir jusqu'aux larmes et se vaincre jusqu'au stoïcisme; une ambition qui négligeait tout ce qui était indigne de lui pour ne s'attacher qu'à l'u-

nivers; une générosité de caractère qui s'attendrissait sur les vaincus et qui ne voyait plus que des infortunes à consoler là où il ne comptait plus de rivaux à vaincre; un amour tendre, mais respectueux, des femmes, dans lesquelles il avait appris à respecter l'image de sa mère; des amitiés pures et fidèles avec les compagnons de sa jeunesse comme celles d'un soldat macédonien pour son égal; un enthousiasme pour la poésie, cette réverbération de toute vertu et de toute gloire, qui allait jusqu'au culte d'Homère, la plus saine, la plus juste et la plus vaste des âmes qui ait jamais chanté les destins des hommes; enfin, comme pour achever tant de dons et tant de bonheurs, le plus universel, le plus honnête et le plus politique des philosophes pour maître de sa jeunesse dans Aristote, seul digne d'un tel élève, comme Alexandre était le seul digne d'un tel instituteur! Voilà le fils de Philippe et d'Olympias. Et si vous voulez compléter ce tableau du plus heureux des grands hommes, ajoutez qu'il mourut jeune, comme Achille, son ancêtre, et qu'il disparut de la vie avant que rien eût pâli ni dans sa nature, ni dans sa fortune, ni dans l'éclat de sa gloire.

Telle est l'histoire que nous entreprenons de vous raconter. Dévoilons d'abord la scène des événements aux yeux du lecteur.

II

La Macédoine est une contrée montagneuse et reculée située derrière la Grèce, au fond de la Méditerranée. Elle est bornée d'un côté par les hautes chaines aux pieds desquelles coule l'Hèbre dans la profonde et large vallée d'Andrinople; de l'autre côté par les cimes neigeuses de l'Épire et de l'Illyrie, qui bordent la mer Adriatique. Derrière la Macédoine s'ouvrent et se ferment tour à tour les vallons boisés de la Bulgarie et de la Servie, que le Danube sépare à peine de la Hongrie et de l'Allemagne. Devant la Macédoine la Grèce contiguë, en commençant par la Thessalie et la Livadie, descend vers les golfes sinueux de l'Archipel. La Macédoine ne communique elle-même avec cette mer que par le port et la ville commerçante de Salonique, au fond du golfe de ce nom. C'est en contournant ce golfe qu'elle se relève tout à coup comme une cita-

delle colossale par le mont Athos. Le port de Salonique lui permettait de lancer quelques bâtiments sur la mer et de lutter, quoique avec une immense infériorité navale, avec les nombreuses marines des différents États de la Grèce.

L'intérieur de la Macédoine, pays âpre et pastoral dans sa plus grande étendue, se compose de groupes de rochers revêtus de forêts et d'herbages, de défilés creusés par des torrents, de lacs qui remplissent les fonds des vallées, et de remparts presque perpendiculaires qui la rendent inaccessible aux conquérants.

C'est grâce à cette configuration du sol et au caractère aventureux et indomptable de ses habitants que *Scanderberg*, le second Alexandre, a contrebalancé pendant tant d'années à lui seul la puissance des Ottomans. Un large bassin arrosé et fertile au milieu de la Macédoine était livré à la culture et entourait la capitale fortifiée de Pilla.

Les peuples de cette contrée, qui ordinairement reproduisent dans leur caractère et dans leurs mœurs les traits de la terre qui les porte, étaient une race de fer et de granit à peine policée par leur contact avec la Grèce. Indomptés seule-

ment jusqu'à Philippe, ils étaient devenus conquérants sous ce prince. Leur gouvernement était monarchique et représentatif, comme tous les gouvernements qui sortent du peuple, et qui, après avoir abdiqué une partie de leur liberté, dans l'intérêt de l'unité nationale, conservent encore dans leurs assemblées populaires quelque image de leur antique individualité de tribus. Mais sous la main habile et belliqueuse de Philippe ce gouvernement était devenu surtout militaire. La phalange macédonienne, première ébauche de la légion romaine, avait donné aux Macédoniens une supériorité comparable à celle que la discipline, la tactique et le maniement des troupes sur le champ de manœuvres donnèrent presque de nos jours aux Prussiens du grand Frédéric sur les armées encore mal constituées de l'Occident.

III

Philippe avait une autre ressemblance encore avec le grand Frédéric. Prince éclairé, lettré, ambitieux, diplomate, il était très-supérieur à

son peuple, et il se servait de la philosophie, des lettres, des arts, des peuples plus civilisés et plus corrompus que le sien, pour les flatter et les asservir tour à tour. Sa vie entière n'avait été qu'une lente et successive démolition de la Grèce. Tout ce qu'il n'avait pas pu réduire à sa domination sous le nom de protection, il l'avait dompté par les armes. La faiblesse, la rivalité de ces différentes républiques, mal reliées entre elles par le lien trop lâche de la confédération générale, lui avaient fait trouver trop d'alliés là où il n'aurait dû trouver que des ennemis naturels. Son or, dérobé à ses alliés, aussi puissant que ses armes, remplissait la Grèce de ses partisans. Des orateurs, des sophistes, des philosophes, des aristocrates ou des démagogues, complices de la servitude de leur pays, fomentaient partout un parti de Philippe à côté d'un parti patriotique.

Le nom de Philippe retentissait de toutes parts dans les assemblées publiques comme le nom du seul protecteur de la nationalité commune contre les perpétuels assauts des Perses. Une guerre éternelle existait entre l'Europe et l'Asie, à peine séparées par le canal de Sestos et par la

mer étroite de l'Archipel. Philippe, aux yeux de la moitié de la Grèce, représentait l'Europe; aux yeux de l'autre moitié il représentait la servitude. Si l'on veut une image contemporaine de ce qu'était la Macédoine de Philippe pour la Grèce d'alors, on n'a qu'à se rappeler ce qu'était le nom de l'empereur de Russie Alexandre pour la Grèce moderne, à l'époque où elle cherchait un appui dans les Macédoniens du Nord contre la domination des Ottomans.

Mais Philippe avait sur Frédéric le Grand un caractère et des vues qui font du premier de ces princes une figure historique bien supérieure au second. Le grand Frédéric ne cherchait à faire de son peuple qu'une armée et de lui-même qu'un grand fondateur de puissance dans le monde. Ses vices le privaient de postérité, et cette absence de postérité le condamnait à un éclatant égoïsme. Philippe au contraire avait un fils; il rêvait pour ce fils une grandeur héréditaire et pour la Macédoine une domination permanente sur la Grèce qui perpétuerait sa maison et sa nation au premier rang des trônes et des peuples; aussi toutes ses entreprises étaient-elles marquées du sceau de la politique la plus vaste et

de la prévoyance la plus lointaine. Il se sacrifiait constamment lui-même à cette prévoyance. Il ne vivait, il ne régnait, il ne négociait, il ne combattait que pour son fils. Il ne se considérait que comme le précurseur d'un plus grand homme que lui. Il ne voulait être que la pierre fondamentale, et, s'il le fallait, cachée dans la terre, d'un édifice dont sa postérité serait le couronnement.

C'est une chose curieuse à étudier dans le règne de Philippe que ce travail obstiné et souterrain d'un grand homme et d'un homme habile pour préparer un héros à sa maison, un maître à la Grèce, un conquérant à l'Asie. Plutarque, Machiavel et Montesquieu n'ont pas suffisamment compris ni suffisamment admiré cette abnégation de gloire personnelle pour grandir la gloire d'un descendant. La politique toute paternelle de Philippe méritait d'être récompensée par la Providence des ambitieux dans un fils digne de lui. Il eut ce bonheur dû à son génie.

IV

Olympias, femme de Philippe, lui donna un fils qui fut Alexandre. Il naquit le sixième jour du mois d'août de l'année 356 avant l'ère chrétienne.

Olympias, par sa naissance, par sa beauté, par sa grandeur d'âme, était digne d'être la mère d'Alexandre. Le caractère de la mère est presque toujours la meilleure prophétie de la destinée d'un grand homme. L'âme n'a point de germe sur la terre, mais le sein maternel couve le corps dont les organes sont destinés à être plus tard les instruments rebelles ou accomplis de cette âme. Le sang de la mère est le premier lait des veines du fils.

Mais les prophéties contemporaines ou posthumes ne manquèrent pas en Macédoine et en Grèce à la naissance du fils de Philippe. La Grèce était attentive; elle semblait pressentir que c'était le sort des républiques grecques qu'Olympias, descendante d'Achille, venait d'enfanter.

Les uns disent que Philippe avait eu un rêve dans lequel il avait vu le sein d'Olympias scellé pendant sa grossesse d'un cachet divin sur lequel on voyait l'empreinte d'un lion; les autres, que le roi des dieux lui-même, Jupiter, avait voulu avoir un fils mortel pour incarner en lui sa divinité, et qu'Olympias avait conçu d'un adultère divin ce futur dominateur de la terre.

Ce qui justifiait cette opinion dans le crédule vulgaire, c'est qu'Olympias était affiliée par dévotion à la secte enthousiaste des femmes de Thrace et de Macédoine adonnées au culte d'Orphée. On sait que ce divin poëte, premier révélateur en vers des mystères religieux et de la morale transcendante de l'Inde en Europe, avait été martyrisé par la populace fanatique de son temps, et que ses membres, déchirés par les femmes de Thrace, avaient été précipités dans les flots de l'Hèbre, où sa tête harmonieuse chantait encore en surnageant jusqu'à la mer. Les femmes de Macédoine, par commémoration du délire sacré d'Orphée, célébraient ses mystères. Elles se sentaient saisies de l'esprit mystique du poëte; et, pour accroître en elles ce pieux délire de l'esprit par le délire des sens, elles menaient

des danses fougueuses dont le tourbillonnement exaltait leurs sens. Des serpents apprivoisés et endormis, qu'elles portaient en dansant dans des corbeilles, se réveillaient à leurs cris, s'entrelaçaient aux thyrses qu'elles agitaient dans leurs mains, et quelquefois se glissaient dans leur sein pour se réchauffer à la chaleur de leur corps. Ces serpents étaient réputés divins.

Olympias en avait un plus familier, envers lequel elle professait un culte plus fervent et qu'elle introduisait habituellement dans sa couche. Philippe, qui répugnait au contact de ce reptile, s'abstenait souvent du lit d'Olympias et lui reprochait ce fanatisme envers cette prétendue incarnation de l'esprit de Jupiter. De là l'opinion populaire en Macédoine, et plus tard en Grèce et en Asie, qu'Olympias avait eu un commerce avec un dieu et qu'Alexandre n'était pas le fils de Philippe. Toutes les nations ont inventé de pareilles fables sur la naissance des héros ou des sages supérieurs à la mesure ordinaire de l'homme, tant elles ont été infatuées de l'idée naturelle d'attribuer une origine céleste à ce qui leur semblait plus grand que l'humanité.

Alexandre lui-même, non par crédulité, mais par politique, donna plus tard un corps à cette crédulité asiatique en se laissant attribuer volontiers cette filiation avec Jupiter qui déshonorait un peu la chasteté irréprochable de sa mère. De là ce mot spirituel d'Olympias disant avec un sourire à ses courtisans : « Je ne sais pas « pourquoi mon fils s'obstine ainsi à me brouil- « ler avec Junon ! »

V

Une coïncidence historique plus réelle signala la nuit de la naissance d'Alexandre : le temple d'Éphèse fut incendié au moment précis où le fils d'Olympias venait au monde, comme un présage accidentel, mais frappant pour les esprits superstitieux, de la combustion de l'Asie, dont le temple était le monument le plus national et le plus universel.

Tous les bonheurs semblaient ainsi confluer à la fois le même jour sur la destinée de Philippe. Le temple d'Éphèse, orgueil des Grecs et trophée des Perses, ses ennemis, était en flammes;

son général favori, Parménion, remportait une victoire sur les Illyriens, ses rivaux en Grèce; la ville grecque de Potidée se rendait à ses armes; il remportait le prix de la course des chevaux aux jeux Olympiques; et enfin il lui naissait un fils tant désiré pour hériter de tant de fortune et de tant de gloire!

VI

L'enfance d'Alexandre fut la promesse de sa vie. Il y eut de la grandeur jusque dans sa puérilité. Philippe et Olympias épièrent les premières lueurs de sa vive intelligence pour la diriger non-seulement vers la gloire, mais vers la vertu, gloire intérieure qui se suffit à elle-même et qui se nourrit de sa propre substance. Ils lui donnèrent pour gouverneur de son éducation un vieillard, parent d'Olympias, nommé Léonidas, et pour instituteur des premiers éléments des lettres un professeur d'Acarnanie, Lysimaque. Léonidas était chargé de former le caractère; Lysimaque, d'enseigner l'esprit. L'un et l'autre étaient propres à leurs fonctions diverses, Léo-

nidas par sa vertu, Lysimaque pas sa science : le premier, homme supérieur en grandeur d'action et de pensée ; le second, homme secondaire, mais doué du don spécial d'exciter l'appétit de savoir dans ses élèves.

Ces deux maîtres auraient pu suffire pour élever un grand prince à la Macédoine ; mais Philippe voulait élever dans son fils un maître à la Grèce, et peut-être au monde. Il fallait faire d'Alexandre un Grec plus qu'un Macédonien. La Grèce commençait à chanceler dans sa puissance sous les assauts répétés de Philippe, mais elle était encore et elle devait être longtemps le foyer de l'intelligence, de la civilisation et de la gloire humaine. On pouvait être puissant sans elle, on ne pouvait être populaire et immortel qu'en lui empruntant son génie et sa renommée.

Aussi Philippe, par une politique qu'on n'a pas assez admirée, voulut-il faire pour ainsi dire à la Grèce hommage de son fils, sûr de flatter ainsi la nation qu'il voulait enchaîner plus tard à sa maison. Il chercha à donner à son fils non plus un maître dans l'art de la guerre ou un maître dans l'art des lettres, mais un maître dans l'art de vivre, d'agir et de penser ; et il chercha

ce maître non en Macédoine, mais en Grèce.

Il y avait alors à *Stagyre* un philosophe élève de Socrate et de Platon, mais supérieur à Socrate en science et à Platon en logique; vertueux, érudit, éloquent, politique à la fois, un de ces hommes universels que la nature fait naître à des intervalles de mille ans dans le cours des âges, comme pour faire une date dans l'histoire des idées, et pour éclairer pendant mille autres années les voies de l'intelligence humaine. Cet homme était Aristote.

Pour se faire une idée complète d'Aristote, il faudrait grouper en un seul homme de nos jours les cinq ou six hommes culminants dont un seul étonne par son génie notre faiblesse. Réunissez par la pensée Bacon, Machiavel, Pascal, Leibniz, Descartes, Voltaire et Buffon, vous aurez à peine recomposé, de toutes ces individualités, l'individualité prodigieuse d'Aristote. Analyste, logicien, expérimental comme Bacon, politique comme Machiavel, géomètre comme Pascal, inventeur de principes des choses comme Leibniz, explorateur de l'infini comme Descartes, écrivain de bon sens et faisant la lumière sous sa plume comme Voltaire,

physicien et naturaliste comme Buffon, il n'y eut jamais un miroir plus étendu, plus net et plus profond de l'œuvre divine. Ajoutez, à tant d'intelligence et à tant de culture, la vertu comme base et comme fin de toute philosophie, de toute science et de toute vraie gloire, vous aurez compris Aristote. Il était alors dans la maturité saine des années, à cette période où la vie a tout apporté sans que la vieillesse ait rien emporté encore. Tel était le maître que la Providence semblait avoir préparé à Alexandre. Alexandre était de son côté le seul disciple digne d'un tel maître.

VII

Dès que Philippe songea à l'éducation virile et royale de l'enfant qui lui était né, il jeta les yeux sur Aristote. Un prince moins éclairé et moins hardi que Philippe aurait pu craindre qu'un Grec fût un mauvais instituteur pour un Macédonien, qu'un républicain fût un dangereux maître de pensée pour un roi, qu'un philosophe fût un funeste conseiller pour un con-

quérant. Il ne manqua vraisemblablement pas de courtisans médiocres à la cour de Macédoine pour faire à Philippe ces objections contre le choix qu'il se proposait de faire dans la personne d'Aristote; mais ce prince pensa avec raison que le plus grand des philosophes devait être en même temps le plus grand des politiques, et qu'en donnant à son fils la grandeur d'âme il lui donnerait en même temps le plus grand des titres à la conquête et au gouvernement de l'univers. Philippe écrivit donc à Aristote plusieurs lettres pressantes dont il nous reste ce fragment, digne d'une éternelle mémoire :

« Philippe à Aristote, salut! Je vous fais sa-
« voir que j'ai un fils, et je ne remercie pas
« tant les dieux de me l'avoir donné que de
« l'avoir fait naître pendant que vous vivez.
« J'espère que, quand vous l'aurez instruit et que
« vous aurez pris soin de son éducation, il sor-
« tira de votre tutelle digne de vous et de moi,
« et capable d'hériter d'un grand empire; car
« j'estime qu'il vaut mieux n'avoir point de fils
« que d'avoir engendré pour son malheur et
« pour sa honte le déshonneur de son propre
« nom et du sang de ses ancêtres. »

Cette lettre rappelle celle que l'impératrice Catherine II de Russie écrivit aux philosophes français d'Alembert et Diderot pour les conjurer de venir au fond de la Scythie diriger l'éducation de l'héritier du trône. Platon, le maître d'Aristote, avait reçu de Denys de Syracuse une mission aussi honorable pour le roi de Sicile que pour le philosophe d'Athènes.

VIII

Aristote, supérieur aux petites considérations de patrie quand il s'agissait de l'humanité tout entière, n'hésita pas à accepter les fonctions offertes par Philippe. Il ne craignit pas, en formant l'âme d'un roi de Macédoine, d'élever un ennemi plus dangereux pour son pays. Avec le tact souverainement politique dont il était doué, il sentit que la Grèce anarchique et chancelante ne pouvait subsister sans appui, et que, puisqu'il fallait un tel appui à la Grèce, il valait mieux inspirer le patriotisme grec au fils de Philippe que de laisser des instituteurs étrangers élever dans Alexandre un barbare macédonien ennemi

des lumières et des arts de la Grèce. Le roi avait été digne du philosophe, le philosophe fut digne du roi. L'enfant fut digne des deux.

Sa nourrice *Hellaciné*, femme d'un sang choisi parmi les plus nobles races de la Macédoine, son gouverneur Léonidas, son pédagogue Lysimaque, son tuteur intellectuel Aristote, concoururent à le perfectionner à l'envi, sous la sollicitude de sa mère Olympias, à lui former un corps sain, un esprit orné, une âme vertueuse. Les premiers symptômes de cette âme naturellement héroïque furent ses révélations de magnanimité. « Son adolescence rappelait la jeunesse d'un dieu, disent les historiens et les orateurs contemporains cités par Arrien et par Plutarque. Une odeur suave, semblable aux parfums qu'on brûle dans les temples, s'exhalait de sa bouche et de sa sueur. »

Les statues et les bustes du sculpteur Lysippe, le seul des artistes grecs auquel il permit jamais de reproduire ses traits, pour qu'aucun ciseau maladroit ne défigurât en lui la nature, le représentent presque aussi beau que l'Apollon dieu de la beauté. Sa stature était moyenne, comme pour donner plus d'ensemble, plus d'harmonie

et plus de force à ses membres; son teint était d'une blancheur presque féminine, relevée par une rougeur pudique; ses cheveux étaient d'un blond doré et naturellement bouclés sur sa tête et sur son cou; son nez très-aquilin; sa bouche bien modelée, gracieuse, un peu plus ouverte qu'il ne convenait dans les proportions ordinaires de la figure humaine, mais telle qu'il convient dans les hommes destinés à l'éloquence ou au commandement des troupes, pour que la parole éclate dans une forte voix. Quant à ses yeux, les portraits d'Apelles le représentaient avec un œil bleu et l'autre noir; mais les contemporains rapportent que la couleur ambiguë de ses yeux changeait avec la pensée qui transperçait dans ses regards, sombre avec la colère, azurée et sereine avec la bienveillance. L'œil en effet est la fenêtre de l'âme; le reflet doit changer avec l'impression comme l'accent change avec le sentiment dans la voix.

La lutte, la course, l'équitation, l'exercice des armes avaient donné à son corps une élasticité, une rapidité, une adresse qui lui faisaient remporter sans effort tous les prix de la gymnastique des camps. Son seul défaut, qu'il avait con-

tracté de Léonidas, son gouverneur, était de marcher trop vite pour ceux qui l'accompagnaient dans ses promenades. Il semblait comme soulevé et emporté d'avance vers le but qu'il voulait atteindre, aussitôt qu'il l'apercevait. Son pied était, comme son âme, pressé d'arriver. Coureur de la fortune, il devançait l'espace et le temps. Sa tête dans la réflexion penchait un peu vers l'épaule gauche, attitude naturelle à d'autres hommes chargés de pensées qui fléchissent légèrement sous leur propre fardeau.

IX

Les perfection de son intelligence et de son âme se développaient en proportion de celles de son corps. Aristote et Olympias lui avaient inspiré une piété tendre et respectueuse pour la divinité, sous quelque nom qu'elle fût personnifiée dans les temples. Il leur brûlait l'encens avec tant de prodigalité que Léonidas l'en reprit en badinant un jour. « Attendez, lui dit-il, « pour prodiguer ainsi les parfums d'Arabie,

« que vous ayez conquis le pays de l'encens et
« de la myrrhe. »

La passion de la gloire, tardive dans César, était si précoce dans Alexandre qu'il s'affligeait presque au récit des victoires de son père, et qu'il s'écria un jour devant ses compagnons d'enfance :
« Mon père ne nous laissera donc rien à faire à
« notre tour, quand l'âge des armes sera venu
« pour nous ? »

Les proscrits de la Perse, réfugiés à la cour de Philippe, admiraient les questions déjà graves qu'il leur adressait, non sur les vanités de la cour de Perse, mais sur la géographie, la population, la politique, la constitution des armées de leur pays.

« Cet enfant, disaient-ils entre eux, est déjà
« un grand prince ; le fils de notre roi n'est qu'un
« prince opulent ! »

Curieux de tout ce qui était sous le soleil, il employait son crédit sur son père à faire fournir à Aristote tous les moyens de connaître et de décrire son histoire naturelle des animaux. Les mineurs, les chasseurs, les pêcheurs de la Macédoine furent mis à la disposition du naturaliste pour lui communiquer tous leurs échan-

tillons et toutes leurs observations sur les choses de leur profession. Cent ans après la mort d'Alexandre, dit Pline le Naturaliste, on trouvait encore dans les forêts de la Macédoine des cerfs auxquels le jeune prince avait fait mettre des colliers d'or afin qu'on pût connaître à ce signe après lui l'âge qu'auraient vécu ces animaux.

Il paraît qu'Aristote lui enseignait sur les dieux ces doctrines secrètes qui élèvent la piété des sages au-dessus des superstitions du vulgaire, car il existe une lettre d'Alexandre dans laquelle ce prince devenu roi reproche doucement au philosophe d'avoir publié dans ses livres les mystères qu'il aurait voulu se réserver pour lui seul.

La constitution de la Macédoine, qui comportait la discussion dans les assemblées publiques, nécessitait l'exercice de l'éloquence dans le prince destiné à haranguer au besoin le peuple et les troupes. Son éloquence, moins littéraire et moins sénatoriale que celle de César, était plus vive, plus poétique et plus imagée. Tout héros est un poëte, et un héros grec devait l'être deux fois. Sa passion pour Homère atteste assez qu'il était aussi poëte que le chantre d'Achille. Cette

passion allait jusqu'à l'adoration. Il n'y a pas une circonstance de sa vie dans laquelle il n'ait résumé sa pensée dans une citation d'Homère, le plus sage, le plus héroïque et selon lui le plus véritablement politique des poëtes. Dès cette époque il ne s'endormait jamais sans un volume d'Homère sous son chevet, comme pour s'inspirer même dans son sommeil des émanations de ces pages divines. Il en fit faire sous la direction d'Aristote une édition plus complète et plus expurgée que les autres : on l'appela plus tard l'édition de la cassette. Lorsqu'ayant eu pour sa part des dépouilles de Darius la cassette d'or enrichie de pierreries de ce prince, il ne trouva digne d'être contenu dans ce chef-d'œuvre des lapidaires que le chef-d'œuvre du génie d'Homère.

Il confondait alors tellement la sagesse, la science, la vertu, la piété avec la vraie gloire, qu'il s'écriait souvent devant ses émules : « Je « dois plus à Aristote qu'à Philippe, mon père; « car je ne dois à Philippe que la vie, et je dois « à Aristote l'usage vertueux de la vie. »

C'est pour reconnaître ces fruits de l'éducation d'Alexandre dans son précepteur que Phi-

lippe, à la demande de son fils, rebâtit la ville de Stagyre, patrie du philosophe, qu'il avait naguère ruinée dans sa guerre contre les Olinthiens, compatriotes d'Aristote.

Aristote, après avoir été son maître de sagesse, resta longtemps encore son ami et son conseil par ses lettres.

Un passage de cette correspondance d'Aristote avec son élève nous donne une idée exacte et honorable de l'éducation morale d'Alexandre par ce philosophe.

« Ce que je crois le plus propre à faire votre « bonheur et celui de tous les hommes qui vous « sont soumis, » lui écrit Aristote de sa retraite de Stagyre, « c'est de vous souvenir qu'une si « grande puissance vous a été donnée par la « Providence non pour dominer les hommes, « mais pour servir à leur utilité. Modérez la « fougue de la colère à laquelle vous êtes en- « clin par cette considération qu'il ne faut ja- « mais se livrer à la colère contre ceux qui sont « inférieurs à vous et que vous n'avez point « d'égal. »

Il montrait un goût naturel pour tous les arts, à l'exception des arts futiles, tels que le pugilat

et la déclamation théâtrale; mais la médecine, qui soulage les maux du corps, et la poésie, qui charme en améliorant les âmes, avaient la préférence sur tous les autres arts. Sa passion pour Homère préoccupait tellement son esprit qu'un jour, voyant accourir à lui un de ses courtisans plein de joie, messager d'une bonne nouvelle : — « Quelle nouvelle, s'écria-t-il, vient-il donc « m'annoncer, digne d'une telle course, si ce « n'est qu'Homère est ressuscité? »

La chasteté et la pudeur presque virginale qu'il montrait dans les années de son adolescence étaient telles que sa mère craignit longtemps qu'il ne fût insensible à l'amour des femmes et qu'il laissât le trône de Macédoine sans héritier.

Cette abstinence de tout commerce précoce et licencieux avec les concubines et les courtisanes fortifiait son âme autant que son corps. Il réservait ses passions pour l'étude et pour l'héroïsme. Le premier symptôme de supériorité de courage et d'adresse dont il étonna son père et l'armée est raconté avec trop de naïveté par Plutarque, d'après Diodore, pour que nous ne reproduisions pas l'anecdote dans les termes

où elle nous a été transmise par l'antiquité.

« Un certain Philonicus de Thessalie, ayant amené à Philippe un cheval nommé Bucéphale, qu'il voulait lui vendre treize talents, le roi, avec ses courtisans et ses écuyers, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Ce cheval parut très-rebours et très-difficile ; les écuyers assurèrent qu'on ne pouvait espérer de s'en servir, parce qu'il ne pouvait pas souffrir qu'on le montât, qu'il ne pouvait supporter la voix de personne, et qu'il se câbrait dès qu'on l'approchait. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, entendant cet ordre, dit : « Quel cheval ils perdent là, « parce qu'ils ne sauraient s'en servir faute de « hardiesse et d'expérience ! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais, comme Alexandre répéta plusieurs fois la même chose et qu'il parut véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, il lui dit : « Jeune homme, tu « reprends tes anciens comme si tu en savais « plus qu'eux et que tu pusses mieux qu'eux « te servir de ce cheval. — Oui, sans doute, je « m'en servirai mieux qu'eux, » répondit le

prince. — « Mais si tu ne t'en sers pas mieux, » repartit Philippe, « que payeras-tu pour la « peine de ta folle témérité? — Je payerai le « prix du cheval, » répondit Alexandre.

« Cette réponse vive fit rire toute l'assemblée, et, le roi et le prince étant convenus que celui qui perdrait payerait les treize talents, Alexandre s'approcha du cheval, prit les rênes et lui tourna la tête au soleil, ayant remarqué sans doute que, ce qui l'effrayait et l'effarouchait, c'était son ombre, qu'il voyait tomber devant lui et se remuer à mesure qu'il s'agitait. Pendant qu'il le vit, encore plein de colère, ronfler et souffler de toute sa force, il le caressait doucement de la voix et de la main. Ensuite, prenant adroitement son temps, il laissa tomber son manteau à terre, et, s'élançant légèrement, il sauta dessus, lui tint d'abord la bride haute sans le frapper ni le tourmenter; et, quand il vit que sa férocité était domptée, qu'il n'était plus si furieux ni si menaçant, et qu'il ne demandait qu'à courir, il lui baissa la main et le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude et en lui appuyant les talons.

« D'abord Philippe et toute sa cour étaient

dans des transes mortelles et gardaient un profond silence; mais quand le prince, après avoir fourni sa carrière, revint, la tête haute, tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avait paru si indomptable, tous les courtisans se mirent à l'applaudir et à le féliciter, et l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, et que, l'embrassant après qu'il fut descendu de cheval, et lui baisant la tête, il lui dit : « Mon fils, « cherche un autre royaume qui soit plus digne « de toi, car la Macédoine est trop petite. »

X

A seize ans, Philippe, occupé à faire la guerre aux Thraces vers Byzance, devenu plus tard Constantinople, lui laissa la régence du royaume, afin de l'exercer de bonne heure au gouvernement des peuples. Il ne se réservait que le métier de la guerre, laissant à son fils le métier de la politique. Il jouissait d'entendre les Macédoniens appeler son fils *le Roi*, et ne lui donner à lui-même que le titre de général de l'armée.

Cependant une fatale passion, conçue à cette

époque par Philippe pour Cléopâtre, princesse à la fleur de l'âge et de la beauté, nièce d'Attalus, refroidit quelque temps la tendresse du fils pour le père, mais non du père pour le fils. Olympias, offensée et humiliée de ce que son mari se disposait à lui donner une rivale dans une seconde épouse, inspira facilement ses justes ressentiments à Alexandre. Le fils fut excusable d'avoir pris trop vivement la cause de sa mère. Au festin des noces de Philippe et de Cléopâtre, Attalus, dans la chaleur du vin, provoqua les convives à demander aux dieux qu'ils fissent bientôt naître de ces noces un héritier légitime au trône de Macédoine. — « Eh quoi, scélérat! » lui dit Alexandre outragé dans sa naissance par un pareil vœu, « penses-tu donc que je sois un bâ« tard? » Et en disant ces mots il lança à Attalus la coupe qu'il tenait à la main. Philippe, assis à une autre table, se levant de son siége et tirant son épée, s'élança contre son fils. On se précipita entre eux. Ils rougirent, quand les fumées du vin furent retombées, de cet accès de colère et d'ivresse. Mais Alexandre, pour soustraire sa mère à la honte de cette espèce de répudiation, l'emmena pendant quelque temps en Épire, où

Olympias et son fils demandèrent asile aux Illyriens. Le philosophe Démoratus de Corinthe négocia une prompte réconciliation entre Philippe et Olympias. Philippe rappela son fils et sa première femme à Pella. Ces dissensions domestiques, plutôt palliées qu'éteintes, laissèrent néanmoins des germes de mort dans le cœur de Philippe.

Ce prince, infatigable d'exploits, après avoir subjugué Byzance, marcha vers les bouches du Danube et livra bataille aux Scythes de la mer Noire. Il y reçut une blessure dont il resta boiteux; et comme il se plaignait, à son retour, de cette infirmité qui ralentissait sa marche : — « Comment pouvez-vous vous affliger, » lui dit son fils, « d'une blessure qui vous rappelle à « chaque pas une victoire? »

XI

Mais toutes ces expéditions de Philippe contre les Barbares n'étaient que le prélude et comme l'exercice de la domination qu'il aspirait à établir, tantôt par la diplomatie, tantôt par la guerre,

sur la Grèce. La politique de tout son règne avait consisté à s'y faire des alliés de quelques-unes des républiques de la confédération pour l'aider à asservir les autres. Il était à demi parvenu à les dominer toutes. La rivalité de ces petits États était son plus puissant auxiliaire. La Grèce s'apercevait trop tard qu'en voulant se donner un allié elle s'était donné un maître. Elle affectait maintenant, pour sauver sa dignité à ses propres yeux, de choisir volontairement pour chef de ses armées celui qu'elle détestait en secret comme son oppresseur. Le conseil des Amphyctions, sorte de congrès souverain des représentants de la majorité des États grecs confédérés, l'avait nommé généralissime des contingents grecs pour rétablir par la force la concorde entre les États dissidents. Une rébellion des Locriens contre les décisions du congrès servit de prétexte à Philippe. Il franchit les frontières au printemps.

Les Athéniens, qui disputaient aux Lacédémoniens l'ascendant sur les conseils de la Grèce, étaient les partisans et les alliés ordinaires du roi de Macédoine. Cependant ils rougissaient, aux yeux des Lacédémoniens et des autres Etats, d'une déférence envers Philippe dans laquelle on

pouvait voir une trahison de la patrie commune. Ils ne résistaient pas à la servitude, mais ils demandaient à cette servitude de sauver du moins les apparences de la liberté. Ils prièrent Philippe de suspendre les hostilités contre le Péloponèse jusqu'au printemps, lui promettant d'apaiser les différends par les négociations pendant cet ajournement de la guerre. Pour toute réponse Philippe, appuyé par les Thébains, rivaux d'Athènes, entra dans la Phocide et s'empara des places fortes qui confinaient avec le territoire de Thèbes et d'Athènes.

A cette insolence le peuple humilié d'Athènes répondit par une clameur d'indignation : indignation impolitique parce qu'elle était trop tardive. Le plus éloquent des orateurs qui ait jamais manié le cœur de la multitude par des paroles souvent plus téméraires que sages, Démosthènes, tonna contre Philippe dans l'assemblée du peuple.

Philippe y était représenté par des ambassadeurs presque aussi éloquents que Démosthènes. L'un d'eux, Byzantin d'origine, nommé Python, parla aux Grecs le langage sévère, mais politique, de la nécessité ; il leur démontra qu'entre

Athènes, sans autre force que ses orateurs, et Philippe, à la tête d'armées invincibles établies déjà dans le vestibule d'Athènes, la Grèce n'hésiterait pas plus que la fortune à se déclarer pour Philippe. Il les railla sur l'impuissance des belles paroles devant les bataillons des Macédoniens. Il leur montra la division de la résistance qu'ils reprochaient aux Thébains de n'avoir pas opposée à Philippe en se faisant tuer gracieusement pour les Athéniens immobiles. Il leur représenta que Philippe, véritable et seul soldat de la Grèce contre les Perses et contre leurs propres dissensions, leur était mille fois plus secourable, plus dévoué et plus utile que leurs orateurs et leurs sophistes. Il insulta par son nom le plus populaire, le plus dangereux de ces orateurs, Démosthènes. « Prenez-y garde, dit-il en finissant; la force des Macédoniens n'est pas dans Philippe seulement, elle est dans Alexandre, qui a déjà donné de telles marques de son génie qu'il ne sera inégal à aucune gloire. »

Démosthènes, qui s'était posé depuis longtemps en adversaire personnel de Philippe et qui n'avait de responsabilité que celle de ses invectives, prononça à son tour une de ses plus élo-

quentes harangues contre le père d'Alexandre.

Après avoir tourné en dérision les éloges de Philippe faits à l'assemblée par ses partisans : « Les Athéniens, dit-il, n'ignorent pas sa puissance, dont ils ont prévu les accroissements lorsqu'elle ne demandait qu'à naître ; et si alors un même esprit eût animé tous les Grecs, nous y aurions donné ordre et empêché ce mal de s'étendre plus avant. Ainsi nous avons fait longtemps la guerre contre lui, non pas pour Amphipolis ou pour Halonèse, comme plusieurs ont pensé, mais pour le salut et la liberté de toute la Grèce, jusqu'à ce que ayant été abandonnés de tout le monde, attaqués par quelques-uns, nous avons été contraints de faire une paix plus nécessaire que glorieuse. Mais maintenant, comme je crois Minerve la protectrice de notre ville et Apollon Pythien le dieu de notre patrie, et tous les autres dieux de la Grèce, je crois qu'ils ont enfin ouvert les yeux en notre faveur, et qu'ils excitent le courage de tous ceux qui les adorent à la vengeance de la liberté que nos pères nous ont laissée.

« Au moins je me persuade qu'Hercule n'a pas écouté sans colère les discours des députés

qui font descendre Philippe de son sang. En effet, serait-il possible que ce Dieu voulût avouer pour l'un de ses descendants un prince impie et sacrilége, qu'étant Grec il reconnût un Macédonien, et qu'ayant été l'ennemi et l'exterminateur de la tyrannie il laissât croire qu'un tyran a pris de lui son origine? car c'est par là principalement que les actions d'Hercule sont illustres et mémorables; mais au contraire Philippe tient la Grèce assujettie sous une injuste domination, et a établi dans quelques villes des tyrans particuliers, Philistide dans Orée, Hipparque dans Érétrie et Taurosthènes dans Chalcide. Enfin les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, ceux de Mégare, les Leucadiens et ceux de Corcyre se sont déchirés pour nous et favorisent nos desseins. Les autres attendent l'événement, qui a été jusqu'ici l'unique et le plus puissant appui de la puissance de la Macédoine; mais, aussitôt qu'il commencera à s'ébranler, elle tombera d'elle-même.

« Et certes les Thessaliens, d'où Philippe tire aujourd'hui ses plus grandes forces de cavalerie, n'ont jamais suivi longtemps un même parti; et les Illyriens, et les autres barbares qui sont

voisins de la Macédoine, peuples naturellement superbes et irrités aujourd'hui par la nouvelle servitude où ils ont été réduits, achèveront pour nous la guerre, si les commencements ne sont pas heureux pour Philippe.

« Travaillez donc avec nous de l'esprit et du courage à une entreprise si glorieuse; et cependant mettez à part toutes les querelles qui naissent ordinairement d'une légère occasion entre des États voisins. La joie publique que produiront les bons succès convertira facilement les inimitiés particulières en bienveillance et en amitié; ou, lorsque vous aurez le temps d'exercer vos passions sans rien appréhender d'ailleurs, vous reprendrez votre haine, pour le dommage peut-être et pour la honte les uns des autres, mais ce sera pour le moins sans attirer la perte publique. Voulez-vous ne point redouter les artifices de Philippe: fermez l'oreille à ses promesses et les mains à ses présents.

« Si vous mettez la liberté au-dessus de toutes choses, si vous n'estimez rien davantage, ses tromperies et ses largesses seront vaines et inutiles, et, comme les discordes des Grecs ont élevé sa puissance, leur union la renversera. D'ail-

leurs, comme il est hardi et téméraire, on peut le prendre facilement, et, si cela peut arriver, il ne faut rien craindre des autres; car, si cet esprit ambitieux recherche la gloire et l'empire; ceux qui sont aujourd'hui sous lui ne souhaitent que le repos; si ce n'est peut-être que vous redoutiez Alexandre, parce que ses partisans vous méprisent de telle sorte qu'ils vous estiment assez lâches pour avoir peur du nom d'un enfant. »

XII

Démosthènes l'emporta par la parole. Les Thébains furent assez téméraires pour reprendre les armes contre les Lacédémoniens. Thèbes fut saccagée, et ses principaux patriotes égorgés par les clients des Macédoniens. Athènes tremblait de subir le même sort. Démosthènes s'enfuyait, laissant à sa patrie de vaines paroles de liberté et tous les périls de la vengeance de Philippe. L'orateur s'était évidemment trompé d'heure: il ne faut conseiller à un peuple que la politique possible et non le suicide. La politique possible

à cette époque, c'était l'alliance de la Grèce avec le redoutable voisin qu'elle avait imprudemment appelé dans ses propres foyers.

Philippe, en prince consommé dans l'art de ménager sa fortune, ne répondit aux invectives de Démosthènes et aux menaces des Athéniens que par des caresses. Il reconquit par sa magnanimité la popularité qu'il avait compromise par son invasion de la Phocide. Les orateurs athéniens, maîtres des cœurs par la parole, se déclarèrent pour lui dans le congrès de Corinthe, et le firent nommer chef de l'expédition combinée de la Grèce et de la Macédoine contre les Perses. En transportant ainsi la lutte d'Europe en Asie et en faisant de sa guerre personnelle contre les Perses une cause et une guerre grecque, Philippe dérobait la servitude des uns sous la gloire de tous. La Grèce lui vota, de peur et d'enthousiasme, tous les contingents de troupes et tous les subsides qu'il demanda pour l'expédition projetée.

XIII

Mais tant de sagesse dans l'ambition et tant

de fortune lentement préparée à sa maison allaient échouer devant les dissensions domestiques dont le palais de Philippe était devenu le foyer depuis son second mariage avec la jeune Cléopâtre. Les ministres et les généraux de Philippe, irrités de l'ascendant qu'une épouse issue du sang des barbares prenait sur le roi, étaient entrés dans les ressentiments d'Olympias. La popularité du jeune Alexandre, idole du peuple et de l'armée, leur faisait craindre que Philippe n'appelât au trône après lui un des nombreux enfants illégitimes qu'il avait eus d'épouses et de concubines étrangères.

XIV

La cour de Pella était ainsi pleine de dissensions et d'intrigues, auxquelles Olympias, sœur du roi d'Épire, mêlait de véritables trahisons avec les ennemis extérieurs de Philippe. Elle les encourageait sous main à déclarer la guerre à son mari. Une pareille situation menaçait de se déclarer par un crime. Olympias en fut innocente peut-être; Alexandre ne fut jamais soupçonné

de parricide. Il était incapable même pour venger une mère qu'il adorait, d'un attentat contre la nature. Aristote et Léonidas lui avaient appris à fonder la gloire sur la vertu filiale et sur la piété envers les dieux.

Mais les agitations de cette cour, les jalousies de ces épouses, les inquiétudes de ce peuple, les mécontentements de ces généraux devaient involontairement susciter dans quelque ennemi secret de Philippe la pensée du crime et l'espérance de l'impunité.

Cet ennemi secret existait à la cour du roi dans la personne d'un des gardes du roi, nommé Pausanias. Ce jeune homme, ayant été enivré dans un festin par Attalus, oncle de Cléopâtre, avait été publiquement prostitué devant les convives aux outrages des courtisans de ce barbare. Pausanias demanda vainement vengeance à Philippe; ce prince, indigné, mais craignant de mécontenter Attalus, son général, son allié et son parent, avait fermé les yeux sur ces excès; il s'était contenté d'éloigner Attalus en l'envoyant en Asie avec Parménion et Amyntas, pour éclairer avec leur avant-garde l'armée qu'il se disposait lui-même à y conduire contre les Perses.

Pour donner une demi-satisfaction à la victime de l'attentat, il avait élevé en grade Pausanias jusqu'au rang de commandant supérieur de ses gardes.

Pausanias, mal vengé par son maître, jura de se venger lui-même dans son honneur sur le prince qui lui paraissait se déclarer complice d'Attalus en lui pardonnant. Il frappa Philippe, en plein théâtre, d'un coup de poignard dans le cœur. Philippe expira à ses pieds, aux yeux de son peuple. Mais, grâce à sa politique prévoyante et consommée, rien ne mourut de ses desseins et de sa gloire.

XV

Cet assassinat ne paraît pas, si l'on s'en rapporte à l'historien Justin, avoir excité dans la cour de Philippe et dans le peuple l'horreur et la réprobation qu'Alexandre ressentit en apprenant l'événement. Il était absent de Pella au moment du crime. La jalouse Olympias parut honorer le crime qui la vengeait d'une rivale. Elle fit jeter dans les flammes l'enfant que Philippe

avait eu récemment de Cléopâtre, et elle envoya des bourreaux étrangler la jeune et malheureuse mère.

XVI

Un trouble immense saisit tous les esprits dans le peuple, dans l'armée, dans les alliés, au contre-coup soudain et inattendu du meurtre du roi. Olympias avait un parti, les frères d'Alexandre un autre; les généraux Attalus, Parménion, Perdiccas, frère de Philippe, pouvaient prétendre à s'arroger la couronne. Les alliés se débandaient, les ennemis se déclaraient prêts à marcher sur ce royaume déchiré par tant de factions en espérance. On conseillait à Alexandre, menacé ou trahi de tous côtés, les négociations, les transactions, les faiblesses, les partages de pouvoir. Son génie et son caractère éclatèrent avec audace dès le premier jour. Avant de conquérir le monde il conquit sa royauté par sa résolution et par sa promptitude. A vingt ans, et sans autre parti que lui-même, il brava tout pour tout soumettre.

Il accourut à Pella ; il assembla le peuple avec cette éloquence intrépide et sommaire qui ne discute pas, mais qui commande.

« Rien n'est mort de Philippe que le corps, « dit-il à l'assemblée; son droit, sa royauté, « sa pensée et son génie vivent en moi. Quelques-« uns ont pris le vide et l'ébranlement causés « par ce meurtre pour une occasion de remuer, « de convoiter, d'usurper, de trahir! Qu'ils se « détrompent et qu'ils tremblent! L'expiation « suivrait de près leur erreur! — Macédoniens, « ajouta-t-il, prêtez-moi seulement les mêmes « cœurs et les mêmes bras que vous avez prêtés « à mon père pendant tant d'années, avec une « si grande gloire et de si grands accroisse-« ments pour la Macédoine. A proportion de « votre zèle et de votre fidélité je vous remet-« trai toutes les charges et tous les impôts qui « pèsent sur le pays, excepté le tribut de vos « bras pour la guerre, notre salut, notre gran-« deur, notre renommée à tous! »

Le peuple, entraîné par son esprit, par son ascendant, par son éloquence, lui décerna d'acclamation l'autorité royale. Il s'en saisit comme un homme à qui on ne l'arrachera qu'avec la

vie. Affermir sa couronne et venger son père furent ses premiers actes. En peu de jours Attalus et Amyntas furent par ses ordres suppliciés par Parménion, leur collègue, instrument secret de la justice d'Alexandre. L'assassin Pausanias fut suspendu au gibet à la porte du palais. On dit qu'Olympias, dont le ressentiment contre Philippe survivait à Philippe même, eut l'impudeur de déposer de ses propres mains une couronne d'or sur la tête de l'assassin pendu au gibet. A toute autre qu'à sa mère Alexandre eût fait expier par la mort une telle glorification du crime; il lui pardonna parce qu'elle était sa mère, mais il craignit toujours avec raison que cette complicité de cœur d'Olympias avec le meurtrier de son mari ne le fît soupçonner de connivence à ce parricide. Il s'étudia dès ce moment, et pendant tout le reste de sa vie, à rejeter de lui une ombre si odieuse et si funèbre. Après avoir vengé son père il lui voua un temple comme à un dieu mortel, fondateur de la Macédoine et précurseur de sa propre immortalité.

XVII

Après avoir rappelé l'armée de l'Asie, son premier soin fut de montrer à la Grèce toujours mobile que Philippe n'était pas mort tout entier, et qu'une main aussi ferme et aussi armée que la sienne allait s'étendre sur elle pour la soutenir ou pour la dompter.

Les Thessaliens, voisins immédiats de la Macédoine, avaient profité des troubles du royaume pour lever des troupes et pour s'avancer jusqu'à leurs frontières. Ils s'étaient postés en force aux passages de *Tempé*. Ils fermaient ainsi le chemin par lequel on entre de Macédoine en Thessalie. « Ces deux contrées, dit Arrien, le Polybe des guerres d'Alexandre, sont séparées l'une de l'autre par les montagnes fameuses d'Olympe et d'Ossa. Le fleuve Pénée passe par les plaines qui sont à leurs pieds, et rend cette région si belle et si agréable qu'on a adressé des sacrifices solennels en reconnaissance à la divinité de ce ruisseau. On le voit couler à l'ombre entre des forêts délicieuses qui bordent ses rives des deux

côtés, et, bien qu'il coule avec un grand bruit, le chant des oiseaux qui ne quittent jamais ces bois empêche qu'on n'entende le bruit des eaux.

« Il y a là un sentier qui a la longueur d'environ cinq mille pas, où un cheval chargé ne pourrait passer qu'à peine, et que dix hommes armés peuvent facilement défendre contre quelque nombre que ce soit. Mais Alexandre, ayant pris son chemin par où les rochers passaient pour être le plus inaccessibles, fit tailler en tournoyant comme des degrés sur les côtés du mont Ossa et entra par cette porte dans la Thessalie. »

Les Thessaliens ainsi tournés lui livrèrent à la fois la Thessalie entière, avec ses tributs et ses places fortes, ses contingents de troupes auxiliaires. Alexandre se souvint encore d'Homère dans l'ivresse de sa conquête; il exempta à jamais le pays des *Phthiotes*, patrie d'Achille, chanté par le poëte, de tout tribut et de toute levée d'hommes. On a vu plus haut qu'il comptait Achille parmi ses ancêtres. Olympias lui avait transmis du sang du héros.

XVIII

De là il s'avança sur la Béotie, intimida Thèbes et Athènes, et convoqua une seconde fois à Corinthe le congrès des États de toute la Grèce. Il y fut confirmé, les armes à la main, dans le titre de généralissime de la Grèce pour la guerre de Perse, titre dont les Amphyctions avaient déjà investi son père.

C'est là qu'il voulut visiter Diogène, le philosophe cynique. Diogène conquérait le monde par le mépris comme Alexandre aspirait à le conquérir par la victoire; sa maxime, vraie sous une de ses faces, était qu'on possède tout ce dont on sait se passer. Il vivait dans un faubourg de Corinthe, aspirant à s'égaler par l'abnégation aux plus vils des animaux. Un tonneau, qu'il roulait de place en place, était son palais. A peine leva-t-il les yeux sur Alexandre, et, comme le roi lui demandait s'il avait quelque faveur à implorer de lui : — « Que tu te retires un peu « de mon soleil, » lui répondit le philosophe. Alexandre, se retournant vers sa suite et compre-

nant merveilleusement qu'il n'y avait pas de milieu, pour un caractère extrême comme le sien, entre tout posséder et tout mépriser, s'écria que « s'il n'était pas Alexandre il voudrait être Diogène! »

Il y a peu de paraboles asiatiques aussi frappantes de contraste et de vérité que cette parabole en action de cette rencontre à Corinthe entre le grand ascétique et le grand convoiteur de l'univers.

XIX

La sibylle de Delphes, organe sacré des prophéties religieuses et populaires, confirma par un oracle arraché violemment à ses lèvres le prestige du jeune maître de la Grèce. Lacédémone seule s'obstina dans sa liberté et refusa de concourir à la guerre nationale. Alexandre affecta de mépriser et de tolérer cette indépendance; il refusa seulement sa part dans la gloire future à Lacédémone, en inscrivant dans la proclamation des hostilités aux Perses : La Grèce entière, moins Sparte. Honte éternelle qu'il vou-

lait léguer aux sauvages enfants de l'Eurotas.

Avant de s'élancer sur l'Asie et pendant qu'il achevait en Grèce et en Macédoine ses préparatifs, il voulut purger les contrées limitrophes de la Macédoine et de la Grèce de tous les ennemis capables de troubler la paix de ces États pendant son absence. Il franchit le mont Hémus, qui sépare la Macédoine de la Thrace, et dispersa par une campagne de montagne tous les rassemblements de Thraces belliqueux, souvent en armes contre leurs voisins. Après les avoir vaincus sur l'Hémus et sur l'Hèbre, fleuve qui couvre et arrose la basse Thrace, il les enrôla comme troupes auxiliaires de son armée.

Au delà de l'Hèbre il combattit les Triballes et les Gètes, peuples demi-barbares qui habitaient entre le Bosphore de Thrace, l'Hèbre et les bouches du Danube dans la mer Noire. Une campagne poursuivie plus loin l'aurait mené, en suivant le cours du Danube, jusque chez les *Huns* et les *Germains*, aux sources de ce fleuve; son but et sa gloire n'étaient pas là, non plus que sa politique; il lui suffisait d'avoir refoulé pour longtemps les barbares par la terreur de son nom. Ce n'était là pour lui qu'une campagne de

terreur, non de conquête. Il dressa un autel à Hercule, dieu de la force, sur le promontoire du Danube, et revint sans dépouilles, mais non sans accroissement de renommée, en Macédoine.

XX

Quelques expéditions courtes et décisives contre les Illyriens, les Triballes et autres peuplades des montagnes qui bordent la Macédoine à l'occident, signalèrent son retour à Pella, sa capitale. La Grèce, encore mal soudée à sa cause, crut, sur la fausse nouvelle de sa mort, pouvoir secouer son frein. Thèbes osa lui déclarer une nouvelle guerre; il y marcha avec les seuls Macédoniens de son armée. Six jours d'une invasion foudroyante à travers les montagnes l'amenèrent du mont Pélion sous les murs fortifiés de Thèbes. La Béotie tout entière soutenait les Thébains. Les bannis de toute la Grèce, ennemis de Philippe, s'étaient renfermés dans la ville et appelaient du haut de ses murs le Péloponèse à la guerre sacrée.

Après deux assauts infructueux, Alexandre se

vit un moment comme assiégé lui-même dans son camp retranché; mais, les Thébains ayant osé le défier dans la plaine, la solidité mobile de la phalange macédonienne rompit leurs rangs. Ils prirent la fuite vers la ville; la phalange s'y précipita sur leurs traces. Un affreux carnage vengea les revers et l'orgueil des Macédoniens. Les Grecs du parti d'Alexandre s'unirent à ses soldats pour massacrer tous les illustres bannis qui avaient fomenté cette agression téméraire. Ce massacre plus civil que militaire, selon Arrien, ne ternit pas cependant le caractère du vainqueur. Tous les écrivains du temps s'accordent à l'attribuer aux Phocéens, aux Thespiens, aux Grecs d'Orchomènes, ennemis implacables des Thébains. Alexandre refusa même d'accepter sa part des dépouilles souillées du sang des vaincus. Il sépara politiquement les instigateurs de la guerre de ceux qui en avaient subi les désastres. Il ne fit vendre pour esclaves parmi les prisonniers que ceux dont les mauvais conseils avaient entraîné Thèbes et la Béotie dans cette révolte. Il ordonna d'épargner les temples et les monuments. Les murailles seules de la ville furent rasées sous ses yeux aux sons

de la flûte. Plus tard il se repentit d'avoir ruiné Thèbes et arraché ce qu'il appelait dans sa langue poétique *un des deux yeux de la Grèce.*

XXI

Les Athéniens, spectateurs frémissants, mais immobiles, de la chute de Thèbes, présage de leur propre ruine, si Alexandre faisait un pas de plus, tremblaient dans leurs murs. Alexandre feignit de les croire dévoués à sa cause, mais dominés seulement par les orateurs démagogues qui leur soufflaient de vaines colères et de funestes conseils. Il leur envoya des ambassadeurs pour leur demander de lui livrer eux-mêmes les agitateurs d'Athènes, sous peine de subir le sort des Thébains. C'était une magnanime habileté à lui de séparer ainsi la cause des Athéniens de celle de leurs instigateurs et de les faire venger de leurs propres mains les insultes des démagogues aux Macédoniens.

Phocion, le plus sage et le plus respecté des patriotes athéniens, jugea, comme nous le jugeons nous-même, ce sacrifice nécessaire à sa

patrie. Ce grand homme ne partageait ni la popularité ni les témérités de Démosthènes. Il exhorta le peuple à purger la ville des hommes dont la présence allait y attirer la foudre. Il conjura les orateurs eux-mêmes à offrir leur sang en rançon de leur patrie à l'exemple des filles de Lée et d'Hyacinthe. Démosthènes, désigné le premier par sa haine et par son génie : « Athé-
« niens, dit-il dans son discours désespéré, on
« vous trompe quand on s'efforce de vous per-
« suader que vous éviterez les périls qui vous
« menacent en livrant vos meilleurs citoyens.
« Sachez que les perfides Macédoniens vous de-
« mandent de leur livrer principalement ceux
« dont le courage et la probité leur sont odieux,
« et, quand vous aurez éloigné ainsi pour leur
« complaire les protecteurs de la liberté pu-
« blique, Alexandre et ses soldats se jetteront
« dans la ville sans âme et sans conseils, comme
« les loups sur un troupeau qui n'a plus de
« chiens pour le garder ! »

Si l'on en croit Suidas et Diodore de Sicile, Démosthènes, plus inquiet de son propre sang que du sang de ses concitoyens, avait trop de motifs de ne pas se fier pour lui-même à la gé-

nérosité d'Alexandre. C'était lui qui avait poussé la haine contre Philippe jusqu'à faire construire et dédier dans Athènes un temple à Pausanias, assassin de ce prince; c'était lui qui ne cessait de déborder d'injures ou de railleries contre Alexandre, qu'il appelait tantôt un enfant, tantôt un étourdi, tantôt un brigand; ce qui fit dire par représailles à Alexandre ce mot rapporté par Plutarque :

« L'orateur Démosthènes, pendant que j'étais « en Illyrie, m'appelait enfant; maintenant « que je suis en Thessalie, il m'appelle un jeune « étourdi; il faut donc aller lui montrer sous les « murailles d'Athènes que je suis un homme! »

L'opinion générale, trop justifiée par la turbulence et par les conseils suicides de ce grand orateur, était que Démosthènes, vendu à prix d'or à la cause des Perses, tournait habilement la colère de la Grèce contre le seul allié qui pût défendre sa patrie contre l'Asie. Si cette opinion est une calomnie, cette calomnie n'est que trop justifiée par toute la conduite de cet orateur. Il n'y eut pas un de ses discours qui ne tendit à l'affaiblissement de la nationalité grecque sous le prétexte de défendre la liberté, et, quand on

voit un homme tel que Phocion regarder Démosthènes comme un illustre fléau de sa patrie et conseiller à Athènes une politique contraire, on ne peut s'empêcher de croire à la vertu et de se défier de la vaine éloquence.

XXII

Cependant, dans son impatience de terminer une guerre presque civile qui ajournait la grande pensée de sa jeunesse, l'expédition d'Asie, et dans son désir de relier fortement à lui la popularité nécessaire à ses desseins en Grèce, Alexandre transigea avec les Athéniens. Il leur laissa leurs orateurs Démosthènes et Lycurgue; il n'exigea que le bannissement de Charidème, l'instigateur des plus sanglants outrages que les Athéniens avaient votés contre Philippe. Charidème, ne sachant pas plus posséder sa langue à la cour de Darius, son protecteur, que sur la place publique d'Athènes, sa patrie, finit par le supplice, aussi incapable de respecter un roi que de modérer un peuple.

LIVRE II.

LIVRE II.

I

Alexandre, tranquille désormais sur la sécurité de la Macédoine et sur son ascendânt en Grèce, ne s'occupa plus que de l'Asie. La perspective de son âme était en Perse. Jetons un regard sur le théâtre de la guerre qu'il allait entreprendre.

La Grèce, à l'époque d'Alexandre, considérant tout ce qui ne parlait pas sa langue et tout ce qui n'adorait pas ses dieux comme barbare, était infiniment moins instruite que nous ne le sommes aujourd'hui de la géographie, des mœurs, de la

religion et de l'histoire de ce vaste empire. Les études récentes du sanscrit, langue monumentale de l'Inde, les poëmes persans de Firdousi, les nombreux historiens arabes, la navigation enfin et les voyages scientifiques nous ont initiés aux notions alors mystérieuses sur ces contrées des deux Asies. Ces civilisations, bien antérieures et bien supérieures à celles de la Grèce, avaient découlé, comme des fleuves aux sources cachées, des Indes en Tartarie et en Chine, de la Tartarie et de la Chine en Perse, de la Perse en Assyrie, d'Assyrie en Égypte, d'Égypte en Crète et dans le Péloponèse. La Grèce, orgueilleuse et légère de sa nature, avait oublié ses ancêtres; elle avait perfectionné les arts et corrompu les idées de l'Orient.

Un étroit espace de mers les séparait.

Ce flux incessant et ce reflux alternatif qui porte éternellement les nations voisines les unes sur les autres, comme pour se refouler, se pénétrer et s'incorporer dans l'univers humain, avait répandu de nombreuses colonies grecques sur le continent asiatique de l'Asie Mineure, depuis l'extrémité de la mer Noire jusqu'au golfe d'Alexandrette et au littoral de la Syrie. La Perse à

son tour avait reflué de ses bassins et de ses montagnes sur ces colonies, les avait conquises ou subordonnées à son vaste empire, avait traversé plusieurs fois le bosphore de Thrace avec ses armées, la mer Égée avec ses flottes, et menacé la Grèce continentale jusque dans ses foyers. Salamine, Marathon, les Thermopyles étaient les grands trophées de la Grèce héroïque contre les armées, les flottes, les alliés des Perses.

Léonidas d'abord, Xénophon, Philippe de Macédoine ensuite, avaient eu l'audace d'aller attaquer le colosse sur sa base, en Ionie, en Bythynie, en Cappadoce, en Assyrie. Alexandre, instruit par ces expéditions et surtout par son père de la faiblesse de l'empire des Perses sur son propre territoire, avait résolu d'y transplanter de nouveau la Grèce, d'y fonder, avec des éléments asiatiques, un empire retrempé dans le génie macédonien, ou de s'y ensevelir dans sa témérité avec un retentissement de gloire qui effacerait toutes les renommées héroïques de la fable ou de l'histoire.

L'entreprise, profondément méditée par Philippe, éclairée par Xénophon, née avec sa première pensée dans l'âme d'Alexandre, grandie

avec lui, et devenue en lui une seconde nature, était plus disproportionnée au génie du héros de la Grèce en apparence qu'en réalité. L'empire des Perses, presque sans limites, avait plus de surface que de profondeur, plus de prestige que de solidité. L'Asie fut de tout temps, avant et depuis Alexandre, la tentation, la proie et le tombeau des conquérants.

II

Nous ne suivrons ici ni Diodore de Sicile, ni Arrien, ni Strabon, ni Hérodote, écrivains étrangers très-peu initiés à l'histoire nationale des Perses. L'histoire nationale persane ou arabe nous éclaire mieux aujourd'hui. Les Grecs ont altéré jusqu'aux noms des souverains et des généraux qu'ils avaient à combattre; ils ont hellénisé les choses et les titres dans l'Inde comme dans la Perse. Nous ne continuerons à nous servir des noms de Cyrus, d'Artaxercès, de Darius, de Taxile, de Porus, que pour nous plier un moment aux habitudes de l'histoire européenne et de l'oreille des lecteurs.

III

La géographie de la Perse est aussi mobile que sa destinée; elle a suivi les vicissitudes de cet empire, tour à tour élargi par la victoire ou rétréci par la décadence.

A l'époque d'Alexandre, la Perse n'était bornée légalement au midi que par le golfe Persique et l'océan Indien, à l'orient par l'Oxus et par l'Indus, au nord par la mer Caspienne et par le Caucase, à l'occident par l'Euphrate; mais de ce côté du moins elle débordait jusque sur l'Assyrie, la Mésopotamie, la Bithynie, la Cappadoce, l'Ionie, la Palestine et l'Égypte. A l'exception de la Chine en Asie, des Indes et de l'Europe, on peut dire qu'elle était la monarchie universelle des deux Asies et de la meilleure partie de l'Afrique.

Son histoire se perdait dans la distance des temps comme ses frontières dans la distance de l'espace. Le *Dahistan*, livre historique compilé par les anciens Guèbres ou adorateurs du feu, fait remonter la chronologie dynastique des Perses bien au delà de *Kaïomurs* ou Cyrus, que

les Grecs et les Hébreux reconnaissaient comme le fondateur de cette monarchie.

Selon le *Daghistan,* monument plus national et plus authentique, l'empire avait été fondé par un sage, un prophète, un civilisateur divin, nommé *Mahabad.* On lui attribue non-seulement toutes les lois et toute la religion, mais toute l'agriculture, toutes les industries, tous les arts. Un âge d'or persan, c'est-à-dire une époque d'ordre et de paix, dura plusieurs siècles sous treize successeurs de Mahabad. Le dernier de ces princes de la dynastie de Mahabad se nommait Azen-Abad. Dégoûté du monde et des hommes, qui commençaient à se corrompre, il abdiqua lâchement la souveraineté, et se retira dans le désert pour n'avoir de commerce qu'avec le Ciel.

Son absence décomposa l'empire : l'anarchie et le brigandage prirent la place des rois. La Perse, après de longs troubles, recourut à un autre sage ou prophète nommé *Iy,* qui fonda une sorte de théocratie ou de droit divin, gouvernant au nom de l'inspiration prophétique. La dynastie *Iynienne* posséda le trône jusqu'à l'avénement de Kaïomurs ou Cyrus. Ces événe-

ments, dans l'histoire persane, comportent une succession infinie de siècles sans aucun rapport avec la brièveté des temps que l'Occident attribue à la durée du monde.

IV

Kaïomurs ou Cyrus conquit la souveraineté par sa renommée de sagesse, régénéra les mœurs et les lois, subjugua les ennemis de la Perse, et fonda une de ces nombreuses capitales de la Perse qui attestent leur existence et leur splendeur par des ruines monumentales, mais dont le nom est aujourd'hui inconnu.

Le troisième prince de cette dynastie, le fameux *Gemschid,* inventa le vin, et donna à cette liqueur le nom de généreux poison, pour signifier la force et l'ivresse. Il construisit Persépolis, dont les débris, visités de siècle en siècle par tant de voyageurs, attestent par leur masse et par leur perfection une civilisation dont nous n'avons plus la mesure. On y visite encore aujourd'hui une salle massive supportée par des colonnes de rocher, appelée le lieu du trône de Gemschid.

On peut lire dans le voyageur Chardin la description des ruines de Persépolis : c'est un des mystères de l'imagination qui donne à l'histoire les proportions de la fable. Gemschid, à l'imitation des Indes, dont la religion, la théogonie et les mœurs s'infiltraient en Perse, partagea les Persans en quatre classes ou castes : la première composée des hommes saints ou pieux occupés du culte et de la prière, chose supérieure à toutes les autres occupations humaines; la seconde, des poëtes, des écrivains, des savants ; la troisième, des guerriers dévoués par état à la défense de la patrie ; la quatrième, des agriculteurs, des ouvriers et des commerçants, utiles indirectement à tous en travaillant pour eux seuls. Il cultiva l'astronomie, et introduisit en Perse l'année solaire. La prospérité de Gemschid l'ayant amolli, il fut détrôné par son neveu Zohak, qui gouvernait sous lui la Syrie. Fugitif en Chine, c'est-à-dire en Tartarie chinoise, il fut livré par trahison à Zohak et scié entre deux planches avec une arète de poisson. On croit que le féroce Zohak était le Nemrod de la Bible. Ses cruautés sont d'un démon plus que d'un homme.

Un simple forgeron d'Ispahan, nommé Kia-

wek, à qui Zohak faisait demander ses deux fils pour les sacrifier à ses caprices, déploya comme étendard de liberté son tablier de forge, souleva contre lui le peuple entier, le déposa, le supplicia, et couronna à sa place le jeune *Feridoun*, prince d'une dynastie proscrite. Feridoun, en reconnaissance du trône, convertit en étendard royal le tablier du forgeron, l'enrichit de pierres précieuses, et cet étendard fut l'oriflamme de la Perse jusqu'à la conquête mahométane par Omar.

Le poëte persan *Sadi* donne en quatre vers l'idée des vertus de Feridoun, le Henri IV de la Perse.

« Feridoun n'était cependant pas un ange,
« dit-il. Il n'était pas composé de ces substances
« incorruptibles, le musc et l'ambre; c'est par
« la justice et la clémence qu'il parvint à faire
« le grand et le beau. Sois juste et clément, ô
« prince, et tu seras un Feridoun! »

Assiégé dans sa vieillesse par l'ingratitude et l'ambition de ses enfants, Feridoun partagea entre eux son immense empire : à *Selm*, le pays compris aujourd'hui dans l'empire ottoman asiatique ; à *Thor*, la Tartarie et les bords de la Chine ; à *Ergi*, la Perse centrale. Cette libéralité de la

moitié du monde ne satisfit pas l'ambition de Selm et de Thor : ils tuèrent par jalousie leur frère Ergi, et envoyèrent sa tête coupée à son père.

Un petit-fils de Feridoun, nommé Minu-Tcher, vengea à la fois son père et son aïeul. Feridoun, rétabli dans sa puissance par son petit-fils, mourut dans la paix. Sa mémoire est chère à la Perse ; c'est le Salomon d'Ispahan.

« Regardez, » disait-il à ses fils, « chaque jour « de votre vie comme une feuille de votre his« toire, et veillez ainsi à ce qu'il n'y soit rien écrit « qui accuse votre règne devant la postérité. »

Un héros nommé Roustem remplit, sous le règne de Feridoun et sous le règne suivant, de vertus surhumaines et d'exploits réels et fabuleux l'histoire des Perses. Il était fils de Zal, premier ministre du roi Minu-Tcher. Il replaça sur le trône de Perse le premier roi de la dynastie kaiannienne, nommé Kaikobad. Les exploits de Roland et des chevaliers héroïques compagnons de Charlemagne sont évidemment calqués sur la vie de Roustem. Il n'y a ni roman, ni poëme, ni drame supérieur à certaines actions du héros persan.

C'est sous le second roi de cette dynastie, *Loh-*

rasp, qu'un général ou satrape persan, nommé *Butchalnasse*, conquit la Judée et emmena en captivité les Juifs, gouvernés par un fils de David. Ce nom, qui signifie en persan *fortune de la victoire*, fut converti par les Juifs en celui de Nabuchodonosor.

V

Le second fils de Lohrasp, le célèbre Guhstasp, second Roustem par le merveilleux de ses aventures, succéda à la puissance presque universelle de son père. Ce fut sous son règne et par sa piété envers son maître Zoroastre que la Perse réforma ou plutôt vicia d'idolâtrie la religion plus pure qu'elle avait, dans l'origine des temps, empruntée des brahmanes de l'Inde et des philosophes primitifs de la Chine.

Zoroastre est une sorte de Moïse persan. Son histoire vraie ne peut être recomposée, en la dégageant des fables, qu'à l'aide des traditions orientales des mages, ses disciples, des monuments sculptés de Persépolis et des épopées historiques de Ferdousi.

VI

Il était de race royale; il descendait du sage et pieux Feridoun. Il sort sans douleur du sein de sa mère; une lumière céleste émane de son corps et éclaire la chambre où il vient de naître. Des miracles sans nombre signalent la protection divine sur ce prophète pendant son enfance. Il médite jusqu'à trente ans sa doctrine. A cet âge il commence, suivi de sa famille, son apostolat. Un fleuve se présente sans pont et sans bateau pour qu'on le traverse : les flots portent Zoroastre et ses disciples. Il pleure par pressentiment des contradictions que les mensonges régnants préparaient à sa vie et à ses doctrines. Il a son agonie des Oliviers, comme le Christ; comme Moïse il s'entretient face à face avec le bon principe sur une montagne. Il en redescend son livre dans la main. Il revient au palais de Gusthasp : on lui en interdit l'accès; il y entre par le toit. Il y lit les premiers chapitres de son livre; la profondeur des connaissances de cet Aristote de la Perse et la sublimité de ses dogmes ébranlent le roi et ses conseillers.

Gusthasp, converti aussi par des prodiges, adopte la nouvelle foi, et prête au sage la force de la puissance civile; les brahmes eux-mêmes renoncent à leur idolâtrie symbolique.

Zoroastre et le roi subjuguent, comme Mahomet, les princes voisins à la loi nouvelle par le glaive. L'empire et la capitale se soulèvent derrière eux pendant leur campagne sainte. Zoroastre disparaît sur une montagne, soit qu'il tombe martyr dans le combat, soit qu'il se retire dans la solitude pour mourir inconnu et pour laisser des doutes sur son immortalité. Ses écrits, sous le nom de *Zends*, se répandent en Asie. Leur interprétation divise le magisme ou religion de Zoroastre en soixante dix sectes; un concile de mages et de brahmes les réconcilie sous Artaxercès, un des premiers successeurs de Gusthasp. La réputation, non de sa divinité, mais de sa sagesse inspirée, lui survit depuis vingt-cinq siècles. Persépolis devient la capitale religieuse, la Rome de la Perse.

Le fond de cette doctrine de Zoroastre est le sidérisme ou le culte de Dieu dans son plus magnifique ouvrage, le ciel et le feu céleste. On ne peut s'empêcher de reconnaître soit une trace de

la Chine dans Zoroastre, soit une trace de Zoroastre dans la Chine, par le culte chinois du *Tien* ou du ciel. Les deux cultes comme les deux races se touchaient sous Gusthasp et sous ses successeurs.

L'adoration des deux divinités égales, le bon et le mauvais principe, précédait en Perse Zoroastre. Il détruit cette égalité sacrilége, et constate la supériorité d'Ormuzd, le bien, sur Ahriman, le mal. Mais au-dessus de ces deux principes, simples phénomènes pour lui, il divinise un seul principe supérieur à ces dieux secondaires dans un dieu unique et parfait, dernière expression de la sagesse humaine et de la piété de la terre. Le feu n'est pour lui que le symbole de l'hommage et la victime du sacrifice.

La législation qu'il fit découler de ce dogme consiste dans le travail de la terre bénie par le feu des astres, dans l'ordre maintenu par l'hérédité des professions et par la hiérarchie des castes, dans la morale puisée, comme partout, dans le livre non écrit de la conscience, dans une politique de justice, de bienfaisance et de paix. Les mœurs seules, comme dans tout l'Orient, restèrent fort au-dessous des pures aspirations du prophète.

Tel est littéralement la doctrine de Zoroas-

tre ou le magisme. Son danger était de laisser facilement confondre aux peuples superstitieux le symbole divin du feu avec la Divinité elle-même. Les religions glissent facilement de l'image à la réalité, du symbolisme à l'idolâtrie : c'est ce qui devait arriver aux Perses. Mahomet, en répudiant tout symbole comme indigne de contenir l'idée de Dieu, détruisit plus tard en Perse la religion de Zoroastre.

VII

Le soulèvement de l'ancien culte contre la nouvelle foi ne tarda pas à entraîner Gusthasp dans des guerres religieuses funestes. Son fils Isfundiar, zélé pour la cause du nouveau prophète, signala cette guerre sainte par des exploits inconnus depuis Roustem, et rétablit la puissance de son père. L'ingratitude de Gusthasp le força à la révolte ; il fut tué par Roustem, le héros de la Perse. Le culte de Zoroastre prévalut pourtant par l'apostolat armé d'un règne de soixante ans. Gusthasp mourant légua le trône à son petit-fils Bahman. Bahman laissa le sceptre à sa fille Homaï.

C'est elle qui fit construire à Persépolis, centre du magisme de Zoroastre, la célèbre salle souterraine de Chekel-Minar ou des quarante colonnes, qui étonne encore de nos jours l'imagination des antiquaires.

La reine Homaï fut mère de Darab Ier, ou Darius, qui soutint la première guerre grecque contre Philippe, père d'Alexandre.

Tel était l'état de la Perse à l'époque où le fils de Philippe se préparait à affronter en Asie cette monarchie si vaste et si ébranlée. Il n'est pas douteux que ce prince, aussi politique que guerrier, n'ait profité du moment où la guerre entre les deux cultes, encore mal pacifiée, dissolvait le patriotisme des Perses, pour fondre sur l'Asie. Alexandre devait y trouver des partisans dans tous ceux qui détestaient dans le second *Darab* (ou Darius) le sectateur de Zoroastre et le persécuteur des brahmes.

VIII

Ce Darius II, selon les historiens persans, était fils de Darius Ier ou Darab. Selon les historiens

grecs les choses et les noms changent ici de signification et d'aspect. Leur version paraît plus conforme à la vérité. On peut supposer que, par flatterie ou par crainte, les Persans aient altéré la généalogie de Darab II ou du Darius d'Alexandre. Écoutons les Grecs et les Hébreux, plus indépendants et par conséquent plus dignes de foi.

Selon ces écrivains, mais à travers l'altération des noms et la confusion des dates, on recompose vers cette époque un Artaxercès, conquérant de la Babylonie, de l'Assyrie, de toute l'Asie Mineure, jusqu'au littoral grec de l'Archipel et jusqu'à une partie de la Grèce continentale elle-même; un Ochus, dixième roi après Cyrus; un Darius Ier; Xercès, fils de ce Darius; un Cambyse, en qui s'éteint la maison royale de Cyrus; puis enfin un Darius II, fils d'Hystaspe.

Ce Darius II, qui est évidemment le Darab II des annales nationales de Perse, s'appelait aussi chez les Grecs Darius de Codoman. Il était prince du sang royal, mais issu d'une branche éloignée du trône, guerrier illustre, politique consommé, homme vertueux, attaché de cœur et de foi à la religion antique des brahmes.

Ce culte avait été répudié par Gusthasp et par

ses descendants pour la doctrine de Zoroastre et pour le culte des mages. Une partie du peuple était restée fanatiquement attachée aux vieux dogmes; il y avait là un élément de popularité que les partisans d'une dynastie orthodoxe exploitèrent avec habileté en faveur de Darius Ier ou Darab. Ce héros, qui était leur candidat, et non pas leur complice, fut porté au trône par ce parti. Une conspiration de sept des principaux satrapes ou gouverneurs des provinces se noua dans la capitale contre le faible successeur légitime de Gusthasp (de Xercès en grec).

Un eunuque, nommé, selon les Grecs, Bagoas, paraît avoir joué dans cette conspiration le rôle ambitieux et souvent perfide que les eunuques, premiers ministres ordinaires de la cour de Perse, jouaient habituellement dans les affaires d'État. Celui-ci, comptant sur la servilité ou sur la reconnaissance du prince couronné par lui, avait appelé Darab II ou Darius II au trône. Les mages du parti de Zoroastre et les descendants de Gusthasp avaient été massacrés dans tout l'empire comme des impies propagateurs d'un nouveau culte. Darab II ou Darius avait saisi innocemment le sceptre d'une main ferme et douce pour

purifier l'empire et pour perpétuer la monarchie.

Au lieu de récompenser l'eunuque de ses crimes intéressés en sa faveur, il l'avait puni. Son règne, à la fois populaire, belliqueux et modéré, avait reconstitué l'unité et l'ascendant de la Perse dans toute son étendue sur les deux Asies. Ses armées innombrables, commandées par des généraux et des satrapes, pesaient d'un côté sur la Scythie, vers le Caucase et la mer Caspienne, de l'autre côté sur l'Indus et la Tartarie chinoise. L'Égypte, la Syrie, la Bythinie, toute la côte asiatique de la Méditerranée, jusqu'au Bosphore et à l'Archipel, obéissaient à ses lois ou étaient asservies à ses alliances. La Grèce, l'Italie et la Scythie étaient les seules nationalités indépendantes de Darius dans le monde. L'héroïsme de la Grèce avait été le seul écueil de cette monarchie universelle jusqu'à ce jour; mais cet héroïsme purement défensif, et affaibli par les rivalités des républiques grecques, avait besoin pour devenir offensif d'un grand homme étranger qui subjuguât la Grèce elle-même pour la concentrer et la commander contre la colère asiatique. Alexandre était né.

Tel était à peu près la situation de la Perse à

l'origine de la guerre. Un empire démesuré, une dynastie éteinte; un prince nouveau, cher à la moitié de ses sujets comme restaurateur des vieilles superstitions nationales, odieux à l'autre moitié comme persécuteur du culte de Zoroastre et des mages; une guerre civile de religion acharnée entre les deux moitiés de la nation; des mœurs militaires amollies par les dissensions mystiques et par des luxes et des richesses qui semblaient étaler les dépouilles de tout le vieux monde asiatique; en un mot une haine nationale entre l'Europe et l'Asie à fomenter et à exploiter pour sa propre gloire; un empire disloqué par sa propre masse à renverser; un roi illégitime, encore mal affermi sur son trône, à vaincre; des satrapes jaloux et lâches à corrompre; une dépouille incalculable à conquérir et à distribuer à ses soldats : voilà la situation d'Alexandre.

Ajoutons aux avantages de cette situation la légitimité de la cause grecque et européenne qu'il prenait en main contre la cause de la Perse et de l'Asie. Sa guerre était juste : il y a une force immense dans la justice. La Grèce n'avait ni attaqué ni menacé la Perse; c'était la Perse qui envahissait les colonies grecques d'Ionie, qui

flagellait le Bosphore, limite maritime entre l'Europe et l'Asie, et qui était venue deux fois asservir et saccager le continent européen. Alexandre était donc l'homme du droit et de la patrie européenne contre l'usurpation et la servitude étrangères. C'est ce qui inspire à Plutarque cette belle réflexion dans son parallèle admirable entre la coupable ambition de César et la gloire vertueuse du jeune Alexandre. Nous croyons devoir la citer ici : c'est une rare bonne fortune pour l'histoire d'être écrite par un philosophe.

« Il n'est pas juste, dit d'abord Plutarque, de comparer le total d'une longue vie, au total d'une vie si courte, qui a passé comme l'éclair. » Puis il examine la justice ou l'iniquité de ces deux gloires.

« Quant aux motifs, qui sont l'âme des actions, et qui en font tout le prix au jugement des sages, Alexandre paraît fort supérieur à César. S'il entreprend de conquérir l'Asie, c'est pour venger la Grèce des ravages que les barbares y avaient faits; s'il cherche à tout soumettre, ce n'est pas pour faire des esclaves, mais pour rendre les peuples plus heureux. Ce caractère do-

mine toujours en lui. Il n'a pas plus tôt défait Darius et ne se voit pas plus tôt maître de l'empire des Perses, que la Grèce recueille les fruits de sa victoire. Son premier soin fut d'abolir toutes les tyrannies qui s'y étaient élevées; il rétablit toutes les villes dans leurs droits et leurs priviléges, et leur rend toute leur liberté.

« On dira que César affranchit de même les Thessaliens après la bataille de Pharsale, qu'il rendit la liberté aux Cnidiens, et qu'il déchargea les habitants de l'Asie de la troisième partie des impôts; mais ce caractère est mal soutenu; partout ailleurs il paraît fort éloigné de cet esprit. Il sacrifie tout à son ambition particulière; les plus grandes injustices ne lui coûtent rien pour s'agrandir. Il voit avec plaisir Catilina et ses complices prêts à renverser l'empire par les révoltes des nations et par les guerres étrangères, et à détruire Rome par le feu, et il se prépare à profiter des troubles et de cet embrasement pour régner dans cette ville réduite en cendres.

« Un reste de raison naturelle, qui condamne toujours intérieurement les forfaits, a beau le remplir d'agitation et de trouble quand il est sur le point de passer le Rubicon pour se rendre

maître de l'Italie, la rage de dominer l'emporte sur ces remontrances, et, malgré ses remords, il se jette tête baissée dans cette entreprise qui allait produire tant de maux. Dans tout l'empire romain il n'y a pas un seul citoyen à qui il ne fasse la plus grande de toutes les injures, puisqu'il lui ravit sa liberté, qui est le plus grand bien des hommes. Le caractère de tyran est si fort imprimé en lui que, sous la feinte douceur dont il tâche de le couvrir, et lorsqu'il paraît servir le plus utilement sa patrie par ses grands succès, c'est alors qu'il travaille et qu'il prend des mesures pour l'assujettir. Il s'exerce contre ses ennemis pour apprendre à dompter et à assujettir ses citoyens. Les offres et les propositions d'accommodement qu'il fait, et qui paraissent au dehors si justes et si raisonnables, ne sont qu'un leurre qu'il jette à ses rivaux pour les amuser. César paraît né pour la ruine des hommes, et Alexandre pour leur bonheur.

« Dans le caractère de leur valeur il y a encore une différence essentielle qui donne à Alexandre un avantage infini sur César. Dans tout ce que fait ce dernier, on voit le grand homme, mais toujours l'homme; on ne trouve

rien qui soit au-dessus des forces humaines; au lieu que, dans les grandes actions d'Alexandre, on entrevoit comme des rayons de divinité. Il ose des choses qui demanderaient, non pas un homme, mais un Dieu, et il les exécute comme Achille; il prouve la vérité de la définition qu'Homère fait de la valeur, que c'est une inspiration divine, que c'est un Dieu qui s'empare de l'homme et qui agit en lui. César enlève notre estime, et Alexandre entraîne notre admiration.

« Cet air de divinité ne se fait pas seulement sentir dans les actions de la guerre, il perce dans ses actions civiles. En partant pour l'Asie il donne tout son bien à ses amis et ne se réserve que l'espérance, et après ses victoires il donne aux rois vaincus ou soumis des royaumes plus grands que ceux qu'ils avaient avant leur défaite et les comble de présents. Tout ce qui l'approche ressent les effets de sa libéralité et de sa magnificence : Alexandre donne en maître du monde plutôt qu'en roi.

« La libéralité de César est une libéralité intéressée; il achète à grand prix des appuis et des suffrages; au lieu que celle d'Alexandre est l'ef-

fet d'une nature bienfaisante, qui, comme celle des dieux, ne cherche que le plaisir et la gloire de donner.

« César amassait de grandes richesses, et il les gardait comme des prix en réserve pour en couronner la valeur utile à ses projets. Mais Alexandre ne se contentait pas de payer magnifiquement ceux qui le servaient ; il étendait plus loin sa reconnaissance ; il conservait aux enfants de ceux qui étaient morts à son service la paye de leurs pères pendant leur bas âge, et, en payant ainsi aux descendants les belles actions de leurs ancêtres, il en conservait la mémoire à la postérité et les proposait en exemple. »

IX

Alexandre, rentré à Pella, dans sa capitale de Macédoine, laissa transpirer dans toute sa conduite et dans toutes ses paroles sa secrète pensée sur l'expédition qu'il allait entreprendre. Cette pensée était évidemment de changer d'empire comme il allait changer de continent en traversant le Bosphore. Il était de ces hommes qui ne

se réservent rien de médiocre en aspirant à la sublimité de leur fortune.

Tout autre que lui se fût arrêté, ne fût-ce que pour respirer et réfléchir un moment à ce premier pas si heureux de sa destinée. Il n'avait pas encore vingt ans ; il avait eu la régence de la Macédoine à seize ans ; il avait gouverné avec une sagesse précoce l'héritage paternel pendant l'expédition de son père en Thessalie ; ses premiers combats sous les murs de Thèbes, à la bataille de Chéronée, sous les yeux de Philippe, avaient été des victoires. On ne peut contester la part principale qu'il avait prise à cette bataille en enfonçant la légion thébaine, le corps le plus invincible de l'armée des Grecs. Après la mort inopinée de Philippe, il avait saisi le sceptre et vengé le roi et le père sur les assassins.

Sa première expédition aux bouches du Danube lui avait asservi ou rallié toute la Thrace jusqu'à Byzance.

Sa seconde incursion en Thessalie, son passage des Thermopyles, son assaut de Thèbes, son audace contre les Béotiens, sa magnanimité envers es Athéniens, sa clémence envers Démosthènes, ses caresses aux autres États de la Grèce, son

mépris superbe des Lacédémoniens, enfin ses séductions personnelles au congrès de Corinthe lui avaient conquis pour jamais, avant sa vingtième année, l'ascendant et le titre de médiateur suprême et de généralissime de la confédération.

La Grèce sous ses lois lui assurait la Macédoine, et la Macédoine sous sa main lui assurait la Grèce. L'opinion et les armes de l'Europe orientale étaient à lui. La Macédoine ainsi composée lui assurait le plus beau royaume qui pût alors satisfaire en Europe l'ambition d'un prince naissant. Des confins de la Germanie au golfe de Salonique, du mont Athos aux bouches du Danube, du bassin de la Macédoine à la mer Adriatique, à la mer Égée et à la Propontide, il régnait avec une puissance acceptée, ou par lui-même ou par ses alliés assouplis sous sa main.

Une expédition lointaine et hasardeuse ne pouvait rien ajouter en Europe à cet empire; il risquait tout en s'éloignant. Sa mère était tendre, mais indocile, ambitieuse et superbe; elle était soupçonnée d'une complicité au moins de cœur dans le meurtre de son père; elle avait pleuré ouvertement ses assassins. Les généraux de Philippe étaient des gardiens peu sûrs de l'obéis-

sance et de la paix du royaume; s'il leur subordonnait sa mère Olympias en son absence, elle pouvait appeler à elle les rois d'Épire, ses parents, et leur vendre le trône ; s'il confiait la régence à Olympias, les généraux macédoniens humiliés pouvaient s'agiter sous cette main de femme et former des partis dans un royaume encore indompté. Il avait de plus, dans les nombreux enfants de Philippes nés de femmes étrangères, des compétiteurs possibles et dangereux à la succession de la Macédoine. Le plus dangereux de tous était son frère Aridée plus âgé que lui et que son droit d'aînesse semblait rendre plus légitime. Mais la faiblesse d'esprit de ce frère, qui paraît avoir touché presque à l'idiotisme, éloignait de lui la pensée des Macédoniens. Alexandre, pour plus de sûreté, avait résolu de l'emmener avec lui en Asie.

Ce n'était pas tout; la Grèce était jalouse, humiliée, mobile, flottante à la voix de ses orateurs et des roulis de ses assemblées populaires. S'absenter, même pour ses intérêts et pour sa gloire, c'était la livrer au vent de ses inconstances et de ses séditions. Ce qu'un congrès de Corinthe avait fait, un congrès d'Athènes ou de Lacédémone

pouvait le défaire. Le protecteur de la confédération pouvait être déclaré l'ennemi public; une ligue achéenne sous l'ascendant de Lacédémone pouvait venger la Thessalie et surprendre la Macédoine sans roi et sans armée.

Toutes ces considérations n'échappèrent certainement pas à Alexandre. Nous voyons, par les discours de ses conseillers et de ses amis dans les délibérations qui précédèrent l'expédition, qu'on ne lui laissa rien ignorer de ce qui devait le retenir en Europe. La nouveauté du royaume à peine fondé et agrandi par Philippe, le caractère de sa mère, les partis de ses frères, les infidélités et les mobilités de la Grèce, sa propre jeunesse, l'absence d'héritier après lui, puisqu'il n'avait encore ni épouse ni enfant, la Macédoine épuisée d'hommes et d'argent par les longues guerres de Philippe, les agitations d'un royaume déchiré entre Olympias et son conseil, rien ne fut omis par les hommes sages dont il était entouré à Pella pour lui faire, sinon abdiquer, du moins ajourner sa résolution. Parménion et Antipater, les deux lieutenants les plus renommés et les plus dévoués de son père, lui parlèrent le langage de la prudence et de l'expérience avec

l'autorité de leur vieille affection pour sa maison.

Tout ce qui aurait ému ou intimidé une âme vulgaire fut sans force sur son âme héroïque. Les petites raisons n'agissent pas sur les grandes passions. Le génie a sa langue à lui, qué seul il entend et qu'il parle seul. Les réponses qu'il fit dans son conseil à ces objections nous sont transmises, laconiques et substantielles par Arrien, longues et oratoires par Quinte-Curce.

« Il faut, dit-il, conseiller les rois dans un sens
« royal et non dans un sens vulgaire; il faut les
« éclairer sur la route qu'ils ont résolu de suivre
« et non leur tracer une autre route. Leurs
« vrais amis sont ceux qui les secondent le
« mieux dans leurs grands desseins. »

On voit par ces paroles qu'il méprisait, comme toutes les âmes fortes, l'opposition, cette force inactive de l'inertie qui ne crée que l'obstacle et jamais l'impulsion. Il ne confondait pas l'opposition avec la liberté; il écoutait l'avis, mais il tranchait l'obstacle. C'est le caractère de tous ceux que la nature a faits pour les grandes actions. Ce caractère se révéla tout entier dans cette longue délibération qui précéda son départ.

« Au reste, dit-il, pour vous faire voir les rai-

« sons de mon dessein, je suis assuré qu'il n'y a « rien de plus nuisible à la prospérité de mes « affaires que le retardement et la lenteur. « Après avoir pacifié tous les barbares qui sont « à l'entour de la Macédoine, après avoir apaisé « tous les mouvements des Grecs, devons-nous « laisser perdre une forte et puissante armée « dans l'oisiveté et dans le repos, ou plutôt la « faire passer dans les riches pays de l'Asie, « qu'elle possédait autrefois par l'espérance, et « dont elle attend aujourd'hui, par la dépouille « des Perses, la récompense des travaux qu'elle « a si longtemps soufferts pendant le règne de « mon père et depuis trois ans sous le mien?

« La domination de Darius est encore toute « nouvelle; d'ailleurs le meurtre de Bagoas, par « qui il règne maintenant, le fait soupçonner « parmi les siens d'ingratitude et de cruauté; et « ces deux choses suffisent pour refroidir l'o« béissance et inspirer de la haine contre les « princes régnants aux plus gens de bien de « leurs sujets.

« Nous tiendrons-nous en repos jusqu'à ce « que les forces et la puissance de Darius soient « entièrement confirmées, et que, ayant accom-

« modé les affaires de son royaume, il apporte « la guerre dans la Macédoine?

« La diligence et la promptitude ont beau- « coup de récompenses qui seront pour nos en- « nemis si nous demeurons sans rien faire. La « première impression qui se fait dans les es- « prits est toujours de grande importance en de « semblables occasions, et, si elle donne quelque « avantage, celui qui prévient ses ennemis est « assuré de l'obtenir. Ce n'est pas en temporisant « qu'on gagne la réputation de puissant et de « courageux ; et enfin il est véritable que celui « qui déclare la guerre est toujours estimé plus « fort que celui qui est contraint de la recevoir.

« Mais avec combien de hasard pour ma répu- « tation et pour ma gloire tromperai-je l'espé- « rance de ceux qui m'ont jugé digne, dans la « jeunesse où je suis, d'un honneur que n'ob- « tint mon père, ce grand et célèbre capitaine, « que peu de temps avant sa mort et après de « si grandes preuves de son courage et de sa « vertu? Et certes l'assemblée des Grecs ne nous « a pas donné le commandement afin de nous « abandonner dans la Macédoine au repos et « aux plaisirs, et de négliger la vengeance des

« vieilles et des nouvelles injures que l'on a « faites à la Grèce, mais pour punir les indi- « gnités qu'on a commises contre nous par or- « gueil et par mépris.

« Que dirai-je des nations grecques qui sont « répandues par l'Asie et qui languissent au- « jourd'hui dans la servitude insupportable des « barbares qui les oppriment? Je ne vous redi- « rai point avec quelles prières et quelles fortes « raisons Délius, Éphésien, plaida dernière- « ment leur cause, puisque vous vous en souve- « nez vous-mêmes. Il est constant qu'aussitôt « qu'elles verront nos enseignes elles pren- « dront notre parti et se jetteront courageuse- « ment dans toutes sortes de périls en faveur « de leurs protecteurs contre des maîtres si « inhumains. Mais pourquoi, mettant en oubli « notre courage et la lâcheté de nos ennemis, « considérons-nous ces secours contre des peu- « ples efféminés, qu'il y aurait plus de gloire « que de honte à vaincre un peu trop lente- « ment?

« Du temps de nos pères, lorsqu'un petit « nombre de Lacédémoniens furent passés en « Asie, de grandes armées d'ennemis leur firent

« en vain de la résistance. Ils souffrirent qu'on « mit à feu et à sang la Phrygie, la Lydie, « la Paphlagonie, et, toutes les fois qu'ils vou- « lurent s'y opposer, ils furent toujours taillés « en pièces, et lassèrent leurs ennemis de leur « sang et de leur carnage, jusqu'à ce qu'enfin « Agésilaüs, ayant été rappelé à cause des tu- « multes qui s'étaient élevés dans la Grèce, leur « donna le temps de reprendre haleine dans « l'épouvante où ils étaient.

« Quelques années auparavant, environ dix « mille Grecs, sans provisions et sans capitaine, « se retirèrent du fond de la Perse, et se firent « un chemin par le fer, au travers de tant de « nations ennemies, pour retourner dans la « Grèce, bien qu'ils fussent poursuivis par cette « grande armée avec laquelle le roi de Perse « venait de disputer le royaume contre Cyrus « son frère et s'était rendu victorieux. Enfin, « toutes les fois qu'elle voulut les attaquer, ils la « défirent et la mirent en fuite.

« Nous donc, à qui toute la Grèce obéit, « domptée par tant de victoires, qui avons dé- « fait en bataille les plus renommés des Grecs « ou qui les avons dans nos troupes, aurions-

« nous peur de l'Asie, à qui un petit nombre
« de ceux que nous avons toujours vaincus ont
« fait souffrir tant de pertes? »

On voit par ce discours de jeune homme que son héroïsme savait admirablement s'appuyer sur sa politique. Un homme d'Etat consommé, tel qu'Aristote ou Machiavel, n'aurait pas mieux découvert dans le fond réel et profond des choses les raisons qui devaient, contre tout raisonnement, emporter Alexandre au delà de la prudence de ses conseillers. Tout ce que lui conseillaient Parménion ou Antipater était juste, tout ce que lui conseillait son propre génie était grand. Quand il s'agit d'héroïsme la vérité est dans la grandeur.

Soit élévation d'esprit, soit ambition secrète de gouverner en l'absence de son fils, Olympias, dans ces délibérations, parut être de l'avis d'Alexandre. Elle ne lui avait pas donné assez avec la vie et le trône, elle voulait lui donner l'immortalité. La vie et le trône étaient en Macédoine, l'immortalité était en Asie. C'est dans son cœur qu'Alexandre avait puisé l'héroïsme. Le départ fut résolu pour le printemps.

X

L'hiver fut employé par Alexandre à réunir les différents corps qui devaient composer l'armée et à leur assigner leurs cantonnements les uns en Macédoine, les autres en Thrace sur les lieux les plus rapprochés de la Propontide. D'après les historiens de cette grande époque, unanimes et précis sur le nombre et sur la composition de cette armée, elle se composait en totalité de trente-trois mille hommes d'infanterie, dont treize mille Macédoniens, cinq mille mercenaires enrôlés dans les montagnes d'Illyrie, cinq mille cavaliers thessaliens, pays renommé pour la vigueur de ses chevaux. Le reste comprenait les contingents thraces, triballes, albanais et Grecs, fournis par les différents États du Péloponèse et commandés par des officiers d'élite de leur nation.

Quand on compare ce petit nombre d'hommes aux millions de soldats qu'Alexandre allait affronter en Asie, on s'étonne de sa témérité; mais, quand on réfléchit, on s'étonne de sa sagesse,

car son génie militaire, éclairé par l'expérience de Philippe et de Parménion, lui avait révélé qu'une armée concentrée, disciplinée et maniable comme un seul homme, avait sa force dans son organisation et non dans son nombre. Xénophon, en traversant avec dix mille hommes la Perse et l'Asie Mineure pour rentrer en Grèce, en fendant les flots des barbares sans en être submergé, lui enseignait assez la faiblesse de ces multitudes qui couvrent la terre, mais qui ne la défendent pas. Clairvoyant comme César, qui, selon Polybe, ne conduisit jamais que des armées de trente à quarante mille combattants contre des nations plus aguerries que les Perses; mieux inspiré que Napoléon lui-même, qui ne périt en Russie que sous le poids de sept cent mille hommes de ses propres armées, nombre de soldats, de chevaux et d'équipages plus grand que la terre n'en peut porter et nourrir, à moins de les disséminer sur des espaces où le commandement, le ralliement, la stratégie sont impossibles; Alexandre ne s'attacha pas à la multitude, mais à l'aptitude et à l'héroïsme de ses soldats. Il calcula avec justesse qu'une plus grande masse de troupes exigerait une masse

proportionnée de chariots, de machines de guerre, de bagages, de ce que les Grecs et les Romains appelaient embarras de guerre, *impedimenta*.

Éclairé d'avance sur la nature montagneuse, infrayée et souvent aride des contrées qu'il allait avoir à parcourir aussitôt qu'il aurait quitté les bords de la mer; ayant sous les yeux les cartes du mont Taurus, qu'il fallait franchir le premier pour pénétrer en Syrie; du mont Amanus, qui s'élevait comme une citadelle à l'entrée de cette province; du mont Liban, rempart presque perpendiculaire qu'il fallait gravir et redescendre pour entrer dans la Syrie creuse; de l'Anti-Liban, qu'il fallait traverser pour atteindre Damas et Palmyre, capitales ou plutôt portes du désert de la Mésopotamie, de ce désert sans eau, de quarante jours de marche, qu'il avait à traverser pour arriver à Babylone; des groupes montueux, des défilés profonds de la Perse à travers lesquels il aurait à chercher Suze et Persépolis; des portes de fer caucasiennes, qu'il aurait à forcer pour aborder la mer Caspienne et la Scythie; enfin des solitudes du Caboul et de l'Afghanistan, qu'il lui fallait contourner pour arriver à l'Indus et

pour déboucher en le franchissant dans les Indes; Alexandre, disons-nous, comprit avec une sagacité stoïque qu'une grande armée ne serait pour lui qu'un grand obstacle, et qu'il en laisserait partout d'immenses lambeaux s'il ne la réduisait pas à une caravane concentrée, compacte et héroïque, aussi armée contre les distances que contre les ennemis.

Quant à ces ennemis il ne s'étonnait pas de leur multitude; il ne calculait que leur incohérence, leur mollesse et leur pusillanimité. Les Thermopyles, Salamine et les victoires d'une poignée de Grecs sur les multitudes de Xerxès lui révélaient assez le secret de la fausse tactique des Perses. Cette fausse tactique tenait à la nature de leur gouvernement. Les Perses n'étaient plus une nation; à force de s'être agrandis, ils étaient devenus une confédération asservie, non par un patriotisme commun, mais par une servitude universelle. La guerre pour eux n'était qu'un subside de sang payé à regret par des esclaves à un maître. Les différentes satrapies ou gouvernements dont se composait l'empire fournissaient lentement au roi des contingents commandés par les satrapes, mais formés de troupes

désintéressées dans la gloire comme dans les avantages de la guerre. A l'exception des parents, des satrapes, des nobles, des courtisans, des eunuques, des esclaves du grand roi et de quelques corps de cavalerie de luxe ou de conducteurs d'éléphants, seule machine de guerre des Perses, le reste de leurs armées n'était qu'une horde innombrable, dévorant la terre, se traînant avec peine à la suite du roi, couvrant des provinces entières de leurs chariots et de leurs tentes, armées plus propres à l'invasion et à la déroute qu'à la résistance. Quel que fût le nombre d'une pareille armée, Alexandre savait bien qu'un corps de trente-cinq mille hommes aguerris, dont chacun était un combattant à la fois dispos et inébranlable, serait ou un coin irrésistible qui pénétrerait jusqu'au cœur de ces multitudes de parade, ou un écueil invincible contre lequel cette folle écume d'hommes viendrait se briser. Il savait de plus, par une expérience souvent faite avant lui par les poignées de Grecs débarqués en Ionie, que chacun de ces satrapes ou gouverneurs militaires des Perses, était aussi prêt à la défection que les villes ou que les provinces sur lesquelles ils exerçaient une

vice-royauté. Il ne doutait pas de trouver, dans ces satrapies échelonnées sur sa route, d'abord des ennemis peu redoutables, puis des alliés reconnaissants de leur délivrance. Sa base d'opérations, en langage militaire, marcherait ainsi avec lui à mesure qu'il s'avancerait vers le cœur de la Perse. Enfin ses renforts macédoniens ou grecs avanceraient sans obstacle aux différentes haltes qu'il leur avait d'avance assignées, et par un recrutement constant maintiendraient toujours son armée de combattants au même nombre ou plutôt à un nombre croissant de soldats, à mesure qu'il aurait plus d'espace à occuper en Asie.

Ce n'est pas tout; la conquête successive des provinces, des capitales, des royaumes de l'Asie, indifférents au joug des Perses ou des Macédoniens, lui fournirait bientôt des dépouilles, des subsides et des hommes capables de porter cette petite armée au nombre des armées du grand roi. Ses soldats s'accroîtraient avec son empire, et l'Asie servirait sous sa main à la conquête et à la domination de l'Asie.

Telles sont les réalités de la guerre d'Asie justement et profondément préméditées par Alexan-

dre, et discutées en partie dans son conseil de généraux pendant l'hiver passé en Macédoine. Ces réalités historiques enlèvent sans doute à cette expédition le caractère fabuleux et prodigieux que lui ont attribué les écrivains, adulateurs ignorants ou déclamatoires, du vieux monde, mais elles restituent à cette expédition le caractère de réflexion, de raison et de génie militaire et politique sans lequel le génie même n'enfante, comme nous l'avons vu de nos jours en Russie, que des démences et des désastres de géants.

XI

Quoique Alexandre préméditât certainement de Pella de transporter l'empire dont il rêvait la conquête d'Europe en Asie, car il se sentait trop grand pour la Macédoine, il n'avoua pas sa pensée tout entière à Olympias, à Antipater, à Parménion, ses confidents macédoniens. Il aurait craint de livrer son royaume héréditaire à l'ambition de ceux qui devaient rester derrière lui en Macédoine s'il leur avait enlevé ainsi

l'idée de son retour et le frein de la terreur de sa vengeance s'ils se croyaient pour toujours affranchis de sa royauté. Cependant la chaleur de la jeunesse et l'indiscrétion de l'enthousiasme pour une perspective qui s'ouvre resplendissante à l'esprit en laissèrent échapper, dans ses entretiens et dans ses festins avec ses amis de son âge, plus que la prudence et la politique n'en auraient permis à l'âge mûr.

Plutarque, d'après Diodore, affirme que tout son trésor pour la solde de cette armée ne consistait qu'en une modique somme de soixante talents, subside de guerre de la Macédoine accumulé par sa mère Olympias, et en deux cents talents qu'il avait empruntés sur l'hypothèque de sa gloire en Grèce.

« Cependant, ajoute Plutarque, quoiqu'il entreprît cette guerre avec des moyens si petits et si courts, avant que de s'embarquer il voulut examiner les affaires domestiques de ses amis, et donna à l'un une terre, à l'autre un village, à celui-ci le revenu d'un bourg, à celui-là les droits d'un port. Et comme tous les revenus de son domaine étaient déjà employés et consumés par ces largesses, Perdiccas lui demanda : « Seigneur,

que réservez-vous donc pour vous? » Et Alexandre ayant répondu : « L'espérance. — Eh bien! lui repartit Perdiccas, nous partagerons donc votre espérance nous qui partagerons vos travaux ; » et refusa généreusement le don que le roi lui avait assigné. Quelques autres de ses amis suivirent son exemple ; mais tous ceux qui voulurent recevoir ses présents, ou même qui dans leur besoin lui en demandèrent, lui firent un très-grand plaisir. Et il consuma dans ces sortes de libéralités la plus grande partie du bien qu'il avait eu en Macédoine. »

Après avoir jeté ainsi toute sa fortune personnelle à ses parents ou à ses amis, comme si toute autre fortune que le monde était indigne de lui, il régla avec plus de vraie politique le gouvernement de la Macédoine pendant son absence. Il avait trois intérêts politiques également graves à considérer pour cette distribution de pouvoirs royaux attribués à une régence du royaume :

Premièrement, la fidélité de la Macédoine, qu'il n'aurait pu compromettre sans compromettre avec son royaume le succès même de son expédition dont la Macédoine était la base ;

Secondement, la fidélité de la ligue grecque,

qu'il fallait maintenir par une prudente intimidation contre ses mobilités par une forte réserve de troupes macédoniennes laissées à Pella et à Thessalonique sous le commandement d'un général habile et dévoué;

Troisièmement, enfin le recrutement continuel de sa propre armée d'expédition en Asie, qui aurait besoin de fréquents renforts qu'il fallait lever, exercer et diriger successivement en Asie, selon les ordres qu'il enverrait à ce lieutenant que nous appellerions aujourd'hui son ministre de la guerre.

On n'a pas assez admiré, selon nous, la profonde sagacité dont Alexandre s'inspire, quoique si jeune, pour ménager ces trois grands intérêts de sa politique.

On ne manqua pas de lui représenter que l'unité de gouvernement et d'administration était la première condition de l'obéissance des sujets, et que diviser l'autorité c'était diviser le royaume. Olympias sa mère s'irrita sans aucun doute d'une régence partagée entre elle et un simple général vétéran des armées de Philippe. Ce lieutenant de Philippe représenta vraisemblablement de son côté que son autorité, sans

cesse contrôlée et contrariée par la régence passionnée et capricieuse d'une femme superbe comme Olympias, éprouverait des résistances et des embarras qui agiteraient le royaume. Alexandre le prévoyait aussi bien qu'eux, mais c'étaient précisément ces embarras, ces résistances et ces susceptibilités mutuelles qu'il désirait maintenir en Macédoine, pour que la rivalité des deux pouvoirs lui garantit la subordination de tous. Il voulait régner encore en son absence, et c'est pour qu'il conservât le règne qu'il fallait diviser l'autorité intérimaire.

La tendresse de sa mère lui garantissait la fidélité du lieutenant.

La jalousie du lieutenant lui garantissait la sagesse de sa mère dans le gouvernement.

Enfin l'expérience et l'autorité militaire du lieutenant vétéran des armées de Philippe lui garantissaient le recrutement et la discipline des troupes en réserve laissées sous ses ordres pour intimider la Grèce et des renforts qu'il devait lui envoyer continuellement en Asie.

Il donna donc la régence civile à Olympias, sa mère, assistée d'un conseil des hommes les plus considérés de la Macédoine.

Il donna la régence militaire à Antipater, général le plus renommé, après Parménion, parmi les vieux compagnons de Philippe.

L'avenir démontra combien cette balance et cette rivalité entre les deux dépositaires de la souveraineté était prévoyante, car Olympias faillit plusieurs fois perdre le royaume pendant l'expédition de son fils par l'inquiétude de son orgueil, et Antipater n'attendit pas la mort d'Alexandre pour s'emparer d'une partie des dépouilles de l'Asie.

XII

Après ces dispositions et ses adieux tendres à sa mère, le jeune roi partit de Pella à courtes journées, afin de rallier d'étape en étape tous les détachements macédoniens et tous les corps auxiliaires grecs, thessaliens et thràces, auxquels il avait assigné leurs lieux de jonction sur sa route, sans autre équipage que quelques chevaux de bataille et quelques mulets de charge, sans autre trésor que les deux ou trois cents talents qu'il avait reçus d'Olympias ou empruntés des

villes grecques, c'est-à-dire un peu moins d'un million de notre monnaie, mais suivi de tous les vétérans encore valides de Philippe et de toute l'ardente jeunesse de la Macédoine, ses condisciples, ses compagnons de guerre ou ses amis. L'expérience et l'audace se trouvaient ainsi réunies dans son conseil de guerre. Un grand nombre de ses principaux officiers, dit Justin, avaient passé soixante ans; les autres touchaient, comme leur roi, à l'adolescence. C'étaient, parmi les jeunes, Philotas et Nicanor, fils de Parménion; Philippe, fils d'Amynthas, un des généraux de confiance de Philippe, roi; Cænus, Perdiccas, Cratère, Calas, Ptolémée, noms alors obscurs, et qui presque tous allaient ou périr dans cette campagne, ou revenir les uns illustres, les autres couronnés.

Il employa vingt jours à parcourir le court espace qui sépare la Macédoine de la Propontide (aujourd'hui mer de Marmara). Après avoir passé l'Èbre et suivi cette large et opulente vallée où s'élèvent maintenant Philippopoli et Andrinople, il traversa obliquement la Thrace et vint aboutir à *Sestos*. Ce détroit, par où la Méditerranée, la Propontide et le Pont-Euxin ou mer Noire communiquent par le canal resserré des

Dardanelles, sépare l'Europe de l'Asie. Il ressemble à un fleuve plus qu'à un bras de mer. Héro et Léandre l'avaient déjà rendu fameux dans l'antiquité par l'aventure d'un amant qui avait trouvé la mort dans les flots en le traversant à la nage pour aller visiter pendant la nuit son amante. Xerxès l'avait passé dans son orgueil avec un million d'hommes et repassé dans sa défaite avec ses débris. L'histoire et la poésie l'ont illustré depuis par le passage des Turcs en Europe sous Othman, par les fortifications des Dardanelles, barrière longtemps infranchissable aux flottes des chrétiens, enfin par le poëme moderne de *la Fiancée d'Abydos*, de lord Byron, monument du cœur et du génie humain qui grave autant un site dans la mémoire des hommes que le sillage de la flotte d'un conquérant.

XIII

Alexandre, maître du port de Thessalonique, au fond du golfe de ce nom, et disposant également de toutes les flottes de la Grèce, avait pris

soin de réunir à Sestos deux cents navires de ces différents ports, flottille plus que suffisante pour opérer le passage d'une si faible armée. Les Perses n'entreprirent point de défendre l'Asie sur la côte opposée d'Abydos. Ils ne pouvaient prévoir d'avance avec certitude quel point du rivage la flottille d'Alexandre choisirait pour envahir l'Asie, et, dans l'impossibilité de les défendre tous, ils attendirent avec raison que les Macédoniens eussent mis le pied sur la terre ferme pour les attendre dans un site plus fixe et plus défendu. Les Perses avaient ainsi l'avantage d'épuiser les Macédoniens par des marches longues et difficiles avant de leur livrer bataille; ils avaient de plus, en cas de revers, l'espérance de les envelopper sur leur propre territoire par des troupes infiniment plus nombreuses; enfin ils avaient la certitude, si les Macédoniens étaient vaincus, de leur couper toute retraite par la mer Propontide, et de prendre ou d'anéantir la Grèce, la Macédoine et leur général du premier coup et du premier pas.

Il n'y a pas de doute sur cette tactique des généraux de Darius en découvrant le rivage d'Abydos. Ce rivage est une plaine. Cette plaine, au

pied du mont Ida (qui porte aujourd'hui sur ses flancs la ville de Brousse), était très-favorable au grand nombre et à la cavalerie des Perses pour une bataille inégale en masses de combattants. L'habileté de leur généralissime Memnon n'aurait pas laissé échapper une si rare occasion de vaincre s'il n'avait eu la pensée plus militaire d'anéantir son faible ennemi.

Quoiqu'il en soit, l'armée macédonienne fut portée tout entière par une mer complice et par une navigation courte sur le rivage d'Asie. Alexandre, fier de dominer un double élément, voulut tenir de sa propre main le gouvernail du navire qui le transportait d'une rive à l'autre. Parvenu au milieu du canal des Dardanelles, à une égale distance de la Thrace et de l'Asie, il immola un taureau à Neptune et jeta la victime aux vagues pour flatter la mer ou pour la remercier d'avoir si bien servi ses desseins. Il répandit les libations de sa coupe dans les flots et il y jeta sa coupe d'or elle-même; puis, ayant ressaisi le gouvernail, prêt à aborder à Abydos, il lança un javelot à la terre en signe d'hostilité ou de conquête, attestant les dieux, disent les témoins, que ce n'était pas une criminelle ambition,

mais une cause juste, légitime, et par conséquent divine, qui lui faisait porter la guerre en Asie, mais le salut et la gloire de l'Europe tant de fois menacée et tant de fois violée par les Perses. Heureux le général qui peut se rendre avec vérité le témoignage que se rendait justement Alexandre! La Perse avait porté trois fois le champ de bataille en Grèce, la Grèce à son tour le portait en Asie. Elle ne pouvait se défendre qu'en attaquant; sa cause était sainte; les dieux, c'est-à-dire la justice divine, qui distribue et qui garantit les territoires, patrimoines héréditaires des peuples, étaient du parti d'Alexandre. Il avait droit à les invoquer.

Soit piété naturelle cultivée encore en lui par la dévotion d'Olympias et par la philosophie religieuse de son précepteur Aristote, soit adulation politique aux crédulités populaires de son armée, son premier acte, après être descendu de son vaisseau, fut un sacrifice solennel à Jupiter défenseur, à Minerve et à Hercule, c'est-à-dire à la personnification du droit, de la sagesse et de la force, ces trois conditions d'une juste guerre.

XIV

La nécessité de se tenir à portée de sa flotte, qui longeait la côte et qui doublait lentement le cap Sygée, et peut-être aussi sa passion pour Homère, qui le poussait à visiter le théâtre de l'*Iliade*, lui fit suivre avec son armée le rivage de l'Hellespont jusqu'à la plaine de Troie. Ce fut un pèlerinage à la gloire du héros qu'il aspirait à effacer.

Ilion, dès l'époque d'Alexandre, n'était plus, comme elle est de nos jours, qu'une solitude peuplée de souvenirs, stérilisée par une de ces grandes catastrophes de la terre qui semblent changer le sol en cendres et accidentée çà et là par des tombeaux. Il se complut à visiter, Homère à la main, ses vers dans la mémoire, la scène muette du plus sublime des poëmes. Un berger de la plaine de Troie lui ayant offert une lyre rustique semblable à celle sur laquelle Achille chantait au bord de la mer ses héroïques ennuis, il la rejeta avec dédain.

« J'estime peu, dit-il, un instrument des

« doux loisirs et des molles voluptés; mais vous
« me feriez plaisir si vous pouviez me retrouver
« la lyre d'Achille, sur laquelle ce héros célé-
« brait les héros de la main même dont il sur-
« passait leurs exploits. »

Quand on l'eut conduit au tombeau d'Achille, il ôta ses vêtements et courut tout nu avec ses jeunes favoris autour du sépulcre de son ancêtre et de son modèle; puis il répandit de l'huile parfumée sur la tombe et il y déposa des couronnes funèbres. Le fidèle Éphestion, le plus cher de ses amis, chercha à son tour la tombe de Patrocle; il l'honora des mêmes courses, des mêmes sacrifices et des mêmes couronnes. Ce jeune favori d'Alexandre voulait témoigner, par ces démonstrations flatteuses pour son maître, que, si Alexandre rivalisait dans son cœur avec Achille, il rivalisait, lui, avec Patrocle, l'ami d'Achille, laissant l'émulation de la gloire à Alexandre, se réservant à lui l'émulation de l'amitié. Alexandre, aussi tendre pour Éphestion qu'Achille l'avait été pour Patrocle, fut vivement ému de cette adulation de cœur de son favori. Il était un de ces rares héros dans l'âme desquels l'ambition de gloire n'affaiblit pas l'ambition

plus sainte d'aimer et d'être aimé. Les guerriers de sa race ne sont en général que des héros; Alexandre était homme, et c'est par cette nature humaine qu'il est entré si avant dans le cœur des hommes.

« Achille, » s'écria-t-il en contemplant le sépulcre de Patrocle, « fut à deux titres le plus « heureux des mortels qui ait vécu jusqu'ici : il « eut un véritable et fidèle ami pendant sa vie, « et il eut un divin poëte pour célébrer ses ex- « ploits après sa mort! »

Mais il donna un témoignage plus touchant de son respect pour la vieillesse et pour le malheur en recherchant avec le même soin le tombeau du vieux Priam et en y faisant les mêmes sacrifices. Quelques historiens prétendent que ce fut pour apaiser les mânes irrités du dernier roi d'Ilion, tué par Pyrrhus, fils d'Achille; nous croyons qu'une telle superstition était au-dessous de son génie, et qu'il rendit simplement cet hommage à l'infortune et à la pitié pour montrer à ses soldats, en entrant en Asie, le respect qu'il voulait leur inspirer pour les vaincus, afin de faire de ces vaincus des sujets et non des victimes.

Il prit ensuite dans le temple de Minerve, sa divinité favorite, personnification des heureuses inspirations, de vieilles armes qui y étaient déposées et consacrées depuis les temps héroïques. Il les fit porter toujours devant lui par un de ses écuyers, et il s'en revêtit, comme pour se rendre invincible, au passage du Granique. Ce n'étaient pas cependant, disent Justin et Plutarque, ses armes habituelles. Il se distinguait au contraire de tous ses généraux et de ses compagnons par l'éclat d'armes exquises et par une splendeur militaire de costume qui accroissait sa beauté aux yeux de ses soldats, sa terreur aux yeux de ses ennemis.

Il portait un léger bouclier d'un métal poli qui réverbérait la lumière; son casque, de même métal, était orné de plumes blanches qui retombaient des deux côtés du cimier; ce casque était l'œuvre d'un ouvrier grec si célèbre que l'histoire en a conservé le nom; il s'appelait Théophile; il avait l'art de donner au fer battu et aminci l'éclat de l'argent. Son hausse-col était aussi de fer damasquiné, mais incrusté de pierreries d'un grand prix. Sa veste, à l'épreuve du tranchant du glaive et de la pointe de la lance, était un tissu d'étoffes

de plusieurs doublures superposées. Son épée, d'une trempe à l'épreuve de toutes les autres, était si légère qu'il la maniait sans en sentir le poids. Un sayon de Sicile, vraisemblablement tissu en poil de chevreau, recouvrait contre la poussière ou contre le froid ce riche costume. Hélicon de Rhodes, fameux entre tous les fourbisseurs de la Grèce, avait fabriqué d'anneaux serrés comme une trame d'acier sa cuirasse flottante. Il faut que l'aspect du héros fût entré bien profondément dans l'imagination de l'Europe et de l'Asie pour que les historiens des deux pays se complaisent à peindre avec une si pittoresque exactitude les armes et le vêtement du jeune Macédonien. La vanité de sa beauté avait sans doute autant de part que sa politique dans cette parure guerrière d'Alexandre. Les femmes, les armées et la postérité se prennent par les yeux. Alexandre ne dédaignait aucun des prestiges de la gloire.

XV

En débarquant à Sestos il avait envoyé Parménion, son général le plus consommé et presque

son maître en tactique, pour éclairer les croupes boisées du mont Ida qui regardent la mer et qui ferment les défilés de la Bythinie. Parménion était campé avec les Macédoniens à Arisbe. Alexandre, en quittant les ruines d'Ilion, suivit le cours des petites rivières qui descendent en serpentant du mont Ida. Il fit sa jonction avec Parménion à Arisbe, sans s'inquiéter des villes et des populations plus ou moins importantes qu'il laissait à sa gauche derrière lui. Son instinct de la grande guerre lui révélait assez qu'une fois ces villes coupées par sa marche en avant des armées des Perses tomberaient une à une sous ses lois. En effet il détacha à Arisbe le second de ses généraux macédoniens, Amynthas, avec quelques escadrons thessaliens pour soumettre Lampsaque et quelques autres villes libres des vallées du mont Olympe.

Amynthas rejoignit peu de jours après le corps d'armée, rapportant à Alexandre non-seulement la soumission, mais les acclamations de ces colonies grecques. L'Asie n'avait point amorti en elles le vieux patriotisme, et le joug humiliant des Perses se brisait de lui-même à l'approche du héros macédonien..

XVI

Les Perses cependant, malgré la lenteur de leurs mouvements à travers des distances immenses, obstacle des grands empires à toute rapide circulation, se préparaient à une formidable résistance. Dans l'éloignement où ils se trouvaient de la capitale et des ordres de Darius, les généraux perses se réunirent en conseil de guerre à Zélie. Ils voulaient, comme cela est naturel en pareille circonstance, décharger des événements leur responsabilité isolée en remettant la conduite de la guerre et des affaires à la décision d'une majorité de généraux.

Ces généraux, selon Arrien, étaient Arsenne, Rhéomitrès, Pétène, Niphatès, Spithridates ; ce dernier était satrape d'Ionie et de Lydie; toutes ces provinces montagneuses et maritimes étaient confiées à son gouvernement. Un autre satrape, Ariste, qui gouvernait le penchant de la Phrygie vers les Dardanelles, commandait les auxiliaires grecs à la solde de Darius, troupes aguerries contre les barbares, peu sûres contre leurs compatriotes.

Mais l'oracle de ce conseil de guerre et le généralissime de tous ces corps d'armée paraissait être Memnon. Memnon, né dans l'île de Rhodes, qui touche au continent asiatique, était un de ces soldats qui cherchent fortune dans les empires et qui ne reconnaissent d'autre patrie que les camps. Comblé des dons et des honneurs de la Perse, la Grèce, son berceau, n'avait pas d'ennemi plus redoutable que lui. Son génie militaire égalait l'immensité de son commandement. Ce commandement s'étendait des portes de fer de la Cilicie, c'est-à-dire de la frontière de Syrie, jusqu'à l'Hellespont. Memnon était en réalité dans tous ces royaumes le vice-roi militaire ou le lieutenant de Darius.

XVII

Son avis dans le conseil de guerre des satrapes fut celui des généraux russes les plus patriotes quand la Russie fut menacée de l'invasion de Napoléon en 1812 : mettre l'espace de son parti, s'allier avec la nature des lieux, ne point livrer de bataille à un ennemi encore dans tout son

nombre et dans toute son ardeur, se retirer, faire le désert et la solitude derrière soi, emmener avec soi les populations, incendier les villes et les récoltes, laisser à la fatigue et à la faim le soin de décimer l'armée d'Alexandre, appeler à soi, en reculant toujours, les renforts des Perses et Darius lui-même, et, quand Darius serait arrivé en Babylonie ou en Syrie avec son innombrable et invincible multitude, submerger l'armée macédonienne, réduite par les marches et par les maladies, sous l'océan d'hommes du roi des Perses.

C'était là évidemment la seule tactique capable de sauver l'Asie d'une invasion dirigée par l'esprit de Philippe revivant et rajeuni dans Alexandre. Ce jeune prince, qui pouvait tout contre les armées, ne pouvait rien contre la nature. Comme Napoléon à Moscou, il se serait décimé lui-même en avançant, et son retour eût été une déroute. Il n'y a guère de doute que, si Memnon l'avait emporté, le nom d'Alexandre serait resté enseveli dans la catastrophe. Il y a toujours tant de fortune dans la renommée des hommes de guerre que la gloire y appartient souvent plus aux événements qu'à l'homme.

Une décision du conseil de Zélie enlevait l'Asie et l'immortalité à Alexandre.

Memnon jugeait bien, mais Memnon n'était plus ni Phrygien, ni Ionien, ni Cilicien, ni Cappadocien, ni Grec; Memnon n'était que Memnon, vendu aux Perses, proconsul de Darius, intéressé seulement à la victoire. Les autres généraux, satrapes, rois ou députés des provinces qui assistaient à la délibération, avaient leurs royaumes, leurs villes, leurs biens, leurs maisons, leurs familles sur ces territoires qu'il fallait abandonner et incendier en laissant seulement la cendre aux Macédoniens. Ces intérêts légitimes et sacrés aussi parlèrent plus haut dans leur âme, et même dans l'âme de quelques Perses possesseurs de ces riches satrapies, que le patriotisme de Babylone ou de Persépolis. Un cri unanime s'éleva contre le suicide proposé par Memnon à l'Asie Mineure et aux colonies grecques. Le plus puissant et le plus populaire de ces satrapes, *Arsitès*, qui gouvernait la Lydie, se leva avec indignation et déclara « qu'il ne laisserait brûler ni une maison, ni un arbre, ni un épi dans sa province. » Cette énergie d'un Perse délia les langues des étrangers. Memnon

resta seul de son avis, comme le génie de la circonstance trahi par l'égoïsme du temps. Les Perses eux-mêmes, dit Arrien, l'accusèrent à voix basse de ne songer qu'à conserver ses commandements militaires et à accroître ses titres à la faveur de Darius en sacrifiant les plus belles contrées de l'Asie.

La bataille fut résolue. Dans une telle anarchie de commandement et dans une telle mollesse de résistance la victoire ne pouvait guère hésiter. L'histoire, toujours du parti des heureux, a fait, selon nous, un trop grand retentissement à cette bataille du Granique.

XVIII

Alexandre cependant, convaincu que dans une guerre d'invasion la victoire est au plus rapide, parce qu'il surprend par sa rapidité autant qu'il intimide par son audace, marcha vers le Granique. Le Granique, que nous appellerions en Europe un ruisseau, n'était un fleuve que parce qu'il débouche dans la mer. Il coule dans un lit assez encaissé, mais souvent tari, des montagnes

de la Phrygie vers Adrastée, non loin de la mer. Les Perses s'étaient campés avec environ vingt mille combattants de diverses nations et sous divers généraux sur la rive orientale de ce petit fleuve.

Alexandre, en approchant du Granique, campa sur des terres patrimoine de Memnon. Ses compagnons lui proposèrent de les ravager et de brûler les maisons et les champs en représailles de l'avis de Memnon, dont ils avaient déjà connaissance. Il rejeta avec dédain ce conseil comme indigne d'une guerre loyale. Il ordonna au contraire de respecter les maisons, les champs, les récoltes du général ennemi, espérant, dit-il, ou détacher par de tels égards de la cause des Perses le plus habile des généraux de Darius, ou jeter la suspicion contre lui dans l'esprit des Perses en faisant croire par ce procédé à quelque secrète intelligence entre les Macédoniens et Memnon. On reconnaît à ce premier pas de cette campagne de dix ans la pensée du héros qui ne venait pas en Asie pour vaincre, mais pour fonder. Ce n'est là ni la cruauté de César à Munda, ni la férocité de Timour aux Indes, ni l'astuce sans lendemain

de Napoléon à Madrid, ni la violence de ses armées en Espagne, ravageant le sol au lieu de s'approprier les âmes.

Cette magnanimité prévoyante ne subjugua pas Memnon, mais elle empêcha les satrapes et les provinces de désespérer du vainqueur; elle leur fit comprendre qu'il y avait peut-être plus d'avantage à être vaincu par un ennemi si généreux qu'à lui résister jusqu'à la mort. Quant aux populations grecques ou indigènes de ces républiques ou de ces royaumes de l'Asie Mineure, elles ne combattaient qu'à regret et par convenance de situation une armée grecque; leurs gouvernements seuls étaient inféodés par intérêt à l'empire des Perses; les peuples, qu'Alexandre promettait d'affranchir du joug des étrangers, des aristocraties et des tyrannies locales, faisaient en secret des vœux pour lui; il leur rapportait la patrie par les mains de ses soldats leurs compatriotes : on combat mal contre des libérateurs. L'opinion de ces provinces était d'intelligence avec le Macédonien. Cette connivence naturelle explique assez l'ébranlement des satrapes et la rapidité de la marche d'Alexandre. Il pouvait laisser impuné-

ment des défilés, des places fortes, des villes grecques, phrygiennes, lydiennes, ioniennes derrière lui; il y avait partout des complices. Les historiens de l'antiquité n'ont pas assez remarqué ces affinités et ces consanguinités secrètes entre la terre conquise et l'armée conquérante. Elles transpercent dans la conduite d'Alexandre et dans les fragments de lettres à Olympias ou à Aristote qui nous restent de lui comme des commentaires tronqués de sa pensée.

XIX

Les Perses et leurs troupes auxiliaires rassemblées par Memnon et opposées prématurément, selon ce général, aux Macédoniens, étaient cette fois inférieures même en nombre aux troupes d'Alexandre. Cette armée de confédérés malgré eux sous la molle contrainte des satrapes n'était composée, selon le plus éclairé de ces historiens, que d'environ vingt mille hommes d'infanterie et vingt mille hommes de cavalerie, dont le plus grand nombre étaient des mercenaires combattant pour la solde et non pour la

patrie. Diodore de Sicile parle de cent mille fantassins dans l'armée de Memnon; Justin, moins critique encore, élève à six cent mille hommes ce chiffre fabuleux. Les compagnons d'Alexandre qui ont écrit ses campagnes ne parlent que de trente à quarante mille Perses. Diodore et Justin y comprennent sans doute la totalité des troupes perses ou alliées disséminées alors sous les satrapes de Darius de l'extrémité de la Syrie à l'extrémité de la Phrygie; mais il n'y avait de combattants présents à la bataille du Granique que quarante mille hommes.

Alexandre n'hésita pas à traverser le petit fleuve presque sans eau, derrière lequel les généraux de Darius avaient rangé leur armée en bataille, sur un plateau élevé au-dessus du lit du Granique. Il lança, comme pour sonder la résistance des Perses, un de ses meilleurs généraux d'infanterie, Ptolémée, avec trois mille Macédoniens, sur le front des ennemis. Ptolémée échoua contre cette muraille de piques. Il revint poursuivi vers le fleuve. Alexandre, profitant de la brèche que cette poursuite avait creusée dans la ligne de bataille des Perses, s'élança lui-même dans le lit du Granique à la

tête de sa cavalerie macédonienne et grecque, et, refoulant les Perses acharnés à la poursuite de Ptolémée, il se fit place sur la rive opposée du fleuve. La cavalerie thessalienne le suivit à gauche sous la conduite de Parménion, son plus solide appui dans les batailles.

Parménion, couvrant de ce rideau de cavalerie l'espace compris entre le plateau occupé par les Perses et le fleuve, y fit passer, former et manœuvrer la fameuse phalange macédonienne, corps d'infanterie compacte et de plusieurs formes, irrésistible dans l'assaut, inébranlable dans la défense.

La phalange, formée en triangle hérissé de piques de seize palmes de longueur, s'avança avec la pesanteur d'une machine de guerre animée sur le centre des Perses, et le fendit en deux tronçons comme un soc de fer fend le sol en le rejetant des deux côtés. Pendant ce choc, Alexandre à droite, Parménion à gauche s'élancèrent de nouveau sur les deux ailes de cavalerie des Perses, les dispersèrent devant leurs escadrons, et, se repliant rapidement sur l'infanterie rompue, l'enveloppèrent, la foulèrent aux pieds de leurs chevaux et l'écrasèrent entre eux et la phalange.

Selon Arrien, trente mille morts du côté des Perses jonchèrent le champ de bataille. Les Grecs de Memnon combattirent en dignes soldats de ce grand général. Alexandre ordonna de les épargner et en fit prisonniers deux mille : il ne voulait pas que le sang grec coulât des deux côtés pour une cause grecque. Le petit nombre de soldats qu'il perdit lui-même dans cette bataille le disposait à la générosité autant que sa politique lui commandait la clémence. Si Aristobule, Ptolémée, Alexandre lui-même, dans une de ses lettres à Antipater, ne relataient pas uniformément le chiffre des blessés et des morts dans l'armée macédonienne, on n'oserait pas le citer, tant il est invraisemblable et disproportionné à l'immensité des conséquences et de la renommée d'une telle bataille. Mais ce nombre est trop scrupuleusement attesté par Elien, par Ptolémée, par Alexandre lui-même, intéressé à grossir les périls, pour qu'on puisse se refuser à le croire. Vingt-cinq gardes ou compagnons d'Alexandre, trente fantassins macédoniens et soixante-dix cavaliers thessaliens et grecs perdirent la vie au passage du Granique.

Alexandre, pour glorifier les dieux d'une telle

protection, et sans doute aussi pour exciter, au début de la campagne, une noble émulation de gloire chez les Grecs ses alliés, ordonna à Lysippe le sculpteur d'ériger une statue de bronze aux vingt-cinq soldats de son armée tombés les premiers pour la vengeance et pour l'honneur de la Grèce.

Les débris de Memnon se réfugièrent dans les murs de Milet, colonie grecque fortifiée par les Perses, abandonnant au vainqueur toute la campagne tête de l'Asie Mineure.

La bataille du Granique avait vaincu jusqu'aux murailles des villes; Éphèse, la plus opulente et la plus sainte des villes du littoral asiatique, ouvrit ses portes au vainqueur.

Éphèse, assise sur la croupe des monts d'Ionie, au fond du golfe de son nom, était occupée à rebâtir son temple de Diane, divinité populaire dont le culte fanatisait l'Asie, l'Europe et l'Afrique. Alexandre visita avec une apparence de piété ce temple, orgueil et richesse des Éphésiens. Il détruisit dans Éphèse le gouvernement des Perses et l'aristocratie des citoyens. Il y rétablit sous ses auspices le gouvernement du peuple. Mais, ajoutent tous les historiens, il

prescrivit des limites et des formes sévères à ce gouvernement pour le préserver des instabilités et des excès de la démagogie.

Médiateur tout-puissant et armé entre la démocratie restaurée et l'aristocratie détruite, il interdit toute vengeance des citoyens contre les citoyens, assurant ainsi aux riches la sécurité, aux pauvres la liberté. Cette politique, pratiquée par lui dans toutes les villes grecques de l'Éolie et de l'Ionie, popularisa la conquête que la multitude appela délivrance. Son empire commença ainsi par la reconnaissance des nations. Un grand nombre demanda à s'enrôler dans son armée. Son recrutement marchait avec lui.

XX

C'est à Éphèse qu'il écrivit à Athènes, en lui envoyant en hommage trois cents boucliers, dépouilles de la bataille du Granique, pour être déposés dans le temple de Minerve, sa divinité inspiratrice. Il se vengea noblement des Lacédémoniens, ses ennemis obstinés en Grèce, par l'inscription qu'il priait les Athéniens de faire

graver sur ces boucliers : ALEXANDRE, FILS DE PHILIPPE, ET TOUS LES GRECS, A L'EXCEPTION DES LACÉDÉMONIENS, ONT REMPORTÉ CES TROPHÉES SUR LES BARBARES DE L'ASIE.

Olympias, sa mère, reçut en présent les tissus de pourpre et les vases d'or et d'argent les plus précieux trouvés dans les tentes des Perses.

XXI

D'Éphèse il alla assiéger Milet, refuge des débris de Memnon ; un seul assaut lui livra la ville. Memnon et quelques faibles restes de son armée s'enfuirent par mer. Calas, général thessalien qui commandait ces premiers alliés de la Macédoine, fut nommé gouverneur de Phrygie. Les peuples ne subirent d'autre changement dans leur régime intérieur sur son passage que le payement du faible tribut annuel payé aux Perses, et versé maintenant dans le trésor de ses lieutenants. On ne s'aperçut de sa présence que par des bienfaits.

Nicias, un des administrateurs de son armée, fut chargé de concentrer tous ces tributs dans le trésor. Il lui commanda une extrême modération

dans les taxes. « Je n'aime pas, dit-il, les jardi-« niers qui coupent jusqu'aux racines, au lieu « de récolter seulement les feuilles. »

Abandonnant ici le littoral de la mer, où il n'avait rien à combattre, il se replia un peu sur sa gauche vers les riches vallées de Sardes et de Lhermus. Sardes lui fut livré par son propre satrape Mithrènes. La forteresse qui défendait l'accès de l'opulente Lydie, au flanc d'une vallée profonde, se rendit à son lieutenant Amynthas. Il construisit à la place un temple à Jupiter Olympien, dont nous avons visité nous-même les ruines, sur le plateau de roches, aplani à main d'hommes, qui domine la Lydie maintenant déserte.

Le satrape Mythrènes, pour encourager les défections des autres Persans, conserva le gouvernement de ce royaume et y ajouta plus tard le gouvernement de l'Arménie. Mythrènes lui fournit la preuve, écrite dans les comptes des subsides de Darius, déposés dans la citadelle de Sardes, de la corruption de Démosthènes, vendu aux Perses. Alexandre, par égard pour les Athéniens, qu'il ne voulait pas faire rougir de leur faveur pour cet orateur, ne parla pas de cette découverte dans ses lettres.

Parménion, par les ordres d'Alexandre, remonta de Lydie à Magnésie; lui-même redescendit de la vallée de Lydie jusqu'à Smyrne, et rebâtit cette cité détruite au fond de son golfe. Campé au pied du mont *Pagus*, il s'y délassa quelques jours de ses fatigues dans les plaisirs de la chasse. Toutes les villes qui bordent des deux côtés ce golfe jusqu'aux deux caps, en face de l'île de Chio, l'accueillirent comme un libérateur de la race.

XXII

Pendant ces opérations militaires en Ionie, la flotte qui suivait Alexandre, pour lui porter des machines de guerre et des vivres, livra quelques combats inégaux à la flotte des Perses, bien supérieure en nombre et en armement. Parménion conseillait à Alexandre de l'abriter dans les nombreuses anses de la côte, et de la garder à sa suite comme un auxiliaire utile de son armée de terre. Le jeune prince, plus hardi que son lieutenant et plus politique en même temps, suivit un conseil plus décisif et plus sûr.

L'opinion de la Grèce et de l'Asie était, selon lui, son meilleur auxiliaire. Sa force était dans son prestige, jusque-là intact, plus que dans cette poignée de Macédoniens; les Grecs du Péloponèse et des îles n'étaient que trop prêts à se détacher si un échec venait à atteindre, au début de la campagne, le jeune généralissime qu'ils avaient moins choisi que subi. Alexandre calcula donc avec justesse qu'un revers presque inévitable de sa petite flotte serait mille fois plus nuisible à son autorité morale en Grèce que l'assistance de cette flotte ne lui serait utile en Asie. Vainqueur il trouverait partout des vivres, des transports, des armes, des vaisseaux; vaincu il était résolu à s'ensevelir dans sa défaite.

Il se décida donc à renvoyer sa flotte à Thessalonique. Sa campagne en devenait plus libre et plus rapide; car, au lieu de suivre les rivages de la mer jusqu'en Syrie, en contournant l'immense continent du Taurus, de la Phrygie, de l'Ionie, de la Cappadoce et du Pont, il pouvait, selon les lieux et les circonstances, se jeter du cœur de ces différentes provinces derrière la chaîne du mont Taurus, soumettre une à une toutes les places fortes des Perses sur les hauteurs ou dans

les vallées de ces territoires, et déboucher en Syrie par les portes de fer, en ne laissant derrière lui que des vaincus, des alliés et des citadelles refuges, des stations de ses renforts.

Certes il y avait plus de prudence dans cette apparente imprudence que dans le conseil un peu timide de Parménion; mais c'était la prudence héroïque d'Annibal brûlant ses vaisseaux.

XXIII

En effet, aussitôt après le départ de sa flotte il s'enfonça dans la Carie, et, après avoir échoué contre *Mendès*, forteresse intérieure du royaume de Crésus, il revint sur ses pas et assiégea la capitale célèbre d'*Halicarnasse*, défendue encore par Memnon. Ce siége, presque aussi mémorable que celui de Tyr, l'arrêta longtemps. Halicarnasse, ville aussi importante qu'Éphèse par son étendue, sa force, ses richesses, ses arts, ne pouvait être impunément négligée sur sa route sans porter atteinte à la renommée d'Alexandre, et sans devenir, après qu'il aurait passé, le point de ralliement de ses ennemis. Le récit très-cir-

constancié d'Arrien, dépouillé des inexactitudes et des prodiges de Quinte-Curce, est un récit tout militaire, écrit par un historien militaire lui-même. Ce récit prouve que l'art de la défense et de l'attaque des places était déjà très-avancé du temps d'Alexandre et de Darius. L'impatience du héros macédonien s'accommodait mal de ces combats contre des fossés et des murailles; mais on verra dans ce siége, comme dans celui de Tyr, qu'Alexandre savait vaincre même son impatience de vaincre, et que son génie s'élevait au niveau des obstacles, rapide en pleine campagne, obstiné et immobile aux pieds des remparts.

XXIV

« Les assiégés, indépendamment de leurs fortifications antiques, avaient creusé, dit Arrien, autour de leurs murailles un fossé large de trente coudées (45 pieds) et profond de quinze coudées (22 pieds). Alexandre le fait combler, afin d'approcher les tours, dont les traits écartent l'ennemi des murailles que les machines

doivent ébranler. Les approches étaient faites; les habitants d'Halicarnasse exécutent, dans la nuit, une sortie pour brûler les tours et les machines avancées ou près de l'être; ils sont bientôt repoussés par les Macédoniens de garde et par ceux que le tumulte fait accourir. Ceux d'Halicarnasse perdirent dans cette affaire cent soixante-dix des leurs, au nombre desquels Néoptolème, l'un des transfuges vers Darius. Du côté des Macédoniens, seize soldats furent tués et environ trois cents blessés; le combat ayant eu lieu de nuit, ils n'avaient pu se mettre à couvert dès traits.

« Peu de jours après, deux oplites du corps de Perdiccas, faisant à table un récit pompeux de leurs prouesses, piqués d'honneur, échauffés de vin, courent de leur propre mouvement aux armes, s'avancent près du fort, sous les remparts qui regardent Mylasse, plutôt pour faire montre de bravoure que dans le dessein de tenter avec l'ennemi un combat trop inégal. Surpris de l'audace de ce couple téméraire, quelques assiégés accourent; les premiers sont tués; ceux qui les suivent de plus loin, percés de traits; mais enfin le nombre et l'avantage du lieu l'em-

portent : les deux Grecs sont accablés sous une multitude de traits et d'assaillants. D'un côté les soldats de Perdiccas, de l'autre les Halicarnasséens accourent; la mêlée devient sanglante aux pieds des remparts ; leurs défenseurs sont enfin repoussés jusque dans la ville. Peu s'en fallut qu'elle ne fût prise, car les postes étaient assez mal gardés.

Deux tours étaient abattues avec le mur qui s'étendait entre elles; la brèche livrait la ville, si l'armée eût donné tout entière : une troisième tour ébranlée n'aurait point résisté au choc. Les assiégés élevèrent, derrière le mur renversé, un ouvrage de briques en demi-lune; un grand nombre d'ouvriers l'acheva rapidement.

« Le lendemain Alexandre fait avancer ses machines vers cet endroit ; les assiégés font une nouvelle sortie, tentent de mettre le feu aux machines. Celles qui étaient près du mur et une tour de bois sont la proie de flammes; Philotas et Hellanicus préservent de l'incendie celles confiées à leur garde. Venant à rencontrer Alexandre, les assiégés laissent les torches dont ils menaçaient l'ennemi, jettent presque tous leurs armes et courent se renfermer dans leurs murailles; là ils

avaient l'avantage de la position et de la hauteur; non-seulement ils tiraient de front sur les assaillants que portaient les machines, mais encore, du haut des tours qui s'élevaient à chaque extrémité du rempart abattu, ils attaquaient et frappaient en flanc, et presque par derrière, l'ennemi qui assaillait le nouvel ouvrage.

« Et comme de ce côté Alexandre faisait avancer de nouveau, quelques jours après, ses machines, qu'il dirigeait lui-même, voilà que toute la ville sort en armes, les uns du côté où fut la brèche et où Alexandre donnait en personne, et les autres du Tripylum, d'où leur sortie était moins prévue. Une partie lance sur les machines des torches et toutes les matières combustibles qui peuvent augmenter l'incendie. Les Macédoniens, repoussant le choc avec violence, font pleuvoir du haut des tours une grêle de traits et roulent d'énormes pierres sur l'ennemi ; il le met en fuite et le chasse dans la ville. Le carnage fut en raison de leur nombre et de leur audace : les uns furent tués en combattant de près les Macédoniens, les autres en fuyant, près du rempart dont les ruines embarrassaient le passage déjà trop étroit pour une si grande multitude. »

Ceux qui s'étaient avancés par le Tripylum furent repoussés par Ptolémée, garde de la personne du roi, lequel vint à leur rencontre avec les hommes d'Addée et de Timandre, et quelques troupes légères. Pour comble de malheur, dans leur retraite, comme ils se pressaient en foule sur un pont étroit qu'ils avaient jeté à la hâte, le pont rompit sous le poids dont il était chargé; ils périrent partie en tombant dans le fossé, partie écrasés par les leurs ou accablés par une grêle de traits.

Le plus grand carnage fut aux portes, que l'excès du trouble avait fait fermer trop précipitamment. Craignant que les Macédoniens, mêlés aux fuyards, n'entrassent avec eux dans la ville, ils laissèrent dehors une partie des leurs, qui furent tués par les Macédoniens aux pieds des remparts. La ville était sur le point d'être prise si Alexandre, dans l'intention de la sauver et d'amener les habitants à une capitulation, n'eût fait sonner la retraite. Le nombre des morts fut de mille du côté des assiégés, et de quarante environ du côté des Macédoniens, parmi lesquels Ptolémée, Cléarcus, toxarque, Addée, kiliarque, et plusieurs des premiers officiers.

« Cependant les généraux persans, Orontobates et Memnon, considérant que l'état des choses ne leur permettait pas de soutenir un long siége, que les remparts étaient détruits ou ébranlés, la plupart des soldats tués dans les sorties ou mis par leurs blessures hors de combat, prenant conseil de leur situation, mettent le feu, vers la seconde veille de la nuit, à une tour de bois qu'ils avaient dressée en face des machines de l'ennemi, à leur propre magasin d'armes, aux maisons voisines des remparts. Tout s'embrase, et la flamme, qui s'élance de la tour et des portique, agitée par les vents, étend au loin l'incendie. Les assiégés se réfugièrent partie dans la citadelle de l'île, partie dans celle de Salmacis.

« Alexandre, instruit de ce désastre par des transfuges qui s'y étaient soustraits, et apercevant ce vaste incendie, donne ordre aux Macédoniens, quoiqu'au milieu de la nuit, d'entrer dans la ville, de massacrer les incendiaires et d'épargner les habitants. »

XXV

La soumission d'Halicarnasse entraîna celle de toute la Carie, à l'exception de la citadelle imprenable où s'étaient réfugiés Memnon et les généraux persans.

La politique servit ici Alexandre autant que la victoire. Il n'enleva point le royaume à la maison royale de Carie. Le roi, récemment mort, avait, selon l'usage des descendants de Sémiramis, des rois d'Égypte et des rois de Perse, épousé sa propre sœur, afin que la consanguinité fortifiât la fidélité dans les unions royales et dans le respect des sujets pour le sang de leur roi. Ce roi de Carie, nommé Hydriée, venait de laisser le trône à sa femme et sa sœur Ada. Un usurpateur de la maison royale avait dépouillé Ada de l'empire. Ada, réfugiée dans une citadelle des montagnes de Carie, s'était empressée d'ouvrir la place à Alexandre. A son approche elle s'avança au-devant de lui et adopta pour son fils son jeune libérateur. Alexandre la traita en mère, lui remit tous les droits de la victoire et

lui confia le gouvernement de Carie. La fidélité des sujets pour leur reine légitime changea en reconnaissance et en enthousiasme la terreur que les Cariens avaient de la conquête.

Telle était la politique suivie partout sous différentes formes par Alexandre. Restituant la liberté aux républiques, le gouvernement populaire aux peuples, la démocratie aux Éphésiens, la royauté légitime et traditionnelle aux Cariens, le trône aux maisons royales, les satrapies mêmes aux satrapes aimés dans leurs gouvernements, il semait ainsi derrière lui une confédération de reconnaissance sous une médiation macédonienne. Ni César ni Napoléon n'adoptèrent dans leurs conquêtes une telle politique, l'un détruisant partout la liberté comme une ennemie, jusque dans sa patrie, l'autre jetant ses soldats ou ses frères sur tous les trônes. Plutarque loue Alexandre avec raison d'avoir trouvé dans son cœur autant que dans son génie cette politique qui légitimait partout sa victoire. Aussi l'empire, non d'Alexandre, mais de la Grèce et de l'Europe, survécut-il en Asie et en Égypte à ce modèle des conquérants.

LIVRE III.

LIVRE III.

I

Tous les pays compris entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Taurus et la mer de Chypre, étaient soumis en une seule campagne. L'hiver, rude à supporter pour des Grecs dans ces gorges et sur ces sommets de la Cappadoce et du Pont, commandait à un général économe de la vie et de l'amour de ses soldats un repos de quelques mois pour retremper les corps et les âmes. De plus, la passion du pays et la vanité de raconter tant d'exploits pressaient les Ma-

10.

cédoniens et les Grecs de revoir leurs foyers avant de reprendre une nouvelle course plus lointaine encore en Asie. La gloire n'est une récompense qu'à la condition d'en jouir avec ses proches et ses compatriotes. La vanité martiale est un des éléments de l'héroïsme : Alexandre le savait par lui-même; il compatissait à cette glorieuse faiblesse dans ses soldats.

Enfin la Macédoine, source principale de son recrutement, était dépeuplée par les longues guerres de Philippe: un pays s'illustre en s'épuisant; mais, pour obvier à cette dépopulation de la Macédoine, un grand nombre de généraux, d'officiers et de soldats d'Alexandre, s'étaient mariés, quoique très-jeunes, pendant l'hiver qui avait précédé l'expédition d'Asie. Séparés de leurs jeunes épouses, dans toute l'ardeur de leur passion conjugale, ils brûlaient du désir de revoir, ne fût-ce qu'un moment, leurs chers foyers. Alexandre, qui ne partageait pas encore cette légitime faiblesse, la comprenait et la respectait dans ses compagnons. Comme roi de Macédoine il devait veiller à réparer les brèches que Philippe et lui-même avaient faites à la population de leur royaume; comme général,

méditant une campagne indéfinie en durée et en distance, il devait prévenir la nostalgie, cette maladie de la distance chez ses soldats; il fallait leur montrer dès le premier pas que l'expédition ne serait jamais pour eux une expatriation sans retour, et que, chaque fois qu'ils seraient fatigués de le suivre, ils pourraient aller, par des routes faciles et sûres, se reposer dans leurs familles et y raconter leur gloire et la sienne. Ces récits enthousiastes de ses soldats ne pouvaient qu'accroître son propre nom en Grèce et provoquer d'autres Macédoniens, d'autres Thraces ou d'autres Thessaliens, à venir s'enrôler dans sa phalange.

Il autorisa donc tous ceux de ses généraux, de ses gardes et de ses Macédoniens, qui désiraient revoir leurs jeunes épouses, à aller passer l'hiver en Macédoine. Trois mille soldats profitèrent avec reconnaissance de ce congé. Deux de ses plus intimes favoris, *Cœnus* et *Méléagre*, nouvellement mariés, furent chargés de les conduire et de lui ramener au printemps le plus de fantassins et de cavaliers qu'ils pourraient rencontrer dans les montagnes. Cléandre, général athénien, reçut la même autorisation et la même

mission pour le Péloponèse. Le vieux Parménion, dont les camps étaient la famille, reçut, à la place de ces généraux absents, le commandement général de la cavalerie thessalienne et des enrôlés grecs. Il eut ordre de s'avancer de plus en plus, mais lentement, pendant l'hiver, au cœur des provinces intérieures dominées ou fermées par le mont Taurus. Quant à Alexandre lui-même, il laissa le mont Taurus, déjà blanchi de neige, sur sa gauche, entre Parménion et lui. Il marcha, avec une sage lenteur cette fois, vers la Lycie et la Pamphylie, pour soumettre et pour organiser toutes les villes maritimes de cette longue et riche côte qui regarde Rhodes et Chypre sur la mer.

II

Cependant le repos, si nécessaire aux armées après tant de marches et de combats, est souvent funeste à leur esprit militaire et à leur discipline. C'est dans les longs loisirs des quartiers d'hiver que se groupent et s'enveniment les mécontentements, les oppositions, les ambi-

tions militaires, germes de séditions parmi les soldats, de conspirations parmi les généraux. Alexandre allait l'éprouver au commencement de son commandement et de son règne, comme il devait l'éprouver plus sûrement à la fin de sa vie. L'envie s'attache à la gloire naissante plus encore qu'à la gloire acquise et consacrée, parce qu'elle espère l'anéantir plus facilement dans son germe. Philippe était mort, sous la main de ces rivaux envieux de ses prospérités, au sein de sa cour de Macédoine ; son fils était déjà menacé de la même mort et par les mêmes mains dans son camp d'Asie.

Arrien raconte ainsi l'événement.

Un général grec de l'armée confédérée, nommé Alexandre, fils d'Érope, homme de haute naissance et de haute ambition, nourrissait une animosité de vieille date contre la maison royale de Macédoine. On dit qu'il aspirait lui-même au trône de Philippe. Bien qu'une telle ambition paraisse inexplicable dans le cœur d'un Grec, ennemi naturel des Macédoniens, quelques circonstances rapportées obscurément dans les histoires et dans les Mémoires des contemporains d'Alexandre sembleraient justifier cette

imputation. La plus forte de ces présomptions résulterait de ce que deux frères de ce général, Héromène et Arabée, avaient été complices du meurtre de Philippe et punis de mort, avec Pausanias, pour ce forfait. Le fils d'Érope, bien qu'il fût aussi coupable que ses frères, avait été épargné par Alexandre, parce que, au moment où ce jeune roi entrait au palais pour s'emparer du trône après avoir harangué le peuple, le fils d'Érope, soit enthousiasme réel, soit affectation d'amitié, était entré avec lui dans le palais en couvrant le fils de Philippe de son bouclier. Cette circonstance démentirait assez la pensée d'usurper un trône sur lequel il poussait ainsi le fils de Philippe. Mais Alexandre était alors un adolescent qui n'avait pas donné encore le secret de son génie. Peut-être le fils d'Érope espérait-il gouverner impunément la Macédoine sous le nom du prince jeune et assujetti à son ascendant.

III

La reconnaissance avait vaincu le sentiment

filial dans Alexandre. Non-seulement il avait laissé vivre le complice présumé des assassins de son père, mais il avait espéré l'enchaîner à force de faveurs dans sa cour et de grades dans son armée. Il lui avait donné d'abord le commandement des troupes de la Thrace, puis le commandement de la cavalerie thessalienne, puis enfin le commandement des hétaires grecs d'élite, enrôlés comme auxiliaires dans l'armée d'Asie. Le fils d'Érope les commandait encore en second au moment où Parménion reçut ce corps sous son commandement général, en se séparant du roi pour envahir les vallées intérieures du Taurus. Cette humiliation s'aigrit jusqu'au crime dans le cœur du fils d'Érope.

Il paraît que, pendant le séjour d'hiver d'Alexandre à *Pergues*, sur le littoral d'Asie, un certain Amynthas, transfuge macédonien à l'armée des Perses, fut chargé de pressentir Darius, de la part du perfide Grec, sur la résolution de tuer le fils de Philippe et de délivrer à la fois la Perse d'un si dangereux ennemi, la Grèce d'un si impérieux protecteur. On demandait, en retour d'un tel service, l'investiture du trône de Macédoine pour le général des hétaires. Les eunu-

ques ministres de Darius prêtèrent, dit-on, l'oreille et la main à ce crime. Ils envoyèrent au camp de Parménion un affidé persan, nommé Asisinès, sous prétexte de conférer avec le satrape de Phrygie, mais en réalité pour exciter le fils d'Érope à l'accomplissement du meurtre d'Alexandre.

Parménion découvrit le véritable objet de la mission du Persan ; il en obtint l'aveu de sa négociation, et l'envoya à Alexandre pour que ce prince éclairât lui-même ce mystère de ténèbres et se vengeât lui-même si le crime paraissait démontré. Le Persan, arrivé à Pergues, avoua tout à Alexandre. Ce prince avait déjà des soupçons ; son cœur magnanime les avait écartés jusque-là. Des lettres de sa mère Olympias lui disaient de se défier d'un complot dont un de ses généraux, qu'on ne nommait pas, était le complice. Ces lettres avaient été négligées. Un prodige assez naturel dans ces villes d'Asie, où les fenêtres ouvertes laissent les hirondelles familières nicher sous les plafonds des maisons, fit plus, selon Arrien, que les avertissements d'Olympias.

« Alexandre, dit cet historien, dormait, après le lever du soleil, sur sa couche. Une hirondelle

voltigea autour de sa tête en gazouillant avec un bruit inusité. Elle s'était abattue à plusieurs reprises çà et là sur sa couche, en redoublant son babil importun. Alexandre, accablé de fatigue, ne s'éveillait point; cependant, incommodé par ses cris, il étendit la main pour l'écarter; mais, loin de s'envoler, elle vint se percher sur sa tête, et ne cessa de chanter que lorsqu'il fut entièrement éveillé. Frappé de ce prodige, il consulta le devin Aristandre de Telmisse, qui répondit que sans doute un ami d'Alexandre lui dressait des embûches, mais qu'elles seraient découvertes; que l'hirondelle était la compagne, l'amie de l'homme, et le plus babillard des oiseaux.

« Alexandre rapprocha alors ce discours du devin de celui du Persan. Il envoie aussitôt Amphotère, un de ses confidents, vers Parménion, avec quelques habitants de Pergues pour le conduire. Déguisé sous le vêtement des indigènes, Amphotère se rend en secret près de Parménion, expose de vive voix sa commission; car on n'avait pas cru que la prudence permît de la confier par écrit. Le général des hétaires est arrêté et jeté en prison. »

Alexandre, à qui on remit le fils d'Érope, ne précipita pas sa vengeance. Soit doute sur la réalité du crime, soit souvenir d'une ancienne amitié, sentiment qui fut toujours si puissant sur son âme, soit respect pour l'opinion des Grecs de son armée et des Grecs du Péloponèse, sur lesquels le fils d'Érope exerçait un grand ascendant, par son nom, par sa maison, par son courage dans les combats, Alexandre se contenta de le tenir enfermé à la suite de l'armée, jusqu'à ce qu'une lumière plus complète fût faite par le temps sur son crime. Le fils d'Érope ne subit son supplice qu'après trois ans de captivité et d'enquêtes. L'élève d'Aristote se montra, dans cette circonstance, supérieur à ces impatiences de sûreté personnelle, à ces satisfactions de vengeance qui constituent le tyran. L'histoire, qui aura plus tard à lui reprocher des accès de colère, ne lui reprochera du moins aucune préméditation dans le meurtre; il frappa deux fois, provoqué dans l'ivresse par l'ivresse, il pardonna toujours et il n'assassina jamais : égal en clémence à César, supérieur en innocence à Napoléon.

Dans les motifs presque surhumains qui lui

firent ajourner la punition de la trahison et de la conjuration du général de la cavalerie grecque, les historiens anciens nous paraissent avoir omis un des plus vraisemblables. Alexandre ne se méfiait pas de Parménion comme général, mais il s'en défiait comme sujet; Parménion ayant été le premier et le seul dénonciateur du complot de son subordonné, et n'ayant produit en preuve du crime que le témoignage d'un vil espion persan venu dans son camp et peut-être appelé par lui pour perdre un rival, Alexandre craignit sans doute au premier moment que la dénonciation de Parménion ne fût une embûche, et il suspendit sagement le supplice de peur de frapper un rival de Parménion au lieu de punir un vrai coupable. Des preuves lentement venues de Macédoine et de Perse justifièrent plus tard Parménion et convainquirent Alexandre. Le fils d'Érope fut exécuté trois ans après son crime; mais ce crime alors était si évident que les Grecs mêmes ne murmurèrent pas contre le supplice.

IV

Jusqu'au printemps Alexandre borna ses opérations militaires à balayer le Pont, la Cappadoce, la Lydie, la Carie, toutes les provinces en deçà ou au delà du Taurus, des corps avancés ou des places fortes des Persans. Il marchait parallèlement à son aile gauche, commandée par Parménion, communiquant avec ce général par les gorges étroites qui descendent du Taurus vers la mer.

Lui-même de temps en temps remontait avec des détachements d'élite ces gorges et franchissait les montagnes pour assaillir les postes innombrables des Persans. C'est ainsi qu'il rentra un moment en Phrygie en escaladant les dernières places, et nomma son général Antigone satrape de Phrygie, avec quinze cents Argiens pour la tenir soumise derrière lui. Il fit sa jonction à Gordes avec Parménion. Ce général, pendant l'hiver, avait été renforcé par quelques milliers de fantassins grecs et par quelques centaines de cavaliers thessaliens ramenés de Macédoine par

Ptolémée, Cœnus et Méléagre, impatients de nouveaux exploits. Parménion rendait ainsi à Alexandre une armée plus nombreuse et plus ardente à la victoire que celle dont il avait reçu le commandement en automne. La jonction des deux armées à Gordes fut signalée par deux circonstances, l'une puérile, l'autre politique, qui occupent dans les historiens grecs plus de place qu'elles n'en méritent en réalité.

Arrien, plus grave, ne mentionne même pas la première; nous les laisserons raconter par Plutarque, historien populaire, plus curieux quelquefois d'anecdotes que de sens dans le récit des événements.

« De là, dit Plutarque, Alexandre alla soumettre ceux des Pisidiens qui s'étaient révoltés, subjugua la Phrygie, et, ayant pris la ville de Gordium, qui en était la capitale, et où était le palais de l'ancien Midas, il vit là le char si célèbre de Gordius, dont le joug était lié d'une écorce de cormier avec un merveilleux artifice, et on lui dit une ancienne tradition, qui courait depuis longtemps parmi ces Barbares, et qu'ils croyaient comme un point de religion, que *les destins promettaient l'empire de la terre à*

celui qui délierait ce nœud. Voilà d'abord Alexandre persuadé que c'est lui que cette aventure regarde. Ce nœud était fait avec tant d'adresse, et le lien faisait tant de tours et de retours, qu'il était impossible de découvrir ni où il commençait ni où il finissait, ni d'apercevoir les deux têtes de la courroie. Alexandre, après plusieurs tentatives, voyant qu'il ne pouvait le délier, le coupa avec son épée, et au lieu de deux bouts il en fit voir plusieurs. Mais Aristobule écrit qu'il le délia facilement, après avoir ôté la cheville qui attachait le joug au timon et tiré ensuite à lui le joug.

« Étant parti de Gordium il alla soumettre la Paphlagonie et la Cappadoce. Là il apprit la mort de Memnon, qui, de tous les lieutenants que Darius avait du côté de la mer, était le plus redoutable et celui qui pouvait lui donner le plus d'affaires et l'arrêter plus longtemps. Cette nouvelle le confirma dans la résolution de marcher sans délai vers les hautes provinces de l'Asie. »

L'admiration affectée par les historiens pour ce prétendu coup de génie du Macédonien nous a toujours paru ou une adulation, ou une niai-

serie historique, présentée alors aux enfants comme un exemple de haute sagesse. Le problème des Gordiens n'était pas de trancher ce nœud, mais de le dénouer; en le tranchant Alexandre ne faisait qu'éluder le problème au lieu de le résoudre. Son coup d'épée sur le joug n'était donc qu'une brutalité ou un sophisme.

L'anecdote relative au médecin Philippe, racontée avec une extase unanime par le même historien et par tous les autres, à la suite du nœud gordien, a le même caractère à nos yeux. La magnanimité n'est qu'apparente où le danger n'est qu'imaginaire. Laissons encore parler ici Plutarque.

« La confiance et l'audace que ce songe avait inspirées à Darius s'accrurent considérablement sur ce qu'il se figura que le long séjour qu'Alexandre faisait dans la Cilicie était un effet de sa peur. Mais ce long séjour était causé par une grande maladie qui, selon les uns, lui était venue de ses travaux et de ses grandes fatigues, et, selon les autres, de s'être baigné dans le Cydne, dont l'eau est froide comme la glace. Aucun de ses médecins n'osait entreprendre de le secourir;

car, persuadés que le mal était plus fort que tous les remèdes, ils craignaient les reproches et le ressentiment des Macédoniens s'ils avaient le malheur de ne pas le guérir. Mais Philippe, son premier médecin, Acarnanien de nation, voyant que le roi était en très-grand danger, et se confiant en l'amitié que ce prince lui témoignait, et d'ailleurs faisant réflexion qu'il y avait de la honte et de l'ingratitude à refuser, pour secourir un si bon maître dans un extrême péril, de s'exposer à quelque danger, en éprouvant les plus extrêmes remèdes et en le secourant jusqu'au dernier moment de sa vie, au hasard même de se perdre et de périr avec lui, il entreprit de lui donner une médecine qui ferait un prompt et puissant effet. Il l'exhorta donc à attendre avec patience, car il fallait trois jours pour la préparer et à la prendre quand elle serait prête. Il n'eut pas de peine à le persuader, tant ce prince avait d'impatience de guérir pour se rendre à la tête de son armée.

« Sur ces entrefaites il reçoit une lettre de Parménion, qui lui écrivait du camp pour l'avertir de se donner bien garde de confier sa santé à Philippe, parceque, gagné et corrompu

par les grands présents de Darius et par la promesse qu'il lui avait faite de lui donner sa fille en mariage, il avait promis de l'empoisonner. Alexandre, ayant lu cette lettre, ne la communiqua à aucun de ses amis et la mit sous son chevet.

« Le temps étant venu, Philippe arrive dans la chambre du prince avec tous les autres médecins, portant la médecine dans une grande coupe. Alexandre tire la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe, et en même temps il prend la coupe et l'avale sans hésiter, et sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la plus légère inquiétude. C'était véritablement un spectacle admirable, et aussi touchant qu'aucun dénouement de tragédie, de voir d'un côté Alexandre boire la médecine, et de l'autre Philippe lire la lettre, et de les voir se regarder tous deux, mais d'un air bien différent. Le roi, avec un visage gai et ouvert, marquait à son médecin l'amitié dont il l'honorait et la confiance qu'il avait en lui, et le médecin s'élevait contre cette calomnie atroce, tantôt appelant les dieux à témoin et tendant les mains au ciel, et tantôt se jetant sur le lit de son maître et le conjurant

d'avoir bonne espérance et de s'abandonner à ses soins.

« Le remède, s'étant rendu d'abord le plus fort, abattit à tel point les forces du malade qu'il perdit la parole et tomba dans de si grandes faiblesses qu'il n'avait presque plus ni pouls ni sentiment; mais il fut si promptement et si efficacement secouru par son médecin qu'il reprit peu à peu ses forces, de sorte qu'en trois jours il fut en état de se faire voir aux Macédoniens, dont les frayeurs ne cessèrent que quand ils l'eurent vu de leurs propres yeux. »

Ce récit est dénué de véritable critique dans Plutarque comme dans tous ses prédécesseurs. Comment supposer qu'un jeune prince à qui sa mère a donné pour tuteur et pour second père de sa vie un vieux médecin, consommé dans son art et accrédité par sa longue fidélité à la maison royale de Macédoine, pût devenir l'empoisonneur du héros dont il est responsable à sa mère, à lui-même et au monde? Comment s'extasier d'admiration devant un malade qui, sur la foi d'une lettre anonyme, ne fait pas supplicier son médecin et son ami? Qu'Alexandre ait bu le breuvage avant ou après avoir regardé le visage de

Philippe, le prétendu héroïsme est aussi vain avant qu'après. Alexandre aurait été aussi fou de soupçonner Philippe que Philippe aurait été fou d'empoisonner son héros et son pupille. L'histoire, sous peine de tomber dans la puérilité et dans la déclamation, doit réserver son admiration pour la vertu et non pour l'apparence. La critique n'ôte rien à la vertu; seulement elle enseigne à la discerner, et par là même elle lui donne plus de prix en lui donnant plus de vérité.

V

Après sa jonction au cœur de la Phrygie montagneuse avec Parménion, Alexandre s'avança par plusieurs colonnes dans la haute Cilicie, province qui confine avec la Syrie par deux défilés dont l'un s'appelait et s'appelle encore les Portes de fer. La capitale de la Cilicie maritime était Tharse, ville somptueuse et opulente, fameuse par le règne et par le bûcher de Sardanapale. On y admirait encore en ce temps-là son tombeau. Le satrape perse Arsame aban-

donna cette capitale et toute la Cilicie maritime à l'approche d'Alexandre. Le jeune conquérant aurait pu être arrêté dans sa course, s'il n'eût été qu'un voluptueux, par l'épitaphe qu'on lisait encore sur le tombeau de Sardanapale. Cette épitaphe, écrite en assyrien, disait aux yeux : « Sardanapale, roi d'Assyrie, fils d'Anacyndaras, a bâti Tharse et Anchyale en un jour, et « il est là ! Or toi, étranger, mange, bois et « abandonne-toi au plaisir, car toutes les autres « choses humaines n'ont aucune valeur ! » Cette appréciation salomonienne et orientale de la vie par les sens seuls n'était pas de nature à corrompre la philosophie héroïque et stoïque d'Alexandre ; ce que le voluptueux Assyrien évaluait au prix du plaisir, l'ambitieux Macédonien l'évaluait au prix de la gloire. L'un et l'autre se trompaient ! un vrai philosophe l'aurait évalué au prix de la vertu. Mais, du temps d'Alexandre, la vertu se confondait avec la gloire.

La gloire l'attendait non loin de Tharse ; mais, si l'on veut se convaincre même de la vanité des exploits militaires les plus mémorables, il faut lire dans les différents historiens de l'antiquité les manœuvres militaires qui précédèrent

la bataille d'Issus et le récit de cette bataille elle-même. Que ne donnerait pas la postérité pour avoir sur cette campagne et sur cette bataille des détails aussi précis, aussi techniques et aussi topographiques que ceux dont l'historien de l'empire de Napoléon, M. Thiers, élucide les batailles de Wagram ou de Leipsick? Polybe lui-même, le plus militaire des historiens, avoue que les dispositions des deux armées, au moment où elles se heurtèrent au débouché des doubles défilés de Cilicie, ne sont pour lui que ténèbres contradictoires, inconséquence. Nous-même, qui avons visité les sites, nous ne pouvons recomposer dans notre imagination les manœuvres et la bataille. La terre, la mer, les défilés, l'espace, tout résiste à une claire intelligence de ces masses en mouvement dont Alexandre et surtout Darius couvraient l'étroit espace. Pour éclaircir, autant que ces obscurités le permettent, le champ de bataille d'Issus, laissons parler d'abord Polybe.

« Callisthène raconte, dit-il, qu'Alexandre avait déjà passé les détroits et ce qu'on appelle, dans la Cilicie, les *pyles;* que Darius, ayant pris

sa route par les pyles Amaniques, était entré avec son armée dans la Cilicie, et que ce prince, averti par les habitants du pays qu'Alexandre s'avançait vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits il campa sur les bords du Pinare; que le poste qu'il occupait, depuis la mer jusqu'au pied de la montagne, n'avait pas plus de quatorze stades; que le fleuve venant des montagnes, entre des côtes escarpées, traversait obliquement cet espace, et allait ensuite se décharger dans la mer par une plaine entourée de collines escarpées et de difficile accès.

« Callisthène ajoute ensuite que, Alexandre étant revenu sur ses pas pour aller au-devant des ennemis, Darius et ses généraux avaient rangé toute leur phalange en bataille dans l'endroit où il avait d'abord campé; que le monarque perse s'était couvert du Pinare, qui coulait près de son camp; qu'il avait rangé la cavalerie sur le bord de la mer, auprès d'elle les mercenaires le long du fleuve et les peltastes, au pied des montagnes.

« Mais comment ces troupes pouvaient-elles être postées devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela est difficile à con-

cevoir, surtout si l'on fait attention à leur nombre. Au rapport même de Callisthène il y avait trente mille chevaux et autant de mercenaires : il est aisé de savoir combien ce nombre de troupes devait occuper d'espace. La meilleure méthode de ranger la cavalerie est celle sur huit de hauteur; il faut laisser, sur le front, une distance convenable pour faciliter ses différentes évolutions. Ainsi un stade ne peut contenir que huit cents chevaux; dix stades, huit mille; quatre stades, trois mille deux cents; de sorte que, dans quatorze stades, il ne peut tenir que onze mille deux cents chevaux. Si vous rangez ces trente mille chevaux, peu s'en faut qu'étant divisés en trois corps ils ne soient les uns sur les autres. Où étaient donc alors les mercenaires? Derrière la cavalerie, peut-être? Mais Callisthène ne le dit pas, puisque selon lui, au contraire, les mercenaires eurent affaire dans le combat aux Macédoniens; d'où l'on doit nécessairement conclure que la moitié du terrain, du côté de la mer, était occupé par la cavalerie, et l'autre moitié, du côté des montagnes, par les mercenaires. On peut encore juger par là sur quelle hauteur était rangée la cava-

lerie et combien le fleuve était éloigné du camp.

« Callisthène ajoute que, les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui était au centre de son armée, appela à lui les mercenaires d'une des ailes. Cela n'est point aisé à comprendre : il fallait que la cavalerie et les mercenaires fussent joints ensemble au milieu de ce terrain; or, Darius se trouvant là parmi les mercenaires, comment et pourquoi les appelait-il? Enfin il dit que la cavalerie de l'aile droite fondit sur Alexandre, que ce prince en soutint le choc avec vigueur et attaqua ensuite à son tour ce même corps, et que le combat devint alors très-vif. Cet historien a sans doute oublié qu'entre Darius et Alexandre il y avait un fleuve, et surtout tel que celui qu'il venait de décrire.

« Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre. Selon lui ce prince passa en Asie avec quarante mille hommes de pied et quatre mille cinq cents chevaux, et, pendant qu'il se disposait à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie et de huit cents de cavalerie. Qu'on ôte de ce nombre trois mille fantassins et trois cents chevaux, pour différents

usages : c'est le plus qu'on puisse en détacher de l'armée; il lui restait donc quarante-deux mille hommes de pied et cinq mille chevaux. Alexandre, avec cette armée, ayant passé les détroits, apprit que Darius était dans la Cilicie et qu'il n'était éloigné de lui que de cent stades. Aussitôt il revient sur ses pas et repasse les détroits, la phalange faisant l'avant-garde, la cavalerie le corps de bataille, et les équipages l'arrière-garde. Dès qu'il fut dans la plaine il forma la phalange, et la mit sur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque temps sur Suze, et, quand il fut près des ennemis, sur huit.

« Ce récit est encore plus absurde que le précédent. En marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires, de six pieds entre chaque rang, un stade contient seize cents hommes; par conséquent dix stades en contiendront seize mille et vingt stades trente-deux mille. On voit par là qu'Alexandre mettant son armée sur seize de hauteur, il fallait que le terrain fût de vingt stades; et néanmoins il lui restait encore à poster toute sa cavalerie et dix mille fantassins.

« Callisthène dit ensuite que, lorsqu'Alexandre fut à quarante stades de l'ennemi, il mena contre eux son armée de front. Cela est insoutenable. Où trouver, surtout dans la Cilicie, une plaine de vingt stades de largeur et longue de quarante stades, pour faire marcher de front une phalange armée de sarisses? D'ailleurs à combien d'embarras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas sujette? Pour le prouver le témoignage de Callisthène suffit : il assure que les torrents qui se précipitent des montagnes creusent tant d'abîmes dans la plaine que la plupart des Perses y périrent en fuyant.

« Certes Alexandre aurait-il voulu par là faire face aux ennemis, en quelque endroit qu'ils parussent? Rien n'est moins en état de faire face qu'une phalange dont le front est désuni et rompu. Il était beaucoup plus aisé de se ranger en ordre de marche que de présenter de front, et sur une seule ligne droite, une armée éparse et divisée, et de la mettre aux mains sur un terrain couvert de bois et sillonné par des ravins. Alexandre devait alors former plutôt deux ou quatre phalanges (à la queue les unes des autres); on aurait pu leur trouver des passages, et

il n'aurait pas fallu beaucoup de temps pour les ranger en bataille. Et d'ailleurs qui empêche qu'on ne se fasse informer, par des avant-coureurs, de l'arrivée des ennemis, longtemps avant qu'ils soient en présence? Sans parler des autres fautes, il en commet ici une remarquable, en menant l'armée de front dans une plaine, et ne la faisant pas précéder par la cavalerie, qui marche sur une même ligne avec les gens de pied.

« Mais voici la plus forte de toutes les bévues. Lorsque, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il rangea son armée sur huit de hauteur. Il est donc évident que la phalange, d'après Callisthène, avait nécessairement quarante stades de longueur. Que l'on serre les rangs de telle sorte qu'ils se touchent les uns les autres : il faudra toujours que le terrain qu'occupait cette même phalange eût vingt stades de longueur. Cependant il dit qu'il n'en avait que quatorze et qu'une partie était proche de la mer, l'autre sur l'aile droite; qu'entre la bataille et les montagnes on avait laissé un espace raisonnable pour n'être pas sous le corps qui était posté au pied de la montagne. A la vérité

(pour couvrir l'armée contre ce corps), il lui en oppose un autre en forme de tenaille; mais aussi laissons-nous pour cela dix mille hommes de pied, c'est-à-dire plus qu'il n'en demande. Il s'ensuit de tout cela que, selon cet historien, la phalange avait au plus onze stades de longueur, et, conséquemment, dans cet espace, on avait serré, bouclier contre bouclier, trente-deux mille hommes sur trente de hauteur. Néanmoins, à l'heure du combat, la phalange était sur huit de hauteur, au rapport du même Callisthène. De pareilles contradictions sont inexcusables. On ne peut ajouter foi à ce qu'il rapporte. Après avoir remarqué l'intervalle qu'il y avait entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvait mentir sans perdre tout moyen de justification.

« Il serait trop long de montrer toutes les bévues dans lesquelles il est tombé; j'en relèverai seulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre, en mettant son armée en bataille, la disposa de manière qu'il pût combattre avec le corps que commandait Darius, de même que Darius voulait se battre contre Alexandre, mais

qu'ensuite il changea de sentiment; et il n'apprend ni comment l'un et l'autre pouvaient connaître en quelle partie de leurs armées ils étaient, ni où Darius se retira de nouveau. Comment encore la phalange en bataille est-elle montée sur le bord d'un fleuve qui, presque partout, est escarpé et couvert de buissons? On ne doit pas mettre de si grandes sottises sur le compte d'Alexandre, que l'on sait avoir appris et exercé, dès son enfance, le métier des armes. On ne peut donc en accuser que Callisthène, qui, à cause de son impéritie dans l'art de la guerre, n'a pas su distinguer l'impossible d'avec le possible. ».

Cela dit par un maître de la guerre et de la critique historique, que dirions-nous de la bataille d'Issus qui ne soit décrédité d'avance dans les historiens incompétents qui la décrivent? Bornons-nous à ce qui est à peu près avéré. Quinte-Curce, quelquefois crédule, toujours circonstancié, raconte très-bien, d'après les contemporains d'Alexandre et de Darius, sinon le choc, au moins les approches des deux armées.

VI

La mort naturelle de Memnon, seul général capable de disputer l'Asie à Alexandre, avait décidé Darius, grand général avant d'être roi, à conduire lui-même ses armées à la rencontre du conquérant grec. Il s'avança lentement, comme un homme qui remue la masse énorme d'un tel empire, de Persépolis, capitale de la Perse, à Babylone, capitale des conquêtes qu'il avait annexées à la Perse. Il assigna Babylone comme point de ralliement et de concentration à tous ses satrapes. Le nombre était tel, assurent les Arabes et les Grecs, qu'on ne pouvait les dénombrer homme à homme. Darius, pour se rendre compte de leur multitude, fit mesurer et borner par des fossés un espace qui contenait dix mille hommes. Il compta combien de fois cet espace se remplissait et se vidait sous ses yeux par les troupes accourues des frontières les plus reculées de la Perse. Une journée entière, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit,

suffit à peine pour ce dénombrement, dont dix mille combattants étaient l'unité.

Toute prodigieuse que paraisse au premier regard une telle revue, elle n'est pas invraisemblable. D'abord une armée orientale ne se composait pas seulement des combattants, mais de leur suite, de leurs vassaux, de leurs esclaves, de leurs troupeaux, dont une partie les suivait en campagne : grandes migrations plutôt qu'armées. Ensuite rien n'assure que les satrapes, jaloux de grossir par l'apparence la masse du contingent qu'ils amenaient au roi de Perse, ne fissent pas passer plusieurs fois les mêmes troupeaux d'hommes dans l'enceinte des dix mille, sous les yeux éblouis du prince. Enfin l'empire des Perses était, à cette époque, si vaste et si peuplé de hordes belliqueuses, depuis la mer Caspienne, l'Oxus et l'Indus, jusqu'à l'Arabie, à l'Assyrie, à la Médie, qu'un faible recrutement dans chacune de ces provinces aurait encore suffi pour produire une masse disproportionnée à toutes nos expéditions modernes, excepté aux expéditions napoléoniennes en Russie et en Saxe.

En réduisant par une moyenne critique, prise dans chacun des historiens de la campagne d'Asie,

cette multitude en un nombre maniable pour Darius, on conjecture plus qu'on ne le sait que l'armée des Perses ne dépassait guère deux cent mille combattants. Les serviteurs, les esclaves, les porteurs de tentes, les meneurs de bagages, les chameliers, les conducteurs d'éléphants, les femmes de la suite des reines ou des satrapes, devaient, d'après les usages d'Asie, s'élever à un nombre à peu près égal, en sorte que la totalité de la multitude qui couvrait la Syrie autour de Darius et de son armée pouvait s'évaluer à quatre ou cinq cent mille âmes, sans que le nombre des vrais combattants fût aussi disproportionné qu'on le dit aux forces d'Alexandre.

Quelles que soient les causes nouvelles des victoires ou des défaites que l'invention des armes à feu ait pu apporter dans le sort des batailles, il y a une certaine proportion du nombre à la force des combattants qu'il est impossible de dépasser sans tomber dans la fable. Napoléon, dans ses commentaires écrits à Sainte-Hélène sur ses propres campagnes, admet qu'une armée bien aguerrie et bien commandée peut combattre un contre deux, et, dans certaines cir-

constances, un contre trois. Mais au delà de cette proportion, deux contre trois, proportion déjà prodigieuse, il considère la défaite de l'armée inférieure en nombre comme inévitable.

Alexandre, déjà fort de quarante-deux mille soldats, après avoir rallié Ephestion, reçu les renforts de Macédoine amenés par Ptolémée et Méléagre au nombre de six mille Macédoniens, et enrôlé à sa suite quelques milliers de Grecs ioniens, ne pouvait pas compter moins de soixante mille combattants sur le champ de bataille d'Issus. En admettant donc que ses Macédoniens aient combattu un contre quatre, on ne peut évaluer à plus de deux cent quarante mille hommes l'armée de Darius. Ce nombre est conforme à peu près, au reste, à l'évaluation des contingents que chaque province de l'empire avait envoyés à Babylone, évaluation trop circonstanciée dans Clitarque et dans Arrien pour être imaginaire. Quinte-Curce l'exagère à peine.

Selon cet historien : « L'infanterie était composée de deux cent cinquante mille hommes, dont il y avait soixante-dix mille Perses, cinquante mille Mèdes, dix mille Barcaniens armés de haches à deux tranchants et de légers

boucliers faits à peu près comme des rondaches; quarante mille Arméniens, autant de Derbices armés de piques ou de bâtons durcis au feu, outre huit mille hommes de la mer Caspienne et deux mille autres des contrées d'Asie les moins belliqueuses, avec trente mille Grecs, toute brave jeunesse que Darius avait à sa solde; car, pour les Bactriens, Sogdiens, Indiens, et tous ces autres peuples qui habitent le long de la mer Rouge, dont les noms même lui étaient inconnus, il fut si pressé qu'il n'eut pas le temps de les assembler. Pour sa cavalerie, elle était de trente-deux mille chevaux perses, dix mille Mèdes, deux mille Barcaniens armés de même que leur infanterie, sept mille Arméniens, presque autant d'Hyrcaniens, bons gendarmes comme le peuvent être ces peuples, deux mille d'Arbèles, et deux cents chevaux de la mer Caspie, et quatre mille de gens ramassés de toutes sortes, ce qui faisait en tout plus de soixante mille chevaux. »

On peut croire aussi que Darius, guerrier consommé avant d'être élevé au trône, n'était pas assez inexpérimenté du danger de conduire un troupeau au carnage, au lieu d'une armée so-

lide au combat, pour avoir engagé sur un champ de bataille si étroit un peuple sans l'espace pour ses mouvements et sans issue pour sa retraite.

VII

On voit au contraire, par la situation qu'il avait prise dans une plaine accidentée, à l'entrée de la Syrie et au débouché des montagnes de la Cilicie, protégé d'un côté par la mer, de l'autre par le flanc escarpé des montagnes, et avec une large retraite assurée derrière lui par l'Euphrate, que Darius était aussi bon tactitien qu'intrépide combattant. Il eût été insensé à lui d'aller plus loin au-devant d'Alexandre, affrontant des montagnards macédoniens, thessaliens ou étoliens, dans une guerre de montagnes. Le général le plus consommé de nos jours, commandant une armée de trois cent mille hommes, forte surtout en cavalerie et en machines de guerre, et opposé à un aventurier redoutable, ne commettrait pas l'imprudence de s'engager dans le Tyrol ou dans la Suisse, mais il attendrait, comme Darius, son ennemi à l'embou-

chure de la plaine, dans une position choisie d'avance et protégée par un fleuve devant lui, par une mer à droite, par des escarpements à gauche, par une route large et libre derrière lui.

C'est là littéralement ce qu'avait fait Darius. L'absence de pensées militaires et les faux mouvements que lui prêtent des historiens inintelligents de la bataille d'Issus, sont donc démentis d'avance par la prudence et par l'habileté de la position qu'il avait prise à Issus. C'est cette même prudence et cette même habileté très-bien calculées qui avaient empêché le roi de Perse d'entrer depuis six mois en Cilicie et en Phrygie, où le nombre de ses fantassins, sa supériorité en cavalerie, en chameaux et en éléphants, aurait été contre Alexandre un embarras plus qu'une condition de victoire. Quant aux tâtonnements aveugles qu'Arrien et Quinte-Curce attribuent sans aucune critique à Darius avant la bataille, et qui auraient, selon ces historiens, engagé follement les Perses au delà des pyles du mont Amanus, ces fausses manœuvres sont également démenties par le récit qu'ils font ensuite eux-mêmes de la bataille; car la bataille se livra

précisément sur le site choisi à loisir par Darius, tel que nous venons de le décrire. Les prétendues marches en avant de Darius, par les pyles Amaniques, à la recherche d'Alexandre, pendant qu'Alexandre passe et repasse les pyles de Syrie aux portes de fer de la Cilicie, à la recherche d'une armée de six cent mille hommes qu'il ne peut découvrir, sont évidemment des mouvements d'avant-garde et des reconnaissances mutuelles, très-mal compris par ces historiens et plus mal interprétés par leurs imitateurs. Diodore de Sicile et Plutarque se sont égarés eux-mêmes à la suite de ces historiographes sans critique. Ptolémée et Clitarque, écrivains militaires et compagnons d'Alexandre, dont les récits alors existants ont guidé Arrien, n'entrent dans aucun détail sur ces marches et ces contre-marches. Ils représentent Alexandre forcé de déboucher en plaine par les défilés de Cilicie sur la plage de la mer; ils représentent Darius, tel que nous l'avons nous-même représenté, attendant Alexandre en plaine, son corps de bataille à Issus, couvert par le petit fleuve Pinare, sa droite étendue jusqu'à la montagne, sa gauche jusqu'à la mer.

Quinte-Curce, d'après Hérodote et Callisthène sans doute, décrit ainsi avec plus de vérité l'appareil des armées du roi de Perse au moment du combat. Quinte-Curce est épique; dans tout ce qu'il raconte il faut douter; dans tout ce qu'il écrit il faut admirer et citer.

« C'était une ancienne coutume des Perses de ne faire marcher leur armée qu'après que le soleil était levé, et alors, avec la trompette, le signal était donné de la tente du roi, au-dessus de laquelle était arborée l'image resplendissante du soleil, enchâssée dans du cristal. Voici en quel ordre ils marchaient. Premièrement on portait du feu sur des autels d'argent en grande cérémonie : ils l'avaient en singulière vénération, l'appelant éternel et sacré; et les mages venaient après, chantant des hymnes à la façon du pays. Ils étaient suivis de trois cent soixante-cinq jeunes hommes vêtus de robes de pourpre, selon le nombre des jours de l'année, parce que les Perses font aussi leur année de pareil nombre de jours. Après venait un char consacré à Jupiter, tiré par des chevaux blancs et suivi d'un coursier d'extraordinaire grandeur, qu'ils appelaient le cheval du soleil. Ceux qui condui-

saient les chevaux étaient vêtus de blanc et avaient des houssines d'or à la main. Dix chariots roulaient ensuite, tout étoffés d'or et d'argent. Puis marchait un corps de cavalerie composée de douze nations différentes d'armes et de mœurs; et après elle ceux que les Perses appellent *Immortels*, au nombre de dix mille, surpassant en somptuosité tout le reste des Barbares. Ils portaient des colliers d'or et des robes de drap d'or frisé, avec des casaques à manches toutes couvertes de pierreries.

« A quelque distance de là suivaient ceux qu'ils nomment les *cousins du roi*, jusqu'au nombre de quinze mille; mais cette troupe, trop mollement parée, tenait plus de la femme que du soldat et se montrait plus curieuse en ses habits qu'en ses armes. Les *doryphores* venaient ensuite; c'est ainsi qu'ils appelaient ceux qui avaient accoutumé de porter le manteau du roi. Ils marchaient devant son chariot, dans lequel il paraissait haut et élevé comme sur un trône. Les deux côtés du chariot étaient enrichis de plusieurs images des dieux, faites d'or et d'argent, et de dessus le jong, qui était tout semé de pierreries, s'élevaient deux statues de la hauteur

d'une coudée, dont l'une représentait Ninus et l'autre Bélus ; et entre deux était un aigle d'or consacré, déployant lés ailes comme pour prendre son vol. Mais tout cela n'était rien en comparaison de la magnificence qui éclatait en la personne du roi. Il était vêtu d'une soie de pourpre mêlé de blanc, et par-dessus il avait une longue robe toute couverte d'or, où l'on voyait deux éperviers, aussi d'or, qui semblaient fondre l'un sur l'autre et qui s'entre-donnaient du bec. Il portait une ceinture d'or comme les femmes, d'où pendait un cimeterre qui avait un fourreau tout couvert de pierres précieuses, si délicatement mises en œuvre qu'on eût dit qu'il n'était que d'une. Son ornement, du reste, était une tiare bleue, ceinte d'un bandeau de pourpre rayé de blanc, qui était la marque royale ou le diadème, que les Perses appellent *cidaris*. Dix mille piquiers suivaient son chariot, ayant leurs piques enrichies d'argent, avec les pointes garnies d'or. A ses côtés marchaient environ deux cents de ses plus proches parents, et trente mille hommes de pied faisaient l'arrière-garde de toutes ses troupes. Après suivaient les grands chevaux du roi, au nombre de quatre cents, que l'on menait

en main. A cent ou six vingts pas de là venait, sur un chariot, Sysigambis, mère de Darius, et sa femme sur un autre. Toutes les femmes de la maison des reines suivaient à cheval. Quinze grands chariots, qu'ils appellent armamaxes, paraissaient ensuite, où étaient les enfants du roi avec ceux qui avaient soin de leur éducation, et une troupe d'eunuques, dont on ne fait pas peu d'estime en ce pays-là. Puis marchaient les concubines du roi, jusqu'au nombre de trois cent soixante-cinq, et toutes en équipages de reines. Elles étaient suivies de six cents mulets et de trois cents chameaux qui portaient l'argent, escortés d'une garde d'archers. Après venaient les femmes des parents du roi et celles de ses familiers, et derrière elles une grande troupe de goujats, de valets et d'autres gens de bagage, tous montés aussi sur des chariots. A la queue de tout étaient quelques compagnies armées à la légère, chacune conduite par ses officiers, pour empêcher les soldats de s'écarter.

« Telle était l'armée de Darius; mais qui aurait vu celle des Macédoniens, il y aurait bien trouvé de la différence. Il eût vu des hommes et des chevaux tout ruisselants, non pas d'or ni

de pierreries bigarrées, mais d'acier et d'airain bien polis; des troupes toujours prêtes à camper, à marcher ou à combattre, qui n'étaient embarrassées ni de bagages ni de gens inutiles, obéissant non-seulement au signal, mais au moindre clin d'œil de leurs chefs, toujours largement fournies de vivres, et qui savaient toujours prendre leurs logements avec avantage. Aussi, quand ce vint le jour du combat, Alexandre n'eut que des soldats, Darius n'eut qu'une multitude. »

VIII

La bataille s'engagea par un cri formidable que l'innombrable multitude des Perses poussa tout à la fois vers le ciel. L'armée d'Alexandre, encore à demi engagée dans les défilés, y répondit par un cri pareil, répercuté et multiplié par les rochers avec tant de force que l'écho put faire illusion sur le nombre. Son ordre de bataille se formait à mesure que ses troupes débouchaient des montagnes. Sa phalange, véritable citadelle mouvante, formait son centre avancé sur le

Pinare, en face d'Issus. Parménion, son général de confiance, commandait la droite de l'armée vers la mer, position la plus exposée au choc d'une innombrable cavalerie, des chariots de guerre et des éléphants des Perses. Le fils de Parménion, le jeune Nicanor, digne de son père et élevé dans les camps, commandait l'aile gauche, échelonnée sur les gradins presque inaccessibles des montagnes de Cilicie. De jeunes généraux, presque aussi jeunes que lui, Cœnus, Perdiccas, Ptolémée, Méléagre, séparés les uns des autres par des mamelons ou des ravines et livrés ainsi chacun à leur inspiration militaire presque personnelle, commandaient chacun un des corps de Nicanor. La cavalerie grecque et macédonienne était dispersée en avant et aux flancs des deux ailes.

Ces dispositions faites, Alexandre se porta à cheval devant le front de toute l'armée, et, parlant à chacun le langage qui convenait à l'heure, à la circonstance, à la race d'hommes, à la nature des armes, il ne leur fit pas de harangues, mais il leur jeta en passant un de ces mots qui résonnent le mieux au cœur du soldat, mot bref comme la minute, solennel comme la pensée,

significatif comme le geste. Ce que l'on peut raisonnablement conclure de la harangue éloquente, mais diffuse, que lui prêtent les historiens rhéteurs de la Grèce, c'est qu'Alexandre leur adressa exactement, en leur montrant les plaines de la Syrie et l'horizon de la Perse devant eux, le même discours que Napoléon adressa aux siens en leur montrant de la main les plaines de la Lombardie en descendant des Alpes : « Que tout cela serait à eux avant la fin du jour, avec les dépouilles de l'univers, s'ils étaient eux-mêmes dignes d'eux-mêmes. » C'est le résumé pour ainsi dire des longues périodes inopportunes de Quinte-Curce et d'Arrien. On peut y croire. Les mêmes circonstances inspirent le même ordre du jour aux généraux de toutes les nations et de tous les âges.

IX

La concentration de l'armée macédonienne dans un espace un peu détendu de la mer aux montagnes donnait au général une promptitude de mouvements et une facilité de rectifier ses

dispositions, selon l'attaque ou la défense, qui paraît avoir décidé la victoire plus encore que l'impétuosité et la valeur des troupes. La bataille fut en effet défensive pour Alexandre le matin, offensive après le milieu du jour. De tous les récits très-confus qui nous sont restés, il paraît que Darius lança le premier au delà du fleuve une nuée de cavalerie sur l'aile gauche et sur l'aile droite des Macédoniens, et que cette masse intrépide fit reculer les troupes de Nicanor d'un côté et les troupes plus compromises de Parménion; qu'Alexandre avait lancé lui-même la phalange au delà du Pinare sur la garde et sur l'infanterie de Darius; que cette phalange inébranlable, mais enveloppée, n'avançait pas; que Parménion fléchissait et se repliait écrasé sous les soixante mille chevaux persans, exposant Alexandre lui-même à être tourné sur son champ de bataille; qu'enfin Nicanor, Perdiccas, Ptolémée, Amynthas, lieutenants d'Alexandre, à l'aile opposée, résistaient mal aux frondeurs hyrcaniens de l'armée persane; qu'en un mot le sort de la journée était compromis (comme à la bataille de Marengo, gagnée par le rapprochement accidentel de la réserve de Desaix et par

l'intrépidité de la cavalerie de Kellermann), quand Alexandre, par une manœuvre non pas accidentelle, mais préméditée, obvia à tout, sauva Parménion, raffermit Nicanor, dégagea la phalange, et, imprimant lui-même et lui seul un mouvement rétrograde aux Perses, entraîna trois cent mille hommes dans le courant de déroute qu'il avait déterminé par son génie et par son bras.

Il courut en effet lui-même à une réserve de six mille cavaliers thessaliens, macédoniens et grecs, qu'il avait postés en réserve sur une hauteur du côté des montagnes, derrière sa phalange et son infanterie. Il la fit descendre et filer inaperçue dans le creux d'un vallon qui s'inclinait vers la mer, et, débouchant en flanc sur la cavalerie déjà rompue et disséminée des Perses à la poursuite de Parménion, il refoula, écrasa, tua ou noya toute cette multitude sous une charge qui ne lui permit que de mourir ou de fuir.

A l'aspect de cette déroute de la cavalerie ennemie, principal nerf des armées persanes, les troupes échelonnées sur les gradins des montagnes sous Nicanor, et principalement les Argiens, montagnards intrépides, fondirent à leur tour sur les

archers et sur l'infanterie arménienne de Darius; l'infanterie persane, qui enveloppait jusque-là la phalange, s'ébranla et se dispersa sous leur choc. Tout se débanda sur la ligne de bataille de Darius rompue sous sa propre cavalerie en désordre. Alexandre, la poursuivant un des premiers à la tête de ses cavaliers thessaliens, lança Perdiccas et Nicanor à droite, Parménion et Cratère à gauche dans la mêlée; la phalange au centre pénétra jusqu'à Issus, dans le camp même du roi des rois.

Il changea de rôle alors; la bataille remportée sans retour n'avait plus besoin d'une tête pour la gouverner, mais d'un bras pour l'achever. Il rassembla à la hâte autour de lui un groupe d'environ mille cavaliers d'élite, de ceux dont les chevaux thessaliens encore ardents pouvaient fournir une longue charge, et, montant lui-même sur Bucéphale, son meilleur cheval de guerre, il se lança les yeux fermés, à la tête de cet escadron, à travers cette mêlée sur les pas de Darius, espérant ou le combattre corps à corps, ou l'enlever à son armée et à son empire.

X

Darius, qui avait dirigé lui-même la bataille en général, avait vu d'abord avec la confiance du succès fléchir les Macédoniens sous le choc de ses soixante mille cavaliers ; puis, quand Alexandre, ramenant ses Thessaliens au combat, avait dispersé cette nuée et lancé lui-même la phalange sur l'infanterie des Persans, Darius, du haut de la tour mobile que portait l'éléphant royal, avait combattu lui-même devant les postes de son camp avec l'intrépide héroïsme d'un soldat et d'un roi. Ses gardes, enfoncés à coups redoublés par les piques compactes de la phalange macédonienne, étaient tombés en foule autour de lui, les blessés et les morts formant comme un retranchement autour de son éléphant.

On dit, mais rien ne l'indique dans les témoins authentiques de la bataille, qu'Alexandre et Darius s'approchèrent assez près l'un de l'autre dans cette mêlée pour se mesurer et se menacer corps à corps. Alexandre en effet avait reçu une légère blessure à la poitrine à travers sa cuirasse ; le

javelot en sortant avait fait couler sur sa cotte de mailles un léger filet de sang; mais le javelot était parti d'une main inconnue, et la blessure était superficielle. Occupé à enfoncer l'aile droite des Persans, la promptitude de la défaite du centre ne lui avait pas permis de revenir encore lui-même à Issus.

Quant au roi de Perse, dépassé déjà par ses ailes et pressé par les Macédoniens, il semblait ne plus combattre que pour sa vie ou pour sa gloire. Son frère Oxatsès, le voyant dans ce péril, rallia une poignée de combattants à cheval ou plutôt de victimes volontaires, et, couvrant Darius de leurs corps, Oxatsès et ses compagnons se firent tuer un à un jusqu'au dernier pour donner au roi le temps de fuir. Le roi, descendu de son éléphant blessé, était remonté sur son char, où il se montrait encore à ses sujets et à ses ennemis. Mais bientôt les chevaux qui traînaient le char, blessés et épouvantés par les javelots et par les piques des Macédoniens, s'étaient cabrés en soulevant le timon et ils allaient renverser le char. Darius alors, descendant du char et montant un cheval rapide qu'on lui réservait pour dernière ressource, dé-

tacha rapidement de sa tête les ornements royaux qui auraient pu le faire reconnaître et s'enfuit à toute bride à travers les masses fugitives de son armée.

Il échappa ainsi à la poursuite d'Alexandre, soit que ce prince ne reconnût pas le roi de Perse sous le costume d'un simple cavalier fuyant devant ses escadrons, soit que la rapidité des chevaux persans, fils et rivaux des coursiers d'Arabie, dépassât de trop loin la course pesante des chevaux de guerre de Thessalie.

Quoiqu'il en soit, Alexandre, après avoir poursuivi les débris de l'armée de Darius assez loin pour s'assurer qu'aucun ralliement n'était possible, rentra au pas dans le camp des Perses, livré depuis la bataille à tous les excès d'une armée ivre de vengeance, de dépouilles et de lubricité. Armes, chariots, éléphants, tentes, dépouilles, eunuques, esclaves, femmes surtout, qui suivaient en grand nombre les armées des Perses, tout était tombé à la merci des soldats. A peine les généraux, lieutenants d'Alexandre, avaient-ils pu protéger contre l'outrage et la mort les tentes sacrées du roi des rois.

Arrien porte à cent dix mille hommes, c'est-

à-dire au tiers de l'armée de Darius, la perte des Persans dans cette bataille. Ce qui pourrait faire douter de l'immensité de ce carnage, c'est que tous les historiens contemporains, même ceux qui assistaient à la victoire, s'accordent à dire que l'armée d'Alexandre ne perdit que cinq ou six cents hommes, tant de la phalange que de la cavalerie. Une telle disproportion dans le nombre des morts des deux armées, qui combattirent avec une égale bravoure et avec les mêmes armes, n'est guère présumable. On ne pourrait l'expliquer que par un massacre des vaincus après la victoire; mais Alexandre ne permit jamais ces égorgements de sang-froid, que permit César à son armée en Espagne, et qui ne furent imités que par les *Gengis* et les *Timour*, ces fléaux inintelligents de l'Asie. Alexandre, qui voulait vaincre et se faire pardonner ensuite la victoire par les vaincus, dans lesquels il voyait déjà des sujets, ne semait pas ainsi le sang entre les Perses et lui. Ces cent dix mille hommes perdus par les Perses furent sans doute les prisonniers ramassés ce jour-là et les jours suivants sur cet immense champ de bataille entre Issus et Antioche.

XI

Quoiqu'il en soit, le récit du retour d'Alexandre au camp, original et pathétique, un des plus tragiques et des plus épiques de l'histoire du monde, fait par Quinte-Curce, est trop resté dans la mémoire des hommes et dans les traditions des peintres et des poëtes pour qu'il soit permis à un historien moderne de l'altérer. Les circonstances de ce récit sont trop unanimement rapportées et trop minutieusement décrites pour que l'authenticité n'en soit pas aussi frappante que la beauté. Nous le citerons donc en entier ici. Qui oserait ajouter ou retrancher à une telle scène d'histoire? Celui-là serait indigne de la lire, plus indigne encore de l'écrire.

« La mère et la femme de Darius, qui étaient prisonnières, attiraient les yeux et les cœurs de tout le monde. L'une était vénérable non-seulement par la majesté de sa personne, mais aussi à cause de son âge, et l'autre se faisait admirer par son excellente beauté, qui, pour toutes ces afflictions, n'était point changée et

n'avait rien perdu de son éclat. Elle tenait entre ses bras son fils, qui n'avait pas encore atteint l'âge de six ans, et qui était né dans l'espérance de posséder un jour cette grande fortune que son père venait de perdre. On voyait aussi deux jeunes princesses prêtes à marier, couchées dans le giron de la reine leur grand'mère, et qui, moins touchées de leur infortune que de la sienne, fondaient en larmes et se consumaient d'ennui. Il y avait autour d'elles quantité de dames de condition, qui, n'ayant plus d'égard à la bienséance ni à la dignité, déchiraient leurs robes et s'arrachaient les cheveux, appelant ces princesses leurs maîtresses et leurs reines : noms à la vérité qu'elles possédaient autrefois à juste titre, mais qui alors ne leur appartenaient plus. Toutes, oubliant leur propre misère, ne s'enquéraient plus que de Darius, de quel côté il avait combattu, et quelle avait été l'issue du combat, disant qu'elles ne croyaient pas être captives si le roi était en vie. Mais ce malheureux prince, changeant de chevaux à toute heure, se sauvait à la course et était déjà bien loin.

« Il mourut, en cette bataille, du côté des Perses, cent mille hommes de pied et dix mille

de cheval, et du côté d'Alexandre il y en eut cinq cent quatre de blessés, et il ne fut tué en tout que cent cinquante de ses cavaliers et trois cents de ses fantassins, tant il eut bon marché d'une si mémorable et si grande victoire.

« Le roi, lassé de poursuivre Darius, voyant que la nuit approchait et qu'il ne le pouvait atteindre, retourna au camp des ennemis, que les siens venaient de piller; mais ils ne furent pas si tôt à table qu'ils entendirent un grand bruit dans la prochaine tente, avec des gémissements qui effrayèrent toute la compagnie; de sorte que ceux mêmes qui étaient en garde devant le logis du roi coururent aux armes, craignant une émeute. Ce qui donna l'alarme fut la mère de Darius, avec sa femme et d'autres dames captives, qui pleuraient sa mort à la façon des barbares, avec des cris et des hurlements épouvantables; car un eunuque, d'entre les captifs, étant par hasard devant leur tente, avait reconnu le manteau royal entre les mains d'un soldat, qui l'avait trouvé après que Darius l'eut jeté, comme nous avons dit, de peur d'être reconnu, et, s'imaginant qu'il l'avait tué, s'en était couru vers les reines leur porter la fausse nouvelle de sa mort.

« On dit qu'Alexandre ayant su d'où procédait l'erreur, et considérant la fortune de Darius et la piété de ces princesses, se mit à pleurer, et commanda premièrement à Mythrènes, celui qui lui avait livré la ville de Sardes, de les aller consoler, parce qu'il savait la langue persienne; mais après, craignant que la vue de ce traître ne renouvelât leur colère et leur douleur, il leur envoya Léonnatus, l'un des principaux de sa cour, pour les assurer que celui qu'elles pleuraient comme mort était plein de vie. Léonnatus donc, ayant pris quelques soldats avec lui, s'en vint au pavillon des princesses et leur fit dire qu'il était là de la part du roi. Mais ceux qui se trouvèrent à l'entrée, voyant des hommes armés, crurent que c'était fait de leurs maîtresses et coururent dans la tente, criant que leur dernière heure était venue et qu'on avait envoyé des gens pour les faire mourir. Ces pauvres princesses, n'osant les faire entrer et ne pouvant aussi les en empêcher, ne faisaient point de réponse, mais demeuraient là sans dire un mot, attendant la discrétion du vainqueur.

« Enfin Léonnatus, après avoir longtemps attendu que quelqu'un vînt pour l'introduire,

comme il vit que personne ne sortait, il entra dans la tente, laissa ses soldats à la porte, ce qui effraya encore davantage les princesses, voyant qu'il était ainsi entré de son autorité sans qu'on l'eût introduit; et, se jetant à ses pieds, elles le prièrent qu'avant qu'on les fît mourir il leur fût permis d'ensevelir le corps de Darius à la façon de leur pays, et qu'après avoir rendu ce dernier devoir à leur roi elles mourraient sans regret. Léonnatus leur répondit que Darius était vivant, et que tant s'en faut qu'on leur voulût faire du mal qu'au contraire elles seraient traitées en reines, avec tout l'éclat et toutes les marques de leur première fortune. Alors Sysigambis, commençant à reprendre courage, souffrit que Léonnatus lui aidât à se lever. Le lendemain, Alexandre, après avoir fait ensevelir ceux de ses soldats qu'on avait trouvés parmi les morts, fit rendre les mêmes honneurs aux plus qualifiés d'entre les Perses qui avaient été tués à la bataille, et permit à la mère de Darius de faire aussi enterrer, suivant la coutume et les cérémonies du pays, ceux qu'il lui plairait; mais cette sage princesse, ménageant la faveur du roi, se contenta de donner sépulture à quelques-uns

de ceux qui lui touchaient de plus près, et cela encore selon l'état de sa fortune présente, jugeant bien que cette pompe dont usent les Perses en leurs funérailles n'était pas de saison, et qu'elle ne serait pas bien reçue des victorieux, qui brûlaient leurs morts tout simplement et sans somptuosité.

« Ces obsèques achevées, il envoya vers les reines les avertir qu'il venait les visiter; et, ayant fait retirer ceux qui le suivaient, il entra seul dans leur *tente* avec Éphestion. C'était son favori, et, comme ils avaient toujours été nourris ensemble, le roi l'aimait avec une passion extrême et lui confiait ses plus secrètes pensées. Cette confidence si étroite lui avait acquis la liberté de lui parler plus franchement qu'aucun autre; de quoi, néanmoins, il savait user avec tant de discrétion et d'adresse qu'il savait le faire plutôt parce que le roi le voulait ainsi qu'autrement. Ils étaient du même âge, mais Ephestion était plus grand et avait meilleure mine; de sorte que les reines, le prenant pour le roi, lui firent à leur mode une profonde révérence; mais quelques-uns des eunuques prisonniers leur montrant Alexandre, Sysigambis se jeta aussitôt

à ses pieds pour lui demander pardon de la faute qu'elles avaient faites, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avaient jamais vu. Le roi la prit par la main, et, la relevant : « Non, ma mère, dit-il, vous ne vous êtes point trompée, car celui-ci est aussi Alexandre. »

« Certainement s'il eût pu se maintenir dans cette modération jusqu'à la fin de sa vie, je l'aurais estimé beaucoup plus heureux qu'il me semblait l'être lorsque, après avoir surmonté les nations et étendu ses conquêtes depuis l'Hellespont jusqu'à l'Océan, il imitait les triomphes de Bacchus. Il eût vaincu l'orgueil et la colère, deux vices qu'il ne sut dompter, et, au milieu des festins, il n'eût point trempé ses mains dans le sang de ses meilleurs amis, ni été si prompt à faire mourir, sans connaissance de cause, ces grands capitaines à qui il devait une grande partie de ses victoires. Il est vrai qu'en ce temps-là la fortune n'avait pas encore gagné le dessus dans son esprit, et, comme elle ne faisait que de commencer à croître, il la porta modérément et avec beaucoup de sagesse ; mais à la fin il n'eut plus la force de la soutenir et fut accablé de sa grandeur. Il est certain qu'en ces premières an-

nées il se gouverna de sorte qu'il surpassa en bonté et en continence tous les rois qui avaient été avant lui.

« Il se comporta aussi vertueusement envers les filles de Darius, princesses d'une excellente beauté, que si elles eussent été ses propres sœurs; et pour la reine, qui était estimée, sans contredit, la plus belle femme de son temps, bien loin d'attenter à sa pudicité, il n'y eut sorte de soins qu'il n'apportât afin que, sous ombre de ce qu'elle était captive, personne ne fût si osé de s'émanciper en la moindre chose qui lui pût déplaire. Il fit aussi rendre aux femmes toutes leurs bagues et tout leur équipage ; et enfin il vécut si bien avec les reines qu'on peut dire que, de toute la splendeur et de tous les avantages de leur première dignité, rien ne leur manqua avec lui que la confiance, qu'on ne saurait prendre en un ennemi, quelque bon traitement qu'on en reçoive. Tellement que Sysigambis, ravie de la bonté de ce prince : « Tu mérites, dit-elle, seigneur, que nous fassions pour toi les mêmes vœux et les mêmes prières que nous faisions autrefois pour Darius, puisque, à ce que je vois, tu ne le surpasses pas seulement en bonheur, mais

aussi en clémence et en toutes sortes de vertus. Tu m'appelles ta mère, et tu m'honores encore du titre de reine; et moi je confesse que je suis ta servante. Ce n'est pas que je ne sache de quel lieu je suis tombée et quel était le comble de la gloire où je me suis vue; mais le joug de ton empire est si doux que le souvenir que j'ai de ma félicité passée ne me rend point insupportable l'état de ma fortune présente. Aussi, à dire le vrai, il y va de ta réputation qu'ayant le pouvoir que tu as sur nous tu en uses comme tu fais, et qu'il serve plutôt à faire paraître ta clémence qu'à te faire commettre rien qui soit indigne d'elle. »

« Le roi les conjura de ne se point affliger et prit le fils de Darius entre ses bras. Ce petit enfant, ne s'étonnant point d'un visage qu'il n'avait jamais vu, se mit à l'embrasser avec les deux mains, dont le roi se sentit touché; et admirant son assurance, en se tournant vers Éphestion : « Que je voudrais de bon cœur, lui dit-il, que Darius eût eu quelque chose du naturel de cet enfant! »

« Après cela, étant sorti de la tente des reines et ayant consacré trois autels sur le bord du fleuve de Pynare, l'un à Jupiter, l'autre à Hercule

et le troisième à Minerve, il passa dans la Syrie, et envoya Parménion devant Damas, où étaient les trésors et les finances de la couronne. »

XII

Alexandre, après ces moments donnés à la victoire et ces devoirs rendus à la pitié, se traça rapidement à lui-même un nouveau plan de campagne, plan dans lequel, en donnant ce qu'il fallait donner à la poursuite, il ne donna cependant rien à la témérité. Ce plan de sa troisième campagne fut exactement le même que celui qu'il avait conçu et exécuté après la bataille du Granique.

Aussi habile à diviser ses troupes pour les opérations d'une longue expédition qu'habile à les concentrer sous sa main pour une bataille décisive, il envisagea sa conquête future avec le coup d'œil d'un fondateur plutôt qu'avec le coup d'œil d'un simple général. La jeunesse disparaît ici complétement, selon nous, sous la maturité. Jeune pour exécuter, ce grand homme avant l'âge était vieux pour concevoir.

La première pensée d'un aventurier caressé

comme il l'était par la fortune devait être naturellement de suivre les amorces de cette fortune, et, vainqueur du roi des rois, de ne pas donner à ce vaincu le temps de revenir de sa défaite et de se former une seconde armée avec laquelle il vengerait la première. Il fallait, dans cette pensée, le suivre à marches précipitées à Antioche, à Damas, à Babylone, à Persépolis, le refouler dans les déserts d'Hyrcanie ou dans les marais de l'Indus, et prendre pour ainsi dire par surprise sa couronne et sa place dans le monde asiatique.

Pendant qu'Alexandre aurait conquis et régné dans les capitales de la Perse, qu'importait à sa puissance quelques résistances éparses et faibles sur le littoral de Syrie ou en Égypte? La terreur de son nom aurait suffi pour contenir ou pour subjuguer sans autre armée Antioche, Alep, Sidon, Tyr et Memphis. La politique hâtive était donc d'avancer sur l'Assyrie, l'Arabie, la Perse, sans regarder et sans écouter derrière lui. Napoléon, proclamé à tant de titres le capitaine le plus éclatant des temps modernes, aurait sans aucun doute agi ainsi. Toutes ses campagnes attestent qu'il ne regardait que devant lui; et c'est ce qui a fait qu'en 1812, en 1813, en 1814, il a retrouvé

toute l'Europe armée derrière lui. Ce parti n'est sûr que quand on a fait un pacte avec la Victoire; mais la Providence ne ratifie ce pacte qu'avec les vainqueurs prudents.

Alexandre, éclairé sans doute par la pensée, qu'il couvait en lui, de solidifier fortement sa base pour fonder un empire macédonien durable au centre de l'Asie, suivit un plan conforme à son grand dessein, plan beaucoup plus lent, mais infiniment plus militaire et surtout plus politique. Il ne s'inquiéta pas du temps, dût sa campagne durer autant que sa vie. Il divisa son armée victorieuse en deux corps, comme il avait fait au Granique. Il résolut de marcher, de même qu'il avait fait en Phrygie, sur des colonnes séparées l'une de l'autre par une chaîne de montagnes presque inaccessibles. En Phrygie cette chaîne de montagnes était le Taurus, en Syrie c'était le Liban.

En conséquence il donna à Parménion, dont la prudence rectifiait si bien ses impatiences, le commandement de la moitié de l'armée, avec ordre de poursuivre Darius par les vallées qui contournent le Liban jusqu'à Damas. Quant à lui il se réserva la tâche moins brillante et plus

laborieuse de suivre, avec l'autre moitié de l'armée, les bords de la mer de Syrie jusqu'aux confins de l'Égypte, de subjuguer en passant les villes, les ports, les républiques, les royautés de Baryte, de Sidon, de Tyr, de Judée; de remonter le Nil; de s'attacher la mobile Égypte après l'avoir vaincue ou fascinée à Memphis; de fonder une capitale intermédiaire à Alexandrie, et de ne reprendre la campagne de Perse qu'après avoir consolidé derrière lui l'Égypte et l'Asie Mineure.

Ce plan était d'un maître du monde et non d'un aventurier macédonien. Il dut étonner les Macédoniens et les Grecs s'il le leur laissa entrevoir; mais en le laissant entrevoir il aurait découragé ses soldats et ses alliés, peu capables d'approuver de si longues pensées. Tout porte à croire qu'il ne le confia qu'à Éphestion, son frère de lait, c'est-à-dire un autre Alexandre.

XIII

Parménion partit aussitôt après les funérailles d'Issus et suivit pas à pas jusqu'à Damas les débris

sans consistance et sans général de l'armée de Darius.

Damas, ville aussi antique que la fondation des premières sociétés d'hommes en Asie, était le grand dépôt des rois de Perse, quand ils portaient leurs armées au delà de l'Euphrate. Enceinte par des murailles, appuyée sur une citadelle, arrosée par sept cours d'eau dont le confluent remplissait ses fossés et arrosait ses riches campagnes, assise d'un côté sur les contre-forts du Liban, appelés l'Anti-Liban, qui lui servent d'avant-poste, de l'autre au bord du grand désert de Mésopotamie qui en fait le port des caravanes, elle n'est accessible que par les larges vallées qui contournent le mont Liban après avoir serpenté au flanc du mont Amanus. La guerre, l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'entrepôt des hommes, des trésors, des marchandises, avaient accumulé dans cette troisième capitale des grands rois une population aussi nombreuse qu'à Babylone. Elle était la reine des villes de la Syrie.

Parménion arriva en peu de marches en vue de ses murailles. Darius, qui se sentait poursuivi de si près ou qui peut-être rougissait de traverser seul et découronné une capitale qu'il ve-

nait de traverser quelques jours avant à la tête de six cent mille hommes, avait évité Damas dans sa fuite. Il y avait ainsi laissé son trésor sous la garde de satrapes lâches ou infidèles. L'un d'entre eux, profitant à la fois de l'absence du roi et de la crédulité de Parménion, envoya à ce général un émissaire secret sous prétexte de concerter avec lui la remise du trésor royal aux mains des Macédoniens; en réalité c'était pour dépouiller à la fois les Macédoniens et les Perses et pour s'enrichir lui-même du fruit de sa trahison. Sorti de Damas sous l'escorte de quelques Arabes, ce trésor de l'armée fut saisi par les coureurs de Parménion.

La description de ces dépouilles du roi des rois éblouit l'imagination dans les historiens grecs. L'or seul s'élevait à une somme qui dépassait quatre ou cinq cents fois tout le numéraire de la Macédoine et de la Grèce. On a dit avec raison dans nos temps civilisés que la terre appartient au plus riche; on peut dire avec plus de raison que la terre appartient au plus pauvre. Alexandre commençait, depuis son premier pas au Granique, à trouver en Asie la solde des conquérants de l'Asie. Parménion envoya fidèle-

ment ces dépouilles et ce trésor à Alexandre.

Il établit le gouvernement des Macédoniens à Damas, et ne poursuivit pas plus loin le roi des Perses, désormais abrité derrière ses déserts. Il se replia sur l'Anti-Liban, chaîne de montagnes inférieure en hauteur, qui renferme d'un côté l'opulente vallée de la Cœlo-Syrie ou Syrie Creuse, tandis que le mont Liban la renferme de l'autre côté. Cette vallée, dont Héliopolis était la capitale et qui étonne les regards par les gigantesques monuments de Balbek, court entre l'Arabie et la mer parallèlement à la Phénicie. Elle aboutit à la Palestine et à Jérusalem, que Parménion aperçut vraisemblablement avant Alexandre.

Pendant que Parménion établissait ainsi la domination et les postes avancés des Macédoniens sur le revers du Liban, jusqu'aux confins de la Mésopotamie déserte, Alexandre divisa encore sa propre armée en deux corps. Il chargea sa cavalerie, dont il n'avait aucun besoin pour un siége, de s'étendre pour fourrager dans toutes les régions de la Syrie plane qui s'étendent d'Alexandrette à Antioche, d'Antioche à ce qui forme aujourd'hui la province d'Alep.

L'Oronte fertilise ces vallées. Riches dès cette époque en chevaux d'une beauté, d'une rapidité et d'une docilité classiques, elles étaient propres à lui remonter une cavalerie plus nombreuse qui allait lui devenir nécessaire en Égypte. C'est là sans doute une des raisons, mal entrevue par les historiens de cette campagne, qui engagea Alexandre à perdre tant de mois dans d'insignifiantes conquêtes sur la côte de Syrie. Sidon, Tyr, Jérusalem n'étaient en effet que de puériles satisfactions d'orgueil pour un homme qui s'était donné l'Orient tout entier à parcourir et à posséder. Nous allons voir cependant qu'il y consuma plus de temps et plus d'efforts que pour la conquête des Indes. Or la possession d'une tribu de laboureurs de Sidon et d'une poignée de marchands de Tyr valait-elle donc à ses yeux les conquêtes de trois cents millions de sujets sur l'Euphrate, l'Oxus et l'Indus? Les historiens qui le pensent font d'Alexandre un enfant au lieu d'en faire un grand homme. Quand on rencontre un mystère semblable dans les actions d'un vaste génie, il faut l'expliquer par une pensée digne de ce génie, et non par un orgueil sans but, sans motif, sans intelligence.

XIV

Les motifs sérieux, politiques, militaires, qui déterminèrent Alexandre, après la bataille d'Issus, à conquérir pied à pied l'étroit littoral de la Phénicie et la vallée d'Égypte, nous paraissent avoir été plus profonds et plus réfléchis.

Premièrement la Phénicie était la route de l'Égypte, et, bien que l'Égypte par elle-même n'eût point d'armée et peu de gloire à lui offrir, l'Égypte était le pays des mystères; c'était une espèce de sanctuaire des nations, d'où avaient découlé sur la Grèce elle-même les premières théogonies et les premières lumières de la civilisation antique. La conquête de l'Égypte, très-facile à accomplir, ne fortifiait pas, mais elle consacrait pour ainsi dire un homme de gloire. Ce qui était vrai de nos jours, et ce qui engagea César et Napoléon à tenter, au début de leur renommée, leur expédition purement *mémorable* d'Égypte, était bien plus vrai du temps d'Alexandre. Les sages, tels que Pythagore, Homère, Aristote et Platon, allaient d'abord en Égypte

pour y sanctifier leur poésie ou leur sagesse. Les conquérants y allaient pour y faire retentir de plus loin et plus divinement leur nom dans le monde occidental. De plus, Alexandre, qui préméditait la fondation d'un empire nouveau et universel, avait besoin d'y faire sacrer pour ainsi dire en sa personne ce nouvel empire par une sorte de généalogie divine dont il voulait recevoir le titre du Jupiter souverain des dieux au temple mystérieux de Memnon. Son pèlerinage à cette *oasis* cachée au fond des déserts de Libye n'avait certainement pas une autre signification dans son esprit.

Quand on rencontre un acte d'insensé dans la vie d'un homme d'un grand sens, cet acte n'est jamais une folie, mais une sagesse cachée à la foule. Il faut se défier des prétendues démences des hommes à grands desseins. Ces démences sont d'autant plus sages qu'elles paraissent plus folles à la postérité. La postérité n'est pas sous ce rapport au point de vue de l'antiquité; elle n'a pas les croyances et les préjugés des peuples auxquels ces actes inexplicables aujourd'hui correspondaient dans leur temps. Le besoin de se montrer en Égypte et d'aller se faire reconnaître fils d'un

dieu et héritier d'un monde par Alexandre, au désert de Libye, est la même pensée qui poussa plus tard Charlemagne à aller à Rome se faire reconnaître champion du christianisme en Occident et à se faire sacrer soldat et empereur du Dieu nouveau par un prêtre inspiré dans les ruines de Rome.

Quant aux Phéniciens, la pensée d'Alexandre n'était nullement religieuse, mais toute militaire et toute politique. Sans doute on ne peut comprendre aujourd'hui comment un conquérant si pressé de marcher et de vaincre s'arrête capricieusement tout un été devant une petite ville maritime, dont les remparts enceints par la mer ne lui fermaient pas même sa route vers l'Égypte. Mais si l'on se reporte aux circonstances et au temps, et si l'on réfléchit à l'importance de cette petite république maritime pour le conquérant de l'Asie, obligé de conserver ses communications avec l'Europe et obligé aussi de s'assurer un retour sûr et facile par la Phénicie vers la Grèce, on change de point de vue et on reconnaît une nécessité de situation dans ce prétendu caprice de gloire.

Les Phéniciens, aussi antiques et aussi célèbres

dans les arts que les Égyptiens dans les lois et dans les cultes, avaient une renommée en Orient aussi ancienne que le monde. A ce titre leur soumission exerçait sur l'esprit des peuples grecs et des peuples asiatiques un prestige qu'Alexandre ne pouvait pas négliger sans imprévoyance au commencement d'une campagne qui embrassait dans sa conception l'univers connu.

Les Phéniciens avaient de plus les plus habiles ouvriers dans tous les métiers et dans tous les arts qui pouvaient servir ou illustrer l'art de la guerre ou le luxe du trône. Alexandre ne voulait pas conquérir seulement, il voulait éblouir l'Asie. Ces ouvriers et ces artistes de la Phénicie étaient utiles à ses desseins militaires autant qu'à son commerce, à ses finances, à la décoration de son trône futur.

Les Phéniciens possédaient la plus puissante marine militaire et la plus riche marine marchande de la Méditerranée dans leur port. Alexandre n'avait qu'une misérable escadre de petits bâtiments grecs, enfouie dans la rade de Thessalonique en Macédoine. Cette escadre, malgré le ralliement des autres marines de la Grèce, ne suffisait pas même à tenir la mer de-

vant la flotte du roi des rois. Elle suffisait si peu que, pendant que le Macédonien remportait les victoires du Granique et d'Issus sur le roi de Perse lui-même, les amiraux et les généraux de Darius, assistés des Lacédémoniens, qui attaquaient Antipater, son lieutenant en Macédoine, opéraient une dangereuse diversion navale sur ses derrières.

On voit dans Arrien que des Grecs du parti opposé à Philippe, et même des Athéniens transfuges ou proscrits, s'unissaient aux amiraux et aux satrapes pour enfermer le fils de Philippe dans ses propres conquêtes. Ainsi Amyntas, Aristomède, Bianor l'Acarnanien, unis aux satrapes Pharnabase et Antophradatès, s'emparaient de l'île de Chio, qui domine le canal de Smyrne, y laissaient des garnisons de Grecs et de Perses coalisés, opéraient des débarquements à Halicarnasse et à Cos; Agis, roi de Sparte, se mettait à la solde des satrapes et recevait leurs troupes étrangères au cap Ténare, boulevard du Péloponèse; enfin, pour comble d'audace, Amyntas, avec une flotte combinée de Grecs et de Perses, parcourait Rhodes, Chypre, et débarquait à Tripoli de Syrie huit mille hommes

bientôt fortifiés dans ce port pour fermer la retraite à Alexandre.

Une situation si menacée par la mer commandait à ce général de s'assurer l'alliance des Phéniciens ou de trouver dans leur port de Tyr une flotte tout équipée pour balayer la flotte des Perses et pour rallier la sienne dans les mers de Chypre et de Lesbos.

Mais le motif principal qui détermina Alexandre à perdre une année, s'il le fallait, devant Tyr et Sidon, plutôt que de laisser derrière lui ces écueils de sa conquête, fut sans aucun doute l'alliance intime et pour ainsi dire la parenté de Tyr et de Carthage. Ces deux républiques de même sang étaient solidaires de la domination des mers, l'une en Asie, l'autre en Afrique. L'une ne pouvait périr sans que l'autre fût amoindrie. Carthage était plus militaire, Tyr plus industrieuse. Alexandre ne se dissimulait pas que, s'il n'obtenait pas l'alliance des Phéniciens, il aurait pour ennemis non-seulement les Phéniciens, mais encore les Carthaginois, plus aguerris encore sur la mer. Cette coalition navale des Perses, des Phéniciens, des Carthaginois, des Lacédémoniens, et des pros-

crits du Péloponèse réfugiés sur leurs vaisseaux, aurait sapé par la base l'empire d'Alexandre en Asie pendant qu'il aurait élevé cet empire en Perse. Il fallait ou s'assurer de la mer, ou renoncer à la terre. Nous sommes étonné que des considérations si frappantes aient échappé à tous les historiens, même militaires et politiques, tels que Plutarque, Arrien et Polybe, dans le récit des pensées et de l'expédition d'Alexandre. Elles expliquent, selon nous, l'obstination d'une armée devant un rocher du bord de la mer.

XV

Alexandre s'avança enfin avec son infanterie et ses machines de guerre par le littoral de la Syrie. Cette côte était couverte de villes libres, de petites royautés ou de républiques que l'on traversait dans l'espace d'un soleil à l'autre. Tout tomba ou tout s'inclina devant lui à son approche, même les princes et les petits Etats qui avaient d'abord joint leurs vaisseaux à la flotte des Perses.

Le fils du roi des Aradiens, Straton, pour

réparer les torts de son père Gérostrate, apporta lui-même au général macédonien les insignes de la royauté, pour tenir de lui seul désormais la couronne. L'île d'Arados, semblable à Tyr, qui servait de capitale et de citadelle au royaume, obscure aujourd'hui sous le nom de *Latakié*, lui fut remise. Ainsi qu'il avait fait en Phrygie, en Cilicie, en Cappadoce, il n'enleva la souveraineté, le gouvernement ou la liberté à aucun des princes ou des peuples qui lui en apportèrent l'hommage. A la terreur de la conquête étrangère il se gardait bien d'ajouter la rupture des vieilles habitudes des peuples pour leurs gouvernements nationaux. Il ne conquérait que des alliances. Il n'imposait aucun tribut. On ne s'apercevait qu'il avait passé qu'à l'admiration laissée dans les âmes.

Ce fut à Latakié qu'il reçut, si l'on en croit Arrien et Diodore, très-circonstanciés à cet égard, des manifestes et des propositions de Darius pour entrer en négociations sur l'Asie.

Darius offrait dans ces lettres une magnifique rançon pour la liberté de sa mère Sysigambis, de sa femme Statira et de ses filles. Le style en était à la fois digne, plausible et pathétique.

Arrien, qui les avait lues, en reproduit en ces termes le sens :

« Darius rappelait les termes du traité qui avait existé entre Artaxerce et Philippe. Il accusait ce dernier de l'avoir rompu en attaquant, sans aucun sujet de plainte, Arsès, fils d'Artaxerce. Darius ajoutait que, depuis son avénement au trône des Perses, Alexandre n'avait point député pour renouveler leur ancienne alliance; qu'au contraire il avait passé en Asie à la tête d'une armée et traité les Perses en ennemis; que leur roi avait dû alors prendre les armes pour défendre son pays et l'honneur du trône; que la volonté des dieux avait décidé de l'issue du combat, mais que, roi, il redemandait à un roi sa mère, sa femme et ses enfants captifs; qu'il implorait son amitié, et le priait d'envoyer des députés qui, réunis aux siens, Ménisque et Arsima, recevraient et donneraient des gages réciproques d'alliance. »

La réponse d'Alexandre, irréprochable dans les termes, respire cependant un désir mal caché de rendre la négociation illusoire en exagérant les griefs, en y mêlant l'outrage et en renchérissant la réparation. Les conditions étaient d'un

vainqueur qui redoute la paix. Elles ne sont pas perfides, mais elles sont injurieuses à la majesté du roi des rois; leur ton rappelle trop le ton des négociations pleines de sous-entendus et d'embûches de Napoléon avec la maison royale d'Espagne, quand il attirait à Bayonne le roi et les premiers de cette maison sous l'apparence d'une conciliation qui n'était dans son âme qu'un détrônement et une captivité. On y reconnaît mal la magnanimité d'Alexandre. Elles semblent respirer plutôt le génie grec et avoir été dictées par le conseil des diplomates de Philippe. Alexandre, en effet, menait avec lui des orateurs grecs et des politiques macédoniens. On entrevoit leur rédaction dans ces lettres; on n'y sent plus le cœur jeune et franc d'un héros.

« Vos ancêtres, y dit Alexandre à Darius, vos ancêtres entrèrent dans la Macédoine et dans la Grèce, et les ravagèrent; ils n'avaient reçu de nous aucun outrage. Généralissime des Grecs, j'ai passé dans l'Asie pour venger leur injure et la mienne. En effet, vous avez secouru les Périnthiens, qui avaient offensé mon père. Ochus a envoyé une armée dans la Thrace, soumise à notre

empire. Mon père a péri sous le fer des meurtriers que vous avez soudoyés, et partout dans vos lettres vous avez fait gloire de ce crime. Après avoir fait assassiner Arsès et Bagoas, vous avez usurpé le trône contre, toutes les lois de la Perse. Coupable envers les Perses, vous avez écrit ensuite des lettres ennemies dans la Grèce pour l'exciter à prendre les armes contre moi ; vous avez tâché de corrompre les Grecs à prix d'argent, qu'ils ont refusé, à l'exception des Lacédémoniens ; et, cherchant à ébranler, par la séduction de vos émissaires, la foi de mes alliés et de mes amis, vous avez voulu rompre la paix dont la Grèce m'est redevable. C'est pour venger ces injures, dont vous êtes l'auteur, que j'en ai appelé aux armes. J'ai d'abord vaincu vos satrapes et vos généraux, ensuite votre armée et vous-même. La faveur des dieux m'a rendu maître de votre empire ; vos soldats, échappés du carnage et réunis auprès de moi, se louent de ma bienveillance ; ce n'est point la contrainte, mais leur volonté, qui les retient sous mes drapeaux. Je suis le maître de l'Asie ; venez me trouver à ce titre. Si vous concevez quelque crainte de ma loyauté, envoyez vos amis recevoir ma foi.

Venez, et je jure non-seulement de vous rendre votre mère, votre femme et vos enfants, mais encore de vous accorder tout ce que vous me demanderez. Du reste, lorsque vous m'adresserez vos lettres, souvenez-vous que vous écrivez au souverain de l'Asie, que vous n'êtes plus mon égal, que l'empire est à moi. Autrement, si votre intention est d'en appeler à une autre bataille qui décidera entre vous et moi des titres de maître et de roi de l'Asie, cessez donc de fuir, car je vous atteindrai partout! »

XVI

Il fit suivre cette réponse et ce manifeste d'une mesure politique à double portée, qui le popularisait en Grèce et qui préparait la défection dans l'armée de Darius. Il fit comparaître devant lui tous les Grecs du parti de Lacédémone ou de Démosthènes qui étaient allés avant la guerre négocier avec le roi de Perse contre lui, ainsi que les nombreux prisonniers des corps grecs à la solde de la Perse qu'il avait faits prisonniers à Issus. Il leur pardonna; il enrôla ou

renvoya dans leur patrie, ou retint dans son camp, tous ceux qui consentirent à se rallier au parti de la victoire. De ce nombre étaient des négociateurs et des orateurs très-importants dans l'État de Lacédémone, dans l'État de Thèbes, même dans la république d'Athènes, tels qu'Eutyclès de Sparte, Iphicrate, fils du célèbre général athénien, Thessalicus et Dyonisadore, tous deux illustres par leurs victoires olympiques : « Allez, dit-il, à Thessalicus, je vous pardonne en considération de votre haute naissance; et vous, dit-il à Dyonisadore, à cause de vos victoires aux jeux Olympiques; et vous, en s'adressant à Iphicrate, à cause de l'affection particulière que je porte aux Athéniens et à cause de la gloire de votre père! » Iphicrate, touché et flatté, resta avec Alexandre, pour servir sous lui la cause d'Athènes en Asie. Il mourut pendant l'expédition, et Alexandre fit reporter ses cendres à Athènes.

On retrouve ici avec satisfaction la conduite et les paroles de Napoléon dans sa première campagne d'Italie, quand il rencontre à Milan ou à Venise d'illustres proscrits de la révolution française et qu'il leur rend une patrie dans son

armée ou les biens confisqués dans leur patrie. La générosité ou la politique inspirent de même les deux généraux dans la même circonstance. L'un et l'autre se préparent des partisans personnels dans des ennemis de leur pays.

XVII

Après ces négociations rompues avec Darius, Alexandre continua sa route triomphale vers Biblos, Sidon et Tyr. Biblos ne lui donna qu'un triomphe facile, et Sidon un trône vacant à décerner. Le récit que fait Quinte-Curce, d'après Diodore, du passage d'Alexandre à Sidon, ressemble plus au poëme pastoral qu'à l'histoire. Il est néanmoins si authentique et si conforme aux mœurs et au site de ce petit jardin de l'Asie Mineure, ombragé par les cèdres du Liban et borné par la mer azurée de la Phénicie, que nous ne pouvons nous refuser à le transcrire, dans la vie d'Alexandre, comme une halte de la guerre et de la politique, sous un figuier de la route, ou comme une page de Théocrite dans un volume de Thucydide.

Écoutons l'historien romain : son génie excelle à ces contrastes, les repos de l'histoire :

« De là passant dans la Phénicie, il reçut la ville de Biblos en son obéissance, puis vint à Sidon, ville fameuse pour son antiquité et pour la renommée de ses fondateurs. Le roi qu'elle avait alors, nommé aussi Straton, étant attaché aux intérêts de Darius, ne se rendit pas tant de son bon gré que forcé par les habitants; de sorte qu'il lui en coûta le royaume, et il fut permis à Éphestion d'établir en sa place celui d'entre les Sidoniens qui serait le plus digne d'une si grande fortune. Ce favori, qui était logé chez deux jeunes frères des plus qualifiés du pays, leur offrit la couronne; mais ils la refusèrent, alléguant « que, par les lois de l'État, nul ne pouvait monter à la souveraine puissance qui ne fût de sang royal. » Éphestion, admirant cette grandeur de courage qui méprisait ce que les autres poursuivent à travers le fer et les flammes, s'écria : « O âmes héroïques! qui avez su comprendre les premiers combien c'est une chose plus glorieuse de refuser un royaume que de le recevoir, les dieux vous veuillent combler de toutes sortes de biens,

et à jamais puissiez-vous jouir de la gloire que mérite une si haute vertu! Mais au moins, leur dit-il, donnez-moi quelqu'un de votre main, qui se souvienne, quand il sera roi, que c'est vous qui lui avez mis la couronne sur la tête. »

« Ces généreux frères, voyant les brigues qui s'échauffaient, et que, par une trop grande avidité de régner, plusieurs faisaient servilement la cour aux favoris d'Alexandre, déclarèrent qu'ils ne connaissaient personne plus capable de cette dignité qu'un certain Abdalonyme, descendu de la tige royale, quoique d'une branche un peu éloignée, mais qui était tombé dans une si excessive pauvreté qu'il était contraint pour vivre de travailler à la journée en un jardin des faubourgs. Sa grande probité l'avait réduit, comme plusieurs autres, à cette extrême misère, dans laquelle ce bon homme, attentif à son travail, n'avait point entendu le bruit des armes qui avait alors ébranlé toute l'Asie. Voici donc venir avec les ornements royaux les deux frères dont nous avons parlé, qui trouvent Abdalonyme arrachant les mauvaises herbes de son jardin. D'abord l'ayant salué roi : « Il faut, lui dit l'un des deux, que tu quittes tout à cette heure, ces

vieux haillons, pour prendre ces riches habits que je t'apporte. Ote cette crasse et lave cette poussière amassée depuis si longtemps sur ton visage, et prends un cœur de roi; mets en vue ta vertu, et porte-la à ce haut degré de fortune dont elle t'a rendu digne; mais, après que tu seras assis sur le trône royal et devenu souverain arbitre de la vie et de la mort de tous tes citoyens, garde bien d'oublier l'état où nous te trouvons; car sache que c'est la vertueuse pauvreté que l'on couronne aujourd'hui. »

« Il semblait à Abdalonyme que c'était un songe, et de fois à autre il leur demandait s'ils étaient bien sages de se moquer ainsi de lui. Mais, comme il tardait trop à leur gré, ils le lavent, ils le nettoient, et lui jettent sur les épaules une robe de pourpre brochée d'or, et, après lui avoir fait mille serments qu'ils ne se moquaient point, ils le conduisent au palais comme roi en cet équipage.

« Aussitôt la renommée porta cette nouvelle partout. Les uns en témoignaient de la joie et les autres du dépit. Les riches ne cessaient à ravaler ce prince dans la cour d'Alexandre, à cause de sa bassesse et de sa pauvreté. Le roi

commanda incontinent qu'on le fît venir; et, après l'avoir longtemps considéré : « Je regarde, dit-il, que ta mine ne dément point le lieu d'où j'apprends que tu es sorti; mais je te demanderais volontiers avec quelle patience tu as supporté ta misère. »

— « Je prie les dieux, lui répondit-il, que je puisse aussi bien supporter la grandeur où je me vois élevé. Ces bras ont fourni à tous mes désirs, et, tant que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » — Cette réponse fit concevoir au roi une grande opinion de la vertu de cet homme; si bien qu'il lui fit donner non-seulement les précieux meubles que possédait Straton, mais encore une partie du butin qu'il avait fait sur les Perses, ajoutant même à son État une des contrées voisines. »

XVIII

Après cette restauration toute pastorale et toute poétique d'un trône agreste dans une petite capitale de bergers et de pêcheurs, Alexandre fit traverser à son armée le cap de

rochers taillés en gradins qui termine le mont Carmel sur la mer et qui sépare la plage de Sidon de la plaine de Tyr. L'armée macédonienne s'était recrutée à Sidon de quelques jeunes volontaires des montagnes du Liban et de la Palestine, éblouis par la gloire des armes qu'Alexandre faisait briller pour la première fois devant lui. Les Sidoniens étaient alliés des Tyriens, mais ils ne croyaient pas fausser l'amitié en se joignant à l'armée grecque, car les Tyriens eux-mêmes avaient envoyé des ambassadeurs portant une couronne et des tributs au conquérant.

Tyr, construite aujourd'hui sur une presqu'île de rochers qui tient au continent, en était séparée alors, selon tous les récits du siége, par un bras de mer de quelques stades de largeur. Une plaine longue, large, fertile, arrosée par les ruisseaux qui descendaient des collines et par des puits jaillissants, appelés puits de Salomon, servait de jardins et de séjour d'été aux habitants de Tyr, enrichis par le commerce de l'Orient. Les Tyriens ne songeaient pas, dans leur faiblesse militaire sur le continent, à disputer le passage de cette plaine à l'armée victo-

rieuse de Darius. S'ils avaient eu cette audace, ils auraient commencé par construire une citadelle dont la nature a disposé merveilleusement le piédestal sur le cap du Carmel, Thermopyles infranchissables de la Phénicie. Mais, soit par le conseil des Carthaginois leurs alliés, dont trente des principaux citoyens étaient accourus avec des vaisseaux pour les soutenir, soit par orgueil d'une république qui n'avait jamais subi le joug d'un roi, soit par pressentiment des desseins d'Alexandre contre leur marine, rivale de celle des Grecs, les Tyriens avaient résolu d'interdire à l'armée grecque l'entrée de leur capitale.

XIX

Alexandre n'avait aucun prétexte spécieux pour violer cette juste susceptibilité des Tyriens. On lui livrait le passage, on lui offrait des couronnes, on lui payait des subsides; son insistance pour occuper la capitale devenait légalement suspecte aux Phéniciens. La futilité même du prétexte qu'il donnait pour entrer dans la ville

était de nature à accroître les suspicions des habitants. Il prétendait vouloir faire un sacrifice qu'il avait voué à Hercule, dans un temple de ce dieu, construit dans l'enceinte de ses murs. Le conseil lui répondait avec raison qu'il y avait un autre temple d'Hercule construit dans l'ancienne ville de Tyr, appelée Paléo-Tyr, et qu'il pouvait sacrifier sans obstacle dans ce sanctuaire. La négociation s'envenima de ces exigences et de ce refus. Alexandre, qui n'avait pas avoué aux Tyriens ses vrais motifs, fut plus franc dans le conseil de guerre de ses soldats, auxquels, selon l'usage des Lacédémoniens, il était obligé de rendre compte de ses desseins; car, même sous l'omnipotence d'un général et sous l'autorité absolue d'un roi, une certaine délibération républicaine était imposée, dans les grandes occasions, par les lois et par les mœurs, au chef de la confédération grecque.

Arrien, plus sobre de détails et plus authentique que Quinte-Curce, nous a conservé le discours littéral d'Alexandre au conseil de guerre pour décider son armée à l'assaut périlleux de Tyr; on verra dans cette harangue militaire Alexandre, quelque brève qu'elle soit, que les

motifs politiques que nous lui avons prêtés pour cette conquête et pour la conquête d'Égypte étaient fondés sur la vérité de la situation et sur le sens de ses propres pensées. Chacune de ses paroles laisse percer une de ses arrière-pensées.

« Amis et camarades, dit-il à ses généraux et à ses soldats, nous ne pouvons tenter sûrement une expédition en Égypte tant que la flotte ennemie tiendra la mer, ni poursuivre Darius tant que nous ne serons pas assurés de Tyr et que les Perses seront maîtres de l'Égypte et de Cypros. Plusieurs considérations, mais, entre autres, l'état de la Grèce, font craindre que, l'ennemi reprenant les villes maritimes, tandis que nous marcherions vers Babylone et contre Darius, ne transporte la guerre dans nos foyers avec une flotte formidable, au moment où les Lacédémoniens se montrent nos ennemis déclarés, et où la fidélité des Athéniens est moins l'ouvrage de l'affection que de la crainte. Au contraire, la prise de Tyr et de toute la Phénicie enlève aux Persans l'avantage de la marine phénicienne et nous en rend maîtres; car il n'est pas à présumer que les Phéniciens, nous voyant dans

leurs murs, tournent contre nous leurs forces maritimes pour défendre une cause étrangère. Cypros se joindra ensuite à nous, ou peu de forces suffiront pour la conquérir. Notre flotte ainsi réunie à celle des Phéniciens, Cypros soumise, nous tenons l'empire de la mer, nous attaquons l'Égypte avec succès. Vainqueurs de ces contrées, la Grèce et nos foyers ne nous laissent plus d'inquiétude; les Perses sont chassés de toutes les mers et repoussés au delà des rives de l'Euphrate; nous marchons vers Babylone avec plus de gloire et d'assurance. »

XX

De tels motifs étaient trop frappants pour des Grecs, jaloux de la supériorité navale de Tyr et de Carthage, pour ne pas entraîner un assentiment unanime. Le siége fut voté d'acclamation. Alexandre voyait de la gloire, ses généraux de l'ambition, les Grecs de la jalousie, les Macédoniens des dépouilles égales à l'opulence de la Phénicie.

Mais la plaine de Tyr, quelle que fût sa fer-

tilité, ne pouvait nourrir longtemps une armée de soixante mille hommes et une cavalerie de dix mille. Alexandre envoya donc à Parménion l'ordre de rester dans la Cœlo-Syrie, derrière le Liban, pays neuf et fécond en pâturages; quant à lui, il cantonna la plus grande masse de ses troupes sur les collines et dans les vallées de la Palestine qui confinent à la plaine de Tyr. Il ne garda avec lui devant Tyr que les troupes strictement nécessaires au combat sur la brèche et aux travaux de circonvallation.

Ces travaux, selon les historiens contemporains, étaient immenses; ils sont incompréhensibles aujourd'hui. L'opulente capitale de la Phénicie ne présente plus à l'œil du voyageur que d'étroits débris sur un écueil, un petit port à moitié comblé par des substructions renversées dans la mer, et une langue de terre de peu d'étendue pour rattacher l'écueil au continent, langue de terre qui est, dit-on, l'ouvrage de l'armée d'Alexandre. Nous avons campé nous-même avec quelques chameaux sur ce champ de bataille de Tyr et d'Alexandre, où s'entre-choquèrent l'Asie et l'Europe. Les ruines n'y sont pas à la mesure des événements et des pensées.

XXI

Nous n'entrerons pas dans les détails de ce siége mémorable, décrit par Quinte-Curce avec la solennité d'un autre Ilion assailli par un autre Achille. L'événement, tout important qu'il fût pour les futurs desseins du conquérant grec, n'est pas assez douteux pour intéresser de si loin une postérité qui ne s'intéresse qu'aux résultats. Une seule chose mérite d'être remarquée dans ce siége : c'est que la liberté même industrielle et commerciale trempe les âmes des citoyens plus fortement contre la conquête que la fidélité monarchique. Aucune des innombrables armées du roi des rois ne donna à Alexandre tant de peines et tant de temps à vaincre que cette poignée d'ouvriers et de matelots défendus par un fossé d'eau de mer sur un écueil de la côte de Phénicie.

XXII

La première opération d'Alexandre, qui

manquait encore de vaisseaux, fut de construire une jetée pour unir le continent à la ville. C'était seulement par ce pont qu'il pouvait atteindre les murailles. L'intervalle entre la côte ferme et la ville n'était qu'un bas-fond marécageux qui n'avait de profondeur que sous les tours mêmes de la ville. « La côte, dit Arrien, présentait assez de rochers sous la main et les collines du Liban assez de bois sous la hache pour rendre cette opération facile. Ce fut une tranchée à découvert dont on pouvait mesurer la tâche par le nombre des stades qu'on avait à combler. Bien que le travail des Macédoniens fût inquiété de temps en temps par des sorties maritimes des défenseurs de Tyr, la chaussée artificielle, dont la construction était servie par une armée et dirigée par le plus habile des architectes militaires de la Grèce, s'avança bientôt jusqu'à une portée de trait des remparts. Les détails techniques donnés par Arrien, d'après Aristobule, qui assistait au siége, sont dépourvus des circonstances fabuleuses de Quinte-Curce et donnent une idée plus vraie de l'art de l'attaque et de la défense des places à cette époque. On y voit que toute la différence entre la guerre de siéges dans

l'antiquité et l'art des Vauban et des Cohorn consiste en ce que les tranchées sont souterraines aujourd'hui et qu'elles étaient construites en plein soleil alors. S'abriter contre les projectiles de la place en la couvrant soi-même de ses projectiles était, de la plus haute antiquité comme de nos jours, tout l'artifice des assiégeants. Les anciens y étaient aussi consommés que les modernes.

XXIII

Le siége décidé, Alexandre résolut de former une jetée du continent à la ville. Du premier côté les eaux sont basses et fangeuses, et du côté de la place leur plus grande profondeur est de trois orgyes (5 mètres 54 centimètres); mais les matériaux étaient sous la main : des pierres en abondance et des bois pour les soutenir. On enfonçait facilement le pilotis dont la vase formait naturellement le ciment. Les Macédoniens se portaient à l'ouvrage avec ardeur; la présence d'Alexandre les encourageait; ses discours animaient leurs travaux, ses éloges les

payaient de leurs plus grands efforts. A la pointe du continent le môle crût rapidement : il n'y avait nul obstacle de la part des flots et de l'ennemi ; mais, lorsqu'on approcha des murs, on trouva plus de profondeur, et, disposé plutôt pour le travail que pour le combat, on souffrit beaucoup des traits que les ennemis faisaient pleuvoir du haut des remparts. D'ailleurs les Tyriens, maîtres encore de la mer, détachaient de différents côtés des trirèmes qui venaient arrêter les travailleurs. Les Macédoniens placèrent à l'extrémité du môle avancé deux tours de bois, armées de machines; on les couvrit de peaux pour les garantir des brandons enflammés. Les ouvriers furent alors à l'abri des flèches, tandis que des traits lancés du haut des tours écartaient facilement les vaisseaux qui venaient inquiéter les travailleurs.

« Les Tyriens eurent recours à cet expédient. Ils remplissent un bâtiment de charge de sarments secs et d'objets qui s'embrasent aisément ; ils élèvent vers la proue deux mâts qu'entoure une enceinte étendue et remplie de fascines, de torches, de poix, de soufre et d'autres matières excessivement combustibles ; ils ajustent

à chaque mât deux antennes auxquelles ils suspendent des chaudières qui contiennent les plus incendiaires aliments; on transporte à la poupe tout l'attirail de la manœuvre pour élever la proue par ce contre-poids. Ayant pris le vent qui poussait vers le môle, ils y dirigent ce brûlot attaché à des galères. Arrivé au pied des tours, on met le feu au brûlot, que les trirèmes poussent avec force contre la tête du môle; les matelots se sauvent à la nage.

« Cependant les flammes gagnent rapidement les tours; les antennes brisées épanchent dans leur chute tout ce qui peut accroître l'embrasement. Les trirèmes des Tyriens, enveloppant le môle, faisaient pleuvoir sur les tours une grêle de traits pour empêcher qu'on y portât des secours. Dès que les habitants aperçoivent l'incendie, ils montent sur des barques, et, abordant le môle de tous côtés, détruisent facilement les travaux des Macédoniens et brûlent le reste des machines échappées aux premières flammes.

« Alexandre fait recommencer un môle plus large, propre à contenir un plus grand nombre de tours, et ordonne aux architectes de construire de nouvelles machines. Cependant il part

avec les Hypaspistes et les Argiens pour rassembler et retirer tous ses vaisseaux de la côte des Sidoniens, reconnaissant la prise de Tyr impossible tant que les assiégés tiendraient la mer. »

XXIV

Impatient de fermer la mer aux Tyriens, Alexandre avait dépêché des ambassadeurs à Chypre, à Rhodes, à Biblos, à Sidon, à tous les ports de l'Archipel et de la Grèce, pour rallier à sa propre flotte de Thessalonique un nombre de vaisseaux de guerre capable d'affronter hors leur port les navires de Tyr et de Carthage. La terreur de son nom, grossie par la bataille d'Issus, et la magnanimité politique avec laquelle il traitait les rois conquis, décida les rois de Chypre, de Sidon, de Biblos, les républiques maritimes de toutes les côtes de l'Archipel à embrasser sa cause. Cent quatre-vingts vaisseaux unis à l'escadre macédonienne firent voile vers Tyr pour seconder les assiégeants. Alexandre se réserva de les utiliser au blocus et à l'assaut aus-

sitôt qu'il aurait réparé et agrandi la chaussée artificielle qui devait lui servir de champ de bataille.

Mais, prévoyant que la réunion des flottes et les travaux préliminaires du siége dureraient un certain nombre de jours, il prit avec lui un détachement de cavalerie d'élite, et il alla reconnaître lui-même, au delà du Liban et de l'Anti-Liban, les sites, les routes, les peuples de la Palestine et de l'Arabie. On a peu de détails sur cette excursion purement topographique d'Alexandre. On croit seulement que c'est en s'approchant ainsi de Jérusalem qu'il reçut une députation de Juifs venant implorer sa protection, et lui prédisant, selon l'habitude de leurs prophètes, un avenir mystérieux plein de ruines pour leurs ennemis les Perses et plein de grandeurs souveraines pour lui, instrument de la délivrance du peuple d'un Dieu inconnu.

XXV

Cette excursion d'Alexandre sur le Liban, dans l'Anti-Liban et dans les gorges de Pales-

tine voisines de Tyr, ne fut que de onze jours. C'est le temps nécessaire pour aller de Tyr à Damas et pour en revenir. Les historiens ne parlent pas de sa présence dans cette ville ; mais il s'en approcha sans doute d'assez près pour la contempler du haut de l'Anti-Liban, pour mesurer à l'œil l'étendue du désert de la Mésopotamie, et pour étudier sa route militaire vers Babylone par des chemins moins stériles et moins périlleux que ce désert.

A son retour dans la plaine de Paléo-Tyr, il trouva des flottes rassemblées dans le port de Sidon, à quelques heures de Tyr, et la chaussée relevée. Il y avait près de sept mois qu'il était arrêté dans sa course par cet écueil. Il s'impatientait de l'obstacle, mais il était résolu de le briser.

Il s'embarqua lui-même à Sidon sur la flotte et cingla vers l'embouchure du port des Tyriens qui regarde Sidon. Les habitants, consternés à l'aspect d'une escadre combinée qui couvrait le golfe de ses voiles, n'osaient l'affronter en pleine mer. Alexandre cerna les deux ports par cette ceinture de vaisseaux à l'ancre. Les Tyriens, nageurs habiles, coupent les câbles des ancres

pendant la nuit; quelques vaisseaux dérivent et sont jetés sur la côte. Les amiraux remplacent les câbles de chanvre par des chaînes de fer trouvées sans doute dans les arsenaux de Chypre et de Sidon. « Il n'essaya point, dit Arrien, de forcer l'entrée du port qui regarde Sidon, trop étroite et défendue d'ailleurs par les trirèmes dont la proue menaçait; il coule à fond trois galères avancées vers l'extrémité. Ceux qui les montaient regagnèrent à la nage l'île qui les favorisait. Alexandre vient jeter l'ancre près du môle qu'il avait élevé, et qui protégeait sa flotte contre les vents.

« Le lendemain il fait attaquer la ville vers le port, en face de Sidon, par Andromaque, conduisant les bâtiments de Cypros; il fait tenir par les Phéniciens l'espace au delà du môle, du côté qui regarde l'Égypte, et qu'il occupait lui-même. A l'aide d'une multitude d'ouvriers de Cypros et de Phénicie qu'il avait rassemblés, un grand nombre de machines étaient déjà dressées; les unes furent placées sur le môle, d'autres sur les bâtiments de charge amenés de Sidon, quelques-unes enfin sur des trirèmes plus pesantes. On traine les machines; les trirèmes s'appro-

chent des murs pour les reconnaître. Les Tyriens y avaient élevé des tours de bois en face du môle, du haut desquelles ils faisaient pleuvoir des traits et des feux sur les machines et sur les vaisseaux pour les écarter de ce rempart, haut de cent cinquante pieds, épais à proportion, et formé de larges assises de pierres liées entre elles avec du gypse. Les bâtiments de charge et les trirèmes qui devaient porter les machines aux pieds des murs étaient arrêtés par les quartiers de rochers jetés par les Tyriens pour en barrer l'approche. Alexandre ordonna de la débarrasser; mais il était difficile d'ébranler ces masses, vu que les vaisseaux n'offraient qu'un point d'appui mobile. Les Tyriens, s'avançant d'ailleurs sur des vaisseaux couverts, se glissaient jusqu'aux câbles des ancres, qu'ils coupaient, et s'opposaient à l'abord de l'ennemi. Alexandre, couvrant de la même manière plusieurs triacontères, les disposa en flanc pour défendre les ancres de l'atteinte des Tyriens. Alors leurs plongeurs venaient couper les cordes entre deux eaux. Pour les éviter les Macédoniens sont réduits à jeter l'ancre avec des chaînes de fer.

« Cependant à l'aide de câbles on tire des eaux les quartiers de pierre accumulés devant la place; des machines les rejettent au loin, à une distance où ils ne peuvent plus nuire : l'approche des murs devient facile.

« Dans cette extrémité les Tyriens résolurent d'attaquer les vaisseaux de Cypros qui menaçaient le port en face de Sidon. Ils tendent des voiles pour dérober à l'ennemi l'embarquement des soldats. Ils s'ébranlent à midi, à l'heure que les Macédoniens vaquaient à leur réfection, et qu'Alexandre avait quitté les vaisseaux stationnés de l'autre côté de la ville pour se rendre dans sa tente. Leur armement était composé de trois bâtiments à cinq rangs de rames, de trois autres à quatre rangs, et de sept trirèmes, tous montés d'excellents rameurs et de soldats bien armés, d'une valeur éprouvée, pleins d'ardeur pour le combat et exercés à l'abordage. Les rameurs filent lentement, sans bruit et sans signaux; dès qu'ils sont à la vue des Cypriens, ils poussent un grand cri; tous donnent le signal, précipitent la rame, fondent sur l'ennemi, dont ils surprennent les vaisseaux stationnaires, les uns dépourvus de forces, et les autres mis

en défense à la hâte et en désordre. Au premier choc le bâtiment de Pnytagore, celui d'Androclès et de Pasicrate sont coulés à fond, les autres sont échoués sur le rivage.

« Le hasard voulut qu'Alexandre s'arrêta dans sa tente moins longtemps que de coutume et revint bientôt vers ses vaisseaux. A peine la sortie des galères tyriennes lui est-elle connue qu'il détache aussitôt celles dont il pouvait disposer autour de lui ; armées à la hâte, elles vont précipitamment s'emparer de l'embouchure du port pour en fermer la sortie au reste des vaisseaux tyriens. Lui-même, avec ses bâtiments à cinq rangs et cinq trirèmes, les premières armées, tourne la ville pour joindre l'ennemi sorti du port.

« Les habitants, apercevant du haut des murs le mouvement qu'Alexandre dirige en personne, excitent les leurs à retourner, d'abord par de grands cris qui se perdent dans le tumulte, et ensuite par toutes sortes de signaux. Ceux-ci, s'apercevant trop tard de la poursuite d'Alexandre, regagnent le port à pleines voiles; quelques vaisseaux échappent par la fuite; ceux d'Alexandre, tombant tout à coup sur les autres, les

mettent hors de manœuvre, et prennent, à l'embouchure même du port, un bâtiment de cinq rangs et un autre de quatre. L'action ne fut point sanglante; les gens de l'équipage des vaisseaux capturés regagnent facilement le port à la nage.

« La mer fermée aux Tyriens, on approche les machines de leurs murs; en face du môle et de Sidon la solidité des remparts les rend inutiles. Alexandre, cernant alors toute la partie méridionale qui regarde l'Égypte, la fait attaquer de tous côtés: le mur fortement battu cède et s'ouvre; on jette des ponts, et sur-le-champ on s'avance du côté de la brèche; mais les Tyrient repoussent aisément l'ennemi.

Trois jours après, la mer étant dans le plus grand calme, Alexandre exhorte les généraux de son armée, et revient, avec ses vaisseaux chargés de machines, à l'attaque des murs, les ébranle du premier choc et en abat une grande partie. Il fait alors succéder aux premiers deux bâtiments qui portaient des ponts pour passer sur les ruines, montés l'un par les Hypaspistes sous le commandement d'Admète, l'autre par des Hétaires à pied sous celui de Cœnus. Il se propose

lui-même de pénétrer par la brèche avec les Hypaspistes; il fait avancer ses trirèmes vers l'un et l'autre port, afin de s'en emparer au moment où les Tyriens courraient aux remparts. Les autres vaisseaux, chargés de machines et d'archers, tournent les murs avec ordre d'attaquer sur tous les points accessibles, ou du moins de se tenir toujours à la portée du trait, pour que les Tyriens, pressés de toutes parts, ne sussent où donner.

« Cependant les vaisseaux commandés par Alexandre jettent leurs ponts; les Hypaspistes montent courageusement à la brèche; à leur tête Admète se distingue par des prodiges de valeur; Alexandre lui-même les suit afin de partager leurs dangers et d'être témoin des exploits de chacun d'eux. Il se rend maître de cette partie des murs; les Tyriens font peu de résistance dès que les Macédoniens combattent de pied ferme et n'ont plus le désavantage de gravir sur un rempart escarpé. Admète, qui monta le premier à la brèche, tombe percé d'un coup de lance au moment où il encourage les siens.

« Alexandre s'ouvre alors un passage avec ses Hétaires, s'empare de quelques tours et de la partie intermédiaire des murs, et marche vers

le palais le long des remparts, d'où l'on descendait facilement dans la ville.

« Cependant sa flotte, réunie à celle des Phéniciens, attaque le port qui regarde l'Égypte et rompt les barrières, coule à fond tous les vaisseaux qu'elle y trouve, chasse les plus éloignés du rivage, brise les autres contre terre, tandis que les Cypriens, trouvant le port en face de Sidon sans défense, s'en emparent et pénètrent aussitôt dans la ville.

« Les Tyriens abandonnent leurs murs au pouvoir de l'ennemi, se rallient dans l'Agénorium, et de là font face aux Macédoniens. Alexandre les attaque avec les Hypaspistes, en tue une partie et se met à la poursuite des autres. Il se fait un grand carnage, la ville étant prise du côté du port et les troupes de Cœnus entrées. Les Macédoniens furieux n'épargnaient aucun Tyrien; ils se vengeaient de la longueur du siége et du massacre de quelques-uns des leurs, que les Tyriens, ayant faits prisonniers au retour de Sidon, avaient égorgés sur les remparts, à la vue de toute l'armée, et précipités dans les flots. Huit mille Tyriens furent tués. Les Macédoniens ne perdirent dans cette

affaire que vingt Hypaspistes, avec Admète, percé sur le rempart dont il venait de s'emparer, et pendant tout le siége, quatre cents. »

XXVI

Tel est le récit bref et technique d'Arrien. La longueur d'un siége de sept mois par un homme comme Alexandre, qui mesurait l'univers par le temps nécessaire à le parcourir, atteste mieux que tous les assauts et toutes batailles navales les difficultés de la victoire et la joie du vainqueur; il toléra plus qu'il n'autorisa les excès de meurtre et de pillage que la rivalité jalouse des Grecs de son armée exerça sur les malheureux vaincus. On voit que lui-même, à la tête des Macédoniens combattant encore dans la ville, reçut la capitulation des principaux citoyens, et qu'il encouragea les Sidoniens de son armée, amis et parents des Tyriens, à en sauver le plus grand nombre de la férocité des Grecs. Le massacre n'était, comme on le voit, ni dans son caractère ni dans sa politique. Si Tyr ne se releva jamais de ses ruines, ce ne fut pas la faute d'Alexandre;

ce fut le ressentiment et l'ingratitude de la Grèce contre la Phénicie.

La joie d'Alexandre fut comblée le jour même de sa victoire sur Tyr par de nouvelles propositions de paix apportées par les ambassadeurs du roi des rois à son camp. Darius lui faisait offrir une rançon royale pour la liberté de sa mère, de sa femme et de son enfant. Il ajoutait à ce trésor la possession de toute cette partie de l'empire qui s'étend du golfe d'Athènes jusqu'à l'Euphrate, c'est-à-dire une multitude d'îles et de royaumes qui composent toute l'Asie Mineure, et la main d'une de ses filles.

Le sage Parménion fut d'avis d'accepter des propositions qui donnaient plus que satisfaction à la Grèce et qui auraient contenté tout autre qu'un demi-dieu. « Je les accepterais si j'étais « Alexandre. — Et moi, répondit Alexandre, si « j'étais Parménion. — Allez dire à votre maître, « répondit-il à son ambassadeur, que je n'ai pas « besoin des trésors de Darius et que je ne veux « point d'une portion d'empire : l'empire tout entier et ses trésors sont à moi. Maintenant j'épouserai la fille de Darius sans son consente« ment si je le veux. S'il veut s'en fier à ma

« générosité, qu'il vienne lui-même se remettre « entre mes mains. »

Il fallait que le jeune Macédonien eût déjà un parti personnel bien dévoué et bien nombreux dans son armée, formée d'éléments considérables de la Grèce, pour oser afficher une ambition si superbe et si peu grecque devant ses soldats de toutes nations, et il est probable que le plus grand nombre de ses jeunes généraux, devenus ses compagnons et ses complices, avaient déjà oublié les intérêts de leurs diverses patries pour ne penser qu'aux conquêtes, aux royaumes, aux gouvernements de provinces qu'il leur prodiguait sur sa route ou qu'il leur montrait en perspective. L'armée applaudit à son audace et blâma Parménion de sa prudence. Darius, épouvanté de tant d'ambition, ne songea plus à négocier, mais à se défendre.

Le traitement royal et respectueux dont Alexandre entourait la mère, la femme et les filles de Darius, était digne de ses promesses et de lui-même. Était-ce piété naturelle pour leur sexe et pour leur malheur? Était-ce politique habile envers les Perses, dont il voulait conquérir les cœurs plus que les territoires? Était-ce gage éventuel de

quelque transaction future avec les différents partis dynastiques qui divisaient la Perse? Était-ce enfin désir secret de s'affilier lui-même au sang royal de Persépolis en épousant la fille et en se portant pour héritier de l'empire? On l'ignore; les historiens n'en disent rien, mais on peut présumer quelques-uns de ces motifs ou tous ces motifs à la fois dans la conduite ambiguë d'Alexandre, qui garde des femmes en captivité, qui dépouille de sa mère, de son épouse et de ses filles un roi vaincu, et qui cependant traite ces femmes en mère et en reines, et semble les préparer à les traiter lui-même un jour en fils, en mari et en roi. Celui de tous les historiens d'Alexandre dans lesquels nous lisons les plus touchants égards du vainqueur pour ses captives ne le dit pas, mais il fait aimer son héros par le tableau pathétique, qu'il décrit à plaisir, de la famille de Darius traînée à la suite du jeune et respectueux Macédonien.

Comme Alexandre allait se mettre à table, après la bataille d'Issus, quelqu'un vint lui rapporter qu'on menait parmi les autres prisonniers la mère et la femme de Darius et ses deux filles, qui n'étaient pas encore mariées, et que, ayant

aperçu le char et l'arc de Darius, elles s'étaient mises à faire des cris et des gémissements horribles, et à se déchirer la poitrine, dans la pensée que Darius était mort.

« A cette nouvelle Alexandre fut quelque temps sans parler, plus touché des malheurs de ces princesses que sensible à son bonheur. Enfin il rompt le silence et donne ordre à Léonatus d'aller leur apprendre que Darius était vivant, et les assurer qu'elles n'avaient rien à craindre d'Alexandre; car il ne faisait la guerre à Darius que pour la gloire de régner; qu'elles seraient traitées en reines, et qu'elles recevraient de lui tout ce qu'elles auraient pu attendre de Darius même dans l'état le plus florissant.

« Si ces paroles parurent douces et consolantes à ces princesses, les effets les surpassèrent, car elles furent servies avec tant de respect qu'à leur captivité près elles ne pouvaient s'apercevoir de leur infortune, et elles éprouvèrent une humanité, une générosité et une politesse qu'elles n'auraient jamais osé espérer; car Alexandre leur permit d'enterrer à la manière de leur pays tous les Perses qu'elles voudraient, et de prendre parmi les dépouilles tous les habits et tous les

ornements dont elles auraient besoin pour honorer ces funérailles. Il leur donna autant d'officiers pour les servir qu'elles en avaient auparavant, ne leur retrancha rien des honneurs qu'on avait accoutumé de leur rendre, ni de l'état de leur maison, et leur assigna des pensions plus fortes que celles dont elles jouissaient dans leur plus grande fortune.

« Mais la faveur la plus agréable, la plus grande et la plus royale qu'elles reçurent de lui, fut qu'étant captives, et ayant toujours vécu avec beaucoup de sagesse et de pudeur, elles n'entendirent jamais une seule parole déshonnête et n'eurent par lui un seul moment de soupçonner ou de craindre la moindre chose qui fût contre leur honneur. Elles eurent la consolation d'être dans le camp d'Alexandre, non comme dans un camp ennemi, mais comme dans un saint temple, ou dans quelque lieu sacré destiné à être l'asile des vierges, et de vivre retirées sans être vues de personne et sans que qui que ce fût osât approcher de leurs appartements.

« Cependant on dit que la femme de Darius était la plus belle princesse du monde, comme Darius était le plus beau de tous les princes, et

de la taille la plus grande et la plus majestueuse, et que les princesses leurs filles leur ressemblaient. Mais Alexandre, trouvant sans doute qu'il était plus royal de se vaincre soi-même que de vaincre ses ennemis, ne leur toucha point; sa continence était même si grande encore en ce temps-là qu'il ne connut aucune femme avant le mariage, excepté Barsine, qui, étant devenue veuve par la mort de son mari Memnon, fut prise près de Damas. Comme elle était fort belle, très-savante dans les lettres grecques, qu'elle avait des mœurs douces et polies, et d'ailleurs beaucoup de naissance, étant fille d'Artabaze, qui était du sang royal, Alexandre s'attacha à elle par la suggestion de Parménion, qui, comme l'écrit Aristobule, lui représenta qu'il ne devait pas laisser perdre l'occasion d'avoir les bonnes grâces d'une dame si accomplie, et dont la beauté était la moindre de ses perfections. Mais, pour toutes les autres captives, Alexandre, les voyant si belles et d'une taille si noble, se contentait de dire en badinant que les Persiennes étaient le mal des yeux. Et, opposant à leur beauté et à leur bonne grâce la beauté de la continence et de la sagesse, il passait auprès

d'elles comme auprès de belles statues inanimées, sans être ému.

« Ayant été informé que deux de ses Macédoniens, qui étaient dans les troupes de Parménion, avaient violé les femmes de quelques soldats étrangers qu'il avait à sa solde, il écrivit à Parménion d'en faire informer, et, s'il se trouvait qu'ils fussent coupables, de les faire mourir sans rémission, comme bêtes féroces, nées pour le fléau des hommes. Et dans cette lettre on lisait ces propres paroles : Car pour moi on ne trouvera pas que j'aie seulement vu ni voulu voir la femme de Darius ; je n'ai pas même voulu souffrir que l'on parlât de sa beauté devant moi.

« Il disait ordinairement qu'il ne se reconnaissait mortel qu'à deux choses, au sommeil et à l'amour, comme la lassitude et la volupté étant deux effets naturels de notre faiblesse. »

LIVRE IV.

LIVRE IV.

I

Aussitôt après la ruine de Tyr, Alexandre, ordonnant à Parménion de déboucher vers l'Égypte par les vallées du Jourdain, marcha lui-même avec toute son armée vers Gaza. Gaza, ville fortifiée au confluent du Jourdain, des vallées d'Arabie, des vallées de Syrie et du désert d'Égypte, qui commande aujourd'hui le fort d'el-Arich, était la clef de ce désert. La ville, abandonnée par les Perses, livrée à elle-même par les Égyptiens, mais défendue par une garnison d'Arabes,

indomptés et patriotes, opposa une résistance désespérée aux deux armées. Plus heureux ou plus obstiné que Napoléon devant Saint-Jean d'Acre, Alexandre emporta d'assaut la forteresse arabe, mais il y reçut une blessure grave à l'épaule qui fit craindre quelques jours pour sa vie.

Avant même d'être guéri de cette blessure il lança son armée dans le désert de huit jours de marche qui sépare la Syrie de l'Égypte.

Sa campagne en Égypte ne fut pas une expédition militaire, mais une simple occupation politique.

Les Égyptiens, mécontents du joug des Perses, qui voulaient leur imposer le culte des mages au lieu des mystères religieux de l'Inde dont ils gardaient les dogmes cachés dans leurs sanctuaires, accueillirent Alexandre en libérateur et non en ennemi. Le satrape Masacès lui-même, vice-roi d'Égypte pour les Perses, intimidé par la double défaite de son maître au Granique et à Issus, se hâta de lui ouvrir les villes de son gouvernement. Alexandre, plus attentif à se ménager la défection des Perses que l'amitié des Égyptiens, accoutumés à la servitude, laissa à

Masacès son gouvernement de Péluse et du littoral de l'Égypte. Une telle confiance dans des satrapes infidèles à leur souverain, au détriment de ses propres officiers, ne peut s'expliquer autrement que par le plan de corrompre et de flatter les Perses.

De Péluse Alexandre remonta avec l'armée jusqu'à Memphis, la capitale de la puissance du sacerdoce et des arts de l'Égypte. L'armée grecque et macédonienne dut éprouver dans l'Égypte, alors aussi monumentale et plus florissante, des impressions plus vives et plus éblouissantes encore que les impressions éprouvées deux mille trois cents ans plus tard par l'armée française quand elle accomplit l'expédition plus prestigieuse que militaire de Napoléon. Alexandre était infiniment plus philosophe que le général français. Le disciple d'Aristote n'était pas moins savant pour son temps que l'officier d'artillerie devenu l'Alexandre de la France. Il menait de même à la suite de l'armée une foule de philosophes, d'érudits, de géographes grecs, d'administrateurs et de financiers consommés, tels que Callisthènes, Néarque, Attalus et cent autres qui formaient à la fois son conseil d'État et sa cour

militaire. Il écrivait lui-même jour par jour, comme César, ses impressions et ses actes personnels dans des commentaires longtemps conservés, publiés après sa mort et malheureusement perdus dans la nuit de la décadence grecque. Il ne nous reste de ces Mémoires, empreints de l'universalité et de la grandeur de son génie, que des mentions dans les historiens grecs de son époque et des fragments de quelques lignes, vaine poussière d'un monument écroulé. Ces demi-phrases ne suffisent pas pour décider s'il était dans son style aussi substantiel que César, aussi poëte que Napoléon; mais il est difficile d'en douter quand on considère sa passion pour Homère, son respect pour Aristote, son goût pour les grands écrivains arbitres de la gloire et le caractère de ses harangues à ses soldats, où le sens jaillit du mot comme la grandeur jaillit de l'âme. A la pensée d'un homme on peut recomposer son style. Celui d'Alexandre dut être vaste comme l'univers. Héraclide rapporte que son guide le plus assidu dans l'étude du pays, des mœurs et des monuments d'Égypte, fut Homère. Il trouvait, disait-il, ce poëte d'aussi bon conseil pour la guerre que

pour les arts, pour la philosophie et pour le gouvernement.

II

De même que le général français avait proclamé sa vénération pour l'islamisme dans l'Égypte mahométane, de même Alexandre à Memphis sacrifia au bœuf Apis, personnification symbolique de la fécondité divine des bords du Nil. Dieu nous garde de louer dans ces deux hommes de guerre une indifférence banale ou impie pour des crédulités populaires qui encouragent par leur exemple les peuples et les soldats à se jouer de la raison humaine, seul culte qu'ils professaient en réalité. La tolérance n'est pas la complicité; on ne corrige pas les erreurs de la superstition en les imitant.

Alexandre poursuivait aussi à Memphis avec les prêtres égyptiens ce qu'il avait commencé en Grèce avec les prêtres d'Éphèse, ce qu'il allait continuer encore avec les prêtres d'Ammon, enfin ce qu'il projetait déjà de renouveler avec les mages de Babylone et de Persépolis. Il prenait les dieux

pour prendre les mœurs de l'Afrique et de l'Asie. Il n'en adorait qu'un, mais il les encensait tous. Les politiques peuvent admirer cette politique; les vrais sages doivent la mépriser.

III

Selon Arrien, après avoir cantonné son armée dans les villes principales et dans les bourgades des bords du Nil pour s'y reposer de leurs longues fatigues et pour y jouir pendant un hiver entier de la victoire dans le luxe et dans la paix, il s'occupa d'administrer l'Égypte. Les satrapes et les prêtres de Memphis lui livrèrent le trésor accumulé par l'administration des Perses. Ce trésor égalait, disent les historiens, celui que Parménion avait recueilli à Damas dans les bagages de Darius. L'or et l'argent monnayés s'élevaient seuls à cent millions de notre monnaie. Les objets d'art étant d'une valeur incalculable, il envoya les plus précieux à Olympias, sa mère, les autres aux principales villes de la Grèce. Il divisa l'Égypte en deux gouvernements pour qu'un seul vice-roi d'une

si riche province ne fût pas tenté de se l'approprier par une ambition trop facile. Il confia ces deux gouvernements à ces mêmes satrapes persans qui lui avaient remis le royaume. Il est difficile de comprendre ses motifs de si loin pour avoir préféré des Perses à des Macédoniens, à des Grecs ou même à des Égyptiens de naissance, dans ces importants gouvernements.

Peut-être pensa-t-il que les Égyptiens obéiraient plus naturellement à des gouverneurs du grand roi dont ils avaient une longue habitude.

Peut-être craignit-il de confier une si riche proie à des Grecs infidèles ou à des Macédoniens belliqueux, qui pourraient saisir la couronne d'Égypte en son absence.

Peut-être réfléchit-il que des satrapes perses infidèles à leur roi lui seraient des serviteurs plus dévoués que tous les autres, précisément parce que leur défection au roi des rois ne leur laissait de salut que dans son parti.

Peut-être enfin voulut-il commencer dès les bords du Nil à flatter l'aristocratie des Perses, maîtres des satrapies, en leur montrant par tant d'éclatants exemples qu'il ne faisait point acception d'Asiatiques ou d'Européens dans sa

faveur, et que, Darius changé sur le trône, rien ne serait changé pour eux que Darius.

Toutes ces considérations nous paraissent également vraisemblables; omises par les historiens dans leurs récits, elles ne sont pas de l'histoire, mais elles sont le commentaire probable de la conduite d'Alexandre en Égypte.

IV

Il reçut à Memphis les députés de la Grèce entière, chargés de lui apporter les félicitations et de lui amener les renforts de ses alliés. Il était avide surtout de recruter des Macédoniens, plus belliqueux et plus incorporés à sa cause ou à sa gloire que les Grecs. Antipater lui en envoya quatre cents, commandés par Ménilas, et cinq cents cavaliers thraces, race gigantesque et martiale dont l'aspect seul intimidait les Perses. Arrien donne avec sa minutieuse exactitude la distribution des garnisons et les noms des officiers qui les commandaient, depuis la Libye jusqu'à Péluse. Ces noms et ces choses perdent de leur intérêt dans la distance. Nous ne les

énumérons pas. Nous remarquons seulement que, sous les deux satrapes qui allaient gouverner civilement l'Égypte, tout le gouvernement militaire était macédonien. Cinq mille hommes laissés ainsi en Égypte, sous d'excellents officiers, suffisaient à maintenir dans l'ordre et dans la fidélité cette terre docile, grenier de l'Orient.

V

Avant de quitter l'Égypte il la parcourut en plusieurs sens, comme pour y chercher la place d'une nouvelle capitale : Memphis, trop reculée au fond de la vallée, ne convenait plus au rôle commercial et politique qu'il destinait à l'Égypte dans son nouveau système d'un empire grec au cœur de l'Asie. La capitale du Nil, selon ce plan, devait être à son embouchure. Il voulait qu'elle fût tout à la fois la clef militaire de la vallée du Nil, le lien maritime avec l'Afrique, la porte toujours ouverte de la Syrie, le port de la Grèce marchande, enfin l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, à égale proximité de ces trois conti-

nents. Cette pensée était si juste que, si l'empire de Macédoine avait duré, cette capitale serait devenue en peu d'années la Babylone d'Alexandre.

Il trouva enfin ce site non loin de Canope et des Palus-Mœotides. Il donna à ses architectes l'ordre de tracer dans le désert le plan de l'enceinte d'une grande ville future. Les ingénieurs appellent les ouvriers; les ouvriers, qui n'avaient rien préparé pour délimiter l'enceinte qu'on leur traça, prennent à poignées dans les sacs la farine destinée à la nourriture des soldats d'Alexandre. Ils la répandent derrière eux sur le sol, en marquant ainsi les contours de la ville. Les oiseaux du ciel, accourus le soir sur leurs traces et reconnaissant à la blancheur de la trace la farine, effacent en la becquetant la ligne des architectes. On s'émerveille d'un prodige si naturel; on consulte l'oracle sur le sort présagé ainsi à la ville future. L'oracle répond que la farine figure la fertilité, et que les oiseaux du ciel figurent les flottes ailées des nations qui viendront avec des navires sans nombre s'approvisionner en grains dans ce grenier du monde. Oracle vérifié encore au-

jourd'hui. Alexandre, voulant lier le sort de son nom au sort de sa fondation, donne le nom d'Alexandre à Alexandrie.

VI

Alexandrie ainsi fondée, le roi résolut d'accomplir avec une royale solennité le pèlerinage qu'il s'était proposé de faire dans l'oasis d'Ammon en Libye, au temple et à l'oracle d'une divinité cachée au fond du désert. Ce voyage de piété ou de politique n'était pas, comme on l'a trop répété, une innovation dans les habitudes des héros ou des conquérants du Nil. Persée avait accompli le même voyage sacré; Hercule avait visité le dieu de l'oasis; c'était de là que ces deux conquérants, divinisés par la fable, avaient rapporté le titre d'une parenté avec le dieu des dieux. Alexandre espérait répandre le même préjugé sur son nom et sur son entreprise en s'approchant du même mystère. Sa pensée, dit le judicieux Appien, était bien moins de savoir sa destinée de la bouche de l'oracle que de passer pour le savoir en effet.

Le voyage, accompli tous les jours par des caravanes d'Arabes, n'offrait aucun des dangers dont l'imagination de Quinte-Curce a grossi son récit. Ce récit est indigne de l'histoire. Appien donne l'entreprise pour ce qu'elle fut : une visite de curiosité et de politique à un oracle populaire en Egypte par son éloignement du Nil et de Memphis.

« Alexandre, dit-il, en quittant les ouvriers qu'il avait établis à Alexandrie, s'avança avec une forte escorte le long du rivage de la mer jusqu'à Parétonium, et parcourut ainsi la longueur de seize cents stades (soixante lieues) dans un désert où l'eau ne lui manqua pas totalement, au rapport d'Aristobule. De là il tourne vers le temple d'Ammon, à travers le désert et les sables brûlants de la Libye, où il eût éprouvé les horreurs de la soif sans une pluie abondante qui fut regardée comme un prodige, ainsi que le fait suivant.

« Quand le vent du midi souffle dans ces contrées, il élève une si grande quantité de sable qu'il en couvre les chemins disparus. Alors ces plaines offrent l'aspect d'un Océan immense; ni arbres, ni hauteurs pour se reconnaître; rien

n'indique la route qu'il doit tenir au voyageur plus malheureux que le nocher, dont les astres du moins dirigent la navigation. Alexandre et les siens étaient dans cet embarras lorsqu'au rapport de Ptolémée deux dragons sifflent et précèdent l'armée. Alexandre accepte l'augure, ordonne d'en suivre la trace, qui dirige leur marche vers le temple et leur retour. Aristobule prétend, et son opinion parait plus généralement adoptée, que ce furent deux corbeaux dont le vol guida l'armée. Je crois bien qu'Alexandre n'arriva que par un prodige, mais ici, vu la diversité des récits, tout n'est qu'obscurité.

« Le temple d'Ammon s'élève au milieu d'un vaste désert et de sables arides; son enceinte très-peu étendue, puisqu'elle n'a que quarante stades dans sa plus grande largeur, est plantée d'arbres qui s'y plaisent, de palmiers et d'oliviers; c'est le seul point de cette immense solitude où l'œil rencontre un peu de verdure. On y voit jaillir une fontaine remarquable par ce phénomène : ses eaux, presque glacées à midi, perdent leur fraîcheur à mesure que le soleil baisse, s'échauffent sur le soir, et semblent brû-

lantes à minuit; l'aurore les refroidit ensuite et le midi les glace; chaque jour est témoin de cet effet. On trouve aussi dans cet endroit un sel fossile que les prêtres de ce temple portent quelquefois en Égypte dans des corbeilles et dont ils font présent au roi ou à d'autres personnages. Ce sel a la transparence du cristal, ses frustes sont très-gros et excèdent quelquefois trois doigts de longueur. Plus pur que le sel marin, on le réserve en Égypte pour les cérémonies religieuses et pour les sacrifices.

« Alexandre admire la beauté du lieu, consulte l'oracle, en reçoit, dit-il, une réponse favorable, et retourne en Égypte, selon Aristobule par le même chemin, selon Ptolémée par le chemin plus court qui ramène de l'oasis d'Ammon à Memphis. »

Maxime de Tyr attribue ce pèlerinage à des motifs plus humains et plus scientifiques que ceux donnés par les historiens grecs de la vie d'Alexandre. Il consulta surtout l'oracle d'Isis sur les sources du Nil, et il lui demanda de plus si tous les assassins de son père Philippe avaient été punis? Comment concilier cette sollicitude d'un fils pour la vengeance de son père avec la

prétention de renier ce père et de se proclamer fils du roi des dieux? Il y a ici une tradiction dans les écrivains populaires d'Égypte et d'Asie qui dément assez la prétendue démence de l'élève d'Aristote. D'ailleurs on verra plus tard qu'Alexandre, bien loin d'effectuer sa fabuleuse divinité, s'exposa constamment sur tous les champs de bataille à des blessures et à une mort qui l'auraient assez démenti devant ses propres soldats. Il en plaisanta plusieurs fois lui-même avec ses amis, et Olympias, sa mère, en plaisantait dans ses lettres et dans ses conversations. Sa prétendue divinité ne fut donc jamais qu'une crédulité populaire des peuples éblouis par son passage, ou une calomnie de ses ennemis pour travestir son génie en démence.

VII

Avant de quitter l'Égypte, dont la possession lui assurait des subsides immenses et réguliers, bien plus fixes que les dépouilles accidentelles de la victoire, il organisa l'administration entière de tous les États d'Afrique et d'Asie qu'il

allait laisser derrière lui en marchant vers la Babylonie et vers la Perse. L'homme dont il fit choix pour lui confier toutes les finances de l'Asie Mineure et de l'Égypte, concentrées dans son trésor, avait les qualités et les défauts de son emploi. Cet homme avait le génie administratif d'un Grec, le génie asiatique d'un satrape, le génie ambitieux d'un Macédonien. Pendant qu'Alexandre conquérait des couronnes avec du fer, il rêvait déjà d'en acheter une avec de l'or.

Cet homme, dont Appien parle seul avec intelligence, était Harpalus, fils de Machatas; né en Macédoine d'un sang illustre, il avait été élevé avec le fils de Philippe à la cour de Pella. A l'époque où Alexandre avait été forcé, par les intrigues de la nouvelle épouse de son père, de fuir en Épire avec Olympias, sa mère, Harpale, dévoué au jeune prince et prévoyant sans doute sa haute fortune, s'était enfui avec Alexandre, ainsi que ses autres amis, Ptolémée, Néarque, Érigène et Laomédon. A mesure que sa fortune avait grandi, Alexandre avait grandi ses amis avec elle. Néarque avait eu le gouvernement de l'Ionie jusqu'au mont Taurus, Érigène le commandement de la cava-

lerie auxiliaire; Laomédon, qui parlait les langues d'Asie, l'inspection générale des prisonniers après les victoires du Granique et d'Issus; Harpale, que la délicatesse de sa constitution éloignait du service militaire, avait été chargé de l'administration générale des trésors de l'armée. Il y avait signalé une grande portée d'esprit et une précision de mesures qui enlevaient à Alexandre ce lourd souci des conquérants. Alexandre l'avait laissé à Tharse, point central de l'Asie Mineure, où Harpale pouvait surveiller à la fois l'Ionie, la Phrygie, la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, l'Égypte, recueillir les impôts de ces riches conquêtes et pourvoir à la solde des corps d'armée qui venaient de Grèce ou de Macédoine rejoindre le roi en Asie.

On ne sait par quelle intrigue d'un certain Tauriscus, familier du roi d'Épire, ou par quelle mobilité du caractère d'Harpale cette amitié de jeunesse entre Alexandre et lui avait été altérée jusqu'à la défection.

VIII

A l'époque où les Lacédémoniens, les grecs des îles de l'Archipel et les Perses de l'Ionie avaient réuni leurs flottes contre Alexandre, engagé en Cilicie, et où la Grèce ébranlée avait paru se détacher de son généralissime macédonien, Harpale lui-même avait abandonné son emploi à Tharse et s'était réfugié en Épire parmi les ennemis de ce prince. Il faut qu'Alexandre eût reçu des explications plus ou moins plausibles de cette défection pour qu'il ait cherché à tout prix à rappeler Harpale de son exil volontaire, et pour lui avoir confié de nouveau l'administration générale de toutes ses finances. L'histoire est muette sur ces motifs. L'ancienne amitié et la merveilleuse aptitude d'Harpale à ce maniement des grandes affaires sont les plus vraisemblables. Quoi qu'il en soit, Harpale, à la sollicitation d'Alexandre, reprit son ministère des finances du jeune conquérant, comme Antipater, dont il avait à se défier également, continua son ministère de la guerre.

On entrevoit beaucoup d'analogie dans cet Harpale, homme consommé, ambigu, marchandant ses services, laissant douter de sa fidélité, mais nécessaire, et le Lucullus de César ou le Talleyrand de Napoléon. Les grandes entreprises ont besoin de grands instruments, et ces instruments, aussi forts que la main qui les manie, commandent quelquefois à leur maître. Telle paraît avoir été la situation d'Harpale.

IX

La marche d'Alexandre, d'Égypte à Arbelles et à Babylone, est inintelligible dans le plus épique des historiens d'Alexandre, Quinte-Curce. Cet historien semble faire marcher une armée de soixante mille hommes par des chemins imaginaires et à travers des distances anéanties de Memphis en Babylonie. Sainte-Croix lui-même, le commentateur le plus érudit et le plus consciencieux de tous les documents antiques sur cette quatrième campagne de son héros, ne donne aucun renseignement satisfaisant sur cette longue route militaire. Appien

lui-même transporte tout d'une haleine l'armée d'Alexandre du Nil sur l'Euphrate, sans expliquer assez comment Alexandre atteignit l'Euphrate et dans quel site il passa ce fleuve.

Voici son texte :

« On avait commencé à jeter deux ponts sur l'Euphrate; mais alors Mazée, chargé par Darius de défendre le fleuve, paraissant sur la rive opposée avec trois mille chevaux, dont deux mille stipendiés grecs, les Macédoniens craignirent d'abord qu'on n'achevât cet ouvrage. Mais, à l'approche du conquérant, Mazée ayant pris la fuite avec les siens, on termina les ponts, sur lesquels Alexandre passa avec toute son armée. Il s'avance à travers la Mésopotamie, laissant à sa gauche l'Euphrate et les montagnes d'Arménie, ne marchant point de l'Euphrate vers Babylone par la route directe, mais choisissant celle qui, plus facile, fournissait abondamment des vivres, des fourrages, et où les chaleurs étaient plus tolérables. »

Pline et Dion Cassius ajoutent seulement qu'il passa l'Euphrate sur des ponts soutenus par des

chaînes de fer tendues d'une rive à l'autre; ce qui prouve que les ponts de fil de fer sont une invention bien antérieure à notre siècle, et que les mêmes nécessités suscitent les mêmes idées dans les hommes de tous les âges.

X

L'historien moderne en est donc réduit aux conjectures sur la route suivie par l'armée d'Alexandre pour arriver à l'Euphrate, comme sur le point choisi par Annibal pour le passage des Alpes. Ce qu'il y a de plus probable, selon nous, après avoir parcouru les mêmes contrées et d'après la physionomie des sites des vallées et des eaux, c'est qu'après avoir débouché d'Égypte, après huit jours de marche dans les déserts d'El-Arich sur Gaza, Alexandre franchit le col de Jérusalem à Joppé, aujourd'hui Jaffa, qu'il descendit dans la vallée de Jéricho, qu'il remonta par la vallée du Jourdain jusqu'aux collines les plus inclinées de l'Anti-Liban, qui le menèrent, par de riches pentes fertiles et bien arrosées, à Damas, et que, de Damas, laissant à sa droite l'im-

mense désert sans eau qui menait, par une route courte, mais impraticable pour une armée, à Babylone, il se détourna sur sa gauche et s'enfonça lentement dans le pays très-peuplé de l'Arménie, dont il revint, par sa droite, à l'Euphrate à la hauteur d'Arbelles, aujourd'hui Arbil, pour y reprendre, plus à droite encore, la direction de Babylone.

La géographie et les convenances militaires pour une grande armée ne donnent pas d'autre itinéraire probable de l'expédition. Alexandre, cependant, aurait pu encore remonter toute la côte de Syrie jusqu'à la hauteur d'Antioche, suivre l'Oronte, traverser Alep, et passer l'Euphrate à Bir, d'où il aurait côtoyé ce fleuve en se rapprochant de la Perse. Mais cette route aurait été plus lente et moins militaire que celle du Jourdain. Les traditions populaires de l'Arménie, quoique très-confuses et très-obscures, concordent avec notre opinion sur l'itinéraire d'Alexandre.

XI

Quant aux dispositions militaires de Darius pour la défense de ce qui lui restait d'empire, elles sont parfaitement intelligibles encore aujourd'hui. Elles paraissent conformes à tout ce que la stratégie la plus consommée commanderait à un général moderne dans les mêmes circonstances de lieux et de nombre.

Darius, en effet, vaincu dans son plus habile lieutenant, Memnon, sur le Granique, vaincu dans sa personne même à Issus, n'ayant pu rallier son armée ni à Damas, ni sur l'Euphrate, dépossédé de la Syrie tout entière, de l'Égypte, de toute la partie peuplée de la Mésopotamie, inférieur en tactique, en armes et en courage de troupes, supérieur en nombre seulement, Darius ne pouvait, sans témérité, aller au-devant d'Alexandre, son ennemi, loin de la Perse, dans des défilés de montagnes où le nombre lui aurait été inutile, où sa cavalerie n'aurait été d'aucun service, où les vivres mêmes auraient manqué à la multitude de ses soldats. Il devait attendre, sur son propre

terrain, rapproché de ses capitales, à portée de ses renforts, approvisionné par ses greniers, qu'Alexandre, contraint ainsi à une route en avant de soixante jours à travers des pays arides, s'épuisât par une marche autant que par une bataille.

La position qu'il avait prise par toutes ces considérations à Arbelles était inspirée par la géographie même de son vaste empire. Il était couvert au loin sur sa gauche par les déserts de Mésopotamie qu'aucun corps ennemi ne pouvait franchir, à droite par les montagnes de Médie, en face par l'Euphrate. Il couvrait ainsi lui-même Babylone et Persépolis, ses deux capitales derrière lui ; en cas de revers, il pouvait se réfugier et se renfermer pour traiter dans leurs remparts ; enfin, en cas de déroute complète et irrémédiable, il avait pour dernier refuge et pour dernière citadelle inexpugnable, derrière Persépolis, les montagnes et les défilés presque inaccessibles de l'Hyrcanie et les forêts qui bordent, du côté de la Perse, la mer Caspienne.

On pourrait s'étonner seulement qu'il n'attendit pas Alexandre en avant de l'Euphrate au lieu de l'attendre derrière ce fleuve ; mais trois

motifs très-militaires paraissent l'avoir décidé à laisser l'Euphrate entre Alexandre et lui.

Le premier de ces motifs est qu'en cas de défaite l'Euphrate lui aurait coupé la retraite vers Babylone, et que la multitude de ses troupes aurait péri dans la fuite en cherchant à repasser l'Euphrate.

Le second, c'est qu'il pouvait faire disputer par ses avant-gardes le passage de l'Euphrate à Alexandre, et qu'un passage de fleuve en face de l'ennemi est toujours une opération périlleuse, où l'agresseur perd une partie de ses forces.

Le troisième enfin et le plus vraisemblable est que les bords de l'Euphrate, du côté de l'Arménie, sont un pays accidenté et montueux, qui offre peu de champs de bataille à une nombreuse cavalerie, tandis que le côté du fleuve où campait Darius, non loin d'Arbelles, était disposé par la nature pour un vaste déploiement de chevaux, de charriots de guerre et d'éléphants. C'étaient les trois armes principales des Perses.

Ainsi s'explique et se justifie la position militaire prise par Darius dans la plaine d'Arbelles.

XII

Alexandre cependant, par l'extrême prudence qu'il savait associer à l'extrême audace, avait trompé l'espérance de Darius en s'avançant vers l'Euphrate et en traversant ce fleuve sur des ponts de fer. Il avait marché à travers des pays rudes, il est vrai, mais abondants en fourrages et en vivres pour ses chevaux et pour ses soldats. Il avait mesuré ses pas, non sur son impatience de vaincre encore, mais sur les pas des nombreux renforts qui lui arrivaient continuellement par petites bandes de Macédoine, de Thrace, de Cilicie et de Grèce; en sorte qu'au lieu de se décimer en chemin par les fatigues d'une si longue marche il se recrutait d'hommes aguerris et d'excellents chevaux d'Arabie en avançant. Antipater d'un côté, Harpale de l'autre, ses gouverneurs d'Égypte, ses satrapes de Phrygie et de Cilicie, rivalisaient de zèle pour lui envoyer tous les jours les recrues, les armes, les vivres, la solde de ses soldats. Son armée, ainsi ménagée et ravitaillée à chaque étape, était plus forte et

plus reposée en arrivant sur l'Euphrate qu'en quittant l'Égypte.

Ce sont ces qualités de grand administrateur d'armée et de pays conquis qui donnent le secret de ses conquêtes et qui n'ont pas été assez remarquées par les historiens de tous les temps. Ce sont aussi ces prévoyances d'Alexandre qui expliquent la lenteur de ses opérations militaires et qui lui font consommer dix années de sa vie à une campagne qui ne demandait pas plus de quatre ou cinq ans à un général moins soigneux des moyens de vaincre.

On voit bien dans Diodore, dans Aristobule, dans Plutarque, dans Appien, que Darius fit disputer légèrement le terrain sur les deux rives de l'Euphrate par un de ses généraux, nommé Mazée, sans doute élève et lieutenant de Memnon, que Darius avait eu le malheur de perdre; mais les combats superficiels de ce Mazée furent des reconnaissances plutôt que des batailles. Il se replia promptement de l'autre côté de l'Euphrate, et le petit nombre de troupes que les historiens lui donnent ne dépasse pas douze mille hommes. Ce petit nombre de Perses commandés par Mazée est tellement disproportionné à la multitude in-

nombrable que Quinte-Curce, Diodore, Appien lui-même attribuent à l'armée de Darius à Arbelles, que les historiens réfléchis peuvent légitimement douter de la réalité de ces masses d'hommes en mouvement autour du roi de Perse.

XIII

Ce fut en chassant devant lui ces avant-gardes fugitives des Perses qu'Alexandre apprit la mort inattendue de Statira, femme de Darius, qu'il conduisait à la suite de son armée. Le récit naïf et pathétique de cet événement dans l'historien latin est trop justement célèbre pour qu'on ose l'altérer en y touchant; ces scènes de sensibilité humaine sont celles où le grand écrivain rivalise Homère et n'a point d'égal ni parmi les anciens ni parmi les modernes.

« Pendant la marche, dit-il, un eunuque d'entre les captifs qui accompagnaient la femme de Darius lui vint dire qu'elle tirait à sa fin et que peut-être elle n'était plus en vie. Cette princesse, accablée d'ennuis et du travail conti-

nuel du chemin, était tombée évanouie entre les bras de la reine sa belle-mère et de ses filles, et bientôt après avait rendu l'esprit. Il en reçut la nouvelle en même temps, dont le roi, vivement touché, ne témoigna pas moins de sentiment que si on lui eût annoncé la mort de sa mère, et, versant des larmes autant qu'aurait pu faire Darius, s'en alla au pavillon où était Sisygambis, assise auprès du corps. Ce fut là que sa douleur se renouvela quand il vit cette vénérable princesse couchée par terre, en qui ce dernier malheur rappelait le souvenir de tous ses malheurs passés. Elle avait auprès d'elle ses petites-filles, qui lui étaient à la vérité d'un grand soulagement dans leur affection extrême, mais qui attendaient aussi d'elle réciproquement toute leur consolation. Elle voyait devant ses yeux son petit-fils, jeune enfant, d'autant plus misérable qu'il ne sentait pas encore la misère dont le plus grand faix retombait sur lui.

« On eût dit qu'Alexandre pleurait au milieu des siens, et qu'il était là plutôt pour se consoler lui-même que pour consoler les autres. En effet il s'abstint tout ce jour-là de manger, et fit faire à cette princesse des funérailles où

toutes les cérémonies des Perses furent observées avec une magnificence vraiment royale ; en quoi, certes, il a mérité qu'encore aujourd'hui on rende à sa mémoire l'honneur qui lui est dû, et qu'on lui fasse recueillir le fruit de sa grande continence et de son extraordinaire bonté. Il ne l'avait vue en tout qu'une seule fois, qui fut le jour qu'elle fut faite prisonnière ; et encore ne fut-ce pas elle qu'il alla voir, mais la mère de Darius : tellement qu'on peut dire que cette beauté si excellente et si rare ne fut pas un attrait de volupté pour ce prince, mais plutôt une matière de gloire et un sujet de faire éclater davantage sa vertu.

Dans le trouble et l'affliction où cette perte avait plongé tout le monde, un des eunuques de la reine, nommé Tyristès, trouva moyen de se dérober par une porte qui, pour n'être pas du côté des ennemis, était gardée avec moins de soins que les autres, et se rendit au camp de Darius. Là, étant recueilli par les gardes, il fut mené tout en pleurs et ses habits déchirés à la tente de roi, qui ne l'eut pas si tôt aperçu que, frappé de plusieurs appréhensions à la fois, sans savoir ce qu'il devait plutôt craindre : « Ton vi-

sage, dit-il, mon ami, m'annonce quelque étrange désastre; mais, je te prie, ne me déguise rien, et ne pense pas m'épargner pour me voir affligé; car j'ai appris à être malheureux, et c'est bien souvent une espèce de consolation aux misérables de savoir jusqu'où va leur misère. Je me défie d'une chose que je n'ose dire. Ne serait-ce point que tu m'apportes la nouvelle des indignités que les miens ont reçues dans la prison? ce qui me serait plus sensible et à eux aussi, comme je crois, que tous les supplices du monde. — Tant s'en faut, Seigneur, lui répondit Tyristès, qu'il n'y a sorte d'honneurs et de respects que des sujets naturels puissent rendre à leur reine qui ne leur aient été rendus par le vainqueur; mais la reine votre femme n'est plus au monde. »

« Incontinent vous eussiez ouï par tout le camp, non pas des gémissements, mais des cris et des hurlements effroyables; et Darius ne mit point en doute qu'elle n'eût été tuée pour n'avoir pas voulu souffrir l'approche et l'attentat fait à sa pudicité; si bien que, forcené de douleur, il s'écria : « Eh! que t'ai-je donc fait, Alexandre, ou qu'ai-je fait aux tiens, pour en prendre une

si cruelle vengeance? Tu me hais et tu me persécutes à tort; mais je veux que tu aies tous les sujets du monde de me faire la guerre: fallait-il pour cela t'attaquer aux femmes? » Là-dessus Tyristès se mit à jurer par les dieux du pays « qu'il ne lui avait été fait aucun traitement qui fût indigne d'elle; qu'au contraire Alexandre l'avait honorée de ses larmes et n'en avait pas moins répandu que lui, qui était son mari. » Mais ce discours fait à un homme éperdument amoureux de sa femme lui donna d'autres pensées, et lui remplit l'esprit de soupçons et de jalousie, s'imaginant que de si cuisants regrets pour une captive ne pouvaient procéder que des grandes privautés et de l'étroite communication qu'ils avaient eu ensemble. Tirant donc à part l'eunuque, et alors ne pleurant plus, mais soupirant, il lui dit: « Vois-tu, Tyristès, il n'est plus question ici de mentir; si tu ne me confesses la vérité, les tourments m'en feront la raison; mais n'en venons point là, je t'en prie, et, s'il te reste encore quelque respect pour ton roi, dis-moi, je t'en conjure, si Alexandre, et comme jeune et comme victorieux, n'aurait point tenté ce que je désire savoir et ce que j'ai honte de deman-

der? » Sur cela Tyristès offre son corps à la torture, et, avec des serments et des exécrations horribles, appelle les dieux à témoin qu'il ne s'était rien passé entre Alexandre et la reine qui ne fût plein d'honneur et de vertu.

« Enfin Darius, ayant ajouté foi aux paroles de l'eunuque, se couvrit le visage et fut un long espace de temps à pleurer; et, comme les larmes lui tombaient encore des yeux, ayant tiré sa robe de dessus sa tête, et levant les mains au ciel, il fit cette prière : « Dieux protecteurs de la couronne des Perses, je vous demande premièrement cette grâce qu'il vous plaise me rétablir dans mon trône; mais si, les destinées en ont autrement ordonné et que ce soit fait de moi, au moins ne permettez pas que l'empire de l'Asie tombe en d'autres mains qu'en celles d'un si juste ennemi et d'un si sage vainqueur! »

« C'est pourquoi, bien qu'il eût déjà par deux fois demandé la paix sans la pouvoir obtenir et qu'il eût tourné toutes ses pensées à la guerre, si est-ce que, vaincu par la bonté de son ennemi, il envoya dix des principaux de ses parents pour lui proposer de nouvelles conditions. Alexandre, ayant assemblé son conseil et fait in-

troduire les ambassadeurs, le plus ancien d'entre eux commença à dire :

« Seigneur, ce n'est ni la force ni la nécessité qui contraint Darius de vous demander aujourd'hui la paix la troisième fois : votre justice et votre continence, je le proteste, sont les seuls motifs qui l'y portent. Il ne s'est aperçu de la captivité de sa femme et de ses enfants que par leur seule absence. Vous n'avez pas eu moindre recommandation l'honneur de ces jeunes princesses que si vous étiez leur propre père. Vous les appelez reines et leur laissez tout l'éclat de leur première fortune. Je vois même sur votre visage le même deuil que sur celui de Darius quand nous prîmes congé de lui; et toutefois il pleure sa femme, et vous ne pleurez que celle de votre ennemi, qui vous aurait déjà sur les bras si le soin de sa sépulture ne vous avait arrêté. Quelle merveille donc qu'il recherche encore de paix un prince qui lui témoigne tant de bonne volonté? et à quels propos la guerre entre ceux qui ont éteint toute haine? Autrefois il avait assigné les bornes de votre empire à la rivière d'Halis, frontière de la Lydie; mais aujourd'hui il vous donne sa fille en mariage, avec toutes les terres qui sont entre

l'Hellespont et l'Euphrate. Outre cela il vous laisse son fils Ochus, et consent que vous le gardiez pour otage de sa foi et de son amitié, à condition que vous lui rendiez sa mère et ses deux filles, pour la rançon desquelles il vous prie d'accepter trente mille talents d'or.

« Au reste, si ce n'était que je connais votre modération, je n'oserais vous dire que voici le temps et la conjoncture où vous ne devriez pas seulement accorder la paix, mais la rechercher. Considérez ce que vous laissez derrière vous et ce qui vous reste à conquérir. Souvenez-vous qu'un trop grand empire est un dangereux fardeau, et que c'est une erreur de penser étreindre plus qu'on ne peut embrasser. Ne voyez-vous pas ces grands corps de navires, comme ils sont malaisés à gouverner? Et d'où sont venues à Darius toutes les pertes qu'il a faites, que de ses richesses excessives, qui traînent après soi les grandes ruines? Il y a des choses qu'il n'est pas si aisé de conserver que d'acquérir; et combien est-il plus naturel et plus ordinaire à nos mains de prendre que de retenir? Enfin ces puissances si vastes sont sujettes à se voir retranchées, et il n'est pas

jusqu'à la mort de la femme de Darius qui ne vous en avertisse; car, votre clémence ayant perdu en elle un si beau moyen de s'exercer, il s'en faut déjà cela qu'elle n'ait autant de pouvoir qu'elle en a eu. »

Alexandre, ayant fait sortir les ambassadeurs, demanda les avis. On fut longtemps que personne n'osait dire mot, ne sachant où l'inclination du roi se portait. Mais enfin Parménion, rompant le silence, dit « que ç'avait été son sentiment, dès le temps qu'il était à Damas, qu'on eût rendu les prisonniers à ceux qui les voulaient racheter, vu qu'il se pouvait faire un grand fonds de ce qu'on en eût tiré, et qu'étant d'ailleurs en grand nombre ils occupaient beaucoup de braves hommes dignes d'un meilleur emploi; qu'encore maintenant il était d'opinion plus que jamais que le roi ne marchandât point à se défaire d'une vieille femme et de deux jeunes filles qui n'étaient, à les bien nommer, qu'un vrai embarras d'armée et de chemins, pour mettre trente mille talents dans ses coffres; qu'il considérât que, sans tirer l'épée, un si juste traité le rendait maître d'un des plus beaux royaumes du monde, et qu'alors il pour-

rait se vanter que jamais homme avant lui n'avait possédé tout ce qui est entre l'Iser et l'Euphrate, ni des provinces si éloignées l'une de l'autre ; qu'après cela, s'il en était cru, il tournerait les yeux vers la Macédoine plutôt que du côté de la Bactriane ni des Indes. »

« Ce discours déplut au roi, qui, prenant aussitôt la parole : « Et moi aussi, dit-il, je préférerais l'argent à la gloire si j'étais Parménion ; mais, étant Alexandre, je ne crains pas de devenir pauvre; et, si je ne me trompe, je suis roi, et non pas marchand, car je n'ai rien à vendre, et moins ma fortune que toute autre chose. Mais, si l'on juge à propos de rendre les prisonniers, il sera bien plus honorable et de meilleure grâce de les donner en pur don que d'en recevoir de l'argent. »

Puis, ayant fait rentrer les ambassadeurs, il leur fit un discours ou plutôt l'historien lui prête une harangue plus digne d'un rhéteur que d'un roi. Alexandre, qui ne pensait pas comme Parménion, ne déclamait pas comme Quinte-Curce. Nous devons croire au sens, mais non aux paroles.

Quant à celles que tous les historiens attri-

buent à Parménion et quant à la réplique d'Alexandre à ce général, elles sont tellement dans le caractère de ces deux interlocuteurs qu'on ne peut douter de leur authenticité. Parménion, qui n'était pas dans le secret du plan d'empire persan rêvé par son jeune roi, devait s'étonner de cette obstination à refuser des trésors utiles à l'armée et à la Macédoine en rançon de misérables et inutiles captives. Alexandre, qui songeait à leur emprunter le droit de leur sang au trône de Perse et à la vénération des Perses, devait les refuser à Darius ou ne les échanger que contre une abdication.

Il fit à l'infortuné Statira des funérailles d'un fils plutôt que celles d'un vainqueur à sa captive.

LIVRE V.

LIVRE V.

I

Si l'on veut ici sortir du drame et entrer dans la vérité de l'histoire, il faut abandonner Quinte-Curce, Plutarque, Callisthène, et se rapprocher d'Arrien, qui paraît avoir écrit la batailles d'Arbelles sur les documents plus précis de Cléobule, témoin du combat. Les judicieuses observations de Sainte-Croix, dans son examen critique des historiens d'Alexandre, s'en réfèrent comme nous à Arrien, sans toutefois adopter aveuglément ses assertions sur le nombre des troupes qui composaient les deux armées.

« Mazée, dit Sainte-Croix, envoyé par Darius pour défendre le passage de l'Euphrate, abandonna son poste, et se retira en dévastant le pays, qui aurait pu fournir des vivres aux troupes macédoniennes. Quatre jours après qu'Alexandre eut passé sans résistance l'Euphrate et le Tigre, ce prince découvrit un corps de cavalerie; il se mit à sa poursuite et fit plusieurs prisonniers, qui lui apprirent que Darius était campé dans une grande plaine, sur la rivière de Boumade, près de Gangamèle. Quatre jours de repos délassèrent de leurs fatigues les soldats macédoniens, qui se remirent en marche, et arrivèrent dans un lieu qui n'était éloigné que de soixante stades du camp des Perses. » Ces détails, que nous fournit Arrien, sont très-propres à nous démontrer l'inexactitude de ceux de Diodore.

Ce dernier historien rapporte que Mazée fut détaché pour défendre le passage du fleuve. Quel était ce fleuve? Sans doute l'Euphrate, que Diodore ne nomme point. L'armée macédonienne passe ce fleuve; Alexandre la conduit le lendemain à l'ennemi et campe en sa présence. La suite de la narration de l'auteur pourrait

faire croire que les deux armées en vinrent aux mains deux jours après le passage de l'Euphrate, que Diodore peut avoir pris pour celui du Tigre. Ses fautes deviennent, par cette conjecture, moins grossières, mais le nombre n'en est pas diminué.

La plupart des historiens s'accordent à faire monter l'armée de Darius à plus d'un million d'hommes, calcul qui n'est pas hors de vraisemblance, car presque toutes les nations, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux extrémités de l'Orient, avaient envoyé de puissants secours à Darius. On doit observer que plusieurs peuples de l'Asie avaient coutume d'emmener avec eux à la guerre leurs femmes et leurs enfants, que le luxe des Perses traînait à sa suite une foule de gens inutiles. Si l'on fait encore quelque attention à cette nuée de barbares qui envahirent de toutes parts l'empire romain à différentes époques, et aux nombreuses hordes tartares qui se sont emparées plusieurs fois de l'Asie, on concevra que cette partie du monde a pu fournir cette multitude d'hommes qui combattit sous les drapeaux de Darius, dans les plaines d'Assyrie. Quelque vaste que fût celle d'Arbelles, elle ne suffit pas

pour contenir de front toute l'infanterie de l'armée de Darius. Il fut obligé de mettre derrière son corps de bataille les troupes entières de plusieurs nations, ce qui ne fit qu'y augmenter la confusion. Alexandre n'avait, selon Arrien, qu'une armée de quarante mille hommes d'infanterie et sept mille de cavalerie à opposer à toute cette multitude armée; mais il est assez évident, par le dénombrement et l'emploi des différents corps des troupes macédoniennes le jour de la bataille, que cet historien s'est trompé dans son calcul. Peut-être que, l'ayant exprimé en lettres numériques, il s'y sera d'abord glissé quelque altération, et qu'ensuite ses copistes auront été par là induits en erreur, lorsqu'ils se seront déterminés à les rendre par des noms de nombre. Il est encore possible que ces noms aient été changés par quelque méprise. Quoi qu'il en soit, les autres historiens ne nous fournisent aucun moyen de rectifier ici le calcul fautif d'Arrien.

Cela dit, ouvrons Arrien; car la bataille d'Arbelles dans Plutarque et dans Quinte-Curce est un chant d'Homère : c'est une page d'histoire que nous recherchons.

Le dénombrement de l'armée des Perses, dans cet historien, est conforme aux contingents des nombreuses satrapies, royaumes ou provinces qui recrutaient d'armes différentes les arméesde la monarchie de Darius. « On y comptait, dit-il, les Indiens auxiliaires, peuples voisins de la Bactriane ; ceux même de la Bactriane et de la Sogdiane, conduits par leur satrape Bessus ; et les Saques, famille des Scythes de l'Asie, indépendants, mais alliés de Darius, tous archers à cheval sous le commandement de Mabacès.

« Barsaétés, satrape des Arachotes, amenait avec eux les Indiens montagnards. Satibarzanes commandait les Ariens ; Phrataphernes, la cavalerie des Parthes, des Hircaniens et des Topyriens ; Atropatès, les Mèdes joints aux Cadusiens, aux Albaniens et aux Sacesiniens.

« Les habitants des bords de la mer Rouge étaient conduits par Orontobatès, Ariobarzanes et Orxinès ; les Susiens, les Uxiens, par Oxatre ; les Babyloniens, les Sitaciniens et les Cariens, par Bupare ; les Arméniens, par Oronte et Mithranstes ; les Cappadociens, par Ariacès ; ceux de la Cœlo-Syrie et de la Mésopotamie, par Mazée.

« On élevait le nombre des fantassins à un million ; celui des cavaliers, à quarante mille ; celui des chars armés de faux, à deux cents. Il y avait peu d'éléphants ; on en comptait quinze, amenés des contrées en deçà de l'Indus.

« Darius vint camper avec toutes ces troupes dans la plaine de Gangamèle, près du fleuve Boumade, à six cents stades de la ville d'Arbelles, en rase campagne. Il avait eu le soin de faire aplanir toutes les inégalités du terrain qui auraient pu empêcher la manœuvre des chars ou de la cavalerie. En effet ses courtisans attribuaient la défaite d'Issus à la difficulté des lieux ; Darius les crut facilement. »

« Alexandre, ajoute Arrien, passe le fleuve sans autre obstacle que la rapidité de son courant, et campe sur la rive ; puis il décampe, traverse l'Assyrie, ayant le Tigre à sa droite, les montagnes des Gordiens à sa gauche. »

Après quatre marches dans la plaine d'Assyrie, des coureurs annoncent que l'on découvre dans la campagne la cavalerie de l'ennemi, dont ils n'ont pu reconnaître le nombre.

« Alexandre dispose son ordre de bataille ; de nouvelles reconnaissances arrivent à toutes

brides, et rapportent que ce qu'on a pris pour la cavalerie ennemie n'est qu'un détachement de mille hommes.

« Prenant alors avec lui l'Agéma, une compagnie des Hétaires et l'avant-garde légère des Péones, il se porte à leur rencontre, en donnant ordre à son armée de le suivre au petit pas.

« A l'approche d'Alexandre la cavalerie persane se débande; il les presse; un grand nombre échappent; plusieurs, mal servis par leurs chevaux, sont tués; d'autres sont faits prisonniers, et l'on apprend d'eux que Darius n'est pas loin avec une puissante armée. »

Sur la nouvelle de l'approche d'Alexandre, Darius se prépare au combat; Alexandre s'avance en ordre de bataille. Les armées n'étaient éloignées que de deux lieues l'une de l'autre et ne se découvraient point encore; en effet, elles étaient séparées par des hauteurs. Dès qu'Alexandre y fut arrivé, apercevant les Perses, il fait halte, et, rassemblant les Hétaires, les chefs de l'armée et les commandants des troupes macédoniennes et étrangères, il mit en délibération s'il ferait donner de suite la phalange sur l'ennemi, ce qui était l'avis du plus grand

nombre, ou s'il camperait dans cet endroit, selon le conseil de Parménion; qu'alors on reconnaîtrait les lieux et les environs, les embuscades ou les piéges cachés, les dispositions et l'ordonnance de l'ennemi. L'avis de Parménion l'emporta; l'armée campa en ordre de bataille.

Alexandre, prenant avec lui les troupes légères et la cavalerie des Hétaires, fait la reconnaissance des lieux qui devaient être le théâtre du combat.

II

Après son retour au camp, il rassemble de nouveau le conseil : « Braves guerriers, je n'enflammerai point votre courage par des discours; vos propres exploits vous parlent assez haut. Allez! dites seulement aux soldats qu'il ne s'agit plus ici de la conquête de la Cœlo-Syrie, de la Phénicie ou de l'Égypte, mais de l'empire de l'Asie, à qui cette journée doit donner un maître. Ce peu de mots suffit à des héros éprouvés. Souvenez-vous seulement d'observer l'ordre déterminé; gardez le silence tant qu'il sera néces-

saire, et qu'on ne pousse un cri général que dans le moment décisif. Soyez attentifs à recevoir l'ordre et prompts à l'exécuter. Que chacun sache qu'il est responsable d'un succès qu'il peut assurer, que la négligence seule fait perdre! »

Cet ordre du jour, simple, bref, substantiel, dont chaque parole va au but, est bien plus selon le génie d'un général, entendu à demi-mot de ses officiers et de ses soldats, que les harangues homériques ou athéniennes prêtées par les historiens grecs à Alexandre. Alexandre savait parler sans doute puisque les mœurs de la Macédoine comportaient les délibérations publiques, puisque la nature l'avait doué d'éloquence et puisque Aristote lui avait enseigné la rhétorique ; mais il était dans un de ces moments où l'on se préoccupe des actes et non des paroles.

Cléobule, qui écrivait de souvenir, avait fourni cette harangue militaire et authentique à Arrien.

Tous les historiens de l'expédition militaire ou écrivains de Mémoires s'accordent sur un incident qui précéda l'adoption du plan de bataille dans le camp des Macédoniens et des Grecs. Parménion, disent-ils, avec sa prudence

ordinaire, mesurant de l'œil la multitude de Darius et le petit nombre des soldats d'Alexandre, fut d'avis de suppléer au nombre par la surprise et de livrer à Darius une bataille de nuit. — « Je ne veux pas dérober la victoire, répondit héroïquement Alexandre; je veux la remporter loyalement et en plein soleil! » L'héroïsme en apparence un peu fanfaron de cette réponse n'était en réalité qu'une prudence bien supérieure à celle de Parménion. La nuit aurait enlevé à Alexandre tout l'avantage de ces inspirations soudaines et de ces changements opportuns de manœuvres qui sont le bénéfice du génie dans les grands généraux. Au lieu d'avoir Alexandre pour général, l'armée macédonienne aurait été commandée par le hasard au sein des ténèbres. Les braves n'auraient eu pour témoin de leurs exploits que l'obscurité, les lâches auraient dérobé leur lâcheté sous le manteau de la nuit. En supposant même la victoire, Darius n'aurait été ni humilié, ni dépopularisé dans son empire par une défaite qui n'aurait été, aux yeux de ses sujets, qu'une surprise nocturne. On ne conçoit guère un conseil si indigne d'un véritable homme de guerre

dans la bouche d'un général aussi renommé que Parménion, à moins d'attribuer, comme le font la plupart des écrivains grecs de la campagne, à une mauvaise envie secrète contre Alexandre, l'avis insidieux de Parménion. Mais cette insinuation des écrivains, partisans vendus d'Alexandre, est elle-même peu probable. En cas de défaite, Parménion n'eût pas été moins perdu que son jeune rival. Il est donc plus naturel et par là même plus vrai d'attribuer ce mauvais conseil de Parménion à un défaut d'intelligence, ou plutôt encore à un penchant à l'opposition et à la contradiction habituel à ce vieux général, et qui n'est qu'une forme de la vanité dans les délibérations. C'est ainsi qu'on a vu des lieutenants de César murmurer constamment contre les improvisations rapides de son génie dans ses campagnes d'Espagne, d'Italie et surtout d'Épire. C'est ainsi qu'on voit des lieutenants ou des rivaux de Napoléon, tels que Moreau en Allemagne, Davoust, Saint-Cyr en Russie, opposer presque toujours leur expérience grondeuse aux éclairs de génie et quelquefois aux témérités insensées de leur chef, naguère leur égal.

Il n'est pas cependant impossible que Parménion, lassé d'une campagne sans terme et commençant à soupçonner une ambition tout asiatique dans Alexandre, n'ait désiré secrètement un revers qui serait une leçon ou une punition pour son jeune roi. Parménion, en réservant, comme on l'en a accusé depuis, le noyau de troupes macédoniennes qu'il commandait personnellement, pouvait échapper à la défaite, rêver une seconde retraite des dix-mille, et devenir ainsi, aux yeux de la Grèce, le sauveur de ses enfants et peut-être le roi des Macédoniens. La vraie critique, dans cette balance des opinions sur la conduite de Parménion à Arbelles et ensuite en Perse, commande de ne pas trop accuser, mais aussi de ne pas trop disculper ce lieutenant évidemment jaloux de son maître. Il y a bien des abîmes dans le cœur des hommes ordinaires, il y en a bien plus dans le cœur des ambitieux. Callisthène, suivi en cela par Plutarque, n'hésite pas à accuser Parménion ou de vieillesse ou de perfidie dans cette campagne.

III

Darius, intimidé par son premier revers à Issus, montra dans toute sa tactique cette terreur de l'ennemi qui communique son frisson aux troupes qu'on commande. Craignant une attaque nocturne et n'osant cependant se fortifier dans son camp pour ne pas témoigner sa crainte, il tint son innombrable armée debout et sous les armes pendant toute la nuit qui précéda la bataille. Cette longue veille, pleine d'alarmes, fatigua d'avance le corps et l'âme de son armée. Son plan de bataille, retrouvé écrit dans sa tente et conservé par Aristobule, était cependant d'un homme de guerre expérimenté. L'incohérence de ses manœuvres à Issus lui avait profité.

A la gauche la cavalerie de la Bactriane avec les Dahes et les Arachotes; près d'eux la cavalerie et l'infanterie persane confondues. Les Perses, appuyés sur les Susiens, les Susiens sur les Cadusiens, s'étendaient depuis la pointe de l'aile gauche jusqu'au milieu du corps de bataille.

A la droite, les Cœlo-Syriens et les habitants de la Mésopotamie, soutenus par les Mèdes; ensuite les Parthes et les Saques; enfin les Topyriens et les Hircaniens touchant aux Albaniens et aux Sacesiniens, qui venaient rejoindre le centre, où Darius paraissait au milieu de sa famille et des nobles de son empire, entouré des Indiens, des Cariens anapastes et des archers Mardes.

Les Uxiens, les Babyloniens, les Sitaciniens et les habitants des bords de la mer Rouge étaient rangés derrière sur une seconde ligne.

Darius avait protégé son aile gauche, en face de la droite d'Alexandre, par la cavalerie scythe, mille Bactriens et cent chars armés de faux. Cinquante autres et la cavalerie de l'Arménie et de la Cappadoce étaient au-devant de l'aile droite. Un pareil nombre de chars armés de faux et les éléphants couvraient le centre, où Darius avait encore rassemblé autour de lui l'infanterie grecque à sa solde, la seule qu'il pût opposer à la phalange macédonienne.

Les dispositions d'Alexandre répondirent, par leur précision et par l'habile mélange des corps dont son armée était déjà composée, à la gran-

deur de la journée; elles furent toutes prises et exécutées dans la soirée du jour qui devait décider de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Ces dispositions, relevées avec le soin minutieux de M. Thiers dans les énumérations de troupes de son héros, Napoléon, nous sont conservées par Cléobule. On y voit jusqu'aux moindres groupes de l'armée d'Alexandre et jusqu'aux noms de ses moindres commandants. Il est curieux de voir ces groupes et ces noms sortir, après vingt-trois siècles, de cette mêlée d'hommes et de la poussière de ce champ de bataille, chacun avec son rayon ou avec son étincelle de gloire sur sa cendre. L'histoire est ainsi une exhumation de héros.

Alexandre disposa son armée dans l'ordre suivant : sa droite était composée de la cavalerie des Hétaires; au premier rang la compagnie Royale, sous les ordres de Clitus; ensuite celles de Glaucias, d'Ariston, de Sopolide, d'Héraclite, de Démétrius, de Méléagre, et enfin d'Hégéloque. Philotas eut le commandement général de cette cavalerie. Elle était appuyée sur l'infanterie, formée de la phalange macédonienne; on y distinguait l'Agéma; les Hypaspistes, conduits par

Nicanor ; les bataillons de Canus, de Perdiccas, de Méléagre, de Polisperchon, d'Angutas, qui, envoyé en Macédoine pour des recrues, avait été remplacé alors par Simias.

A la gauche de la phalange, la troupe de Tratérus. Il commandait toute l'infanterie de cette aile, et Parménion en dirigeait toute la cavalerie, composée des alliés sous les ordres d'Érigius et des chevaux thessaliens sous ceux de Philippe. Parménion avait autour de lui l'élite thessalienne, les Pharsaliens.

Tel était le front de la bataille. Derrière s'étendait une seconde ligne mobile, dont les chefs avaient ordre de faire volte-face si les Perses tentaient d'envelopper l'armée; ils devaient étendre ou resserrer leur phalange au besoin.

A la droite, près les compagnies royales, étaient disposés la moitié des Argiens sous les ordres d'Attalus, ensuite les archers macédoniens sous ceux de Brisson, soutenus des vieilles bandes étrangères conduites par Cléandre. Devant les Argiens on avait jeté la cavalerie légère et les Péones, commandés par Arctès et Ariston, et en avant était la cavalerie étrangère sous Ménidas. Le front de l'aile droite était

couvert par l'autre moitié des Argiens, des hommes de traits et des frondeurs sous Balacre, en face des chars armés de faux. Ménidas et sa troupe eurent l'ordre de prendre l'ennemi en flanc, s'il cherchait à les tourner. Telle était la disposition de l'aile droite.

A la pointe de l'aile gauche, sur un front oblique, les Thraces de Sitalcès, la cavalerie alliée, conduite par Cæranus, et celle des Odrissiens, par Agathon; en avant, la cavalerie des étrangers à la solde, sous Andromaque; l'infanterie thracienne couvrait les bagages.

Toute l'armée d'Alexandre s'élevait, selon Arrien, à quarante-sept mille hommes, dont sept mille de cavalerie; mais ce nombre, qui était celui d'Issus, est évidemment très-inférieur à celui d'Arbelles. Bien qu'il eût laissé des poignées de Macédoniens et d'alliés en Asie Mineure et en Égypte, ses recrutements, favorisés partout par ses victoires, avaient élevé l'armée au moins à soixante ou quatre-vingt mille combattants.

La Thrace, pépinière de géants, sortes de machines de guerre vivantes, semblable à la Suisse de nos jours, la Cilicie, la Cœlo-Syrie, l'Ar-

ménie, pays barbares et belliqueux, n'avaient pas cessé de recruter et de grossir ses rangs. Un courant perpétuel et continu de Thessaliens, de Macédoniens, de Cappadociens, de Dalmates, de Juifs, de Cypriotes, lui amenait sans interruption tous les hommes avides d'aventures et de dépouilles de cette grande aventure de l'Europe et de cette grande dépouille de l'Asie.

IV

Excepté dans Quinte-Curce, qui invente plus qu'il ne raconte, le choc et les péripéties de la bataille sont infiniment moins éclairés par les historiens que les dispositions des deux armées. La confusion du combat et le vertige de la mêlée semblent s'être communiqués aux récits : concise et purement technique dans Arrien, elle est vague et inintelligible dans Plutarque, elle est imaginaire dans Quinte-Curce.

Alexandre, comme tous les hommes qui ont usé une grande activité dans les préparatifs d'une grande journée et qui ont besoin de se re-

tremper dans le repos avant une action nouvelle, dormit profondément jusqu'après l'aurore. Il n'avait rien laissé la veille à la fortune de ce que la prudence pouvait lui dérober. Il se fiait du reste à la fortune, véritable dieu des batailles.

« Quand Alexandre et ses généraux furent rentrés dans le camp, il se coucha sous sa tente, et l'on dit, raconte Plutarque, que, contre son habitude, il dormit le reste de la nuit d'un sommeil très-paisible et profond, de sorte que ses capitaines, s'étant assemblés à la pointe du jour devant son pavillon pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'était pas encore éveillé, et que d'eux-mêmes ils donnèrent aux troupes l'ordre de repartir. Après quoi, comme le temps pressait, Parménion, étant entré et s'étant approché de son lit, l'appela deux ou trois fois par son nom. Et l'ayant éveillé de cette manière, il lui demanda :

« Seigneur, comment se peut-il que vous dormiez si tard, comme si vous aviez déjà vaincu et que vous ne fussiez pas sur le point de donner la plus grande bataille dont on ait peut-être jamais ouï parler?

« Eh quoi! lui répondit Alexandre en souriant, ne trouves-tu pas que nous avons déjà vaincu, puisque nous sommes délivrés de la fatigue d'aller errant çà et là, et de poursuivre Darius fuyant dans de vastes campagnes toutes ruinées et qu'il brûle lui-même devant nous? » — Et non-seulement avant le combat, mais au plus fort de la mêlée et dans le plus grand danger, il se fit voir véritablement grand par la ferme assurance qu'il fit paraître et par le jugement qu'il conserva jusqu'à la fin. Car la victoire fut longtemps douteuse, et l'aile gauche, que commandait Parménion, fut enfoncée et plia enfin, la cavalerie bactriane étant venue fondre avec impétuosité sur les Macédoniens, et Mazée ayant détaché en même temps quelque trois mille chevaux pour aller par les derrières tomber sur le corps qui gardait les bagages et le camp. »

Parménion, étonné et troublé, envoie promptement à Alexandre lui dire que tout est perdu et ses bagages enlevés s'il n'y envoie un puissant secours du front de la bataille. Alexandre, qui, dans ce moment, venait de donner le signal de la

charge à son aile droite, qu'il commandait, ayant ouï ces nouvelles, dit à l'envoyé de Parménion :

« Va dire à Parménion qu'il n'est pas sage, qu'il raisonne très-mal ; et que le trouble où il est lui a fait oublier que, si nous remportons la victoire, nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi, et que si nous la perdons, nous ne devons nous mettre en peine ni de bagages, ni de prisonniers, mais penser seulement à bien vendre notre vie et à mourir glorieusement. »

Le roi, en envoyant cette réponse et cet ordre à Parménion, mit son casque, car il avait déjà mis dans sa tente le reste de son armure, qui était un sayon de Sicile, qu'on mettait avec une ceinture, et par-dessus une double cuirasse de lin bien piquée, qu'il avait gagnée à la bataille d'Issus. Son casque était de fer, mais plus brillant que l'argent le plus pur. C'était l'ouvrage de l'armurier Téophile. Le hausse-col était aussi de fer, mais tout semé de pierreries. Il avait une épée très-légère à la main et d'une trempe merveilleuse, que le roi des Citiens lui avait donnée et qu'il portait dans les combats, car il

aimait particulièrement à se servir de l'épée. Il portait une cotte d'armes qui s'attachait avec une agrafe d'un travail exquis et d'une magnificence fort au-dessus de celle du reste de son armure. C'était l'ouvrage de l'ancien Hélicon et un présent que la ville de Rhodes lui avait fait pour donner une marque publique de l'admiration qu'elle avait pour lui, et il s'en servait les jours de combat.

Pendant qu'il rangeait ses troupes en bataille et qu'il parcourait tous les rangs pour faire ses dispositions et donner ses ordres, il montait un autre cheval que Bucéphale, qu'il épargnait parce qu'il était déjà vieux ; mais dès qu'il n'était plus question que de combattre, on lui amenait Bucéphale, et il n'était pas plutôt dessus qu'il faisait donner le signal de la charge.

Plutarque, d'après Callisthène, confond ainsi le commencement avec la crise de la bataille, et s'amuse aux anecdotes et aux descriptions épiques avant de préciser l'événement.

L'événement se noua, se compliqua et se dénoua ainsi. On n'en a que la physionomie générale et quelques épisodes principaux, comme le

pillage du camp par la cavalerie des Perses. Les détails se sont perdus dans la contradiction des récits et dans l'anéantissement des Mémoires militaires de Cléobule, de Clitarque, de Ptolémée, d'Alexandre lui-même. Tout ce qui subsiste de réel est résumé plutôt que raconté dans Arrien.

Alexandre, qui commandait lui-même l'aile droite, son flanc le plus fort en cavalerie, attaqua le premier afin d'imprimer un élan plus irrésistible à son armée et un trouble plus irrémédiable aux Perses dès le commencement de la bataille. Peut-être aussi commençait-il à avoir quelque soupçon, juste ou injuste, non de trahison, mais de mollesse volontaire, dans le commandant de son aile gauche, Parménion. S'il en était ainsi, il importait à Alexandre de créer lui-même, du côté où il combattait, un courant de victoire qui entraînât ses propres lieutenants sur sa trace, même malgré eux. Il s'élança donc, suivi de ses chevaux thessaliens, de ses Hétaires, de sa garde personnelle et de ses Thraces, avec une impétuosité qui devait tout briser sous le choc. Mais il rencontra dans la

cavalerie robuste des Scythes au service de Darius une solidité qu'il n'attendait pas d'un corps asiatique. Ces hommes du Nord, devenus aujourd'hui la grande nation des Russes, étaient trempés, ainsi que leurs chevaux, dans les frimas et dans la vigueur du Nord. Le choc d'Alexandre les fait à peine fléchir sans les rompre.

V

Cependant, raconte l'historien militaire, ils soutiennent le choc avec courage, et, réunissant leurs forces, ils mettent l'ennemi en désordre. Alors les barbares font rouler contre Alexandre les chars armés de faux pour rompre sa phalange; mais leur espoir fut trompé. En effet, dès qu'ils s'ébranlaient, les Argiens et les frondeurs de Balacre faisaient pleuvoir sur les conducteurs une grêle de traits, les précipitaient des chars, saisissaient les rênes et tuaient les chevaux. Quelques-uns traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage suivant l'ordre d'Alexandre; ils ne reçurent et ne firent

aucun dommage; ils tombèrent au pouvoir des Hypaspistes et des Hippocomes, qui formaient la seconde ligne ou la réserve des Macédoniens.

Darius, à l'aspect de cette apparente dispersion des troupes de l'aile droite devant ses chariots de guerre, lance son armée entière, avec des cris terribles, sur tout le front de l'armée ennemie. Sa cavalerie persane et indienne se précipite comme un fleuve de fer et de poussière entre le centre et l'aile gauche, commandée par Parménion. Elle y ouvre une brèche aussi large que ses escadrons, et, laissant à l'infanterie persane le soin d'achever la victoire, elle pénètre jusque dans le camp désert d'Alexandre, renverse les tentes et s'empare d'avance des trophées et des dépouilles de la victoire. Les clameurs des valets de l'armée et des soldats laissés à la garde des tentes augmentent l'effroi dans le centre des Macédoniens, abandonné un moment à lui-même entre Alexandre, qui poursuit les Scythes, et Parménion, enveloppé de la nuée des Perses. On croit un instant la victoire indécise ou la bataille perdue. Les uns songent à la retraite, les autres se préparent à la mort. La longue

immobilité de Parménion laisse à la cavalerie persane le temps de saccager les bagages et de bouleverser le camp.

Alexandre, pendant cet ébranlement de son armée, qu'il ignore, presse la victoire où il est lui-même, bien sûr de la ramener où il n'est pas. Il couvre sa phalange de deux ailes de cavalerie reformée après les premières charges. Il marche droit à Darius, qui s'était avancé par la brèche de sa cavalerie entre Parménion et le centre des Macédoniens. Alexandre prend ainsi en flanc le centre presque victorieux et trop avancé des Persans ; il le brise en deux tronçons séparés par toute l'épaisseur de la phalange. Il le traverse à la tête des Hétaires et des Thessaliens; il tombe à travers ce centre rompu jusque sur les masses de cavalerie de l'aile droite des Persans, élite de Parthes, de Perses, d'Indiens, qui combattent en héros pour conserver leur première victoire. Le choc est terrible, mais court. Des milliers de Parthes et d'Indiens, tombent sous les escadrons d'Alexandre; soixante de ses plus intrépides compagnons roulent à ses pieds dans la poussière ; Héphestion, son favori, Conus et Mélida,

ses amis d'enfance, sont couverts de blessures et de sang à ses côtés. L'aile droite de Darius est saisie d'épouvante par cette double pression de Parménion d'un côté, d'Alexandre de l'autre; Alexandre, sans la poursuivre, la livre à son propre ébranlement. Il revient, avec la rapidité qui multiplie le nombre, sur lui-même. Il cherche Darius au centre. Ce prince infortuné était déjà entraîné loin du champ de bataille par les masses confuses et par le tourbillon de fugitifs de sa propre armée. Avant de songer à le poursuivre, Alexandre vole à son aile droite et la couvre, raffermi par les charges répétées de sa cavalerie thessalienne contre les Scythes. Ces Scythes eux-mêmes, se voyant découverts par la retraite de Darius, s'abandonnent à la rapidité de leurs chevaux. Le champ de bataille, au centre et à droite, est vide en un instant de Perses et jonché de leurs cadavres, de leurs éléphants, de leurs chariots de guerre, renversés sur leurs conducteurs expirants.

L'avis de Parménion, qui demandait du secours pour l'aile gauche en prévenant Alexandre de l'irruption des ennemis dans le camp,

avait ainsi décidé une victoire plus prompte. L'extrémité du péril avait inspiré au jeune héros de revenir à son aile gauche et de fendre le centre de Darius. Parménion, ainsi secouru, avait fondu à son tour, mais tardivement, sur les Perses en possession du camp, et les avait immolés en masse sur leur proie. La faute était réparée, la victoire achevée avant le milieu du jour. Alexandre, à la tête de sa seconde ligne, de sa réserve et de sa cavalerie légère, poursuivait Darius à travers la plaine d'Arbelles. Parménion, avec le reste de l'armée, s'emparait du camp des Perses, de tous les approvisionnements, d'un million d'hommes, des éléphants et des chameaux.

A la chute du jour, Alexandre, après avoir traversé un fleuve que les historiens nomment le Lycus, campe sur la rive pour laisser reposer quelques heures les cavaliers et les chevaux. Avant le jour levé, il repart, dit le récit, pour Arbelles, où il espère surprendre Darius et tous ses trésors. Il y arrive le lendemain, après avoir poursuivi les fuyards l'espace de vingt lieues.

Darius avait traversé Arbelles sans s'y arrêter,

mais il y avait laissé ses trésors, son char et ses armes, dont Alexandre s'empara.

Alexandre ne perdit dans ce combat que cent hommes et environ mille chevaux percés de coups ou excédés de fatigue. Presque la moitié de cette perte fut du côté des Hétaires. Du côté des barbares on compta, dit-on, trois cent mille morts, et le nombre des prisonniers fut encore plus considérable.

Tel est le récit d'Arrien, d'après Clitarque, qui assistait à la bataille. On en suit en effet tous les mouvements et tous les reflux. Le nombre seul des morts du côté des Perses y paraît fabuleux. Comment une si faible armée, dont une si faible partie avait été engagée contre les corps de Darius, avait-elle tué, sans artillerie et sans machines de guerre, trois cent mille hommes, surtout dans une bataille qui fut presque exclusivement une série de charges de cavalerie? Il est vraisemblable que les historiens de cette époque comptaient pour morts tous ceux qui jetaient leurs armes sur le champ de bataille en fuyant. On ne peut expliquer autrement non-seulement les trois cent mille morts d'Arrien,

mais surtout les six cent mille morts de Calisthènes et de Quinte-Curce. Quant aux trois cent mille prisonniers, rien n'est plus vraisemblable que l'enveloppement en masse d'une telle multitude, qui suivait les armées et qui servait la cour et le camp, par les ailes d'une cavalerie légère repliée sur ces hordes sans armes.

VI

Darius cependant, ayant traversé Arbelles plusieurs heures avant Alexandre, délibéra en pleine campagne avec ses ministres et ses généraux sur le parti qu'il avait à prendre pour sauver sinon l'armée, du moins l'empire. La rapidité du vainqueur laissait peu de temps à la délibération; la nécessité fut le meilleur conseil du roi de Perse. Il vit d'un coup d'œil que, s'il se repliait sur Babylone, et s'il s'y renfermait presque sans armée, cette immense capitale, séjour de luxe et de corruption, encore mal adhérente à la Perse, agitée de factions religieuses et politiques opposées, ne consentirait

pas à s'ensevelir avec lui sous ses ruines; que la renommée de générosité d'Alexandre, plus populaire déjà que lui-même dans Babylone, ferait ouvrir les portes devant le vainqueur; enfin que, s'il était pris dans cette capitale, toute la dynastie et tout l'empire seraient captifs d'un même coup avec lui. Il se décida donc à abandonner à la fois tous les grands siéges de son empire, Babylone, Persépolis, Suze, Ecbatane; à se jeter avec la poignée de cavaliers fidèles (environ six mille hommes) dans le nord montagneux de la Perse; à fuir, s'il le fallait, jusqu'aux pyles caspiennes, défilés de rochers presque contigus et dominés par de triples forteresses qui ferment la Perse du côté de cette mer, à s'y confier à la fidélité des princes et des peuples barbares, presque Scythes, qui peuplent les forêts de ce groupe de montagnes; à y reformer une armée nationale avec tous les soldats fidèles qui lui arriveraient de la Perse ou des frontières de l'Inde; enfin à attendre que le torrent des envahisseurs fût à moitié tari, pour revenir avec les vainqueurs de l'Asie reconquérir sa nation, sa gloire et son trône. Le génie d'un

héros vaincu ne l'aurait pas ici mieux conseillé que la déroute. Si la trahison n'avait pas déconcerté ses projets en tranchant sa vie par l'assassinat, la mort d'Alexandre, peu d'années après Arbelles, aurait été indubitablement le signal de l'anéantissement de tous les Grecs et de tous les Macédoniens en Asie.

Darius abandonna donc, peu après Arbelles, la route de Babylone, et se dirigea à marches rapides vers les montagnes du nord de la Perse.

VII

Aussitôt qu'Alexandre fut informé, par ses éclaireurs, de sa fuite, il revint sur ses pas à Arbelles rejoindre son armée, enivrée de sa victoire, et s'empara des riches dépouilles du roi des rois. Le trésor de l'armée des Perses seul renfermait près de deux cents millions de notre monnaie. Les éléphants, les tentes, les chariots, les ameublements d'or, d'argent, d'étoffes précieuses, s'élevaient à des valeurs fabuleuses aux yeux des soldats presque indigents de la Macé-

doine, de la Thrace et de la Thessalie. Ce n'était là qu'une faible image des richesses qu'on allait recueillir à Babylone, à Suze, à Ecbatane, à Persépolis ; mais c'était une amorce suffisante pour exciter jusqu'au délire la convoitise des Européens.

Alexandre, sans perdre à Arbelles plus de jours qu'il n'était nécessaire pour ensevelir les morts, panser les blessés, remonter sa cavalerie et disposer des prisonniers, par qui il se faisait suivre pour servir ses soldats, marcha en une seule colonne sur Babylone. Le riche territoire, couvert de villes, de villages, de cultures, de pâturages, qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, était une proie toujours nouvelle sous les pas de l'armée à mesure qu'elle la dévorait en passant.

Les historiens grecs de cette campagne, accoutumés au rude sol de la Macédoine et de l'Attique, font de ces plaines de la Babylonie des descriptions qui attestent leur étonnement et leur admiration. L'Asie leur apparaissait enfin avec toutes ses merveilles d'art et toutes ses fécondités de végétation. Leur marche était une longue ivresse; bientôt elle fut un vaste triomphe.

Babylone n'attendit pas leur approche pour leur ouvrir ses murs. Le même général persan, nommé Mazée, qui avait disputé un moment l'Euphrate à Alexandre, avait été chargé par Darius, après la défaite, non de défendre, mais de sauver Babylone, en capitulant à temps avec le vainqueur. Darius, prince doux et paternel, n'était pas de ces hommes sans pitié qui veulent que l'humanité périsse pour leur cause. Il voulait sauver la Perse, mais il ne voulait pas l'anéantir. Mazée, par les ordres de son maître, sortit de Babylone avec ses enfants et ses proches, et vint se remettre, ainsi que sa ville, à la générosité du vainqueur. Alexandre l'accueillit comme un ennemi désarmé qu'on estime.

Ici Quinte-Curce, d'après Cléobule, décrit en grand peintre l'entrée des Macédoniens dans Babylone.

« Il le reçut donc fort humainement, lui et ses enfants, mais il ne laissa pas de faire entrer son armée dans la place en bataillon carré, marchant à la tête comme s'il fût allé au combat. La plupart des Babyloniens étaient montés sur les murailles, curieux de voir leur nouveau prince, et les autres étaient sortis au-devant de lui; entre

lesquels Bagophanes, gouverneur du château et gardien du trésor, ne voulant pas que Mazée eût l'avantage sur lui à témoigner son affection, avait fait joncher les chemins de fleurs et dresser des autels d'argent de chaque côté, qui ne fumaient pas seulement d'encens, mais de toutes sortes de précieuses odeurs.

« Après lui suivaient ses présents. C'étaient des troupeaux de bêtes et des hordes de chevaux, avec des lions et des panthères que l'on portait dans leurs cages. Les mages marchaient ensuite, entonnant des hymnes à leur mode; puis les Chaldéens, les Babyloniens, les devins et les mucisiens, chacun jouant de sa sorte d'instrument. Ce sont ceux qui font profession de chanter les louanges des rois, comme les Chaldéens de montrer les mouvements des astres et la vicissitude des saisons. La cavalerie babylonienne venait la dernière, en un si pompeux appareil, hommes et chevaux, que l'excès en allait au delà même de la magnificence. Le roi, au milieu de ses gardes, fit marcher le peuple à la queue de son infanterie, et sur un chariot entra dans la ville, et de là au palais, comme en triomphe. Le lendemain il se fit représenter

tous les trésors et toutes les finances de Darius.

« Au reste, la beauté de cette superbe ville, pleine des merveilles de l'antiquité, attirait à soi l'admiration de tout le monde. Elle fut bâtie par Sémiramis, non, comme plusieurs ont cru, par Bélus, de qui le palais se voit encore. Les murs sont de briques cimentées de bitume et portent trente-deux pieds d'épaisseur, de sorte que deux chariots attelés de quatre chevaux de front, venant à se rencontrer, y passent à l'aise. Elles ont cinquante coudées de hauteur, et leurs tours sont de dix pieds plus hautes. L'enceinte est de trois cent soixante-huit stades, et l'on rapporte que la tâche était d'en faire un stade par jour. Les maisons ne touchent point aux murs, car il y a entre deux de grandes esplanades, de la longueur presque d'un arpent; même dans le corps de la ville tout n'est pas bâti. Il n'y a que l'espace de quatre-vingts stades d'habité, et encore les bâtiments ne tiennent point les uns aux autres, parce qu'on a jugé qu'il était plus sûr de les séparer ainsi, et c'est, à mon avis, à cause du feu. Ils labourent et sèment tout le reste, afin que, s'il leur survenait un

siége, ils aient de quoi se nourrir du fonds qui est dans l'enclos de leur ville.

« L'Euphrate passe par le milieu, remparé de beaux quais et de larges et puissantes chaussées. Tous ces grands et somptueux ouvrages sont environnés de cavernes fort profondes, pour servir de réceptacle aux débordements impétueux de ce fleuve, qui, franchissant ses barrières, noierait la ville s'il ne trouvait à se décharger dans ces lieux souterrains. Ils sont tous revêtus de briques et cimentés de bitume. Pour joindre les deux côtés de la ville, il y a un pont de pierre, que l'on compte aussi entre les merveilles de l'Orient; car, l'Euphrate charriant quantité de limon, il y a grand'peine à le vider, et à trouver le tuf, ou le fond vif, pour des fondements de cette importance. D'ailleurs, il s'y amasse des sables qui, s'attachant par succession de temps aux arches du pont, arrêtent le cours de l'eau, dont la violence est d'autant plus grande qu'elle est moins libre dans son canal.

« Le château a vingt stades de circuit, et ses tours ont trente pieds sous terre et quatre-vingts de hauteur. Sur le sommet du château sont ces jardins suspendus que les fables des Grecs

ont fait passer pour un miracle, égalant le faîte des murailles, et merveilleusement agréables par la quantité d'arbres hauts et touffus qui en couvrent les allées. Il y a de grosses colonnes de pierre qui soutiennent tout ce faix. Sur ces colonnes sont de grandes terrasses ou plates-formes pavées de pierres plates et carrées, où l'on a jeté force bonne terre, qu'on arrose par des pompes et des aqueducs secrets. Elles portent des arbres d'une grosseur si prodigieuse qu'ils ont des troncs épais de huit coudées et cinquante pieds de hauteur, et sont aussi couverts de fruits que s'ils étaient dans leur terroir naturel. Et, bien que le temps mine peu à peu et détruise non-seulement ce qui est fait de la main des hommes, mais les ouvrages mêmes de la nature, si est-ce que cette grande masse, quoique pressée par les racines de tant d'arbres, et chargée du fardeau d'une si épaisse forêt, se conserve toujours en son entier, sans qu'elle se démente nulle part. Car elle est soutenue de vingt larges et fortes murailles, distantes d'onze pieds l'une de l'autre, et toutes faites à voûtes, si bien qu'à les voir de loin on dirait que ce sont des forêts penchantes sur la croupe de leurs

montagnes. On dit qu'un roi de Syrie, régnant en Babylone, fit bâtir ces superbes jardins, vaincu par l'amour et par les prières de sa femme, laquelle, aimant passionnément les bois et les délices de la campagne, voulut jouir dans la ville du plaisir des champs, et lui persuada d'imiter, par un si rare artifice, les beautés de la nature. »

VIII.

L'orgueil, le repos, le luxe, la corruption asiatique des mœurs nouvelles altérèrent promptement la discipline des soldats et des chefs dans une armée jusque-là plus occupée de combattre et de marcher que de vaincre. Alexandre aurait voulu l'arracher plus promptement à ces séductions et à ces amollissements de la victoire; mais son armée elle-même s'était diminuée en combattant, en marchant, en laissant des détachements sur sa route, pour se lier toujours avec une base d'opérations aussi lointaine que la Syrie, l'Égypte et l'Ionie. Il fut obligé d'attendre à Babylone les nombreux

renforts qu'il appelait sans cesse de la Grèce ou des pays conquis. La Macédoine seule, par les soins de sa mère Olympias et de son ministre Antipater, lui envoyait jusqu'à Babylone une nouvelle armée capable de recruter ou de remplacer la première. Cette armée, commandée par Amynthas, le rejoignit à Babylone; elle était composée de six mille Macédoniens, infanterie exercée aux manœuvres de la phalange, d'un corps de cavalerie thessalienne, et de Thraces belliqueux, effroi de la Grèce et de l'Asie. Amynthas, comme s'il avait eu le secret d'Alexandre sur ses projets d'empire macédonien en Perse, amenait de plus à son maître cinquante jeunes gens des premières familles de Pella, destinés à lui servir à la fois de pages et de gardes dans les palais de l'Asie.

« Ce sont ceux, disent Quinte-Curce et Plu-
« tarque, qui le servaient à table, qui lui me-
« naient ses chevaux quand il allait en cam-
« pagne, qui le suivaient dans ses chasses, et qui
« montaient la garde de jour et de nuit à la porte
« de sa chambre ou de sa tente. » — On voit que le Macédonien accoutumait déjà peu à peu ses sauvages soldats à tolérer autour de lui les

luxes, les pompes et les délicatesses de l'Asie.

Ces renforts, qui se succédaient presque sans interruption sur la longue route du Bosphore de Thrace à Babylone, portèrent l'armée du conquérant à un nombre qu'il est difficile de calculer, mais qui rend tout à fait illusoire ce nombre de trente mille Macédoniens adopté chimériquement par les traditions historiques comme le nombre des conquérants de l'Asie sous Alexandre. La fable vit de merveilles, mais l'histoire n'est instructive qu'à la condition de la vérité. Si l'on relevait le chiffre de tous les renforts de Macédoine, de Thessalie, d'Épire, de Grèce, de Thrace, de Cappadoce, de Cilicie, de Syrie et d'Assyrie, que les historiens militaires mentionnent successivement pendant cette campagne de dix ans comme arrivant à l'armée du conquérant des Indes, on trouverait que l'armée d'Alexandre s'était renouvelée au moins trois ou quatre fois tout entière et qu'elle dépassait toujours environ cent vingt mille hommes, en y comprenant les détachements en marche et les détachements stationnaires dans ses conquêtes.

En quittant Babylone, après trente-quatre jours de repos et de recrutement, Alexandre laissa

mille de ses Macédoniens dans la citadelle sous le commandement d'Agathon, pour contenir la ville; deux de ses généraux grecs, Ménès et Apollodore, furent chargés de gouverner la Babylonie. Il leur laissa deux mille Macédoniens et des sommes considérables pour recruter et solder derrière lui une armée en réserve. Il laissa, selon son usage, au satrape Mazée le gouvernement civil, pour que les Babyloniens fussent toujours régis selon leurs lois, leur langue et leurs mœurs. Un autre satrape, Mythrènes, qui lui avait ouvert jadis la Phrygie sans résistance, reçut au même titre de Persan le gouvernement civil de l'Arménie. Ces dispositions prises, il voulut que tous les chefs et tous les soldats de son armée fussent cointéressés à ses victoires par une large distribution des dépouilles et de l'argent du trésor de Babylone. Puis il marcha vers Suze, autre capitale de l'Assyrie qui rivalisait de grandeur avec Babylone.

Darius, soigneux d'épargner des malheurs inutiles à ses peuples et à ses villes, avait ordonné au satrape Abulitès, gouverneur de Suze, de remettre sans résistance au vainqueur la ville et les prodigieux trésors qu'elle contenait.

Les dépouilles de Suze dépassèrent encore celles de Babylone en or et en argent non monnayé, en armes, en éléphants et en dromadaires venus des Indes pour le service de l'armée des Perses. Une circonstance touchante de la remise de ces dépouilles au vainqueur attendrit l'histoire dans Quinte-Curce.

« Le roi, dit-il, voulant monter pour s'asseoir sur le trône de Darius, qui était d'une hauteur disproportionnée à la taille d'Alexandre, ordonna à un de ses pages de lui approcher une table pour qu'il s'en servît comme de marche-pied. Mais le roi, s'apercevant qu'un eunuque qui avait été à Darius s'était pris à pleurer, lui demanda la cause de sa douleur; à quoi l'eunuque répondit « que Darius avait accoutumé de manger sur cette table, et qu'il ne pouvait voir sans larmes qu'une chose si sacrée fût profanée de la sorte et employée à un usage si abject. » Alexandre fut touché d'une sainte honte de violer les dieux hospitaliers, et voulait faire ôter cette table, quand Philotas le pria « de ne le faire pas, mais de prendre plutôt à bon augure que la table où son ennemi mangeait et sacrifiait aux dieux lui servît de marche-pied. »

IX

De Suze, confiée comme Babylone à un Persan, afin d'effacer d'avance toute distinction de race et de nation dans ses serviteurs, Alexandre s'avança vers la Perse proprement dite, au pays de Fars. On voit qu'il traînait toujours la mère de Darius, Sysigambis, et les deux filles du roi de Perse à sa suite.

« Et comme Alexandre, dit ici l'historien, eut reçu de Suze et de Macédoine force belles robes à la mode du pays et quantité d'étoffes de pourpre, il commanda qu'on les donnât à Sysigambis, avec les ouvriers qui les avaient faites; car il honorait cette princesse comme sa mère et ne l'aimait pas moins tendrement que s'il eût été son fils. Il lui fit aussi dire que, « si elle trouvait ces ouvrages à son gré, elle pouvait les faire apprendre à ses petites-filles pour se divertir et en faire des présents. » A ces mots les larmes tombant des yeux de Sysigambis, firent assez connaître combien ce présent lui était désagréable et ce compliment injurieux, parce qu'il

n'y a rien que les dames de Perse aient plus à contre-cœur ni qu'elles tiennent à plus grand opprobre que de travailler en laine.

Ceux qui portèrent ces présents ayant fait entendre au roi que Sysigambis en était mal satisfaite, il crut être obligé de lui en faire des excuses et de la consoler. Il s'en vint devers elle et lui dit :

« Ma mère, cette robe que vous me voyez n'est pas seulement un présent de mes sœurs, mais aussi un ouvrage de leurs mains. Par là vous pouvez juger que la coutume de Grèce m'a trompé. C'est pourquoi, je vous supplie, n'imputez point mon ignorance à outrage. Je ne sais si je me flatte, mais je ne pense pas jusqu'ici avoir manqué à rien de ce que j'ai su être de l'usage et des mœurs de votre pays. J'ai appris que parmi vous c'est une espèce de crime à un fils de s'asseoir en la présence de sa mère si elle ne lui en donne la permission ; vous savez comme j'en ai usé, et si, toutes les fois que je vous suis venu voir, je me suis jamais assis que vous ne me l'ayez commandé. Et, bien souvent que vous avez voulu vous prosterner devant moi pour me faire la révérence, vous savez encore si je l'ai pu souffrir. Mais vous pouvais-je

mieux témoigner le respect et la tendresse que j'ai pour vous qu'en vous communiquant le nom qui n'est dû qu'à ma très-chère et très-honorée mère Olympias? »

Quatre marches conduisirent Alexandre aux bords du Tigre. Il laissa à Suze et dans les plaines qui l'environnent la masse de l'armée, et traversa le fleuve avec treize mille hommes d'élite, presque tous fantassins, pour pénétrer à la suite de Darius dans le noyau de montagnes presque impraticables qui encadrent ici la Perse. Il emporta d'assaut des forteresses en apparence inutiles à sa route militaire, et il risqua plusieurs fois sa vie dans des exploits qui semblent tenir plus de l'aventurier que du conquérant.

Ces exploits personnels, obstinés, hasardeux, d'Alexandre au siége de ces forteresses, construites au sommet des rochers comme des nids d'aigles, sont cités sans être expliqués par ses historiens. Ils seraient d'un insensé, et non d'un grand homme, si la politique n'en donnait pas ici le sens véritable. Ce sens est donné, selon nous, par la constitution politique de l'empire des Perses. Cette constitution était une confédération monarchique de grands et petits États qui

tenaient encore beaucoup à la constitution de la tribu patriarcale, transformée par le temps en tribu militaire. Chacune de ces tribus, libre au dedans, était asservie au dehors par son annexion à l'empire. Avoir vaincu l'empire au centre, ce n'était rien pour un conquérant étranger comme Alexandre; il fallait encore vaincre individuellement chacune de ces peuplades ou de ces tribus pour leur faire accepter la loi du vainqueur et reconnaître son gouvernement. Alexandre était donc condamné, par la nature des lieux, des mœurs, de la constitution, ou à n'avoir vaincu que Darius, ou à vaincre province par province la Perse tout entière. Chaque tribu, chaque peuplade, chaque bourgade, chaque forteresse des montagnes avait pour lui l'importance de Suze ou de Babylone. S'il n'avait voulu que la victoire il aurait pu jouir en paix de sa suprématie militaire après Arbelles; mais il voulait l'empire, et il était forcé de le conquérir pièce à pièce partout où il y avait une résistance. C'est là évidemment le secret de ces expéditions, en apparence insignifiantes, si nombreuses dans sa campagne de Perse, et dans lesquelles les historiens le montrent à chaque instant jouant sa

gloire et sa vie contre un rocher ou un défilé de la Bactriane. Quand on voit une folie dans un homme sage, il faut se défier d'une grande pensée.

X

Les Pyles persiques, défilé presque muré du cœur de la Perse, lui firent éprouver une résistance et des revers auxquels il n'était pas accoutumé par sa fortune. Il y avait engagé témérairement toute son armée, rappelée de Suze. Arrien décrit très-bien, quoique très-brièvement, l'événement et le site.

Ariobarzane, selon lui, retranché dans ces défilés avec quarante mille montagnards intrépides et sept cents cavaliers, s'était retranché dans ces gorges qu'il avait fermées par un mur. Alexandre campe aux pieds, et dès le lendemain entreprend l'attaque. La position du lieu la rendait difficile; les Macédoniens étaient criblés de blessures par les traits ou par le jeu des machines. Alexandre fit suspendre l'action et recula en laissant les gorges pleines de cadavres.

Quelques-uns des prisonniers lui promettent alors de le mener par un chemin détourné. Instruit de la difficulté de ce passage, il laisse Cratérus dans le camp avec la troupe qu'il commande, celle de Méléagre, quelques archers et cinq cents chevaux. Il lui ordonne de livrer l'assaut dès qu'il sera instruit par le son des trompettes du passage effectué et de l'attaque qu'il livrera aux Perses. Lui-même, à la tête des Hypaspistes, des troupes de Perdiccas, des plus habiles archers, de la première compagnie de ses Hétaires, renforcée par un peloton de cavalerie, s'avance pendant la nuit à cent stades, fait un détour et s'approche des Pyles.

Amyntas, Philotas et Cœnus conduisent le reste de l'armée par la plaine. Ils doivent jeter un pont sur le fleuve qui leur ferme l'entrée de la Perse.

Alexandre poursuit sa route rapidement et presque toujours à la course, malgré les difficultés. Arrivé avant le jour au premier poste des barbares, il égorge les gardes avancées, traite de même le second poste; ceux du troisième fuient à son approche, non dans le camp d'Ariobarzane, mais sur les hauteurs; où la

crainte les pousse, de sorte qu'au point du jour Alexandre attaque à l'improviste le camp de l'ennemi. A peine parut-on devant les retranchements que Cratérus, averti par l'éclat des trompettes, donne l'assaut. L'ennemi épouvanté fuit sans en venir aux mains; pressés de tous côtés, et par Alexandre et par ceux de Cratérus, beaucoup tentent de regagner leurs retranchements; mais les Macédoniens s'en étaient emparés par les soins de Ptolémée, qu'Alexandre, dans l'attente de l'événement, y avait détaché avec trois mille hommes d'infanterie. La plupart des barbares tombèrent sous les coups des Macédoniens; la terreur s'empara des autres; ils fuirent à travers les précipices, où ils périrent. Ariobarzane avec quelques chevaux se sauve dans les montagnes.

Alexandre, se reportant rapidement vers le gros de l'armée, traverse le pont que les siens avaient jeté, et s'avance à grandes journées dans la Perse pour ne point laisser à ceux qui gardaient le trésor royal le temps de le piller avant son arrivée. Il s'empare également de l'argent que Cyrus, l'ancien, avait accumulé à Persépolis.

XI

Rien n'arrête plus sa course jusqu'à la capitale, royale et sainte des Perses, Persépolis.

La grandeur et les monuments de cette capitale dont nous mesurons encore aujourd'hui l'étendue et la magnificence par ses ruines, dépassaient autant les villes et les monuments de la Grèce que l'Asie dépasse le Péloponèse.

Chardin les décrit ainsi dans son *Voyage en Perse* :

« Quand on est entré dans la plaine, on prend à gauche vers l'orient, le long des montagnes, qui sont partout de roche vive et assez hautes, et, après cinq lieues de marche, on arrive aux plus superbes et plus fameuses masures de l'antiquité, que l'on appelle les *ruines de Persépolis*. Ces magnifiques restes paraissent de loin comme une espèce d'amphithéâtre, parce que la montagne s'enfonce en demi-lune comme pour l'embrasser.

« L'édifice est situé sur un pan de la montagne qu'on a aplani en terrasses, en plates-

formes, à vingt-quatre pieds du rez-de-chaussée. Quoique ces plates-formes soient toutes différentes entre elles en hauteur et en dimension, et sans régularité, l'on peut dire néanmoins que cet auguste édifice est divisé en trois parties élevées l'une sur l'autre comme les étages des amphithéâtres. Un mur de vingt-quatre pieds de hauteur soutient le devant de la plate-forme avec une partie des côtés, et présente une admirable courtine de douze cents pieds de longueur au nord et au sud, sur seize cent quatre-vingt-dix de profondeur à l'est et à l'ouest. Ce mur, ou cette courtine, est de figure régulière, formant des angles au nombre de vingt-deux, tous de grandeur différente. Il a en tout seize cent soixante pas de tour, de deux pieds et demi ou trente pouces chacun; mais il s'étend davantage et enferme plus d'espace du côté du sud que de celui du nord, parce que la montagne est plus avancée et qu'elle a plus de saillie de ce côté-là que de l'autre. La montagne, à l'endroit où le mur finit, est un peu en talus, mais toutefois si roide et si escarpée qu'on n'y saurait monter. Elle s'ouvre en forme de croissant, qui embrasse et qui con-

tient environ le tiers de la plate-forme. A l'égard de la hauteur du mur, que j'ai dit être de vingt-quatre pieds, il faut remarquer qu'elle n'est pas égale partout, soit que le vent ait chassé et ramassé la terre contre quelques pans du mur, soit que quelques endroits se soient enfoncés par leur propre poids dans le cours de tant de siècles.

Il faut faire, en contemplant ce précieux monument, ce qu'on fait en regardant de belles personnes que l'âge ou les infirmités ont exténuées; il faut, par cela même qu'on voit ce qu'elles sont encore, s'imaginer ce qu'elles ont été autrefois. Les pierres du mur sont noires, plus dures que le marbre, quelques-unes très-polies, et toutes d'une si merveilleuse grandeur qu'il y a de la peine à concevoir comment on a pu remuer, élever et placer de si lourdes masses; car il y en a de cinquante-deux pieds de longueur, et les plus communes sont entre trente et cinquante pieds de table, et entre quatre et six pieds de hauteur, la plupart carrées, et si proprement jointes que, depuis quatre mille ans, ou environ, qu'elles sont là, on ne saurait presque encore recon-

naître les peintures. Voilà à peu près quels sont les dehors de cet édifice, qui apparemment n'était autre chose qu'un grand et magnifique temple.

« J'ai déjà remarqué qu'au dedans il paraît séparé par trois parties distinctes, l'une plus élevée que l'autre, et séparées par un mur, avec une communication de l'une à l'autre par des escaliers. Remarquez maintenant que la partie du milieu, qu'on peut appeler le *chœur du temple*, a bien du rapport avec le lieu saint du temple mosaïque. C'est ce vaste espace qui comprend toutes les colonnes, et qui a cent cinquante-huit pas de largeur sur cent douze de profondeur. Lorsqu'on aura exactement considéré les plans et la description entière de cet incomparable monument, on jugera mieux si ma comparaison est juste ou si elle est chimérique.

« Le premier et le principal escalier n'est pas placé au milieu de la façade, mais plus proche du bout que du milieu, vers le côté septentrional. Le second, qui regarde le midi, est un petit degré dérobé, de trente hautes marches, fait d'une seule pierre, laquelle est pré-

sentement fendue et brisée en plusieurs endroits. Il ne paraît pas qu'il y ait eu plusieurs escaliers; mais il y a bien l'apparence qu'il y en avait encore un autre petit au septentrion comme celui qui est au midi. Le grand escalier est double, ou à deux rampes, qui du bas s'éloignent l'une de l'autre jusqu'au milieu, et qui se rapprochent du milieu en haut. Cette magnifique pièce est de cette même pierre noirâtre qui est plus dure que le marbre, et très-polie. Cet escalier a en ligne droite vingt-deux pieds et quelques pouces de hauteur; il est composé de cent trois marches ou degrés. Le palier ou perron, qui est entre ces deux parties, est carré, spacieux, et proportionné à la largeur de l'escalier, laquelle est de vingt-deux pieds depuis le mur ou parapet. La profondeur des degrés est de quinze pouces et leur hauteur d'un peu plus de deux. Toutes les pierres sont si grandes qu'elles font chacune dix ou douze marches, et quelques-unes dix-sept ou dix-huit. Leur largeur est de sept pieds quelques pouces. Les jointures sont en quelques endroits si serrées qu'il faut un microscope pour les apercevoir; et je ne doute point que l'escalier n'ait paru être tout d'une

pièce pendant plusieurs siècles, puisque présentement il paraît être taillé dans le roc. Dix chevaux de front y monteraient fort à l'aise. Il aboutit par le haut à un perron de vingt-six pas de diamètre, qui se termine à une entrée ou passage, entre des pilastres et des colonnes, qui a seulement seize pieds d'ouverture, et de longueur près de cent cinquante. Il est difficile de déterminer si ce passage était un portique, mais il y a pourtant assez d'apparence que c'en était un et que c'était là l'entrée qui conduisait dans le temple. Ce que l'on en voit aujourd'hui sur pied sont quatre grands pilastres et deux colonnes. Dans l'espace qui est entre les premiers et les derniers pilastres, comme par de là sur la même ligne, l'on voit des colonnes renversées et à demi enterrées, ce qui fait croire que ce portique avait bien plus de soixante pas de long, qui est toute sa longueur aujourd'hui. Le fond est couvert de tables de marbre de cette admirable grandeur dont je les ai représentées.

« Pour ce qui est des ornements des pilastres, ou de la façon de l'architrave, on n'en saurait juger, parce qu'elle est toute brisée, aussi bien que la corniche, de façon qu'il n'en reste seule-

ment que ce qu'il faut pour faire apercevoir qu'il y avait une architrave et une corniche. Ce morceau est tout d'une pièce, comme le pilastre, et, quoique cela paraisse incroyable, il n'est pourtant rien de plus vrai. J'y ai regardé, et beaucoup de gens avec moi, d'aussi près et aussi attentivement qu'il se peut faire, tenant la chose comme impossible; mais j'ai reconnu assurément que c'était une même masse; et tout de ce même marbre noirâtre, dur et poli, dont j'ai parlé.

« Au-devant de chaque pilastre il y a une figure en demi-relief de monstrueuse grandeur, dont la tête et les pieds sont en saillie et font le devant du pilastre. Le relief en est épais de deux pouces. Les figures qui regardent la plaine ont la face si gâtée qu'on ne peut connaître si elles représentaient des chevaux, des lions, des rhinocéros ou des éléphants, parce qu'elles ont des traits qui peuvent convenir à ces divers animaux; chacun leur donne le nom qu'il trouve le plus propre. Les autres figures, qui regardent la montagne, sont plus entières, et représentent des figures monstrueuses, dont le corps sera, par exemple, d'un

cheval ailé, et la tête d'un homme couvert d'un haut bonnet couronné. Ces statues ont l'air fier et assuré, et chacune semble plier sous le faix du gros pilastre qu'elle porte, et qui paraît être posé sur son dos. Je remarquerai seulement que ce n'est pas le temps qui a gâté ainsi la face des premiers animaux, mais plutôt le marteau de quelques furieux mahométans, et peut-être de ces premiers Arabes qui conquirent la Perse dans le septième siècle.

« Au haut des premiers pilastres, et sous le chapiteau, il y a des inscriptions de cet ancien caractère qui, depuis tant de siècles, est demeuré inconnu, et qui devait être celui dont on se servait du temps que ce superbe édifice fut élevé. Remarquez cependant que ces pilastres ne portent rien, et qu'apparemment ils n'ont jamais rien porté.

« Les colonnes entre les pilastres sont de marbre blanc, et cannelées comme toutes les autres de ce monument. On croit qu'il y en avait deux autres à ce portique, parce que les deux qui restent sont une fois plus éloignées des pilastres de derrière que de ceux de devant.

« A la gauche du portique, du côté du sep-

tentrion, il n'y a rien d'entier; ce ne sont que ruines, que morceaux de marbre ou d'albâtre diversement ciselés, que pièces de colonnes brisées et renversées çà et là en confusion. De l'autre côté, c'est-à-dire à la droite du portique, il y a un espace de soixante-six pas, aboutissant à une terrasse qui n'est aussi remplie que de ruines, excepté un bassin de pierre grise. Il est inégalement enfoncé en terre, et il en est presque rempli.

« Après qu'on a monté l'escalier dont nous avons parlé, l'on entre dans une espèce de grande et vaste salle, ou cour, qui est tout à fait admirable. Elle a cent quarante-huit pas de long du septentrion au midi, et cent douze pas de large de l'orient à l'occident, comme je l'ai déjà rapporté. Elle est rude et inégale partout, à cause des amas de terre et des pièces de colonnes, qui sont plus ou moins enfoncées en terre, mais qui y sont toutes tellement adhérentes, parce que la terre s'est comme incrustée à l'entour, qu'il est comme impossible d'en arracher la moindre pièce; et c'est pour cela même qu'on ne sait pas si le plancher était ou le roc poli, ou des tables de marbre. Le plus grand débris s'est fait à la

partie orientale, qui est la plus proche de l'escalier; car il n'y reste plus qu'une seule colonne, toutes les autres étant à l'autre bout; et de tant de colonnes qui restent encore dans ce grand espace il n'y en a pas une qui soit entière et sans éclat ou brèche. J'en comptai treize entières, excepté ce qu'il y avait d'éclaté, de gâté et d'effacé à la base, au fût, et surtout au chapiteau, qui, sur quelques colonnes, était à demi hors de sa place ou de sa circonférence, et prêt à tomber, et sur d'autres à demi brisé. Outre ces treize colonnes, qu'on peut pourtant dire être entières, il y en avait sept autres qui n'avaient que la base et le fût, ou partie du fût seulement, et vingt-trois piédestaux avec leurs bases, la plupart en assiette, et les autres renversés.

« Ces belles colonnes sont hautes d'environ quarante-quatre pieds de fût, c'est-à-dire entre la base et le chapiteau, et d'environ cinquante-six pieds entières, c'est-à-dire avec la base et le chapiteau, prises avec un quart de nonante. Elles ont quarante cannelures, larges chacune de trois grands pouces. Figueroa les fait de soixante ou soixante et dix pieds de longueur,

sans la base ni le chapiteau; ce qui doit être encore une faute d'écriture, n'étant pas possible qu'un aussi habile homme se soit ainsi mépris. La hauteur du piédestal est de six pieds quelques pouces; on ne la peut pas prendre juste, parce que les piédestaux sont tous enfoncés en terre, les uns plus, les autres moins. Le diamètre du fût est de quatre pieds, celui du piédestal de quatre et demi, et le trou carré du centre est de trois pouces. L'on ne saurait dire s'ils se servaient de plomb ou de fer pour joindre les pièces, car il n'en reste rien. Je ne sais non plus si le fût des colonnes est de trois pièces ou de deux. Ce que je sais assurément, c'est que les deux pierres, ou pièces, ne sont pas d'égale mesure, mais l'une plus longue de moitié que l'autre, ou environ. J'ai observé cette différence de mesure dans les colonnes renversées, et aussi en celles qui restent debout, la jointure paraissant à quelques-unes au tiers du fût, et à quelques autres environ aux deux tiers. Le fût de toutes les colonnes est semblable, étant dorique ou cannelé; mais les bases sont différentes, les unes étant carrées et les autres rondes. Les chapiteaux sont aussi différents, non-seulement

dans leurs ornements, mais aussi en ce que les uns sont simples et les autres doubles.

« Il n'est pas besoin que je m'arrête à faire une plus exacte description de ces colonnes; je dirai seulement que, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne sont d'aucun ordre d'architecture, bien qu'on y voie des parties de tous les ordres, et que l'ordre dont elles approchent le plus est l'ordre dorique. Les figures qui sont à côté le font assez connaître aux gens entendus. On y voit à part et en détail jusqu'aux volutes. Le marbre de ces belles colonnes est noir pour la plupart; quelques-unes sont de marbre blanc, mais fort sali par l'air et le temps. Quelques-unes ont le fût de marbre blanc et le piédestal de marbre noir. Au reste, toutes les colonnes de cette salle sont de cet ordre marqué; il y en a d'un autre ordre en d'autres endroits du temple, car elles n'ont point le fût cannelé, ni ne sont pas hautes. Des cigognes, oiseaux que les Persans vénèrent, font leurs nids sur le haut de ces colonnes, où elles sont en fort grande assurance et nullement en danger d'être dénichées.

« Il est difficile de dire si ces merveilleuses

colonnes, que trois hommes ensemble pourraient à peine embrasser, soutenaient quelque plancher, quelque voûte, quelque dôme, quelque autre toit, ou si elles étaient chargées de statues ou d'idoles. L'opinion la plus commune est qu'elles ne portaient aucune couverture, mais seulement des statues ou des idoles, comme les colonnes de la Grèce et de l'Italie; mais il y a d'autant plus de sujet d'en douter que les Perses, au rapport des anciens, n'avaient pas d'idoles, parce qu'ils n'avaient pas d'autre dieu que le soleil.

« Au bout de ce grand et merveilleux chœur de temple, et en ligne droite, vous trouvez un escalier qui est à peu près semblable à celui par lequel on y entrait. Les bas-reliefs de la façade du perron sont aussi à peu près semblables. C'est une grande inscription au milieu, et des combats de taureau et de lion à côté. Cet escalier mène à la troisième partie du temple, qui est non-seulement plus élevée que les autres, comme je l'ai remarqué, mais qui est encore plus vaste et plus spacieuse que les deux autres ensemble; car elle contient plus de la moitié de l'enclos; aussi est-elle plus profonde et plus

avancée dans la montagne. On y voit plusieurs grands amas de ruines, qui paraissent avoir été de plusieurs corps de logis, à quelque distance les uns des autres, ou de plusieurs logis divisés en quartiers. Il n'y en a pas un qui soit entier, ni rien qui soit couvert, ou qui paraisse l'avoir été, et il y a très-peu d'endroits où l'on puisse reconnaître de la symétrie. Des monceaux de terre amassés entre ces masures, soit par le vent ou autrement, empêchent qu'on ne puisse juger de la hauteur des murs; mais ces masures ne laissent pas de paraître extrêmement précieuses, car on reconnaît que tous ces logis étaient généralement construits de tables de marbre noir d'une prodigieuse grandeur et d'un grand poids. Il y en a qui font tout un côté de la chambre; d'autres, toute une moitié, et Govéa, évêque espagnol, qui a fait une relation de ce lieu-là au seizième siècle, dit qu'il y a vu des chambres d'une seule pierre; ce qui devait faire des masses de dix pieds de table en chaque dimension. Mais présentement cela ne se voit plus; les moindres pierres qu'on voit debout dans ces ruines sont hautes de huit jusqu'à quinze pieds. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus petites;

néanmoins, comme il y a partout de la terre élevée plus ou moins contre ces masures, on ne saurait parfaitement juger de leur hauteur, outre qu'il faut encore ajouter à leur mesure la partie qui est cachée sous terre, ce qui pouvait faire environ le tiers ou le quart de cette masse.

Quelques-unes de ces pierres ont deux portes, les autres trois, les autres une seulement, et les autres une grande et deux petites, avec des fenêtres; y ayant toujours cela de commun qu'à chaque face de chambre il y a trois ouvertures, soit portes, soit fenêtres. Le diamètre des chambres n'est que de huit pieds aux plus grandes, et de cinq aux moindres; mais cela suffisait pour la manière du pays, où l'on fait encore aujourd'hui les chambres petites, parce qu'elles ne servent que de cabinets secrets et qu'on n'y reçoit pas le monde. Du reste, il est à croire qu'une des beautés de l'architecture de ces anciens temps, où ce merveilleux art ne faisait encore que de naître, était de faire ainsi des moitiés de chambres, des chambres entières, des escaliers, et d'autres parties d'édifices, d'une seule pierre; car, outre ce qui en paraît dans ce temple-ci, Hérodote avait observé de même dans celui de

Latone, en Égypte, qu'il y avait une chapelle faite d'une pierre, dont les murs avaient quarante coudées de long et de large, et dont la couverture était d'une seule pierre épaisse de quatre coudées à l'endroit des entablements : jugez de combien plus elle devait l'être au milieu. Le même auteur nous apprend encore qu'à Éléphantine, au même pays d'Égypte, on montrait une maison faite d'une seule pierre. La chose est digne d'admiration, si la pierre dont il parle est dure. J'en ai vu d'aussi grandes que celles-ci, et que celles dont parle Hérodote, dans les temples des Indes, qu'on nomme *pagodes*. Il y en a de cette même grandeur à la *pagode de Salcette*, proche de Goa; mais, comme la matière en est tendre, et par conséquent moins pesante et moins difficile à tailler, la merveille n'est pas si grande.

« Il y a une autre chose à remarquer aux pierres des édifices que nous décrivons, qui est à mon avis bien plus surprenante et plus admirable que leur grandeur : c'est qu'elles sont presque travaillées de tous côtés et sur toutes leurs faces, et cela d'un ouvrage fort fini, et qui est encore si net qu'on dirait qu'il vient seule-

ment d'être achevé. Il y a des murs entiers dont le haut est taillé en corniche; on y voit encore les moulures et les autres ornements. Les architraves des portes sont aussi, par le haut, chargées de feuillages et d'autres ouvrages de sculpture. La pierre de ces masures et de ces restes d'édifice est noirâtre, très-dure et très-polie, ce qui n'est pas fort difficile à croire si l'on considère que l'air ne l'a pas entamée le moins du monde, depuis tant de siècles, et qu'on se mire encore dans cette belle pierre comme dans les miroirs du pays, qui sont faits d'acier. Je ne sais où ils prenaient cette pierre noire; car la roche prochaine est de marbre gris blanchâtre. Il fallait donc qu'on l'amenât d'ailleurs, d'où l'on doit inférer que, dans cet ancien âge du monde, on avait l'art de tailler non-seulement les pierres dures plus grandes que nous ne le faisons, mais aussi de les transporter. »

L'histoire passerait pour fable si elle n'avait çà et là sur la surface ou dans les entrailles de la terre de tels témoignages de la grandeur des nations et de la puissance des civilisations disparues. Les voyageurs sont ainsi les témoins des historiens; les pyramides et les ruines de Persé-

polis, de Palmyre, de Balbeck, sont des pages de pierre qui commandent aux plus incrédules la foi dans les merveilles des âges et des peuples disparus.

XII

Persépolis, d'après l'unanimité des compagnons d'Alexandre, attendait avec anxiété la victoire ou la défaite des Uxiens, commandés par Ariobarzane, pour décider de son sort. La fuite et l'abandon de Darius livraient sa population, mobile comme toutes celles des grandes capitales, à la merci de ses propres agitations. Le peuple, soulevé par la terreur, par le désespoir, par la fièvre du pillage, menaçait de forcer la citadelle, qui renfermait, dans les temples et dans les palais décrits tout à l'heure, les trésors et les monuments sacrés de la monarchie. Darius lui-même, dans sa retraite vers les montagnes, n'avait osé les enlever par respect pour l'empire et pour les superstitions populaires. La principale proie de l'Asie restait intacte pour la vengeance et pour la cupidité de la Grèce.

Alexandre ne se pressait pas assez de la saisir au gré de son armée. Il ne voulait entrer à Persépolis, comme il était entré à Babylone, qu'avec son armée tout entière, ralliée de toutes les parties de la Perse sous sa main. Une poignée d'hommes lui suffisait pour aller combattre; il lui fallait une armée pour triompher. On comprend ses motifs pour agir ainsi : il devait frapper les yeux de ces vastes capitales par un appareil de force et de splendeur qui ne laissât pas mesurer sa faiblesse en nombre proportionné à l'immensité de son nom.

Le satrape qui gouvernait Persépolis au nom de Darius se nommait Tiridate. Il était en même temps intendant général des finances de tout l'empire. Il répondait des trésors et des monuments non-seulement à Darius, mais à celui qui se présentait au nom de la victoire et des dieux pour hériter de la monarchie des Perses. Catastrophe pour catastrophe, il préférait livrer ces richesses et ces merveilles des arts au conquérant de la Perse, intéressé à les conserver, ne fût-ce que comme trophées, qu'à la populace ameutée d'une capitale, qui ne respecterait ni la fortune de l'empire, ni les chefs-d'œuvre de l'art.

Tiridate n'avait qu'une poignée de troupes pour contenir la ville; il ne cessait d'envoyer des messagers secrets à Alexandre pour le supplier de hâter sa marche vers Persépolis s'il voulait la trouver encore debout.

Alexandre, cédant enfin à ces instances, s'avança d'un pas plus rapide que la masse de l'armée vers l'Araxe, qui couvrait Persépolis. Il franchit ce fleuve rapide sur deux ponts de bois, construits en une nuit, avec l'élite de sa cavalerie et de sa garde.

Les habitants de Persépolis, espérant le fléchir ou le flatter par la voix de ses compatriotes, permirent à quelques milliers de Grecs depuis longtemps prisonniers dans leurs murs de sortir de la ville et d'aller au-devant de leur libérateur. L'aspect de ces misérables, tous marqués au visage des stigmates de la servitude, attendrit Alexandre, mais indigna l'armée. On ne saurait douter que la soif de vengeance et les provocations à l'incendie et au pillage de ces quatre mille Grecs, hier esclaves, aujourd'hui affranchis de Persépolis, n'aient été les incitateurs et vraisemblablement les exécuteurs des incendies stupides de Persépolis, attribués sans aucune vrai-

semblance et sans aucune critique plus tard à Alexandre. N'avons-nous pas vu de nos jours les incendies et les pillages de Moscou attribués par des historiens de parti à Napoléon et à son armée, dont ces flammes et ces dévastations détruisaient les espérances ?

Quoi qu'il en soit, ces Grecs saluèrent et haranguèrent pathétiquement leurs compatriotes, maîtres aujourd'hui de cette Perse où ils subissaient depuis tant d'années une si cruelle captivité. Les uns demandaient à retourner dans leur pays et dans leur famille; les autres, défigurés par les supplices ou mutilés dans leurs membres, suppliaient le roi de leur assigner un territoire loin de la Grèce, où ils pourraient vivre sans être exposés à la honte et à la douleur d'être méconnus par leurs proches. On ne peut révoquer en doute l'état d'anarchie où était Persépolis quand on voit les autorités de la ville souffrir qu'une pareille horde de Grecs mutilés par les Persans vinssent étaler ainsi en corps leurs misères et le crime de la Perse devant Alexandre et son armée. C'était provoquer la vengeance là où on ne pouvait rien attendre que la pitié; c'était même rendre la magnanimité impossible

à Alexandre; car comment ce vengeur armé de la Grèce pourrait-il pardonner devant une armée grecque aux barbares mutilateurs de ces enfants de la Grèce? Les historiens nous paraissent avoir complétement méconnu ou négligé ces explications de la conduite d'Alexandre et ces embarras de sa situation à Persépolis. Ils lui attribuent là des démences qui ne furent évidemment que des pressions de son armée sur son caractère et d'inévitables concessions au parti grec dans Persépolis et dans son propre camp.

Le devoir de l'histoire, quand elle rencontre le crime, est d'accuser; mais avant d'accuser il faut comprendre. Ni Plutarque, ni Quinte-Curce, ni Justin, ni Arrien lui-même ne nous semblent avoir compris les événements de Persépolis.

« Allez, dit Alexandre, en essuyant quelques « larmes, à ces malheureux; j'ai ordonné « qu'on vous préparât des moyens de trans- « port pour rentrer dans votre patrie et qu'on « distribuât à chacun de vous une indemnité « de mille pièces de monnaie. Quand vous se- « rez de retour en Grèce je veillerai à ce que « vous soyez aussi heureux et aussi respectés « que votre triste condition le comporte! »

Mais, leurs orateurs ayant refusé en leur nom de retourner dans une patrie où ils ne trouveraient que le dégoût ou l'oubli, Alexandre tripla la somme qu'il leur avait allouée, il leur fit donner à chacun dix robes persanes des magasins de Persépolis, des troupeaux et des terres pour fonder une colonie grecque sur la rive fertile de l'Araxe. Il entra ensuite, à la tête de la phalange et suivi de toute l'armée, dans la ville presque désertée par la terreur des habitants. Il affecta pour la première fois devant ses troupes un visage sévère et un langage irrité, disant, pour complaire aux Grecs, qu'aucune ville du monde n'avait été aussi coupable envers la Grèce et ne subissait plus justement la trahison de ses crimes contre leur commune patrie. Pouvait-il parler autrement au milieu des Athéniens et des Argiens qui remplissaient sa cour militaire et devant quatre mille Péloponésiens esclaves et suppliciés qui semaient leur ressentiment parmi ses soldats? Mais son caractère jusque-là si supérieur à ces vengeances nationales, son intérêt personnel de flatter la Perse pour l'attacher à son nom, et enfin le besoin qu'il avait pour ses desseins et pour sa gloire de préserver les ri-

chesses de Persépolis et le plus magnifique de ses trophées dans ses monuments, tout révèle dans Alexandre une autre pensée que celle exprimée dans ses paroles. Venger la Grèce était dans son rôle, mais cette vengeance n'était déjà plus la première de ses ambitions.

Les richesses que Tiridate lui remit, avec les palais et les temples, dans l'Acropole de Persépolis, auraient suffi pour acheter dix fois toute la Grèce. Les évaluations qu'en font les historiens du temps font monter l'or et l'argent monnoyé accumulé depuis des siècles dans les souterrains du trésor à plus d'un milliard de notre monnaie. Ce fut sans doute la possession d'une telle masse d'or et d'argent qui lui fit concevoir la possibilité de solder avec les dépouilles perses une guerre des Indes?

La vue de l'or enivre comme le vin. Ses soldats, excités par leur convoitise au pillage et par les Grecs affranchis d'esclavage au meurtre, se livrèrent impunément pendant quelques heures à tous les excès d'un assaut dans la ville inférieure.

« Mais ce ne fut pas seulement l'avarice qui s'assouvit au sac de cette misérable ville; la cruauté y fit de bien plus grands ravages; car les

soldats, pleins d'or et d'argent, tuaient inhumainement leurs prisonniers, comme si c'eût été une vile proie, et massacraient ceux que leur rançon avait auparavant rendus sacrés pour les vainqueurs. Cela fit que plusieurs se résolurent de prévenir le vainqueur par une mort volontaire, et, parés de leurs plus magnifiques habits, se précipitaient, avec leurs femmes et leurs enfants, du haut des murailles. D'autres mirent le feu dans leurs maisons, voyant qu'aussi bien l'ennemi ne tarderait pas de l'y mettre, et se brûlèrent tout vifs là-dedans avec leur famille. Le roi fit enfin cesser le massacre et défendit « d'attenter à la pudicité des femmes, ni même « de toucher aux ornements qu'elles avaient « sur elles. »

« On dit qu'il y fut pris une somme d'argent si excessive qu'il n'est presque pas croyable; mais il faut ou douter de tout ce que l'histoire nous rapporte, ou croire que, dans cette opulente ville, il se trouva jusqu'à six vingt mille talents. Le roi, les ayant destinés aux frais de la guerre, fit venir de Suze et de Babylone quantité de chameaux et d'autres bêtes de charge, pour les faire porter après lui. A une

somme si immense il ajouta encore, comme pour comble, six mille talents de la prise de Persagade. »

Ainsi la ville de Cyrus semble anéantie un moment sous la vengeance d'Alexandre; mais cette vengeance n'était qu'une courte satisfaction à la Grèce, dont l'alliance recrutait son armée et dont le choix de Corinthe était son titre. Il se hâta de faire rentrer son armée enrichie dans l'ordre et dans le respect des vaincus. Tiridate fut confirmé dans son emploi d'administrateur des impôts et de gardien des trésors de la Perse. Le Macédonien Récanhide reçut le commandement de la citadelle de Persépolis. Trois mille Macédoniens sous ses ordres furent chargés de garder la capitale contre les émotions du peuple ou contre le retour d'Ariobarzane. Ses deux généraux en chef Parménion et Cratère furent laissés au commandement de l'armée, divisée en deux corps et cantonnée dans les riches plaines de l'Araxe.

Nous ne mentionnerions même pas ici le prétendu incendie des palais et de la ville de Persépolis par Alexandre lui-même, si cet incendie, plus théâtral qu'historique, n'était devenu une

tradition populaire dont il est impossible de ne pas parler. On ne trouve de trace authentique d'un tel acte de démence ou d'ivresse dans l'élève d'Aristote que dans Arrien. Selon cet écrivain, les soldats et les Grecs en délire pendant les premières frénésies du pillage mirent le feu à quelques édifices des faubourgs de Persépolis, qui communiquèrent un commencement d'incendie au palais habité par Alexandre lui-même. Ce prince, bien loin de promener la torche, à la requête d'une courtisane grecque ivre, dans les palais et dans les temples du roi des rois, et d'anéantir ainsi le trésor et sa propre conquête, ordonna, dit Arrien, » d'éteindre le feu avant « qu'il eût dévoré le palais. »

Les considérations critiques de M. de Sainte-Croix sur l'incendie de Persépolis ne laissent aucun doute sur l'invraisemblance de cette accusation contre le bon sens et contre la politique du plus grand homme de l'antiquité. Nous en reprendrons seulement quelques-unes.

« Dans le séjour qu'Alexandre fit à Persépolis, dit ce judicieux érudit, il passa des jours entiers dans les plaisirs de la table avec des courtisanes. Une d'entre elles, selon Quinte-

Curce, Thaïs, excita dans un de ces festins ce prince à brûler le palais des rois de Perse, en lui disant que les Grecs attendaient cette satisfaction pour toutes les villes que les barbares avaient détruites et les temples qu'ils avaient brûlés. Les convives dans l'ivresse applaudirent à ce discours, et Alexandre lui-même s'écria : « Que ne vengeons-nous donc la Grèce, et que « n'apporte-t-on des flambeaux ! » Il mit le premier le feu au palais, et tous les autres imitèrent son exemple. L'incendie gagna de toutes parts; et on ne trouverait aucun vestige de Persépolis, ajoute Quinte-Curce, si l'Araxe ne servait de renseignement. Il passait à vingt stades de cette ville.

« Cet historien a donné une signification trop étendue aux termes de l'auteur que Diodore et lui ont copié. Il disait simplement, comme le texte de Diodore le prouve, que les environs du palais furent brûlés. Arrien, après avoir rapporté que les palais des Perses furent incendiés, contre l'avis de Parménion, qui voulait les conserver, blâme cette action et réfute les raisons frivoles dont on s'était servi pour la justifier, en la mettant sur le compte d'Alexandre. Il a adopté, sur cet incendie, le

récit de Clitarque, amplifié par Quinte-Curce. Plutarque a suivi Aristobule lorsqu'il nous assure que non-seulement il n'y eut que le palais des rois exposé à la fureur des flammes, mais encore qu'il n'y en eut qu'une partie de brûlée.

« Alexandre, étant bientôt revenu de ce délire bachique, ordonna, comme tout le monde en convient, qu'on éteignît le feu. Les ruines de ce fameux palais subsistent encore; d'ailleurs une masse de pierres d'une grosseur prodigieuse, et qui étaient d'une dureté à toute épreuve, ne pouvait être tellement dévorée par les flammes qu'il n'en restât aucun vestige, et le feu dut nécessairement s'éteindre lorsqu'il eut consumé la partie de ce palais qui était construite en bois de cèdre. Mais, pour disculper entièrement Alexandre de l'incendie de Persépolis, il faut démontrer que cette ville a existé encore plusieurs siècles après la mort de ce prince.

« Diodore parle d'un sacrifice que Peuceste, satrape de Perse, fit aux mânes de Philippe et d'Alexandre, dans la ville de Persépolis, quelque temps après la mort de ce dernier prince. Antiochus Épiphane, suivant le livre des Macha-

bées, voulut piller un temple fameux par ses richesses dans la même ville ; mais il fut repoussé par la multitude et obligé de prendre la fuite; ce qui prouve l'opulence et la grande population de Persépolis vers l'an 164 avant Jésus-Christ, temps où se rapporte cette expédition. Ptolémée l'astronome, qui vivait sous Marc-Aurèle, met Persépolis au nombre des villes principales de la Perse. Ammien Marcelin parle de cette ville comme existant encore avec éclat sous le règne de Julien. Enfin sa destruction ne peut être rapportée qu'aux premiers temps du mahométisme. On m'objectera peut-être que Persépolis aura été rétablie immédiatement après sa destruction par Alexandre; mais le sacrifice de Peuceste est trop voisin de ce temps-là pour que cette ville ait pu renaître de ses cendres dans un si court espace. Au surplus, Alexandre séjourna à Persépolis au retour de son expédition des Indes. Ce retour est de l'an 326, et l'incendie de l'an 330 avant Jésus-Christ. Quatre années auraient-elles donc suffi à l'entier rétablissement d'une ville telle que Persépolis? »

Ajoutons que, à l'époque de sa vie à laquelle Quinte-Curce fait rapporter cet incendie chimé-

rique, Alexandre, d'après tous les historiens, conservait, comme on le voit dans sa conduite avec la femme et les filles de Darius, la réserve d'un philosophe et la sobriété d'un Spartiate. Il ne traînait à sa suite aucune courtisane, et il n'aurait pas commencé ses ignobles amours, à la face des maîtres et des amis vertueux dont il était entouré, par une orgie avec une Thaïs, rebut des Perses et des Grecs de Persépolis. A ce mot prononcé par lui dans un festin avec ses généraux athéniens : « les Perses ont brûlé les monuments d'Athènes, brûlons au nom d'Athènes les monuments des Perses, » peut-être joignit-il le geste de prendre une torche allumée des mains d'un de ses pages et d'approcher la flamme des lambris. Mais, après avoir montré ainsi ce qu'il pouvait faire pour humilier les Perses et venger les Athéniens, à coup sûr il remit la torche dans la main du jeune Grec, et il n'alluma pas le bûcher de ses trésors, de ses approvisionnements de son empire futur et de sa propre armée. Il faut se défier des légendes : elles ne sont jamais que les inepties de l'histoire et les contrefaçons de la vérité. Le peuple les aime parce qu'elles lui ressemblent; mais il faut les lui arracher quand on

écrit pour l'instruire, comme on arrache à un enfant les jouets avec lesquels il peut se blesser.

FIN DU TOME PREMIER.

VIE
D'ALEXANDRE LE GRAND

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

VIE

D'ALEXANDRE LE GRAND

PAR

M. A. DE LAMARTINE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LIX

LIVRE VI.

VIE

D'ALEXANDRE LE GRAND

LIVRE VI

I

S'il fallait aux hommes sensés une preuve de plus de la vigueur d'esprit d'Alexandre à Persépolis et de la stupidité des imputations intentées contre lui à cette période de sa jeunesse par les libellistes du Péloponèse, on la trouverait dans l'activité héroïque qu'il déploya aussitôt après avoir assuré sa plus belle conquête. Tandis qu'il

distribuait ses principaux corps d'armée, sous ses meilleurs géneraux, sur tous les points stratégiques et dans toutes les villes importantes, pour occuper fortement le pays et pour empêcher les tronçons de l'empire de s'agiter ou de se renouer contre sa domination, on le voit quitter de sa personne les délices de Persépolis et de l'Euphrate, au commencement de l'hiver, avec quelques milliers d'hommes et de chevaux, braver la saison des pluies et des neiges, pénétrer au cœur des groupes de montagnes qui servaient de rayon et de refuge à l'empire contre les invasions, et poursuivre jusqu'à des défilés et à des sommets presque infranchissables les derniers restes du parti de Darius. Les descriptions des voyageurs modernes qui ont passé par ces Alpes et ces Apennins de la Perse intérieure, et ces sentiers bordés de précipices et de glaciers où l'homme gravit plutôt qu'il ne marche, peuvent seules donner, mieux que les descriptions idéales de Quinte-Curce, une idée des intrépidités, des hasards et des fatigues du conquérant.

Cet historien dément ici lui-même par un enthousiasme mérité pour son héros les accusations de démence, d'ivresse et de lubricité dont il vient

de se faire l'écho en racontant le chimérique incendie de Persépolis.

« Les habitants de ces lieux âpres et inaccessibles, dit-il, qui logeaient en des cabanes éparses, se croyant en sûreté au milieu d'un pays inaccessible, n'eurent pas si tôt aperçu l'ennemi que, tuant ceux qui ne les pouvaient suivre, ils gagnaient les montagnes détournées et chargées de neige. De là, venant peu à peu à s'apprivoiser par la communication des prisonniers, ils se rendirent au roi, qui les traita doucement. Ensuite, ayant couru et ravagé toute la campagne de la Perse et réduit plusieurs bourgades en sa puissance, il passa dans les terres des Mardes, nation belliqueuse et bien éloignée de la façon de vivre et de la mollesse des autres Perses. Ils creusent des cavernes dans les montagnes, où ils se cachent avec leurs femmes et leurs enfants, et ne se nourrissent que de la chair de leurs troupeaux et des bêtes sauvages. Les femmes même, contre leur naturel, n'y sont pas moins farouches que les hommes. Elles ont les cheveux hérissés comme des Furies; leur robe ne leur va que jusqu'au genou, et leur front est environné d'une fronde qui leur sert d'ornement de

tête et d'arme tout ensemble. Mais un même torrent de fortune entraîna ces peuples comme les autres, et le roi, au bout de trente jours, s'en revint à Persépolis, où il fit des présents aux grands de sa cour et à tous les autres selon leur mérite, et distribua presque tout ce qu'il avait pris dans cette ville, que l'on pouvait dire la plus riche qui fût sous le ciel.

« Mais toutes ces grandes qualités, ce naturel admirable qui le mettait au-dessus de tous les autres rois, ce courage à l'épreuve de toutes sortes de dangers, cette promptitude à entreprendre et à exécuter, cette foi envers ceux qui se rendaient, cette clémence envers les captifs, et cette modération dans les plaisirs même innocents, ne devaient pas le préserver de la contagion des vices de l'Asie. »

II

Ce second séjour de trente jours à Persépolis fut vraisemblablement employé à toute autre occupation qu'à ces orgies dont l'accuse ici Quinte-Curce, puisqu'après un si court repos, et encore

au cœur de l'hiver, on le voit repartir avec une expédition beaucoup plus nombreuse pour les montagnes de la Médie à la poursuite de Darius. Il rallia en se rendant en Médie un renfort de six mille soldats recrutés et exercés en Cilicie par un de ses lieutenants dans l'Asie Mineure, nommé Platon. Ces hommes avaient l'orgueil de combattre sous les yeux du vainqueur universel et l'impatience de troupes fraîches qui n'ont pas encore mérité leur nom de soldats. Cette circonstance, inaperçue de la plupart des historiens, de six mille Ciliciens montagnards ralliés si à propos pour la guerre des montagnes au pied du noyau de la Médie, prouve assez la prévoyance administrative du général, qui recouvrait d'un côté plus de troupes qu'il n'en perdait de l'autre sur sa route.

III

Darius n'était pas loin cette fois de son ennemi. Maître encore du pays des Parthes et de la capitale de la Médie, Ecbatane, il était parvenu à rallier dans cette ville fidèle environ qua-

rante mille combattants dévoués jusqu'à la mort à sa cause et à sa famille. Dans ce nombre il comptait un corps de quatre mille Grecs auxiliaires enrôlés depuis longtemps dans son armée, comme s'enrôlent encore aujourd'hui dans les gardes des rois les Suisses mercenaires, jaloux de leur liberté chez eux, indifférents à la cause qui les solde chez les autres. Ces Grecs, qui désespéraient du pardon de leurs compatriotes et de la clémence d'Alexandre s'ils étaient vaincus et prisonniers, défendaient la vie du roi de Perse comme si elle eût été leur propre vie.

Un satrape puissant de la Bactriane, province presque indépendante qui confine à l'Inde et à l'Imaüs, lui avait amené un corps de quatre mille cavaliers et affectait pour le roi des rois une fidélité à l'épreuve de tous les revers. Ce satrape se nommait Bessus ; il était un des généraux de la Perse qui possédait le plus de renommée et le plus d'ascendant sur les troupes. Darius, sans défiance, concertait avec lui tous ses plans de campagne et de retraite devant l'armée macédonienne.

Darius sortit d'Ecbatane avec ces quatre mille soldats d'élite pour disputer jusqu'à la mort

accès de son dernier asile royal à Alexandre. Ayant rassemblé tous les généraux dans son camp aux portes de la ville, il les harangua, non en roi qui encourage des sujets à combattre pour sa cause, mais en homme qui remercie des amis de mourir pour lui. La longue et belle harangue, plus philosophique que militaire, que lui prête ici Quinte-Curce, n'a d'autres défauts que de n'être pas historique; c'est un habile rhéteur qui parle au lieu d'un roi. Nous ne la reproduisons pas. Si ce n'est pas ce que Darius dit à ses généraux, c'est du moins le sens de ce qu'il veut leur dire; mais il le dit certainement avec plus de brièveté. Les champs de bataille ne sont pas des tribunes, encore moins des académies d'éloquence.

Ses chefs, quoique travaillés déjà par les levains de défection que la constance de l'adversité fait fermenter, et plus encore parmi les généraux que parmi les soldats, comme nous l'avons vu nous-mêmes à Fontainebleau autour de Napoléon vaincu à son tour, couvrirent de feintes acclamations leur préméditation de perfidie. Bessus cependant et Narbazane, autre satrape de l'armée, secrètement complice de Bessus, pro-

posèrent comme meilleur moyen de salut au roi une abdication temporaire de l'empire entre leurs mains.

« Effacez-vous, lui dirent-ils, devant cette mau-
« vaise fortune obstinée ; abritez dans une re-
« traite inexpugnable et éloignée la majesté
« royale qui repose en vous, nommez pour vous
« remplacer provisoirement un roi ou vice-
« roi pour la guerre. Après avoir délivré l'em-
« pire il le remettra à celui à qui il appartient. »

Cette première insinuation à l'abdication, qui était à la fois un piége pour le roi et une insulte mal déguisée pour le général, souleva l'indignation dans le cœur de Darius ; il tira son épée du fourreau et voulut la plonger dans la poitrine du traître. Bessus et ses amis se jetèrent entre deux comme des hommes qui veulent épargner un crime à leur prince. L'orateur s'évada ; le conseil fut interrompu. Les généraux se retirèrent chacun dans son camp pour délibérer du sort comme hors de la présence de Darius. On croit lire les scènes nocturnes et non encore totalement dévoilées de la conférence des maréchaux de Napoléon, devant et derrière Napoléon, à Fontainebleau. Les mêmes circons-

tances produisent dans les armées les mêmes hommes.

Les satrapes, après avoir écarté leurs corps d'armée du camp du roi, conférèrent entre eux pendant la nuit et lui envoyèrent Narbazane, un d'entre eux, pour lui signifier avec de respectueux ménagements leur résolution d'insister sur une abdication complète. L'infortuné monarque comprit, comme Napoléon, à demi mot l'abandon irrémédiable de ses généraux; il se résigna, et, s'enfermant seul dans sa tente, il laissa les choses et les esprits suivre la pente rapide qui devait les conduire pour lui à un funeste dénoûment. Dans cette anarchie nocturne nul ne commandait plus dans l'armée, pas même le roi. Bessus profitait du relâchement de la discipline pour faire embaucher les Perses encore fidèles par ses soldats. Les Perses résistent loyalement à ces amorces de la perfidie. La majesté royale et la majesté du malheur les font rougir d'abandonner leur roi et leur général. Les Grecs, inquiets de ce qui allait suivre, prennent les armes à tout événement dans la nuit. Artabaze visite encore les postes, comme si le roi dont il était le principal lieutenant commandait encore;

la fidélité communicative d'Artabaze émeut et ramène les chefs et les soldats ébranlés; il les assure de la disposition du roi à tout oublier et à tout pardonner à leur repentir. Les larmes coulent des yeux des Perses attendris; ils entourent la tente du roi de leurs armes et de leurs acclamations. Bessus et ses complices feignent de partager cette émotion patriotique; ils se couchent le front sur la terre, à la manière des Persans, pour adorer le roi et lui servir de marchepied à la sortie de sa tente quand il va monter sur son char. Narbazane et ses Bactriens s'emparent, comme par une rivalité de zèle, du premier poste de l'escorte la plus rapprochée de la personne du roi. Darius marche au milieu d'eux à la rencontre des Macédoniens.

Cependant le général de sa garde grecque, Patron, informé des mauvaises pensées de Bessus et de Narbazane, arme ses soldats, dont les armes étaient ordinairement portées dans les bagages pendant les marches loin de l'ennemi. Il approche lui-même autant qu'il peut son cheval du chariot royal, et s'efforce par des signes d'intelligence d'appeler l'attention du roi sur lui. Bessus et Narbazane lui disputent l'oreille

de Darius, dans la crainte qu'il ne lui révèle leur complot. A la fin Patron, s'adressant en grec à son maître, lui communique ses soupçons; Darius, qui parlait la langue grecque, cache sur son visage l'impression que cette révélation sinistre fait sur son esprit; mais un des complices de Bessus, qui comprenait aussi le grec, répète à voix basse à Bessus ce que le général de sa garde a dit au roi. Bessus se répand en dénégations de son crime, en imprécations contre le général étranger, en serments d'un inviolable dévouement au roi. Darius feint de croire à ces témoignages d'attachement, et du reste il dit à Bessus qu'Alexandre lui-même, au lieu de récompenser un traître qui aurait livré son maître à la mort, vengerait le premier ce crime contre la fidélité et contre la majesté du roi.

A la halte du soir les Perses et les gardes du roi s'éloignent imprudemment pour aller aux fourrages; Bessus et les Bactriens restent seuls maîtres du camp et de la vie du roi. Darius, pressentant son sort, reste seul avec quelques eunuques fidèles jusqu'à la mort à leur maître. Il fait appeler par eux Artabaze, lui confie ses inquiétudes, le loue de sa constance, l'embrasse

comme pour un suprême adieu et le baigne de ses larmes en le congédiant. Il se dispose ensuite avec une courageuse résignation à se donner lui-même la mort, plutôt que de léguer un crime et un remords éternel à la Perse par le meurtre d'un roi assassiné par ses armées. Les eunuques se précipitent à ses genoux pour le conjurer d'épargner sa vie; ils retiennent son bras, ils lui dérobent ses armes. Tout est sanglots et lamentations dans la tente royale. Le bruit se répand au dehors que Darius s'est frappé lui-même. A ce bruit, qui réjouit les conspirateurs, Narbazane et Bessus se précipitent dans sa chambre; ils trouvent à regret le roi encore vivant, s'emparent de lui, l'enchaînent comme un criminel ou comme un insensé.

« Ce grand roi, dit l'historien pathétique, ce monarque de l'Asie, qu'on avait vu naguère élevé sur un char superbe, servi et adoré de ses peuples comme un dieu, voilà que tout à coup, opprimé, non par une puissance étrangère, mais par les siens propres, il est fait esclave de ses esclaves, et jeté sur une vile charrette, couverte de méchantes peaux. Son argent et ses meubles furent pillés, comme par le droit

de la guerre, et les scélérats, chargés d'une proie acquise par le plus grand de tous les crimes, prirent la fuite. Artabaze, accompagné de ceux qui demeuraient dans l'obéissance et des bandes grecques, tira vers la Parthiène, ne se tenant nulle part si mal assuré qu'avec les parricides. Les Perses, comblés des promesses de Bessus et ne sachant d'ailleurs à qui se donner, prirent le parti des Bactriens et les rejoignirent en trois jours. Toutefois, afin qu'on ne dît pas qu'on ne portât point honneur au roi, ils le lièrent avec des chaînes d'or, la fortune s'avisant toujours de quelque nouvelle invention pour se jouer de ce prince et ajouter la risée à sa calamité. Et, de peur qu'il ne fût reconnu aux marques royales, ils avaient couvert le chariot de vilaines peaux, et le faisaient mener par des gens qui ne le connaissaient point, afin qu'ils ne le pussent enseigner à ceux qui le demanderaient. Quelques gardes le suivaient seulement de loin. »

Alexandre, ayant su que Darius était parti d'Echatane, laissa la route de la Médie, qu'il avait suivie jusqu'alors, et se mit à le poursuivre vivement. Étant arrivé à la ville de Tabas, aux extrémités de la Parétacène, il apprit de quel-

comme pour un suprême adieu
ses larmes en le congédiant.
avec une courageuse rési
lui-même la mort, pl
crime et un remords
meurtre d'un roi a
eunuques se pré
conjurer d'épar
bras, ils lui ... gue de
glots et lar ... onné ou assas-
bruit se ré ... personne gît le comble
lui-mêm ... ons-nous! un si grand butin
teurs, ... notre diligence. » Tous ensemble
sa c ... à crier « qu'ils sont prêts à le suivre
vi ... il ne leur épargne ni fatigue ni péril. » Il
... s mène donc, non pas en gens de guerre qui marchent, mais en courant, sans leur donner de relâche ni jour ni nuit; de sorte que, s'étant avancés de cinq cents stades, ils étaient arrivés au bourg où Bessus avait arrêté Darius.

On y prit son truchement, nommé Mélon, qui n'avait pu le suivre, à cause qu'il était demeuré malade, et, se trouvant surpris par la vitesse d'Alexandre, il feignit de n'être resté là que pour se donner à lui. Il s'informa de tout ce qui s'était

ıprès un si grand travail il se fallait
ıi, cependant, pour ne point de-
ınforça les six mille chevaux
déjà, de trois cents hommes
samment armés, mais à
le lieu et l'occasion le
ıt à pied. Comme il
Mythracène, détes-
, le vinrent trouver, et
les Perses n'étaient qu'à cinq
de là par le chemin ordinaire, mais
en montreraient un plus court.

« Le roi fut bien aise de leur venue, et, dès le même soir, conduit par ses guides, se mit en chemin avec quelques troupes de cavalerie armées à la légère, commandant à sa phalange de le suivre le plus vite qu'elle pourrait. Pour lui, marchant en ordre de bataille, il modérait leur course, de sorte que les premiers se pouvaient joindre aux derniers. S'étant avancé de trois cents stades, il trouva Brocubélus, fils de Mazée, jadis gouverneur de Syrie, qui, se venant rendre à lui, l'assura que Bessus n'était plus qu'à deux cents stades de là, et que son armée, ne se doutant de rien, marchait en désor-

dre ; qu'il semblait qu'il voulût prendre la route d'Hyrcanie, mais que, s'il se hâtait, il le surprendrait infailliblement, et qu'au reste Darius vivait encore. Ce furent autant d'aiguillons à ce prince pour l'exciter encore davantage à la poursuite ; si bien que, s'étant mis à piquer, ils s'y en vont à toute bride. Ils oyaient déjà le bruit que les ennemis faisaient dans leur marche ; mais la poussière, comme une épaisse nuée, les empêchant de les voir, on fut contraint de faire halte jusqu'à ce qu'elle fût abaissée. Enfin ils furent vus des Barbares, et ils les virent aussi qui se retiraient, quoique la partie n'eût pas été égale si Bessus eût eu autant de courage et de résolution pour le combat que pour le parricide; car les ennemis les surpassaient en nombre et en forces, outre qu'étant frais ils eussent eu à faire à des gens harassés ; mais le nom et la réputation des chefs, qui, à la guerre, importe plus que tout, les étonna de telle sorte qu'ils se mirent en fuite.

« Bessus et ses complices, ayant atteint Darius, l'exhortèrent à monter à cheval et à se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit « que les dieux étaient près de le venger, »

et, implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre les parricides; ce qui enflamma tellement la colère de ces traîtres qu'ils lancent leurs dards contre lui et le laissent couvert de blessures. Ils tirèrent aussi sur les chevaux qui traînaient la charrette, afin qu'ils ne pussent aller plus avant, et tuèrent deux esclaves qui accompagnaient le roi. Après un si beau chef-d'œuvre ils se séparèrent, pour confondre les traces de leur fuite, Narbazane tirant vers l'Hyrcanie et Bessus vers la Bactriane, suivis de peu de gens de cheval. Les Barbares, destitués de chefs, se dispersèrent çà et là, selon que la peur ou l'espérance les guidait. Il n'y eut que cinq cents chevaux qui se rallièrent, incertains s'ils devaient combattre ou fuir.

« Alexandre, ayant reconnu que les ennemis s'ébranlaient, fit avancer Nicanor avec quelque cavalerie pour les couper et se mit à les charger avec le reste. Il y en eut près de trois mille qui, voulant faire tête, furent taillés en pièces. On chassait les autres comme des troupeaux de bêtes, le roi ayant commandé qu'on ne tuât plus. Pas un de ceux que l'on prenait n'eût su dire des nouvelles de Darius. On s'en enquérait cu-

2.

rieusement; on visitait les chariots; il ne paraissait aucun vestige de sa fuite. Alexandre s'était tellement hâté qu'à peine y eut-il trois mille chevaux qui le purent suivre, de sorte que les troupes entières des fuyards tombaient entre les mains de ceux qui venaient plus lentement. On aura peine à le croire : il y avait plus de prisonniers que de preneurs, et la peur et la mauvaise fortune avaient tellement troublé le sens à ces Barbares qu'ils ne s'apercevaient ni de la multitude des leurs, ni du petit nombre des ennemis. Cependant les cavales qui tiraient la charrette de Darius s'en allant à l'abandon, s'étaient écartées du grand chemin, et, après avoir fait quatre stades à l'aventure, outrées du chaud et de la douleur de leurs plaies, s'étaient arrêtées dans un vallon. Il y avait assez près de là une fontaine où Polystrate, Macédonien, pressé de la soif, fut adressé par ceux du pays. Et, comme il buvait de l'eau qu'il avait puisée avec son casque, il vit des chevaux rendant les abois, qui avaient des traits fichés dans le corps. Il s'étonna de ce qu'on ne les avait pas plutôt emmenés que de les tuer de cette sorte. Et, s'approchant de plus près, il trouva, dans un vilain chariot

' de peaux, un homme tirant à sa fin,
c'était Darius, percé de plusieurs
respirait encore.
' ses prisonniers lui servait
'ıs, reconnaissant à sa lan-
lui dit qu'il avait au
lans l'état déplorable
..ı, de parler à un homme
..ı et qui recueillerait les dernières
.. de sa bouche; qu'il le priait de dire à Alexandre que, sans l'avoir jamais obligé, il mourait son redevable et comblé de ses faveurs; mais qu'il lui rendait mille grâces de tant de bonté dont il avait usé envers sa mère et ses enfants; qu'étant son ennemi il ne s'était pas contenté de leur sauver la vie, mais leur avait laissé toutes les marques et tout l'éclat de leur première grandeur, au lieu que ses parents et ses amis, qui tenaient de lui la vie et le royaume, lui avaient ravi l'un et l'autre; qu'il priait les dieux de rendre ses armes victorieuses, et de le faire monarque de l'univers, et, pour l'exécrable parricide commis en sa personne, qu'il lui serait honorable et utile tout ensemble d'en poursuivre la vengeance; qu'il n'y allait pas seulement de

son intérêt, mais que c'était la cause commune de tous les rois, et qu'il devait cet exemple au public et à la sûreté des princes. Enfin, se sentant près d'expirer, il demanda à boire; et, après avoir bu de l'eau fraîche que lui apportait Polystrate : « Mon ami, dit-il, qui que tu sois, voici le dernier de tous mes malheurs, qu'ayant reçu ce plaisir de toi je n'ai plus moyen de te le rendre; mais Alexandre t'en donnera la récompense, et les dieux la donneront à Alexandre, pour prix de tant de douceur et d'humanité qu'il a exercée envers les miens. Je te prie de lui toucher pour moi dans la main; c'est l'unique gage qui me reste à lui donner de ma foi et de mon affection. » Et en disant cela il prit la main de Polystrate et rendit l'esprit. Ces choses étant rapportées à Alexandre, il y vint aussitôt; et, voyant le corps de Darius, il se prit à pleurer amèrement et à déplorer l'infortune d'un si grand prince, qui avait fait une fin si indigne de sa gloire. Puis, détachant son manteau, il le jeta sur le corps, et, l'ayant fait embaumer royalement, l'envoya à sa mère sysigambis, pour le faire ensevelir à la façon du pays et des rois de Perse, et mettre ses os reposer au sépulcre de ses ancêtres. »

L'histoire, le poëme et le drame ont eu peu de pages égales à ce récit de la mort du roi des rois. Elles sont liées aussi indissolublement à l'événement, dans la mémoire des hommes, que l'image est liée à l'objet dans le regard ; les altérer serait un sacrilége contre le cœur humain. L'humanité est là tout entière : la majesté d'autant plus solennelle qu'elle est plus déchue ; la fidélité dans le peuple et dans les soldats, gouvernés par le cœur ; la lâcheté, l'ingratitude, la perfidie et le parricide dans les chefs, gouvernés par l'ambition ; la résignation dans la victime, qui aime encore assez ses assassins pour vouloir leur épargner un forfait ; l'héroïsme dans le vainqueur, la générosité dans le triomphe, la pitié dans la joie même de la victoire. Enfin la haute politique dans Alexandre, vengeant au nom de la royauté son ennemi de ses assassins, est la Providence planant sur la scène et se manifestant par la prompte justice dont elle poursuit les scélérats. Voilà le tableau peint par l'historien d'Alexandre. Malheur à qui oserait le retoucher !

Reprenons Arrien, quand il ne s'agit plus de sentiments, mais de la guerre.

IV

« Alexandre, dit-il, envoya le corps de Darius aux Perses de Persépolis, pour qu'ils rendissent à leur roi les honneurs funèbres selon les rites de la religion et de la royauté. »

Comme si la fortune avait voulu combler au même moment Alexandre de ses faveurs sur les deux continents, ce fut sur le champ de bataille où il était près d'atteindre Bessus qu'il apprit la victoire d'Antipater et des Macédoniens sur Agis, roi et général de Sparte, qui profitait de l'absence du fils de Philippe pour soulever la Grèce contre lui. Antipater remporta sur Agis une victoire complète et perdit lui-même cinq mille hommes dans la bataille. — « Bataille d'enfants, dit Alexandre en lisant ses dépêches, tandis que nous remportons ici des batailles de géants. »

On croit entendre Napoléon recevant, le lendemain de la bataille de Wagram, la nouvelle de quelques succès insignifiants de ses maréchaux en Hollande ou en Espagne. Il n'y a jamais deux

grandes scènes ni deux grands hommes à la fois sur la scène des conquérants. L'univers pour eux est où ils sont. Tel Alexandre, tel César, tel Napoléon.

Cependant l'excès de sa fortune semblait peser déjà sur le vainqueur au sein de sa propre armée. La Perse était vaincue, dépouillée et soumise. L'œuvre de la Grèce était accomplie; celle d'Alexandre n'était que commencée.

Quand les esprits d'un peuple ou d'une armée ne sont plus tendus par l'action vers quelque grande œuvre à accomplir, ils se détendent et semblent se retourner contre eux-mêmes, comme par un reflux naturel du cœur humain. On ne sent bien la lassitude que dans le repos. L'armée d'Alexandre éprouvait, depuis la mort de Darius, ce phénomène de la lassitude, faute de fatigues nouvelles. Tantôt le bruit se répandait, dans Ecbatane, dans Persépolis, dans le camp, qu'Alexandre allait ramener l'armée en Grèce, et les soldats, sans vérifier ces rumeurs, couraient en tumulte avec des cris de joie aux bagages, y chargeaient leurs dépouilles et les armes comme pour reprendre la route de la patrie. Bientôt détrompés de ce retour par les contre-ordres du

roi, ils se répandaient en murmures, se livraient au découragement de l'espérance abusée, ou tramaient entre eux des conspirations militaires, sinon pour frapper leur général, au moins pour le contraindre à les ramener sur leurs pas.

Alexandre ne voulait ni leur révéler son plan d'expatriation perpétuelle et de transplantation de l'empire en Perse, ni les laisser s'aigrir dans cette oisiveté fatale qui aurait fini par les corrompre jusqu'à la désertion. Il était donc obligé de les maintenir dans un mouvement continuel et de leur montrer sans cesse de nouveaux ennemis à atteindre et à vaincre avant de retourner dans la Macédoine. On ne peut expliquer autrement les nombreuses campagnes en tous sens qu'il leur fit faire sur les différents confins de la Perse, après la mort de Darius et l'occupation paisible des capitales. Ces campagnes lointaines, pénibles, souvent périlleuses pour lui-même, n'étaient nullement nécessaires, car ces petites résistances des peuplades limitrophes de la Perse auraient été promptement entraînées d'elles-mêmes dans le vaste courant de soumission générale qu'il avait imprimé par tant de victoires à l'empire.

On voit, par la lecture des écrivains persans originaux et des historiens orientaux de cette époque, que les Perses ne le considéraient déjà plus comme un envahisseur étranger, mais comme un héritier divin de Darius, naturalisé persan par des prodiges, et chef incomparable et irrésistible d'une dynastie nouvelle venue du Nord. Il n'y a pas dans tous ces historiens ou dans tous ces poëtes un seul mot qui proteste au nom de la nationalité persane contre Alexandre. Au contraire, ils semblent fiers de compter ce conquérant presque surnaturel au premier rang de leurs fondateurs de dynastie. Ses exploits et sa mémoire semblent les exploits et la mémoire héroïque des Perses.

V

Ce fut sans doute ce désir de regagner du temps sur ses soldats et d'éblouir la Perse par des victoires nouvelles au profit de l'empire, et de fondre ensemble par une cohabitation plus prolongée les différents éléments de son armée, Macédoniens, Grecs, Perses, qu'Alexandre entre-

prit gratuitement la guerre d'Hyrcanie et la guerre plus lointaine encore contre les Scythes. Les Hyrcaniens étaient ces peuplades reculées qui habitaient, derrière les défilés ou les pyles Caspiennes, les montagnes qui encadrent la mer Caspienne, du côté du midi. Les Scythes, aujourd'hui les Russes, étaient cette grande nation déjà répandue sur les deux rives asiatiques et européennes de la mer Noire. Peuples jeunes, de mœurs saines, pasteurs, belliqueux, qui tantôt faisaient des incursions sur l'Hyrcanie et la Perse, et plus souvent fournissaient les plus utiles auxiliaires aux armées du grand roi.

Arrien décrit succinctement selon son style, mais très-clairement, les campagnes d'Hyrcanie. « Prenant ensuite, dit-il, les troupes laissées en arrière, Alexandre marche vers l'Hyrcanie, située à gauche du chemin qui conduit dans la Bactriane. Ce pays en est séparé par de hautes montagnes couvertes de bois, et s'étend à l'opposite jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Avide de subjuguer les Parthes, plus encore de poursuivre les Grecs stipendiaires de Darius, qu'on lui dit être réfugiés dans leurs montagnes, Alexandre divise son armée en trois corps, prend

avec lui le plus nombreux et le plus légèrement armé, et marche par les routes les plus courtes et les plus difficiles. Il envoie Cratérus contre les Tapuriens avec sa troupe, celle d'Amyntas, quelques chevaux et quelques archers; Érigyus doit conduire les étrangers, le reste de la cavalerie et de toute l'armée, les chariots et les bagages, par le chemin plat, qui était le plus long.

« Alexandre franchit les premières hauteurs; il y campe. Prenant ensuite les hypaspistes, l'élite de la phalange macédonienne et quelques archers, il aborde le passage le plus difficile, laissant derrière lui des gardes partout où il craignait que sa suite ne fût inquiétée par les Barbares des montagnes. Il passe les défilés avec ses archers et campe dans la plaine aux bords d'une petite rivière.

« Là Narbazanes, chiliarque, Phradapherne, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie, et quelques Perses, les premiers de la cour de Darius, viennent trouver Alexandre et se soumettre. Il demeura campé quatre jours dans cet endroit, où tous ceux de sa suite le rejoignent sans avoir été inquiétés, sinon les Argiens de l'arrière-garde; mais ils repoussèrent facilement à coup de traits

les Barbares qui étaient venus fondre sur eux.

« Alexandre pénètre dans l'Hyrcanie et marche vers Zadracarte. Cratérus y arrive presque en même temps, sans avoir joint les Grecs à la solde de Darius ; mais il a soumis par force ou par composition tout le pays qu'il a parcouru. Érigyus se réunit à eux avec tout le bagage. Bientôt Artabaze avec ses trois fils, Cophène, Aribarzanes et Arsame, se rendent près d'Alexandre, suivis d'une députation des Grecs de leur parti, et d'Autophradates, satrape des Tapuriens. Alexandre conserve ce dernier dans sa place, accueille avec honneur Artabaze et ses enfants, par égard pour leur dignité et leur fidélité envers Darius. Il répondit aux députés grecs, demandant à être reçus dans son parti, qu'il ne traiterait point avec eux ; qu'ils avaient violé indignement la loi de leur patrie qui défendait aux Grecs de prendre parti contre les Grecs pour des Barbares ; qu'ils n'avaient qu'à se rendre à discrétion ou songer à leur salut. Ils se soumirent à discrétion en demandant qu'il envoyât vers eux un de ses chefs, auquel ils se rendraient. Ils étaient environ au nombre de quinze cents. Alexandre leur envoya Andronique et Artabaze.

« Alexandre court vers les Mardes, ayant avec lui les hypaspistes, les hommes de traits, les Argiens, le corps de Cœnus et d'Amyntas, les archers à cheval et la moitié de la cavalerie des hétaires.

« Il fit un grand nombre de prisonniers dans ses courses, et tua la plus grande partie de ceux qui en appelèrent aux armes.

« Nul guerrier avant Alexandre n'avait pénétré chez les Mardes, que semblaient défendre la difficulté des lieux et la pauvreté qui ajoutait encore à leur courage. Le conquérant avait déjà traversé leur pays qu'ils ne soupçonnaient pas encore sa marche; ils furent défaits aussitôt que surpris. Plusieurs se retirèrent dans les montagnes d'un accès difficile et escarpé; mais, Alexandre les ayant atteints dans cet asile qu'ils croyaient inaccessible, ils lui envoyèrent des députés pour se rendre sous ses lois avec toute leur province.

« Il les rangea sous le gouvernement d'Autophradates, satrape des Tapuriens. De retour dans son camp, il trouva les Grecs à la solde de Darius, qui s'y étaient rendus, et au nombre desquels étaient Callistratides, Pausippus, Monime et Anomante, députés vers Darius par les Lacédémoniens, et Dropidès, par les Athéniens. Il les

retint prisonniers, renvoya en liberté les députés de Sinope, dont les intérêts étaient séparés de ceux de la Grèce, et qui, soumis à l'empire des Perses, avaient rempli leur devoir en députant vers leur souverain. Il mit aussi en liberté les Grecs au service de Darius avant la déclaration de guerre, et le député des Carthaginois Héraclide.

« Il retint le reste des Grecs à son service, aux conditions qu'ils avaient obtenues de Darius. Il leur donna pour chef Andronique, qui les avait amenés. On approuva la politique qui leur conserva la vie.

« Il pousse ensuite vers Zadracarte, capitale de l'Hyrcanie, s'y arrête quinze jours, qu'il emploie aux sacrifices, aux jeux gymniques, et se dirige vers les Parthes.

« Il touche au territoire des Arriens, à Susia, une de leurs villes. Le satrape de la contrée, Satibarzanes, vient le trouver; Alexandre lui rend son gouvernement, en lui adjoignant Anaxippe, un des hétaires, avec quarante archers à cheval, pour protéger le pays des Arriens contre les insultes de l'armée qui le traverse. »

VI

C'est à Hécatompile, capitale des Scythes d'Asie, bâtie par les Grecs, que Diodore de Sicile, Justin et Quinte-Curce placent la première grande sédition militaire des soldats d'Alexandre, lassés de poursuivre jusqu'au de là du Tanaïs des victoires sans fin, sans gloire et sans dépouilles, pour des desseins qu'ils cessaient de comprendre depuis que l'Asie était asservie.

Alexandre, que sa bravoure personnelle, sa jeunesse, sa beauté martiale, sa familiarité gracieuse avec ses soldats faisaient adorer de l'armée, n'eut pas de peine cette fois à la faire rentrer dans l'obéissance. Il sortit de sa tente et harangua les séditieux avec cette éloquence insinuante et forte que son éducation si littéraire ajoutait à tant de dons de la nature. Cette harangue, conservée tout entière, est digne des harangues de César, orateur avant d'être général, et des ordres du jour de Napoléon, le plus grand rédacteur d'enthousiasme qui ait jamais exposé ses plans de campagne à ses lieutenants.

« Je ne m'étonne point, soldats, si, quand vous considérez les grandes choses que vous avez faites, vous êtes assouvis de gloire et ne cherchez plus que le repos. Sans compter les Illyriens, les Triballes, la Béotie, la Thrace, Sparte, les Achéens et le Péloponèse, dont j'ai dompté les uns en personne et les autres par mes lieutenants et sous mes auspices, je vois qu'ayant commencé la guerre à l'Hellespont nous avons affranchi les Ioniens et l'Éolide d'une cruelle servitude. Nous sommes maîtres de la Carie, Lydie, Cappadoce, Phrygie, Paphlagonie, Pamphylie, Pisidie, Cilicie, Syrie, Phénicie, Arménie, de la Perse, des Mèdes et de la Parthiène. Je pense avoir nombré plus de provinces que les autres n'ont pris de villes, et encore je ne sais si, dans une si longue énumération, il ne m'en est point échappé quelqu'une. C'est pourquoi, si je croyais nos conquêtes bien assurées parmi des peuples vaincus si promptement, je ne vous le cèle point, quand vous ne le voudriez pas, je vous échapperais pour aller revoir mon pays, ma mère, mes sœurs et mes autres citoyens, et partager avec eux la gloire que j'ai acquise avec vous; car c'est là où nous attendent les plus doux

fruits de nos victoires, la joie de nos enfants, de nos femmes, de ceux qui nous ont mis au monde, la paix, le repos et la jouissance assurée des biens que nous avons achetés aux prix de notre sang. Mais, dans un empire nouveau, où nous ne pouvons pas dire que nous ayons encore aucun établissement, au contraire, où nous avons à faire à des têtes revêches, qui se défendent du joug, il faut du temps, soldats, pour les ramener; il faut qu'une douce communication les apprivoise peu à peu et amollisse cette fierté de courage. Vous voyez comme les fruits de la terre mûrissent en leur saison, et qu'il ne faut que se donner un peu de patience, tant il est vrai que les choses même dénuées de sentiment s'adoucissent avec le temps et reçoivent la loi que la nature leur impose. Quoi! penseriez-vous que tant de peuples accoutumés à une autre domination, avec lesquels vous n'avez nulle conformité de religion, de mœurs, ni de langage, eussent été domptés du même combat dont ils furent vaincus? Sachez que, s'ils se contiennent dans l'obéissance, vous n'en avez obligation qu'à vos armes, et non pas à leur bonne volonté. En présence, ils vous redoutent; hors de là, ils sont

vos ennemis. En un mot, nous avons à faire à des bêtes sauvages, qui ne s'apprivoisent qu'en laissant faire au temps ce qu'on ne peut attendre de leur naturel. Et encore je parle comme si nous tenions tout ce que tenait Darius. Cependant Narbazane s'est emparé de l'Hyrcanie. Bessus, ce parricide, ne possède pas seulement la Bactriane, mais encore il nous menace. Les Sogdiens, les Dahes, les Massagètes, les Saques et les Indiens sont encore leurs maîtres. Nous n'aurons pas si tôt tourné le dos que tous ces peuples nous courront sus; car ils sont de même nation, et nous sommes étrangers; et vous savez qu'on aime toujours mieux obéir à ses princes naturels, quand même leur domination serait moins douce. Il faut donc ou quitter ce que nous avons pris, ou prendre le reste; car, comme en la guérison du corps humain on tâche d'ôter toutes les mauvaises humeurs, aussi ne devons-nous rien laisser de tout ce qui peut nuire à notre empire. Une petite étincelle négligée a souvent causé un grand embrasement. Il n'y a point de sûreté à mépriser son ennemi; le mépris ne sert qu'à lui enfler le courage.

« Darius même n'est pas venu à la couronne

par droit de succession ; mais le crédit de Bagoas l'a élevé sur le trône de Cyrus, afin que vous ne pensiez pas que Bessus eut beaucoup de peine à usurper un royaume abandonné. Certainement, soldats, nous aurions grand tort si nous n'avions vaincu Darius que pour donner son empire à un de ses esclaves, lequel, ayant attenté au plus grand de tous les crimes en la personne de son roi, lors même que les étrangers offraient de le secourir, et que nous, qui lui faisions la guerre, lui voulions faire grâce, l'a mis à la chaîne comme un captif, et, pour nous ravir la gloire de le sauver, l'a assassiné. Et vous verrez régner ce monstre, et vous le souffrirez ! Pour moi, il me tarde que je le voie, attaché en croix, payer à tous les rois et à tous les peuples de la terre la peine de sa perfidie.

« Que si, aussitôt après votre retour, on vous vient dire qu'il saccage les villes de la Grèce et qu'il désole l'Hellespont, quel déplaisir aurez-vous que ce scélérat vous ait enlevé le fruit de vos victoires ? Alors vous courrez aux armes, je n'en doute point, et ne cesserez que vous ne l'ayez rechassé. Mais ne vaut-il pas mieux à cette heure l'opprimer, pendant qu'il est en-

core tout éperdu de son crime et comme hors de lui-même? Nous n'avons que pour quatre jours de chemin, nous qui avons passé tant de neiges, traversé tant de rivières et franchi le sommet de tant de montagnes. Il n'y a plus de mer dont les marées nous arrêtent, plus de rochers qui nous ferment le passage; c'est tout pays plein et aisé : la victoire nous tend les bras; nous y touchons du bout du doigt. Il ne nous reste à exterminer que cinq ou six parricides et autant de vagabonds. O la belle action que vous allez faire, qui va couronner toutes les autres, et dont il sera parlé à jamais, si vous venges la mort de votre ennemi, montrant que votre haine s'est éteinte avec sa vie et que les méchants ne vous sauraient échapper! Après cela, combien pensez-vous que les Perses se rendront plus obéissants quand ils verront que vous entreprenez des guerres si saintes, et que ce n'est pas à leur nation que vous en voulez, mais au crime de Bessus? »

VII

Lors même qu'une telle harangue ne serait pas littéralement celle qui fut prononcée par

Alexandre dans cette occasion, bien qu'elle ait tous les caractères de l'authenticité, l'homme à qui on pouvait de son temps attribuer une telle éloquence était certainement aussi grand orateur que grand général.

On voit dans cette harangue ce qu'Arrien mentionne sans l'éclaircir suffisamment : c'est que le traître Bessus, après avoir échappé à Alexandre près d'Ecbatane, s'était fortifié dans la Bactriane, sa province natale et son fief souverain, et s'y était fait proclamer roi de la Perse et successeur de Darius, sous le nom d'Artaxerce II.

C'est pour atteindre cette fois cet usurpateur de la couronne de Perse et ce compétiteur personnel qu'Alexandre, cédant en apparence à la pression de sa propre armée, la ramena dans la Bactriane à la vengeance du meurtre de Darius sur son assassin. Il ne s'était pas expliqué encore avec les Perses sur le successeur qu'il destinait à leur prince assassiné. Il semblait tenir en suspens la couronne, soit pour la poser sur la tête de quelque héritier légitime de Darius, soit pour la prendre lui-même et se faire couronner par les satrapes. Dans cette pensée il menait avec lui un frère de Darius, nommé Oxiatros, et à qui il

faisait rendre des honneurs presque royaux. Il s'attachait les satrapes par des égards, des commandements, des richesses, qui lui donnaient d'avance tout le parti aristocratique dans la Perse. Il s'attachait avec le même soin le parti des mages, redevenu dominant dans la religion en Perse depuis sa conquête. Enfin il aspirait déjà assez ouvertement à se naturaliser dans la famille royale de Darius, en prenant en main sa cause contre ses meurtriers et en se réservant d'épouser lui-même sa fille. Tous ces symptômes de la politique asiatique d'Alexandre semblent avoir échappé à ses historiens grecs. Ils n'ont point échappé aux historiens de la Perse, qui semblent avoir mieux compris le Grec que les Grecs eux-mêmes.

VIII

Comme il approchait de la Bactriane, où Bessus se fortifiait contre lui, le complice de Bessus, Narbazane, lui envoya timidement des excuses et des explications sur sa conduite à Ecbatane. Ces lettres portaient, selon Diodore et Quinte-Curce,

« qu'il n'avait jamais été ennemi de Darius; qu'au contraire il lui avait toujours conseillé ce qu'il avait cru être de son service, jusqu'à s'être mis en danger d'en être tué pour lui avoir parlé trop franchement, mais que Darius, contre toute justice, avait résolu de confier la garde de sa personne aux étrangers, condamnant la fidélité de ceux de sa nation, qui pendant l'espace de deux cent trente ans l'avaient conservée inviolable à leurs rois; que, pour lui, se voyant sur le bord du précipice, il avait pris conseil de la nécessité présente; que Darius même, après avoir tué Bagoas, n'avait point employé d'autre excuse pour se justifier envers les peuples que de dire qu'il avait prévenu celui qui le voulait perdre; que les misérables mortels n'avaient rien de plus cher que la vie; que l'amour d'une chose si précieuse l'avait porté à ces extrémités, mais qu'il protestait qu'en cela il avait plutôt fait ce à quoi la nécessité l'obligeait que ce qu'il eût voulu faire; que, dans les calamités publiques, chacun y est pour sa part et tâche de se mettre à couvert; qu'au reste, s'il le mandait, il le viendrait trouver sur sa parole; qu'il ne craignait pas qu'un aussi grand roi la voulût violer; que les dieux

n'avaient pas accoutumé d'être trompés par un dieu ; mais que, s'il ne le jugeait pas digne qu'il lui donnât sa foi, son exil ne manquerait pas de retraites, et qu'un homme de cœur trouvait son pays partout. » Alexandre ne fit pas difficulté de lui donner sa parole à la façon des Perses, lui mandant « qu'il pouvait venir en toute assurance. »

Artabaze, le dernier ami et le fidèle défenseur de son malheureux maître, Darius, écrivit au même moment à Alexandre, non pour s'excuser, mais pour se glorifier de sa fidélité et pour prier Alexandre de le recevoir dans son camp comme dans un asile contre Bessus. Alexandre mit sa main dans la main d'Artabaze, à la manière des Perses quand ils se font par le geste le serment d'inviolabilité mutuelle. Il récompensa magnifiquement dans ce satrape la fidélité au trône et à la reconnaissance, honorant ainsi dans le dévouement au roi des rois le dévouement qu'il voulait inspirer aux Perses pour lui-même quand il se serait élevé sur la terreur et sur l'estime au rang de Darius. Politique où se mêle la magnanimité d'une âme juste et généreuse qui gagne les cœurs, parce qu'elle prodigue elle-même le sien !

IX

Cette marche contre Bessus dans la Bactriane fut interrompue par un retour soudain en arrière, retour motivé par un soulèvement d'une partie de la Perse en faveur de Bessus. Arrien en peu de mots éclaire et résume l'événement. On y reconnaît la promptitude d'Alexandre.

« Des Perses annoncent que Bessus a ceint la tiare, revêtu la pourpre, et s'est fait proclamer roi de l'Asie sous le nom d'Artaxerce; que, soutenu par les Perses retirés près de lui, par les Bactriens, il attend un renfort des Scythes, ses alliés. Alexandre, après avoir réuni toutes ses troupes, se dirige vers la Bactriane; il est joint en route par Philippe, amenant de la Médie la cavalerie étrangère qu'il commande, celle des Thessaliens restés volontairement au service, et les étrangers, sous la conduite d'Andromaque. Le chef des hypaspistes, Nicanor, était mort de maladie. Alexandre reçoit la nouvelle que Satibarzanes, ayant fait massacrer Anaxippe et son détachement, a soulevé les Arriens rassemblés

sous leur capitale, Artacoana. Son projet est de se réunir à Bessus contre Alexandre aussitôt que ce dernier sera éloigné, et d'accabler les Macédoniens du poids de toutes leurs forces dans une action générale.

« Alexandre rebrousse aussitôt le chemin, accompagné de la cavalerie des hétaires, des archers, des hommes de trait, des Argiens, des corps de Cœnus, d'Amyntas, et, laissant le reste de l'armée sous les ordres de Cratérus, marche à grandes journées sur Satibarzanes. Il parcourt six cents stades en deux jours et arrive sous Artacoana.

« Consterné de la marche rapide d'Alexandre, Satibarzanes fuit avec quelques chevaux ; la plupart de ses soldats effrayés l'abandonnent dans sa fuite. Le conquérant poursuit vivement les complices de la révolte ; une partie est tuée, l'autre est jetée dans les fers. Il nomme Arzacès à la place de Satibarzanes, et, rejoignant son armée, vient à la capitale des Zarangéens. »

X

C'est au retour de cette foudroyante expédition contre les partisans de Bessus qu'Arrien place la première conspiration militaire contre la vie du roi. Succinctement mentionnée par Arrien, elle est très-développée dans les autres historiens d'Alexandre et surtout dans Quinte-Curce. Malgré les calomnies de quelques-uns des pamphlétaires grecs contre les Macédoniens, l'unanimité des témoignages et l'identité des circonstances ne laissent pas de doute sérieux dans l'esprit sur la réalité et sur la gravité de la conjuration.

Philotas, fils de Parménion et l'un des jeunes compagnons favoris d'Alexandre, paraît en avoir été, sinon l'auteur, du moins le confident et le but, comme il en fut la victime.

C'était un jeune homme d'une ambition sans limite, d'un luxe effréné, d'une popularité rivale de celle d'Alexandre lui-même. Il commandait la cavalerie grecque et thessalienne, principale force de l'armée. Élevé dans la société des

lieutenants et des amis de Parménion, son père, dont on a vu les dispositions constantes à une opposition au jeune roi qui ressemblait trop au dénigrement et à l'hostilité, il en avait contracté de bonne heure les orgueils, les malignités, les insolences de langage. Être le fils de Parménion ne lui paraissait pas moins grand que d'être le fils de Philippe. La secrète espérance d'être élevé par l'armée au rang de roi, si Alexandre venait à périr en Asie, se trahissait trop souvent dans ses confidences et dans la pompe anticipée de ses équipages. Il avait l'attitude d'un prétendant au rang suprême plus que d'un lieutenant et d'un favori de roi. Son père Parménion, inquiet lui-même des ombrages qu'une telle témérité pouvait inspirer au roi, lui avait écrit plusieurs fois : « Mon fils, fais-toi plus petit! » Parménion, au moment de la conjuration de Philotas, n'était pas à l'armée; le roi l'avait laissé en Médie avec une autre armée de réserve pour observer les Mèdes et les Perses et peut-être aussi pour ne pas partager avec ce vieux chef du parti des mécontents la gloire des expéditions d'Hyrcanie, de Bactriane et de celle qu'il méditait déjà dans les Indes.

Malgré ces sujets d'ombrages et de plaintes qu'Alexandre avait contre Philotas, la générosité de son âme, la longue habitude née d'une amitié d'enfance, l'espérance de le retenir à force de confiance et de bienfaits, lui avaient fait prodiguer à Philotas les faveurs, les richesses, les dignités, les grades, avec une profusion qui faisait l'étonnement et le murmure d'Éphestion et de Cratère, amis plus dignes et plus sûrs du roi. Mais il était dans la nature d'Alexandre de vouloir séduire plus que punir ses envieux. Philotas profitait de la faveur, mais continuait de nourrir l'envie sous la reconnaissance.

XI

D'après ses propres aveux, voici quels avaient été l'origine et le premier nœud de la conjuration de Bactriane. Nous laissons parler ici Philotas lui-même devant le conseil de guerre.

« Vous savez l'étroite amitié que mon père Parménion portait à Égéloque. Je parle de cet Égéloque qui fut tué à Arbelles. C'est lui qui a été cause de tous nos malheurs; car, dès que le

roi eut ordonné qu'on le reconnût comme descendant de Jupiter, cet Égéloque ne pouvant supporter cela : — Eh quoi! nous dit-il, continuerons-nous à reconnaître pour notre roi légitime celui qui ne reconnaît plus lui-même Philippe pour son père ? C'en est fait de nous si nous le supportons; celui qui veut passer pour dieu ne méprise pas seulement les hommes, mais la divinité! Il n'y a plus d'Alexandre, nous n'avons plus de roi; nous sommes tombés sous la tyrannie d'un monstre d'orgueil également insupportable et aux dieux auxquels il s'égale, et aux hommes au-dessus desquels il prétend s'élever! Avons-nous donc, au prix de notre sang versé, fait un roi qui nous foule aux pieds et qui nous regarde comme indignes de communiquer avec lui? Et nous aussi, si vous m'en croyez, continua-t-il, si nous avons du cœur, nous serons adoptés par les dieux?

« Voilà ce que nous dit Égéloque après souper. Le lendemain, dès le point du jour, mon père Parménion me fit appeler. Il était triste, et il vit que je ne l'étais pas moins que lui, car ce que nous avions ainsi entendu était bien fait pour nous agiter d'inquiétude. Désirant donc nous

éclaircir si c'était le vin qui avait fait parler Égéloque ou si c'était un dessein prémédité, nous l'envoyons chercher. Il nous répéta de sang-froid les mêmes choses, et il ajouta que, si nous étions hommes à nous mettre à la tête d'une si belle entreprise, il nous seconderait énergiquement et promptement; mais que, si nous manquions de cœur pour un si haut dessein, il couvrirait notre entretien d'un silence éternel. Parménion était d'avis que, tant que Darius vivrait, il ne serait pas opportun de se défaire d'Alexandre, parce que la mort du chef de l'armée profiterait alors plus aux ennemis qu'à nous-mêmes, mais que, Darius une fois mort, l'Asie et tout l'Occident seraient le prix assuré de ce meurtre.

« Les choses ainsi résolues, la foi fut donnée et reçue de part et d'autre. Pour ce qui est de ce Dymnus, qui vient de se tuer lui-même pour éviter la révélation et le supplice, je ne sais ce que c'est; et, après ce que je viens de confesser, à quoi me servirait de paraître innocent d'un autre forfait ? »

On voit dans ces paroles la nature, l'origine, l'aveu d'une conspiration tout entière. Si Philotas n'avait pas trempé assez avant dans celle dont il était accusé, on ne peut méconnaître qu'il n'ait

trempé dans l'autre. Parménion lui-même, accusé par son propre fils prêt à mourir, ne fut, on le voit, nullement innocent d'un projet de meurtre dont tant d'historiens légers ou partiaux ne cessent de l'innocenter depuis tant de siècles pour flétrir Alexandre.

Cela dit, reprenons la conspiration militaire de Bactriane, et disons, d'après Diodore et Quinte-Curce, comment elle fut découverte, comment elle fut jugée, et comment elle fut punie dans les uns, pardonnée dans les autres.

XII

Il y avait dans le camp d'Alexandre un certain Dymnus, mécontent de la récompense de ses services et adonné à ces débauches grecques avec de jeunes favoris qui déshonoraient l'armée et dont Alexandre s'éloignait avec dégoût. Ce Dymnus entraîna un soir dans l'ombre d'un temple désert un jeune complaisant de son infamie, nommé Néomachus. Là, par cette indiscrétion que l'amour inspire à ceux qu'il égare, il fit confidence à son favori d'une conjuration pour tuer

le roi dans trois jours, conjuration dont il faisait partie avec plusieurs personnages considérables de la cour et du camp, et dans laquelle il voulait aussi enrôler son ami. Néomachus, épouvanté d'un tel crime contre un prince adoré des soldats, menaça Dymnus de révéler le forfait plutôt que de le laisser s'accomplir. Dymnus, repentant de son imprudence à son tour, tira son épée et menaça Néomachus de l'égorger et de s'égorger lui-même s'il ne faisait le serment de se taire. Néomachus fit le serment; mais, pressé par le remords du crime dont il serait complice en se taisant, il avait retenu de la bouche de Dymnus les noms des principaux conjurés. C'étaient Démétrius, capitaine des gardes du roi; Pencolaus, Nicanor, Amynthas, et un certain nombre de courtisans et de gardes du palais.

A la faveur de la nuit Néomachus court tout révéler à son frère, nommé Cébélinus. Cébélinus court lui-même au palais, laissant son jeune frère Néomachus dans le vestibule entre deux rideaux, pour confirmer au besoin la révélation dont il se charge seul. Philotas se présente à lui pour savoir ce qui l'amène à cette heure au palais. Cébélinus lui raconte ce qu'il a appris de

son jeune frère. Philotas affecte de rendre grâce au révélateur et aux dieux de ce qu'un pareil forfait soit prévenu par les dieux; il se charge d'en instruire à l'instant son maître et son ami Alexandre.

Cependant trois jours et trois nuits se passent, et Philotas n'a rien révélé à la victime désignée au meurtre. Cébélinus revient plusieurs fois pendant ces trois jours s'informer auprès de Philotas des suites de sa révélation au roi. Philotas l'assure qu'Alexandre sait tout par sa bouche et que les mesures sont prises pour sauver le roi du péril dont il est menacé. Ces assurances étaient fausses : Philotas n'avait pas parlé.

Inquiet cependant des paroles toujours un peu évasives de Philotas, Cébélinus parvient à son insu jusqu'au roi lui-même et lui raconte tous les détails les plus circonstanciés du complot. Alexandre s'étonne et s'indigne du silence de son favori Philotas, après une telle communication qui intéresse la vie de son roi et de son ami. Il verse des larmes sur l'amitié ainsi trahie; il fait appeler Dymnus lui-même pour confirmer ou démentir la révélation. Dymnus, appelé ainsi à comparaître devant le roi, croit qu'on a décou-

vert autrement que par lui-même la conjuration et qu'on l'appelle pour la torture ou le supplice. Il se trouble et se perce de son épée. Les gardes le portent mourant aux pieds d'Alexandre, mais il expire sans avoir recouvré la parole.

Alexandre reproche tendrement à Philotas un silence coupable qui laissait planer la mort sur sa tête. Philotas tombe à genoux et s'excuse sur ce qu'il n'a pas attribué assez d'importance à des dénonciations de vils débauchés pour en fatiguer l'oreille du roi. Alexandre, soit indulgence, soit prudence, lui pardonne, soupe avec lui, le traite avec sa familiarité habituelle; mais, au sortir de table et après le départ de Philotas, il retient en conseil secret ses amis les plus éprouvés, Éphestion et Cratère. Néomachus est appelé pour développer devant le roi et devant ses familiers toutes les circonstances étranges du complot, de la révélation, de la mort de Dymnus, du silence de Philotas. Cratère démontre au roi avec évidence qu'un silence si obstiné pendant trois jours et trois nuits est un indice, sinon une preuve de complicité; que l'indulgence sera prise pour une peur de voir la vérité et pour un encouragement aux conjurés; qu'il faut, ou renoncer à

toute sécurité et à toute autorité sur l'armée, ou intenter le procès de Philotas. L'indulgence, ajoute Cratère, bien loin de ramener Parménion à la fidélité et à l'obéissance, ne fera que le décider à un mépris plus ouvert du roi ou à une révolte plus prompte de l'armée d'Ecbatane, dont il est le maître et l'idole.

Ces puissantes raisons décident le roi à sonder à fond ce mystère de ténèbres. Enveloppé de piéges, il s'enveloppe lui-même de dissimulation pour déjouer le fils de Parménion, Parménion lui-même et leurs complices encore inconnus. Pendant la nuit, Éphestion, Cratère, Cœnus, Érigius, les chefs de ses gardes doublent les postes du palais, placent des sentinelles sur les routes de la Médie pour empêcher que des courriers sortent du camp pour avertir Parménion du danger de son fils et de la découverte de ses trames, arrêtent Philotas endormi dans sa tente et l'amènent enchaîné au palais.

Les procès pour crime d'État, qui, d'après les lois macédoniennes, se plaidaient devant le peuple assemblé, se plaidaient à l'armée devant les soldats. Huit ou dix mille Macédoniens, sans doute triés et avertis d'avance par Cratère et Éphestion

parmi les plus fidèles, sont convoqués au lever du jour devant le palais. Ils y trouvent le cadavre de Dymnus, dont ils ne peuvent s'expliquer encore le meurtre ou le suicide. Alexandre sort avec une physionomie triste et les yeux baissés, comme s'il eût été humilié autant qu'affligé du crime d'un Macédonien et d'un ami. Il se présente à ses soldats en victime à peine échappée à la mort et qui vient leur demander la pitié autant que la vie. Il nomme avec horreur Parménion et Philotas, Pencolaus, Démétrius, et ce misérable, ajoute-t-il en montrant de la main le corps sanglant de Dymnus.

Les soldats épouvantés se récrient d'exécration à de tels noms accusés d'un tel crime envers le roi, leur bienfaiteur et leur ami! Alexandre rappelle le coupable silence de Philotas; il voit dans ce silence une embûche; il énumère devant l'assemblée toutes les conspirations obstinées contre sa personne, dont le fils de Parménion a été reconnu complice dès le temps qu'il tramait déjà sa perte en Macédoine avec Amynthas, avec Attalus; il s'excuse d'avoir oublié tous ces griefs, d'avoir confié l'armée de Médie au père, la cavalerie de la Grèce au fils.

« Soldats, je viens me jeter dans vos bras, dit-
« il en finissant; je viens remettre mon sort à vos
« armes; je ne veux plus vivre si vous ne vou-
« lez plus que je vive. Mais, si vous voulez que je
« vive, je ne puis trouver de sécurité pour ma vie
« que si vous vengez enfin vous-mêmes tant d'at-
« tentats renaissants contre ma vie! »

Philotas, les mains liées derrière le dos, fut découvert alors aux yeux de l'assemblée par les gardes qui formaient jusque-là un rideau devant lui, pour que sa misère n'attendrît pas les soldats en faveur d'un de leurs généraux les plus populaires. Un murmure de compassion et de respect mal éteint s'émeut à son aspect. Les généraux et les courtisans ses ennemis profitent, comme il est si commun dans les cours et dans les camps, ces cours militaires, de sa dégradation pour l'accabler d'accusations et d'insultes. Rien n'est plus implacable que des généraux devant un rival abattu. Le beau-frère de Philotas lui-même, Cœnus, comme s'il eût voulu racheter par plus d'outrages cette parenté avec l'accusé, l'appelle parricide, ramasse une pierre et la lance à la tête de l'accusé, donnant ainsi le signal de la lapidation sans jugement.

Alexandre retient la main de Cœnus et exige que le procès soit instruit avec les formes et les défenses ordinaires. Il donne la parole à Philotas; celui-ci, ne trouvant que des balbutiements sur ses lèvres, se trouble, pâlit, pleure, et s'évanouit devant ses juges. Revenu à lui il recouvre la voix et parle en grec à l'armée. Alexandre l'interrompt et lui commande de parler en langue macédonienne, puisque ce sont des Macédoniens, et non des Grecs, qui doivent prononcer sur son sort. Puis il se retire pour ne pas intimider l'accusé par sa présence.

Le long et habile plaidoyer que Quinte-Curce met dans la bouche de Philotas est trop évidemment un discours d'apparât, médité à loisir par un sophiste, pour que l'histoire le reproduise. La fin seule de cette harangue a les caractères de trouble, de désordre, d'improvisation qui donnent quelque authenticité à ces dernières paroles. Elles étaient maladroites, elles excitèrent les huées des assistants. Un brutal chef de vétérans, nommé Héron, pour complaire au roi et pour ameuter les soldats contre la victime, le couvrit d'invectives et de lâches railleries sur son insolence habituelle envers les Macédoniens, ses

compatriotes maintenant implorés par lui. Tous les procès militaires pour crime d'État produisent les mêmes phénomènes d'adulation envers le puissant, d'outrages envers l'accusé. On croit assister au procès de Byng en Angleterre, de Moreau, de Pichegru et de Ney en France. Les armes ne couvrent pas toujours la poitrine contre la lâcheté d'esprit et de cœur.

Les Macédoniens, poussés à la fureur par Héron comme par Cœnus, se précipitaient sur l'accusé pour l'égorger quand Alexandre reparut et leur enleva une seconde fois leur victime. Il remit le jugement au lendemain, et il ordonna, suivant l'usage de ces procédures macédoniennes que Philotas subît la torture jusqu'à la révélation du crime et des complices. On a vu au commencement de ce récit que Philotas avoua complétement un complot et persévéra à nier l'autre; mais l'un n'était ni moins avéré ni moins parricide que l'autre; seulement il impliquait de plus Parménion dans le crime. C'était un meurtre prémédité, juré, ajourné; mais un meurtre à temps n'était pas moins odieux qu'un meurtre immédiat. Démétrius, un des conjurés, démentit le lendemain avec obstination et serments les

inculpations de Philotas contre lui. « Démétrius ment, » s'écria Philotas. Ils furent jugés, condamnés et lapidés tous ensemble par les Macédoniens. On avait douté au commencement, on fut convaincu à la fin par les aveux du principal accusé.

Le nom du fils de Parménion resta, parmi les Macédoniens, le symbole de l'ambition, de la trahison, de l'ingratitude et du parricide. Son procès avait été instruit au grand jour; il ne laissait pas place à la calomnie. Il avait nié dans les tortures et jusqu'à la mort sa participation à la conjuration de Dymnus, mais il s'était convaincu lui-même et il avait malheureusement convaincu son père de la conjuration d'Égiloque.

Son supplice entraînait fatalement la mort de Parménion, convaincu de la même pensée de meurtre sur le témoignage de son fils. Philotas mort, Parménion, ne pouvait pas vivre ou du moins commander impunément. Reconnu coupable devant toute l'armée d'avoir tramé la mort de son roi et d'avoir ajourné seulement cette mort après celle de Darius, Alexandre, en lui laissant l'armée de Médie, aurait déclaré, devant les Macédoniens, les Grecs et les Perses, sa fai-

blesse et son impuissance à protéger sa propre autorité ou sa propre vie. Il aurait donné un perpétuel prétexte aux mécontents, un centre actif à toutes les révoltes; la guerre de Perse se serait convertie en guerre civile entre les Macédoniens sur le territoire conquis. C'était se découronner lui-même et remettre le sceptre aussi bien que l'épée à Parménion.

Mais comment destituer le plus puissant et le plus populaire de ses généraux de son commandement sans lui enlever du même coup la tentation et les moyens de se défendre à main armée? Comment Parménion, maître absolu des soldats et des généraux de l'armée de Médie, frappé dans son fils, convaincu du même crime dans sa propre personne, ne pouvant espérer désormais ni confiance, ni pardon sincère, ni sécurité dans la cour d'Alexandre, déposerait-il pacifiquement son autorité? Cette autorité n'était-elle pas à la fois sa sûreté et sa vengeance? Y avait-il un autre salut pour lui que dans la guerre déclarée et dans le soulèvement de l'armée de Médie contre Alexandre?

Il fallait donc, non-seulement pour punir le crime, mais pour sauver Alexandre, l'armée

macédonienne et la conquête, que Parménion fût frappé du même jugement qui frappait son fils. Il fallait plus, il fallait que Parménion fût frappé avant de connaître le procès et le supplice de Philotas; car, s'il avait connu ce supplice, il aurait prévu le sien, et, s'il avait prévu le sien, il l'aurait prévenu par la révolte de son armée.

Le conseil macédonien d'Alexandre décida donc avec une suffisante justice, selon nous, et avec une évidente prudence, que la punition de Parménion, frappé inopinément au milieu de son camp, devancerait le bruit du procès et de la mort de Philotas. Jamais coup d'État judiciaire, militaire et politique, ne fut plus pénible sans doute, mais plus motivé pour le salut de toute une armée en pays conquis et en pleine campagne contre l'ennemi commun.

XIII

Aussi Alexandre, après avoir pardonné à Amynthas, à Symmyas, à Polémon, impliqués dans la conjuration, mais innocentés par l'amitié d'enfance qui les unissait au jeune roi, se décida-t-il,

quoique avec une profonde douleur, à sacrifier Parménion au salut de l'armée et de la Grèce.

L'entreprise était hardie, et le succès dépendait de la promptitude et du silence. Il trouva dans un hasard de la conjuration une de ces combinaisons providentielles que la fortune met quelquefois sous la main des hommes et que le génie du poëte dramatique n'oserait pas inventer.

Un général macédonien nommé Polydamus, ami et vieux compagnon de guerre de Parménion, qu'il accompagnait habituellement sur le champ de bataille, se trouvait en ce moment à l'armée du roi. Polydamus avait dans cette armée deux frères plus jeunes que lui et qu'il chérissait comme un père. Alexandre le fit appeler et lui ordonna par le même message de lui amener ses deux frères. Polydamus, tremblant à cet ordre inattendu pour la vie de ses frères, impliqués peut-être dans la conjuration de Philotas, obéit néanmoins à l'ordre du roi. Il parut tout agité de terreur devant lui. Alexandre le rassura; il lui expliqua que Parménion, convaincu d'un projet avoué de parricide, ne pouvait plus vivre sans que le roi et l'armée ne cessassent de vivre. — « Je suis obligé à regret de sévir, lui

« dit-il, et de sévir sans que le châtiment soit « prévu. Je vous ai choisi. Tromperez-vous ma « confiance? Vos deux frères vont rester ici « entre mes mains; ils me répondront de votre « silence et de votre main. Allez en Médie, fei- « gner d'être porteur de lettres de moi et de « Philotas à Parménion, abordez-le à la faveur « de ces lettres sans éveiller les soupçons de « l'armée, et qu'il ait cessé de vivre avant que « ses soldats puissent se soulever pour le dé- « fendre. »

Malgré l'antique amitié et l'odieuse apparence de trahison, Polydamus, trop tremblant sur le sort de ses frères pour repousser une telle confidence, jura au roi qu'il se dévouait à sa sûreté, même aux dépens de son honneur. Il se revêtit du costume d'un Arabe, et, montant sur un de ces rapides dromadaires qui devancent les coursiers mêmes du désert, il traversa en neuf jours l'espace compris entre la Bactriane et la Médie, et traversa, sans qu'on soupçonnât qu'il fût un messager de mort, le camp des Macédoniens et de Parménion. Arrien ajoute que Polydamus avait été chargé par le roi de remettre d'abord des lettres cachetées à *Cléandre*, à *Sitalcès*, à *Ménidès*,

généraux sous les ordres de Parménion, mais dont le roi était sûr; ces généraux avaient ordre de déposer, de juger et de mettre à mort leur général en chef convaincu de parricide.

Quinte-Curce, sans trop dévier du récit d'Arrien et de Ptolémée, raconte plus dramatiquement encore le meurtre, où le jugement ressembla trop à la perfidie.

« Nonobstant, dit-il, les déserts qu'il lui fallut traverser, il se rendit l'onzième jour au lieu où il allait, et, avant qu'on fût averti de son arrivée, ayant repris ses habits à la macédonienne, il vint descendre, sur la quatrième veille de la nuit, à la tente de Cléandre, lieutenant du roi dans la province. Comme il eut distribué ses lettres, ils arrêtèrent de se rendre au point du jour chez Parménion, où les autres chefs, à qui le roi avait aussi écrit, se devaient trouver. On avait déjà fait savoir à Parménion que Polydamus était arrivé; si bien que, se réjouissant de la venue de son ami, et impatient d'apprendre des nouvelles du roi, à cause qu'il y avait longtemps qu'il n'en avait eu, il le faisait chercher partout. Les maisons de plaisance de ce pays-là sont accompagnées de grands parcs, où il y a

de longues allées d'arbres plantés à la ligne, embellies de fontaines et de canaux, et ce sont les principales délices des rois et des satrapes barbares.

« Parménion se promenait dans le bois au milieu des capitaines qui avaient ordre de le tuer ; ils avaient concerté de prendre le temps où il lirait ses lettres. Polydamus, d'aussi loin qu'il vit Parménion, courut l'embrasser, faisant éclater la joie sur son visage, et, les compliments faits de part et d'autre, mêlés de beaucoup de caresses, il lui donna la lettre qu'Alexandre lui écrivait. En l'ouvrant il lui demanda ce que faisait le roi. Il répondit qu'il l'apprendrait par ses lettres.

« Parménion, après les avoir lues, lui dit : « Le roi se prépare pour son voyage contre les Arachosiens. Chose admirable de ce prince, qui ne se donne point de repos ! Si est-il tantôt temps qu'il songe à se ménager, après avoir acquis tant de gloire. »

« Il prit ensuite la lettre écrite au nom de Philotas, et la lisait, ce semblait avec grand plaisir, quand Cléandre lui plongea le poignard dans le flanc, puis lui porta un autre coup à la

gorge, et les autres lui donnèrent plusieurs coups après sa mort.

« Ses gardes, qui étaient à l'entrée du bois, apprenant ce meurtre, dont ils ignoraient la cause, coururent au camp, et, publiant une si sanglante nouvelle, émurent les troupes, qui prennent aussitôt les armes et s'en viennent au parc, menaçant, « si l'on ne leur livre Polydamus et ses complices, d'en renverser les murs et de sacrifier les meurtriers à leur général. »

« Cléandre fit entrer les principaux officiers, auxquels il lut les lettres que le roi écrivait aux soldats, où était contenue la conspiration de Parménion contre sa personne et la prière qu'il leur faisait de le venger.

« La volonté du roi étant sue apaisa l'émeute, mais non pas l'indignation des gens de guerre, dont la plupart s'étant retirés, ceux qui restèrent prièrent Cléandre qu'au moins il leur fût permis d'enlever le corps pour lui donner la sépulture; ce qu'il leur refusa longtemps, craignant d'offenser le roi; mais, comme ils s'opiniâtraient à le demander, jugeant qu'il fallait ôter tout sujet de sédition, il leur permit d'ensevelir le corps,

après en avoir fait séparer la tête, qu'il envoya à Alexandre.

« Ainsi finit ce grand homme, illustre dans la paix comme dans la guerre, qui avait fait plusieurs belles choses sans le roi, au lieu que le roi n'avait jamais rien fait de grand sans lui. Il sut contenter l'ambition d'un prince d'autant plus difficile qu'il était prodigieusement heureux et qu'il voulait que tout secondât sa bonne fortune. Il était âgé de soixante et dix ans, et avait fait, dans sa jeunesse, toutes les fonctions de capitaine, et souvent celles de simple soldat; au reste, d'un conseil pénétrant, aimé des grands et plus encore des gens de guerre. »

XIV

L'armée, après avoir murmuré, se soumit. Alexandre cependant, soit pour grouper tous ses ennemis en un seul corps, de peur qu'ils ne corrompissent l'esprit de l'armée, soit pour donner une espèce de satisfaction aux partisans trop obstinés de Parménion, ordonna à Clitandre, nommé commandant en Médie, de réunir tous

ces jeunes mécontents en un seul corps, sous les ordres de Léonidas, ami lui-même de Parménion.

Ainsi fut évaporé, avec le sang de Philotas et de Parménion, l'esprit d'opposition qui travaillait l'armée. L'autorité d'Alexandre, vengé par ses propres soldats en conseil de guerre, fut retrempée pour longtemps dans le complot avorté.

Telle fut la conspiration de Philotas, dénaturée depuis tant de siècles par les historiens grecs du parti de Parménion jusqu'à l'imputer à ingratitude et à trahison à Alexandre. On voit que le crime était avéré, que le procès fut public, que la clémence envers les complices fut magnanime, que les deux seules victimes qui tombèrent ne pouvaient vivre sans qu'Alexandre ne trahit la Macédoine, la Grèce, l'expédition, sa propre royauté et sa propre vie.

« Il faut se défier des historiens qui écrivent l'histoire sur les documents de l'esprit de parti au lieu de l'écrire sur le témoignage du bon sens, de la vraisemblance et du caractère des grands hommes. Alexandre eut des violences d'ivresse, il n'en eut pas une seule de sang-froid; l'héroïsme et la perfidie s'excluent dans sa vie comme dans la

nature. Il n'envoya jamais d'assassins à sa solde surprendre un ennemi désarmé en terre étrangère pour le faire égorger nuitamment par des soldats changés en bourreaux; sa gloire n'aurait pas couvert aux yeux de la Grèce de tels actes. La Grèce était légère, mais elle avait sa moralité, au moins dans son histoire. On pouvait l'éblouir, on ne pouvait pas la corrompre jusqu'à lui faire amnistier ou glorifier l'assassinat. »

XV

Ce grand acte de justice et de royauté accompli, et l'armée de Médie rentrée sous l'obéissance, il se hâta de lancer la sienne plus avant dans le nord de la Perse, où Bessus paraissait se rapprocher des Scythes.

Mais, avant de la mettre en mouvement, il sentit, par l'exemple de Philotas, le danger de laisser à un seul chef traître ou corruptible le commandement général de la cavalerie de sa garde. Il divisa ce commandement entre deux de ses favoris les plus sûrs, Éphestion et Clytus. Il fit en même temps arrêter Démétrius, un des commandants en

second de sa garde, convaincu après coup de connivence avec Philotas. Il donna son commandement à Ptolémée, fils de Lagus, général et écrivain consommé, que sa destinée réservait à un trône.

« C'est ce même Ptolémée à qui nous devons l'histoire de l'expédition, et en particulier celle de la conjuration de Parménion et de Philotas. Ptolémée rivalisait avec Éphestion et Clytus dans la cour d'Alexandre. L'amitié, dans le cœur jeune et tendre d'Alexandre, se confondait presque toujours avec la politique. Il était si aimé parce qu'il ne rougissait pas d'aimer lui-même; ses meilleurs lieutenants étaient ses meilleurs amis. »

Le récit de la seconde campagne qui le reporta au nord de la Perse, du côté de la mer Caspienne, est si bref, si confus et si peu géographique dans Quinte-Curce, et même dans Arrien, qu'il suffit d'abréger en peu de mots ce qu'en dit ce dernier historien d'après Ptolémée.

« Alexandre, dit-il, marche sur Bessus dans la Bactriane, soumet en passant les Arachoties, auxquels il laisse Memnon pour satrape; il subjugue les Indiens des frontières, malgré les neiges, les difficultés de s'approvisionner de vivres et les fatigues. Apprenant ensuite les

mouvements nouveaux des Arriens par les manœuvres de Satibarzanes (sans doute les peuplades de la rive méridionale de la mer Caspienne), qui était entré sur leur territoire avec deux mille chevaux que Bessus lui avait envoyés, Alexandre détache contre eux le persan Artabaze, les hétaires, Érigyus et Caranus, avec ordre à Phratapherne, satrape des Parthes, de se joindre à ces troupes. Il y eut entre les Grecs et les barbares un combat sanglant. L'ennemi ne lâcha pied que quand Satibarzanes, aux prises avec Érigyus, tomba renversé d'un coup de lance dans le visage; mais alors la déroute des barbares fut complète.

« Cependant Alexandre, arrivé aux pieds du Caucase, bâtit une ville qui porte son nom, sacrifie à la manière accoutumée, et franchit les sommets de cette montagne. Il nomme le Persan Proexès satrape de la contrée, sous la surveillance de Niloxénus, qu'il y laisse avec des troupes.

« Le Caucase est, au rapport d'Aristobule, la montagne la plus élevée de l'Asie. En effet, il s'étend dans une longueur immense, et l'on regarde comme en faisant partie cette longue chaîne de montagnes dont le nom varie avec

celui des nations qui les habitent, et qui se prolonge jusqu'au Taurus, frontière de la Cilicie et de la Pamphilie. Sa cime paraissait à l'ordinaire aride et dépouillée; il ne croît sur cette partie éloignée du Caucase que le térébinthe et le silphium. Il ne laisse cependant pas d'être habité, et couvert de nombreux troupeaux qui se nourrissent de ces plantes, attirés par l'odeur du silphium, dont ils broutent la fleur et la tige jusque dans ses racines. Voilà pourquoi les Cyréniens, auxquels il est précieux, l'environnent de haies pour le soutraire à la dent des troupeaux, qu'ils en écartent. »

XVI

Bessus, poursuivi presque sur les flancs du Caucase, reprend, selon Arrien, la route de la Bactriane. Alexandre revient sur ses pas pour lui couper le chemin. Il traverse l'Oxus; ce passage est raconté avec des circonstances étranges dans Arrien.

« On s'avance vers l'Oxus, dit l'historien militaire, qui suit Ptolémée. Ce fleuve prend sa

source dans le Caucase; c'est le plus considérable qu'Alexandre ait eu à traverser dans l'Asie, après ceux des Indes, les plus grands fleuves connus; il se jette dans la mer Caspienne près de l'Hyrcanie.

« Nul moyen de le traverser alors : sa largeur est de six stades; son lit est encore plus profond et plein de sable, son cours extrêmement rapide. Il est également difficile d'y fixer ou d'y retenir des pilotis. On manquait de bois pour y jeter des ponts : tirer de plus loin ces matériaux, les rassembler, aurait perdu un temps précieux; on a recours à l'expédient suivant. On remplit de paille et de sarments secs les peaux qui formaient les tentes des soldats, on les coud de manière à les rendre imperméables, on les attache entre elles, on s'aide de ce moyen, et l'armée traverse le fleuve en cinq jours.

« Avant de le passer il renvoya les Thessaliens qui restaient et les Macédoniens que l'âge et leurs blessures rendaient inhabiles au combat. Stazanor, l'un des hétaires, est nommé satrape des Arriens à la place d'Arzames, qui paraît vouloir remuer et dont il doit s'assurer. »

Les détails donnés par Quinte-Curce sur les

plans, les mœurs, les bravades de Bessus dans son camp, sont évidemment romanesques. Comment l'histoire aurait-elle enregistré, et sur quels témoignages, les circonstances et les paroles les plus minutieuses de ce chef de peuplades barbares et de ses compagnons de suite? On ne peut relever avec vraisemblance du récit de Quinte-Curce ici que les parties du récit où il est d'accord avec Arrien, et par conséquent avec Ptolémée. Ptolémée commandait l'avant-garde d'Alexandre dans cette poursuite de Bessus. Nulle autorité historique ne peut s'égaler à la sienne. Or voici comment il raconte la mort de Bessus.

XVII

Ce satrape, couronné roi par son crime, après avoir été chassé par la disette et par les frimas des flancs du Caucase, s'était replié de nouveau, avec une horde plutôt qu'avec une armée, sur la Bactriane. Ses généraux, imitant l'exemple qu'il leur avait donné envers Darius, son maître, trahi et tué par lui, conspiraient entre eux de le livrer vivant ou mort à Alexandre. Il venait de tra-

verser l'Oxus pour chercher l'abri du désert. Les Macédoniens l'y suivaient, sans se rebuter de la chaleur et de la soif dans ces solitudes sans eau. C'est là qu'Alexandre, souffrant lui-même de la soif, mais ne voulant pas se désaltérer avant d'avoir désaltéré tous ses soldats, vida à terre l'eau que deux de ses gardes lui apportaient dans leur casque. Des soldats ainsi aimés auraient donné leur sang à boire à un tel général.

Cependant les satrapes compagnons de Bessus, pressés d'un côté à l'embouchure d'un défilé par Alexandre, coupés de l'autre côté par une avant-garde de Ptolémée, cherchent un prétexte pour se détacher de la cause perdue de cet usurpateur. Deux d'entre eux en dénoncent un troisième à Bessus comme tramant une défection. Bessus lève la main sur ce traître pour le frapper; à ce geste les autres se jettent tous ensemble sur Bessus, le renversent de son char, lui enlèvent sa tiare, déchirent sur son corps la robe royale de Darius, dont il était encore revêtu; puis, l'attachant sur un cheval, ils l'amènent garrotté à l'avant-garde de Ptolémée.

« On députe vers Alexandre pour l'en informer, dit Ptolémée, et prendre ses ordres sur la

manière dont Bessus doit lui être présenté. Il sera exposé nu, attaché avec une corde à droite de la route que tiendra l'armée. Ptolémée exécute l'ordre.

« Alexandre, venant à passer sur son char, s'arrête, et, interrogeant Bessus :

« Pourquoi as-tu trahi, chargé de fers et mas-
« sacré ton roi, ton ami, ton bienfaiteur? » Et
« Bessus : « Ce ne fut point de mon propre
« mouvement, mais de l'avis de tous ceux qui
« accompagnaient alors Darius, et qui croyaient
« à ce prix trouver grâce devant vous. »

« Alexandre le fait frapper de verges; un héraut répète à haute voix les reproches que le roi vient de lui adresser.

« Après ce premier supplice, Bessus est traîné à Bactres, où il doit subir la peine capitale. »

Tel est le récit de Ptolémée. Celui d'Aristobule varie; il prétend que ce fut dans cet état d'humiliation que les Persans Spitamène et Dataphèrne livrèrent Bessus à Ptolémée et le conduisirent devant Alexandre; mais il est impossible de révoquer en doute les circonstances d'un événement raconté par le général lui-même.

La justice n'était pas moins intéressée que la

politique à la punition de l'assassin de Darius. D'un côté Alexandre par cet acte montrait qu'il y a une morale universelle au-dessus de toutes les circonstances politiques; il vengeait la conscience du genre humain. D'un autre côté, il donnait satisfaction aux Perses, indignés et consternés du meurtre de leur roi légitime; enfin il éteignait utilement pour lui dans le sang de l'usurpateur les prétentions à la couronne affichées par Bessus et par ses imitateurs. A ces trois titres on ne peut reprocher à Alexandre le supplice d'un traître condamné par la conscience du genre humain.

LIVRE VII.

LIVRE VII.

I

La mort de Bessus n'avait pas cependant étouffé les dernières tentatives d'indépendance parmi les vassaux du nord de l'empire. La géographie antique, rendue obscure par les changements de noms et de races dans la géographie moderne, rend très-difficile l'intelligence des campagnes subséquentes d'Alexandre dans ces contrées aujourd'hui désertes ou infréquentées par les Européens. Ptolémée, Quinte-Curce, Justin, Diodore sont d'accord cependant avec Arrien

pour attribuer après la mort de Bessus à Alexandre des campagnes dans la Sogdiane, contre les peuples indépendants de ces contrées, et quelques collisions avec les Scythes.

On a vu plus haut que ces peuples pasteurs et guerriers enrôlaient souvent leurs enfants dans les armées du roi des rois. Sans doute, depuis la bataille d'Arbelles, et surtout depuis la mort de Darius, les Scythes rentrés dans leurs déserts avaient évacué la Perse occupée par les lieutenants d'Alexandre; mais le roi, qui redoutait leur reflux en Perse, avait résolu de les vaincre sur leur propre sol, afin de les assujettir ou de les rallier au nouvel empire, dont ces peuples limitrophes seraient toujours les ennemis s'ils n'étaient plus à sa solde.

En effet, pendant qu'Alexandre assiégeait, non loin du Tanaïs, une capitale nommée Cyropolis, fondée par Cyrus, les Scythes formaient une armée de secours au delà du Tanaïs pour inquiéter les Macédoniens.

Alexandre prévint leur attaque par l'assaut donné à Cyropolis. Exposé un des premiers, selon son impétuosité naturelle, aux coups des assiégés, il tomba évanoui et couvert de sang dans

les bras de ses soldats, atteint d'une pierre à la tête. Il revint à lui assez vite pour relever le courage de ses soldats, emporta et incendia la ville.

A peine rétabli de sa blessure, il résolut, malgré les présages contraires, de passer le fleuve sous les yeux des Scythes, campés sur l'autre bord; il campa lui-même en face de leur nombreuse multitude et fit préparer douze mille radeaux pour porter son armée sur l'autre rive.

Ces peuples, qui sont évidemment confondus ici avec les tribus nomades ou sédentaires de la grande Tartarie, sont décrits ainsi par Diodore de Sicile et par les historiens qui le suivent :

« Le Tanaïs sépare les Bactriens des Scythes de l'Europe, comme il fait l'Europe de l'Asie; et, pour les Scythes voisins de la Thrace, ils sont tournés de l'orient vers le septentrion et ne confinent pas aux Sarmates, comme quelques-uns ont cru, mais en font une partie. Après, tirant tout droit, ils se vont joindre aux Alaunes, au delà du Danube, et bordent les extrémités de l'Asie du côté des Bactriens, qui, de tous les Asiatiques, sont les plus septentrionaux.

« Plus avant, ce ne sont que forêts et que solitudes. Toutefois les terres qui regardent le Ta-

naïs et la Bactriane sont cultivées comme les pays les plus peuplés. Alexandre, qui n'avait point eu dessein d'attaquer les Scythes, comme il vit qu'ils faisaient des courses à sa vue avec beaucoup d'insolence, il ne le put souffrir plus longtemps, quoiqu'il fût encore fort malade de sa blessure, et ayant la voix très-faible, à cause du peu de nourriture qu'il prenait et des douleurs qu'il endurait à la tête. »

Les Scythes, intimidés par ces préparatifs, députèrent des orateurs à Alexandre. Les Scythes dont il est mention ici étaient sans doute ces Tartares très-civilisés par leur contact avec les civilisations de la Chine et de l'Inde, et qui cultivaient la philosophie et les lettres, au cœur de la Tartarie orientale, bien avant que la Grèce connût l'éloquence et les arts. On s'étonne de leur style en parlant à Alexandre autant que de leur sagesse. Ce style et cette sagesse, dans la bouche de peuples que la Grèce appelait barbares, sont cependant aussi authentiques ici qu'un événement historique le fut jamais. Sainte-Croix lui-même, le critique le plus dépourvu des crédulités ou des superstitions des légendes grecques, n'hésite pas à reconnaître le langage prêté par

Quinte-Curce aux députés scythes comme la traduction presque littérale de leur discours. Arrien en parle avec admiration, sans en donner autre chose que le sens. On n'a attaqué la vraisemblance de ce discours, dit le premier des critiques, que faute de connaissance et de réflexion.

Quinte-Curce y a peut-être ajouté quelques formes plus grecques et latines qu'orientales, mais le discours est vrai, et c'est la plus belle des harangues de Quinte-Curce. Ajoutons que cette harangue était ici à sa place, puisque c'était un peuple innombrable, parlant avant d'intenter ou de recevoir la guerre du plus grand des conquérants.

Laissons parler à notre tour ces Orientaux, dont les images fortes et neuves étonnèrent au bord du Tanaïs les généraux et les philosophes qui entouraient le Macédonien quand il reçut la députation. Nous empruntons la belle traduction de Sainte-Croix. Il a voulu cette fois traduire lui-même au lieu d'abréger.

« Si les dieux, dit l'orateur de la députation, avaient voulu te donner un corps proportionné à l'ambition de ton âme, l'univers entier

ne pourrait te contenir; d'une main tu toucherais l'orient et de l'autre l'occident, et, peu satisfait encore, tu voudrais savoir le lieu où le soleil, divinité si puissante, va cacher l'éclat de ses rayons. C'est ainsi que tu désires ce que tu ne peux embrasser. De l'Europe tu passes en Asie, de l'Asie tu repasses en Europe, et, si tu soumets tout le genre humain, tu feras encore la guerre à la neige, aux rivières, aux forêts et aux bêtes féroces. Ignores-tu donc que les grands arbres sont longtemps à croître et qu'un instant suffit pour les déraciner? C'est une folie de songer à leurs fruits sans en mesurer la hauteur. En voulant parvenir à la cime, prends garde de tomber avec les branches que tu auras saisies. Quelquefois le lion sert de pâture aux plus petits oiseaux, et la rouille consume le fer. Rien de si fort qui n'ait à redouter l'agent le plus faible.

« Qu'avons-nous à démêler avec toi? Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays. N'est-il pas permis à des hommes qui vivent dans de vastes forêts d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Nous ne pouvons être esclaves, et nous n'ambitionnons pas de commander. Afin que tu

connaisses la nation scythe, voilà les dons que le Ciel nous a faits: une paire de bœufs, une charrue, des flèches et une coupe. Nous en faisons usage avec nos amis et contre nos ennemis. Nous donnons à nos amis le fruit du travail de nos bœufs, et la coupe nous sert à faire avec eux des libations aux dieux. De loin nous frappons nos ennemis avec la flèche et de près avec la lance. C'est ainsi que nous avons vaincu le roi de Syrie, ensuite celui des Perses et des Mèdes, et que le chemin nous a été ouvert jusqu'en Égypte.

« Et toi, qui fais gloire de venir à la poursuite des brigands, tu es le brigand de toutes les nations où tu as pénétré. Tu as pris la Lydie; tu as envahi la Syrie; tu es maître de la Perse; tu as subjugué la Bactriane; tu menaces les Indiens; et aujourd'hui tes mains insatiables et cupides s'étendent déjà sur nos troupeaux. Qu'as-tu besoin de richesses qui ne font que t'affamer? Tu es le premier de tous qui se soit procuré la faim par la satiété, de manière que tu désires plus vivement à mesure que tu possèdes davantage. Ne te rappelles-tu pas depuis combien de temps tu es arrêté devant Bactres? Pendant que tu soumets les Bactriens, les Sogdiens commencent à se soulever,

et de tes victoires naît toujours la guerre. Quand tu serais le plus brave et le plus puissant des hommes, sache qu'aucun peuple n'aime une domination étrangère. Passe aujourd'hui le Tanaïs, et tu verras quelle étendue de pays occupent les Scythes; néanmoins tu ne pourras jamais les atteindre. Notre pauvreté sera plus agile que ton armée, qui traîne après elle les dépouilles de tant de nations, et, lorsque tu nous croiras bien loin, tu nous trouveras dans ton camp; c'est avec la même vitesse que nous poursuivons et que nous fuyons.

« J'entends dire que les solitudes des Scythes ont passé, chez les Grecs, en plaisanterie proverbiale; mais nous préférons ces déserts incultes aux villes et aux campagnes les plus opulentes. Ainsi, tiens bien la fortune à deux mains; elle glisse facilement, et on ne peut la retenir malgré elle. La suite te fera voir, mieux que le présent, combien ce conseil est salutaire.

« Mets donc un frein à ta prospérité : il te sera plus aisé de la diriger. On dit, parmi nous, que la fortune est sans pieds, et qu'elle n'a que des mains et des ailes ; quand elle tend les mains, elle ne se laisse pas, en même temps,

prendre les ailes. Enfin, si tu es un dieu, ton devoir est de faire du bien aux hommes, et non de ravir leurs propriétés. Si, au contraire, tu n'es qu'un homme, pense sans cesse à ce que tu es; car il y a de la folie à t'occuper de choses pour lesquelles tu t'oublies toi-même. Tu pourras trouver de fidèles amis en ceux que tu n'attaqueras point; l'amitié la plus solide est entre les égaux, et nous regardons comme tels les hommes qui n'ont pas fait entre eux l'essai de leurs propres forces.

« Ne compte jamais sur l'affection de ceux que tu auras vaincus : entre le maître et l'esclave, point d'amitié; au sein même de la paix on conserve les droits acquis par la guerre. Ne crois pas que les Scythes jurent l'amitié : le respect pour leur parole, voilà leur serment; cette précaution est digne des Grecs, qui signent des traités et prennent les dieux à témoin. C'est dans la bonne foi même que nous mettons la religion. Qui ne respecte pas les hommes trompe les dieux, et tu n'as pas besoin d'un ami dont l'attachement te serait suspect.

« Au reste, nous t'offrons d'être les gardiens de l'Asie et de l'Europe. Sans le Tanaïs nous

toucherions à la Bactriane. Au delà de ce fleuve nous occupons tout jusqu'à la Thrace, qui confine, dit-on, à la Macédoine. Voisins de tes deux empires, examine si tu veux que nous soyons tes amis ou tes ennemis. »

« Moins les peuples sont civilisés, observe ici M. de Sainte-Croix, plus leur langage est figuré, et quelquefois les métaphores sont plus hardies dans leur conversation qu'elles ne le sont dans notre poésie épique. Leurs harangues doivent donc être remplies d'images et de mouvements, et en cela il y a beaucoup de rapport entre les Scythes et les sauvages du Nouveau-Monde. Presque toutes les pensées du discours des Scythes sont puisées dans la nature; les comparaisons sont pour la plupart tirées des objets sensibles, tels qu'ils se présentent journellement aux yeux d'un peuple sauvage. Tantôt c'est le coucher du soleil, la chute d'un arbre, la rouille qui dévore le fer; tantôt c'est la guerre déclarée aux bois, aux rivières; enfin la crainte de gémir sous un joug étranger. »

II

De si belles paroles ne firent que suspendre un moment la guerre entre les Macédoniens et les Scythes. Ce qu'Alexandre voulait de ces peuples, ce n'était pas leur pays, mais leur admiration. Il voulait bien la paix avec eux, mais après la victoire. Il franchit le fleuve et combattit les Scythes.

Alexandre répondit en diplomate guerrier à ces maximes philosophiques. Il feignait d'entrer en négociations avec les Scythes, et il fit suivre les députés de l'autre côté du fleuve par un de ses généraux, avec une escorte de cavaliers, pour bien reconnaître les sites et la force des villes. Il se proposait, dit Arrien, de construire sur les bords du Tanaïs une autre Alexandrie. De même qu'il avait fait d'Alexandrie d'Égypte le nœud commercial de la basse Asie, de l'Afrique et de l'Europe, le port universel de la Méditerranée, de même il voulait faire de l'Alexandrie du Tanaïs le nœud commercial et militaire de la haute Asie, de la Scy-

thie, de la Tartarie et des Indes, le port du désert. Mais ce projet ne fut qu'un de ces rêves qui traversent les têtes à grandes pensées et que les événements rapides comme la vie de l'homme emportent dans leur course.

Cependant il traversa le Tanaïs, il fondit sur les hordes innombrables de cavalerie tartare des Scythes qui formaient plus de masse que de résistance contre des troupes disciplinées, et dispersa tout comme de la poussière devant lui. Les villes des Scythes et des Tartares paraissent, d'après les historiens de son armée, lui avoir opposé plus d'obstacles. Il en prit sept; mais les barbares, revenant sur lui avec une cavalerie plus nombreuse encore, firent éprouver à un de ses corps avancés la première grande défaite qu'il eût encore subie depuis son départ de Macédoine. Les écrivains militaires de son armée eux-mêmes ne cherchent pas à la dérober.

« Les barbares, disent-ils, profitant de la témérité des Macédoniens, les pressent et s'avancent sur eux jusque dans le fleuve, y rejettent ceux qui sont passés, écartent les autres du rivage à coups de traits, les prennent en tête,

en flanc et en queue. Les Macédoniens enveloppés cherchent à se rallier dans une île du fleuve; les Scythes et la cavalerie de Spitamène les cernent; ils sont tous percés à coups de flèches; on égorge le petit nombre d'entre eux faits prisonniers. Aristobule prétend que les Macédoniens donnèrent dans une embuscade disposée par les Scythes dans un jardin, qu'alors Pharnuque voulut se démettre du commandement et le céder aux autres chefs, comme s'entendant mieux au métier d'interprète qu'à celui de général, mais qu'il réclama en vain les généraux macédoniens au nom de leur amitié pour Alexandre; qu'Andromaque, Caranus et Ménédème refusèrent de céder à ses instances, soit qu'ils craignissent de désobéir au roi ou de se charger d'une si grande responsabilité, n'ignorant pas qu'ils auraient alors personnellement à porter tout le poids de la défaite; que les Scythes, profitant de ce trouble, les avaient alors accablés et massacrés, sans qu'il pût se sauver plus de quarante chevaux et de trois cents fantassins.

« Profondément affligé de ce revers, Alexandre veut conduire l'armée contre Spitamène.

Prenant avec lui la moitié de ses hétaires à cheval, tous les hypaspistes, les archers, les Argiens et le corps le plus léger de la phalange, il marche vers Maracande, devant laquelle Spitamène était retourné mettre le siége. Il parcourt l'espace de quinze cents stades en trois jours; le matin du quatrième il arrive près de la ville.

« Instruit de l'approche d'Alexandre, Spitamène, sans attendre son arrivée, lève le siége et prend la fuite. Alexandre le poursuit vivement; il arrive sur le théâtre de la défaite des siens, fait ensevelir les morts à la hâte, et pousse les Scythes jusque dans leurs déserts. Revenant ensuite sur ses pas, il ravage tout leur territoire, extermine les barbares qu'il trouve sur les hauteurs et qui avaient pris parti contre les Grecs. Il parcourt ainsi tout le pays qu'arrose le Polytimèle jusqu'à l'entrée du désert où ses eaux disparaissent, ce qui lui est commun avec plusieurs autres grands fleuves, tels que l'Épardus, qui arrose le pays des Mardes, l'Arius, qui donne son nom à celui des Ariens, et l'Étymandre, qui coule chez les Évergètes, fleuves qui ne le cèdent point en grandeur au Pénée,

dont les ondes, après avoir baigné la Thessalie, se précipitent dans la mer. »

On voit par cette comparaison des historiens grecs avec le Pénée que ces fleuves étaient des cours d'eau descendus du Caucase, souvent taris, et sans rapport avec le Nil ou l'Indus.

Ce fleuve du Polytimèle, en effet, allait, selon le géographe Strabon, se perdre dans les sables.

Ce fut à la suite de ces revers, de cette vengeance et de son retour vers la Bactriane, qu'Alexandre envoya Bessus, tout mutilé de son premier supplice, recevoir la mort à Echatane. Il avait réservé jusque-là cette satisfaction publique aux amis de Darius.

Ce fut alors aussi qu'il reçut, selon le plus grand nombre de ses biographes, cette visite en apparence fabuleuse, mais en réalité historique, de Thalestris, reine des Amazones, accompagnée de trois cents de ses héroïnes, accourue au bruit de ses exploits.

Thalestris désirait, comme la reine de Saba, avoir un fils du sang de ce demi-dieu dont le nom remplissait le Caucase et l'Asie d'un retentissement qui assourdissait la terre. On a révoqué en doute l'existence d'une peuplade de femmes

excluant les hommes de leur territoire, ne s'en approchant que pour peupler leur société militaire, et faisant la guerre avec une virile intrépidité dans les crises de leur patrie. Cette incrédulité n'est que de l'ignorance. Tout se rencontre dans ces profondeurs de l'Asie sauvage, où les peuples vivent par tribus plus que par nation. Arrien est le seul des écrivains de l'expédition de Scythie qui dédaigne de parler de Thalestris, mais Arrien écrivait à une époque bien postérieure aux événements qu'il raconte, et il est vraisemblable qu'en voulant trop éviter la fable il a manqué ici à la vérité. Tous les autres écrivains contemporains, acteurs ou témoins de ces campagnes d'Alexandre en Scythie, en Tartarie, en Sogdiane, mentionnent la visite et la requête de Thalestris. M. de Sainte-Croix[1], le moins crédule des érudits, rend l'autorité de la science à cette prétendue fable. Les voyageurs modernes constatent, dans ces régions voisines de la Tartarie, l'existence de ces tribus de femmes équestres et héroïques. Nous en avons vu nous-même en Arabie des vestiges, et, dans la dernière guerre de Crimée, quand l'islamisme a appelé aux armes toutes les tribus,

nos soldats ont vu quelques-unes de ces héroïnes conduire à cheval et en armes, du fond des déserts, des guerriers tartares à la défense de leur religion.

Quant aux témoignages historiques de l'antiquité sur cette visite de Thalestris à Alexandre, voici comment M. de Sainte-Croix les apprécie et les discute. Les mœurs sont aussi diverses que les contrées et que les races. En histoire il est aussi dangereux de tout croire que de tout nier.

« Les victoires d'Alexandre, dit-il, avaient rendu son nom célèbre dans tout l'Orient. Thalestris, reine des Amazones, ayant envie de voir ce prince et d'en avoir un enfant, vint elle-même le trouver, accompagnée de trois cents de ses sujettes. Quinte-Curce et Justin fixent l'époque de son arrivée après la réduction de l'Hyrcanie. Le premier emprunte son récit de Clitarque, qu'il traduit ou embellit à sa manière; Diodore la fixe au retour d'un second voyage que fit Alexandre dans cette contrée; Plutarque, après le passage de l'Iaxarte, et Arrien en fait mention parmi les événements qui suivirent l'expédition des Indes. Les trois premiers

historiens que je viens de citer regardent le voyage de Thalestris comme certain, et prêtent les mêmes motifs à cette reine.

« Le nom des écrivains qui avaient adopté cette aventure, où la galanterie, selon eux, avait beaucoup de part, nous a été conservé par Plutarque. Les principaux de ces écrivains étaient Clitarque, Onésicrite, Polycrite, Antigènes et Ister. Les plus judicieux, tels qu'Aristobule, Charès, Ptolémée, Anticlide, Philon de Thèbes, Philippe l'Isangèle, Hécatée d'Érétrie, Philippe de Chalcis et Duris de Samos, la rejetaient comme une fable. Alexandre même, dans une lettre qu'il écrivit à Antipater, parlait de la proposition que lui avait faite le roi des Scythes de lui donner sa fille en mariage; mais il ne disait rien des Amazones ni de leur reine. Plutarque ajoute qu'Onésicrite, récitant un jour, devant le roi Lysimaque, le quatrième livre de son histoire, où il faisait mention de l'aventure de Thalestris, ce prince, en éclatant de rire, s'écria : « Où étais-je donc alors! »

« Arrien assure encore que Ptolémée, Aristobule et les auteurs les plus dignes de foi n'avaient point consigné dans leurs écrits ce

singulier événement. Pour démontrer que les Amazones n'existaient plus au siècle d'Alexandre il s'autorise du silence de Xénophon, qui, dans son ouvrage sur la retraite des dix mille, parle des habitants de la Colchide et des bords du Phase sans nommer les Amazones, qu'on croyait avoir fixé autrefois leur demeure dans cette contrée. Cet argument n'est que négatif, et conséquemment ne décide point la question qu'Arrien généralise. « Il me paraît invraisemblable, « dit-il, que cette nation de femmes ait ja- « mais existé, puisqu'un grand nombre d'é- « crivains attestent qu'Hercule fit une expédi- « tion contre elles, et qu'il enleva à Hippolyte, « leur reine, son baudrier, qu'il emporta en « Grèce. Ces écrivains ajoutent que les Athé- « niens, sous la conduite de Thésée, vainqui- « rent les Amazones, qui avaient fait une inva- « sion en Europe, et qu'ils les repoussèrent. » Fêtes, monuments, tout rappelait à Athènes cette dernière tradition, qu'on ne peut entièrement rejeter. Peut-être étaient-ce seulement des femmes qui accompagnaient leurs maris, en habit militaire, ou y en avait-il quelques-unes qui commandaient les troupes des barbares de

l'Asie? Quoi qu'il en soit, Hippocrate ne paraît pas douter de l'existence des Amazones, mais il ne fait d'elles ni une nation ni une armée. Selon lui elles étaient Sauromates et habitaient autour des Palus-Méotides. « Ces femmes, « ajoute-t-il, montent à cheval, tirent de l'arc, « lancent le javelot de dessus le cheval, et se « battent contre les ennemis tant qu'elles sont « filles. Elles ne se marient point si elles n'ont « tué trois ennemis, et ne vont point habiter « avec leurs maris avant que d'avoir offert ce « sacrifice prescrit par la loi. Dès qu'une fille « est mariée, elle cesse d'aller à cheval, à « moins qu'une expédition générale ne l'oblige « à marcher avec tout le corps de la nation. » Rien n'est incroyable dans ce récit que l'obligation de tuer trois hommes avant de se marier; car il en serait résulté qu'un grand nombre seraient restées filles, et que la nation, d'abord très-affaiblie, aurait fini par disparaître entièrement. Hippocrate prétend que les Amazones brûlaient à leurs filles, dans l'enfance, la mamelle droite, au moyen d'une machine de fer fortement chauffée. Je crois que ce fait n'est pas plus vrai que la manière dont ces femmes

estropiaient leurs enfants mâles. Arrien se contente de rapporter, comme une chose peu certaine, qu'elles avaient une mamelle plus petite que l'autre. Strabon se débarrasse de toutes ces questions en traitant de fable l'existence des Amazones, et quoique porté, comme stoïcien, à justifier en tout Homère, il réfute ce poëte sur le secours que les Troyens reçurent des Amazones. Suivant Strabon, on voulait, de son temps, retrouver ces femmes guerrières chez les Gargaréens, peuple du Caucase. Les Tscherkesses, qui habitent le même pays, sont vraisemblablement leurs descendants, comme leur nom et encore plus leurs mœurs l'indiquent assez. Encore aujourd'hui ils vivent séparés de leurs femmes, et la plupart laissent élever leurs enfants par des étrangers. Il ne serait donc pas étonnant, comme le conjecture un célèbre voyageur, qu'on eût pris pour une nation particulière leurs femmes, qui restent seules sur les parties les plus élevées des montagnes, tandis qu'en certaines saisons les hommes mènent une vie de nomades et de brigands, dans les plaines qui sont au pied du Caucase. On pourrait d'après cela croire, avec assez de fondement, que

ces femmes, abandonnées à elles-mêmes, ont été forcées de pourvoir à leur propre défense, et que par là elles auront contracté l'esprit guerrier. On a prétendu que l'idée des Amazones n'est pas particulière à l'ancien monde, et qu'elle se trouve encore répandue dans une partie du nouveau. Mais, quand même ces femmes eussent existé, on ne peut pas dire qu'elles aient fait une nation à part. Peut-être quelques-unes auront vécu parmi les sauvages, où la dureté de leur condition les aura forcées à prendre, pendant un temps, un genre de vie qui devait tant répugner à leur cœur. Ayant besoin d'appui, et créées pour aimer, des femmes se seraient-elles isolées totalement, et n'auraient-elles ambitionné que le nom d'*Aiorpathes*, ou tueuses d'hommes? D'ailleurs la nature ne leur a donné que le courage passif, source en elles d'actions héroïques, et bien préférable à cette valeur meurtrière, si féconde en crimes.

« En regardant comme fabuleuse l'existence de la nation des Amazones, Strabon n'a point oublié l'ambassade de Thalestris, que les historiens d'Alexandre faisaient arriver des bords du Thermodon jusqu'aux pyles Caspiennes,

quoiqu'elles en fussent éloignées de plus de mille stades. Il montre toute la fausseté et même l'invraisemblance de cette ambassade, imaginée par Atropate. Ce satrape de la haute Médie envoya cent amazones à Alexandre, qui leur ordonna de retourner dans leur pays et d'annoncer à leur reine qu'il irait bientôt l'y trouver. Arrien, qui raconte ce fait, conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ce fut Atropate qui fit venir quelques femmes barbares habillées en Amazones, sans doute pour amuser son maître, et c'est cette espèce de comédie qui aura donné lieu à l'épisode de Thalestris. »

Cette dernière supposition nous semble à nous-même la plus vraisemblable. Le satrape, pour montrer à Alexandre une image des mœurs des contrées sauvages qu'il gouverne, lui aura envoyé, dans la personne de la belle Thalestris, une des reines, ou des filles de reine des Amazones. Les traditions du Caucase parlent encore de la race royale qui descend de cette union momentanée de Thalestris et du Macédonien, comme les traditions de l'Éthiopie parlent encore aujourd'hui de la descendance de Salomon

et de la reine de Saba, qui était allée demander un fils à ce prince.

Revenons aux événements de la guerre.

III

Alexandre, après ces longues et vaines excursions au nord de la Perse, dans le Caucase, dans la Tartarie, excursions qui ne paraissent avoir eu pour objet que la gloire et la diversion de son armée, revint à Ecbatane et à Persépolis. Il trouva encore une fois sur sa route de puissants renforts en infanterie macédonienne et en cavalerie thessalienne, qui recrutèrent et retrempèrent incessamment ses troupes.

On voit de plus dans Arrien que des contingents de Perses, levés dans tout l'empire par les satrapes ralliés à lui, formaient à son service des forces supérieures en nombre, et presque égales désormais en valeur, en discipline, en dévouement, à ses forces grecques et macédoniennes. Bientôt même ses troupes européennes furent en minorité dans la Perse. Il s'était créé

en cinq ans un empire propre, où les soldats à l'aide desquels il l'avait conquis ne paraissaient plus que des auxiliaires des vaincus. Les Péloponésiens et les Macédoniens disparaissaient insensiblement au milieu des Thraces, des Ciliciens, des Syriens, des Égyptiens, des Arméniens, des Assyriens, des Perses, et déjà même des Indiens, qui rivalisaient d'obéissance au nouveau maître de l'Asie. Il s'en rapprochait lui-même par les mœurs, par le faste, par le costume, par la langue, afin d'effacer aux yeux de l'Asie son origine étrangère.

« Quittant la bonne discipline, l'habit simple et la forme de vivre réglée des rois de Macédoine, comme des choses trop basses pour sa grandeur, il affecta le faste des rois de Perse, dont l'orgueilleuse pompe osait s'égaler à la gloire des dieux. Il voulait que les vainqueurs de tant de nations se prosternassent à ses pieds, les accoutumant à des services vils et abjects et les traitant en esclaves; de sorte qu'il s'environna le front d'un diadème de pourpre mêlé de blanc, comme l'avait porté Darius, et prit la robe persienne, sans craindre même le présage, qu'on croit fatal au vainqueur, de prendre l'ha-

bit du vaincu. Il ne manquait pas de dire, pour le faire trouver bon, qu'il se parait des dépouilles de ses ennemis; mais le mal est qu'il se revêtait aussi de leurs mœurs, et que l'orgueil de l'habit et de l'esprit se suivaient. Après, aux dépêches qu'il faisait en Europe il y apposait son cachet; mais en celles d'Asie il se servait de l'anneau de Darius, montrant par là qu'une seule tête a bien de la peine à s'ajuster avec deux grandes couronnes.

« Il obligeait aussi les grands de sa cour et ses capitaines de s'habiller à la persienne; à quoi ils avaient grande répugnance, mais pas un ne lui eût osé contredire. Il avait fait un sérail de son palais, l'ayant rempli de trois cent soixante concubines, autant qu'en avait eu Darius, ainsi que de troupes d'eunuques. Les vieux soldats de Philippe, novices aux voluptés, détestaient tout haut ces déréglements et ces mœurs corrompues par la contagion des barbares; même c'était un langage tout commun dans l'armée, « qu'on avait plus perdu que gagné par la victoire; que c'était eux, en effet, qui se pouvaient dire vaincus, de se soumettre ainsi aux vices des étrangers; qu'enfin

ce serait là tout le fruit de leur longue absence, de retourner en leurs maisons équipés comme leurs esclaves; que déjà ils avaient honte de voir qu'Alexandre, le roi de Macédoine, fût devenu satrape de Darius. » Ce prince n'ignorait pas les mécontentements de sa cour et de son armée, qu'il essayait de regagner par ses bienfaits; mais je n'estime pas que le prix de la servitude, quelque grand qu'il soit, tente une âme généreuse. De peur donc que la chose n'allât plus avant, il fallait les occuper. »

La Perse, l'Arménie, Babylone, la Syrie, l'Égypte, la Cappadoce, la Cilicie, la Phrygie, la Lydie, l'Ionie, administrées par les satrapes, les lieutenants, les gouverneurs; les trésors de Babylone, d'Ecbatane, de Persépolis, les palais et les tentes du roi de Perse lui fournissaient, par leurs richesses entassées ou par les tributs réguliers, un trésor public qui centralisait, à Tharse sous Haspale, ou à Persépolis sous sa propre main, l'opulence de trois continents. Il avait conquis en trois batailles l'or nécessaire à solder le monde. Sa cour surpassait déjà en luxe et malheureusement en voluptés

celle des rois de Perse. L'Asie était éblouie, l'armée corrompue, la Grèce vendue; les vieux Macédoniens seuls, se rappelant les mœurs sauvages de leur patrie, s'indignaient d'une mollesse qui semblait rougir, dans Alexandre et dans ses favoris, de leur origine. Ils se sentaient humiliés de leur isolement en Asie; ils commençaient à comprendre qu'ils n'étaient que des instruments de victoire rejetés avec mépris après la conquête. Les étrangers, et surtout les Perses, partageaient les faveurs et les grades avec eux, sans avoir partagé les périls. Le sort et la justice paraissaient retournés; les vaincus étaient caressés, les vainqueurs négligés : vicissitude ordinaire de tous les rois qui changent de parti, comme Henri IV, ou qui changent d'empire, comme Alexandre. Cette transformation, difficile, périlleuse, mais nécessaire, était évidemment la grande anxiété d'Alexandre en Perse après la pacification. Son embarras perce dans tous ses actes, l'un asiatique, l'autre grec ou macédonien. On voit qu'il accomplissait tantôt timidement, tantôt témérairement sa métamorphose, sans oser l'avouer et sans pouvoir la nier à ses compagnons. Ses prétendus

vices, dont on l'accuse tant à cette époque de sa vie, n'étaient en réalité que des voiles qu'il jetait sur ses pensées pour dérober aux Macédoniens son changement prémédité de royaume. Il caressait les Perses en les imitant, il cherchait à corrompre les Macédoniens en les assouvissant de délices. On ne peut expliquer autrement les luxes, les pompes, les débauches de ce second séjour d'hiver à Persépolis dans un jeune homme en apparence ivre et efféminé jusqu'au scandale, et qui allait se retrouver tout à coup, un an après, le plus sobre, le plus actif, le plus intrépide et le plus maître de son génie de tous les héros. Les historiens, presque tous du parti grec ou macédonien, c'est-à-dire du parti mécontent, semblent avoir pris ici pour des vices ce qui n'était encore que de l'embarras, de l'artifice et de la politique dans Alexandre.

IV

Il venait d'épouser Roxane, fille d'un roi barbare des bords de l'Oxus. Roxane avait paru

dans un festin devant le roi au milieu d'un groupe de trente femmes barbares d'une éclatante beauté, plutôt en courtisane qu'en reine, les effaçant toutes par ses charmes et par les séductions de son esprit. Les filles mêmes de Darius, qui passaient pour les merveilles de la Perse, ne l'égalaient pas. Alexandre les traitait en reines plutôt qu'en captives; il méditait d'en épouser une. Son mariage avec Roxane était un premier gage donné par lui aux peuples auxiliaires de la Perse; c'était en même temps un prélude de son union avec l'héritière du sang du roi des rois; enfin c'était un exemple qu'il donnait à ses généraux et à ses compagnons macédoniens, pour encourager entre les deux races grecque et asiatique des unions sur lesquelles il basait la grande fusion des deux empires dans sa personne. La passion prompte et irrésistible que lui inspira Roxane fut sans doute le premier de ces motifs. Cependant l'amour seul pouvait se satisfaire par un enlèvement ou par une violence; ce fut la politique qui décida le mariage; il fut le prétexte et l'occasion de fêtes triomphales qui éblouirent l'Europe et l'Asie.

Ce fut dans une de ces fêtes que le vin, qui

délie les langues, laissa éclater parmi les vétérans macédoniens, compagnons habituels et même favoris d'Alexandre, ces mécontentements plus ou moins sourds qui travaillaient depuis quelque temps l'esprit de l'armée. Arrien, Plutarque, Quinte-Curce, tous d'après les autorités et les témoignages d'écrivains présents à ces scènes, racontent ainsi la plus tragique et la plus reprochée de ces débauches commencées dans la joie, continuées dans l'ivresse, terminées dans le sang. Nous laisserons ici parler Plutarque; nul ne l'égale en naïveté et en saillies des personnages dans les anecdotes, ces ameublements de l'histoire.

« Peu de temps après arriva encore le meurtre de Clitus, qui, à l'entendre raconter simplement, paraît encore plus cruel et plus étrange que le supplice de Philotas; mais, quand on vient à joindre ensemble et la cause de ce meurtre et l'occasion où il fut fait, on trouve que ce ne fut pas un dessein prémédité, mais l'effet d'une fatale aventure, le roi ayant malheureusement fourni pour prétexte à la mauvaise destinée de Clitus l'ivresse et la colère. Et voici comme cela arriva. Il était venu du côté de la mer des

gens qui avaient apporté à Alexandre des fruits de la Grèce ; le roi, admirant la beauté et la fleur de ces fruits, fit appeler Clitus, à qui il voulait les montrer et en faire part. Clitus faisait par hasard ce jour-là un sacrifice ; il quitta donc son sacrifice pour aller trouver le roi. Trois des moutons, sur lesquels on avait déjà fait les effusions sacrées, le suivirent. Alexandre, informé de cet accident, le communiqua aux devins Aristandre et Cléomantis le Lacédémonien, qui assurèrent que c'était un très-mauvais signe. Sur cela Alexandre ordonna qu'on sacrifiât promptement ces moutons pour le salut de Clitus, d'autant plus qu'il y avait trois jours que lui-même il avait eu en songe une vision assez étrange. Il lui sembla qu'il voyait Clitus, en robe noire, assis à sa table avec les fils de Parménion, qui étaient tous morts.

« Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice ; il alla souper chez le roi, qui, ce jour-là, avait sacrifié à Castor et à Pollux. Dès que la débauche fut échauffée et qu'on eut commencé à boire, quelqu'un se mit à chanter quelques vers d'un certain Pranichus, ou, selon d'autres, de Piérion, qui étaient faits contre les capitaines

macédoniens qui depuis peu avaient été battus par les barbares, et on se divertissait ainsi, et on riait à leurs dépens. Les plus vieux de la troupe trouvaient cela très-mauvais et blâmaient extrêmement et le poëte et le chanteur; mais Alexandre et ses courtisans, qui se plaisaient à entendre ces vers, ordonnèrent au musicien de continuer. Alors Clitus, déjà chargé de vin et naturellement brutal et opiniâtre, s'emporta et dit, entre autres choses, « qu'il n'y avait rien de plus honteux et de plus indigne que de traiter ainsi et de brocarder, au milieu des ennemis, et d'ennemis barbares, des capitaines macédoniens qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les brocardaient, quoiqu'ils eussent été malheureux dans quelques rencontres. »

« Alexandre lui ayant dit sur cela qu'il plai-
« dait sa propre cause en appelant lâcheté un
« malheur, » Clitus se lève, et, les yeux bouffis de vin et de colère : « C'est pourtant cette lâcheté, lui dit-il, qui vous sauva la vie lorsque, tout fils de Jupiter que vous êtes, vous tourniez le dos à l'épée de Spithridate. C'est par le sang de ces Macédoniens et par ces blessures que vous êtes devenu si grand que, dédaignant Philippe pour

père, vous voulez à toute force passer pour fils de Jupiter Ammon. »

Alexandre, outré de cette insolence, lui répondit : « Ah ! scélérat, en tenant tous les jours de tels discours contre moi, et en excitant les Macédoniens à la révolte, penses-tu que tu auras longtemps sujet de t'en réjouir?

« Ah ! vraiment, lui répliqua Clitus, dont l'insolence croissait toujours, vous avez raison; nous n'avons pas grand sujet de nous réjouir de nos travaux, et nous sommes réduits à porter envie au bonheur de ceux qui sont morts avant que d'avoir vu les Macédoniens déchirés avec les verges des Perses, et obligés d'avoir recours à la faveur et à la protection de ces mêmes Perses pour avoir audience de leur roi. »

« Pendant que Clitus profère ces paroles sans aucun ménagement, et qu'Alexandre se lève pour se jeter sur lui et qu'il l'accable d'injures, les plus vieux font tous leurs efforts pour apaiser le tumulte. Alors Alexandre, se tournant vers Xénodochus le Cardianien et vers Artémius de Colophone : « Ne vous semble-t-il pas, leur dit-il, que les Grecs sont parmi les Macédoniens

comme des demi-dieux parmi des bêtes sauvages?

« Clitus, qui ne veut pas céder, crie qu'Alexandre dise tout haut ce qu'il veut, ou qu'il n'appelle point à sa table des hommes libres et qui ne savent dire que la vérité, ou qu'il passe sa vie avec des barbares et avec des esclaves, qui adoreront volontiers sa ceinture persienne et sa robe blanche. »

« A ces mots, Alexandre, ne pouvant plus retenir sa colère, prend sur la table une pomme qu'il jette à la tête de Clitus et cherche son épée; mais Aristophane, un de ses gardes du corps, l'avait prévenu et la lui avait ôtée. Tous les autres l'environnent pour le retenir et le conjurer de s'apaiser; mais lui, se démêlant de leurs mains, crie en langage macédonien, appelle à lui ses gardes, ce qui était le signe d'une grande émeute, et ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme le trompette différait ou refusait d'obéir, le roi lui donna un grand coup de poing sur le visage, et depuis ce temps-là le trompette fut fort estimé de tout le monde, comme ayant été seul la cause de ce que tout le camp ne s'était pas soulevé.

« Comme Clitus continuait toujours, ses amis le poussèrent à grand'peine hors de la salle; mais il y rentra incontinent par une autre porte, en chantant, avec une audace effrénée et avec un mépris très-insolent, ce passage de l'*Andromaque* d'Euripide : « O dieux! la méchante coutume qui s'est établie en Grèce! Quand une armée a érigé un trophée de la défaite des ennemis, on ne compte point que cette victoire soit l'ouvrage de ces troupes qui ont combattu, mais le général en remporte seul toute la gloire. Celui qui ne s'est pas plus exposé que tous ces milliers d'hommes, et qui n'a pas plus fait qu'un seul homme, est seul chanté comme vainqueur et jouit des travaux et de la gloire de tous les autres. »

« Le roi, ne pouvant plus retenir son ressentiment, que le vin aiguisait encore, saute à la javeline d'un de ses gardes, la lui arrache, et, dans le moment que Clitus passait près de lui pour se retirer et qu'il ouvrait la portière, il lui passe sa javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, et avec un mugissement horrible il tombe mort. En même temps la colère du roi se dissipe; il revient tout d'un

coup à lui, et voit tout autour ses amis muets et saisis de crainte. Il se hâte d'arracher la javeline de ce corps qui était étendu à ses pieds et veut la tourner contre lui-même ; mais il en est empêché par ses gardes, qui, étant promptement accourus, lui saisissent les mains et l'emportent par force dans sa chambre.

« Là il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes. Et, après qu'il eut épuisé toutes ses forces à soupirer, à crier et à se lamenter, n'en pouvant plus, il demeura sans voix, étendu à terre, poussant seulement de temps en temps de profonds soupirs. Ses amis, qui craignaient les suites de ce silence, entrèrent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce que tous les autres lui dirent pour le consoler; mais, le devin Aristandre l'ayant fait souvenir et de la vision qu'il avait eue en songe, et du mauvais présage des moutons, et lui ayant fait entendre que tout ce qui venait d'arriver était réglé de tous les temps par le destin, et par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. Ce que voyant, ses amis firent entrer le philosophe Callisthène, parent d'Aristote, et Anaxarque, de la ville d'Abdère. Callis-

thène tâcha d'abord doucement, et selon les règles de la morale, de se rendre maître de sa douleur en s'insinuant peu à peu auprès de lui par ses discours et en tournant adroitement tout autour, sans toucher à la plaie et sans lui rien dire qui pût réveiller son affliction.

« Mais Anaxarque, qui, dès le commencement, avait suivi dans la philosophie une route toute particulière, et qui avait la réputation de dédaigner et de mépriser tous ses compagnons, se mit à crier dès l'entrée : « Quoi, est-ce cet Alexandre sur qui la terre entière a les yeux? Et le voilà étendu sur le plancher, fondant en larmes, comme un vil esclave, craignant la loi et le blâme des hommes, lui qui doit être la loi des autres et la règle de toute justice, puisqu'il n'a vaincu que pour être seigneur et maître, et nullement pour servir et pour se soumettre à une vaine opinion! — Ne savez-vous pas, continua-t-il en s'adressant à lui-même, ne savez-vous pas que Jupiter a auprès de lui, sur son trône, d'un côté la justice et de l'autre côté Thémis? Pourquoi cela, sinon pour faire entendre que tout ce que le prince fait est toujours équitable et juste? »

« Par ces discours et autres semblables, ce phi-

losophe allégea véritablement l'affliction du roi, mais il le rendit plus orgueilleux et plus injuste. En même temps il s'insinua merveilleusement dans ses bonnes grâces, et lui rendit très-insupportable et très-odieuse la conversation de Callisthène, qui n'était déjà pas trop agréable, à cause de sa grande austérité. »

Le flatteur ne devait pas tarder à recueillir lui-même les fruits empoisonnés de son adulation.

Mais la conscience d'Alexandre, réveillée par le meurtre lui-même, ne se laissa pas corrompre par le sophiste; il se reprocha tant qu'il vécut un mouvement de fureur involontaire, dans lequel le vin avait eu plus de part que la passion. Meurtre cruel à son cœur, fatal à sa renommée, mais meurtre purement machinal, dont sa main fut coupable et dont sa volonté fut innocente. Comment comparer le coup de lance qui perça Clitus, dans une rixe de table entre deux guerriers également privés de leur raison, et le meurtre de sang-froid du fils des Condé, par des mains vénales, sur la tombe déjà creusée au fond d'un fossé? Comment le comparer au meurtre de Charles Ier en Angleterre ou de Louis XVI en France, par la main d'un bourreau dirigée par

Cromwell ou par la Convention? Cependant on déifie Napoléon, on admire Cromwell, on innocente la Convention! O justice à deux poids de l'histoire!... N'en ayons qu'une, et disons que Napoléon, Cromwell, la Convention commirent des cruautés, et que dans le meurtre de Clitus Alexandre ne commit qu'un malheur.

Ce malheur néanmoins et l'insolente ivresse de Clitus attestent à quelle aigreur était parvenu l'esprit public macédonien dans l'armée d'Alexandre. On voit clairement que ce ne fut pas le vin seulement, mais l'embarras de sa position devant ses vieux compagnons de guerre et ses compatriotes, qui poussa ce jour-là jusqu'au délire la main du fils de Philippe. Il possédait l'Asie, mais il ne possédait pas encore le consentement de son armée à son établissement définitif dans ses conquêtes. Il songeait déjà à se débarrasser des Macédoniens et à changer d'armée comme il avait changé de mœurs, de cour, de patrie et d'empire. Plutarque lui-même ne l'a pas assez remarqué. Machiavel ou Tacite auraient vu tout un horizon de politique à travers cet éclair de colère.

V

Pour faire diversion à ces mécontentements de l'armée macédonienne, Alexandre laissait déjà emporter son imagination et portait lui-même l'imagination de ses généraux grecs et perses vers les Indes. La Perse et les camps d'Alexandre étaient pleins des réalités, des merveilles et des fables que les rumeurs populaires répandaient dans l'esprit des soldats sur les richesses, les arts, les monuments de l'Hindoustan.

Ce pays, selon les voyageurs ou les conteurs de Perse, était le plus opulent de l'univers, non-seulement en or, mais en perles, en pierres précieuses. On assurait que les boucliers des soldats y étaient d'or et d'ivoire. « Alexandre, qui voulait, dit Diodore, n'être surpassé par personne, fit garnir les boucliers des siens de lames d'argent, mettre des mors d'or aux brides des chevaux, et enrichir les cuirasses les unes d'or, les autres d'argent. Cent vingt mille hommes ainsi armés et montés se préparaient par ses ordres dans toutes les villes de la Perse pour cette expédition. »

On verra bientôt que ces cent vingt mille soldats d'élite, préparés ainsi par lui en apparence pour l'expédition des Indes, avaient aussi dans sa pensée une autre destination plus secrète. Ils devaient remplacer insensiblement sous ses ordres les vieilles troupes macédoniennes ou grecques lassées par la guerre, corrompues par le repos, décimées par les campagnes et par les armées. Il ajouta bientôt après à ces cent vingt mille hommes trente mille jeunes Perses pris dans les familles les plus élevées et les plus riches de l'empire, pour former un corps d'élite sous son commandement, mais surtout pour lui servir d'otages contre la révolte ou la désaffection de leurs parents, et pour lui garantir la fidélité de leurs provinces pendant la longue absence qu'il préméditait aux Indes. Napoléon, avant ses campagnes de Russie et de Saxe, employa exactement le même artifice et la même violence en enrôlant en corps d'élite dans ses armées la jeunesse noble et riche de la France, de la Hollande, de l'Italie, de tous les pays conquis. Il y a un certain génie des nécessités de situation qui inspire à tous les hommes les mêmes mesures dans les circonstances semblables, quoique dans

des époques diverses. C'est le pléonasme des événements.

Ces mesures, dont les Macédoniens commençaient à percer le vrai sens, les aliénaient de plus en plus d'un maître qui paraissait rougir de ses soldats. Mais, ce qui porta jusqu'à la sédition l'esprit libre des Macédoniens, ce fut une puérilité d'étiquette affectée, à l'exemple des rois de Perse, par celui qui régnait maintenant sur le trône et qui voulait régner avec la même majesté et avec la même divinité que le roi des rois. C'est dans cette pensée, téméraire si l'on considère son armée européenne, politique si l'on considère son empire asiatique, qu'Alexandre se fit proclamer, en vertu de l'oracle d'Hannor, descendant de Jupiter, investi de son droit divin, et qu'il ordonna aux Européens comme aux Perses de *l'adorer*, c'est-à-dire de se prosterner jusqu'à terre quand ils paraissaient en présence du roi. Cette adoration, dont les écrivains ignorants ont fait une idolâtrie, n'était en réalité qu'un cérémonial de la cour des Perses; elle n'impliquait nullement la divinité du prince. Les Espagnols d'une autre époque, qui ne parlaient qu'à genoux à leurs monarques, ne voyaient pas

des dieux dans leurs rois, mais ils affectaient devant eux, par respect pour la majesté royale, l'attitude qu'on prend devant la Divinité.

Alexandre n'attachait certainement pas une autre idée à ce cérémonial imposé à l'armée et à l'empire; mais ce cérémonial, auquel les Perses étaient habitués par leurs usages, humilia jusqu'à l'opprobre l'âme fière et libre des Macédoniens.

VI

Les Grecs, néanmoins, plus accoutumés ou plus flexibles aux usages de la servitude, se prêtaient avec complaisance à cette étiquette de la nouvelle cour militaire d'Alexandre. Les philosophes, les sophistes, les poëtes de la Grèce qui suivaient l'armée, célébraient dans leurs discours ou dans leurs vers les droits de ce demi-dieu mortel aux respects extérieurs réservés aux dieux immortels. Un seul d'entre eux, le stoïcien Callisthène, contrastait, par la sévérité de son opposition, avec la souplesse des autres philosophes qui entouraient le roi. Callisthène était

plus redouté d'Alexandre, parce qu'il était non-seulement orateur, mais historien de l'expédition. Autant qu'on en peut juger à une telle distance de temps et de mœurs, il jouait auprès d'Alexandre en Asie à peu près le même rôle que Racine et Boileau jouaient auprès de Louis XIV en campagne, ou plutôt le même rôle que Voltaire jouait à Berlin dans la cour et dans la faveur littéraire du grand Frédéric. Les mêmes dissensions intestines qui agitaient à Berlin les convives du héros lettré de l'Allemagne agitaient à Persépolis la cour et la table d'Alexandre. Cette conspiration, ou plutôt cette opposition importune de Callisthène, qui devint tragique à la fin, de philosophique qu'elle était au commencement, rappelle exactement la colère du grand Frédéric contre Voltaire, la fuite de ce philosophe français de la cour et du royaume de son ami couronné, son arrestation à Francfort et les ressentiments qui aigrirent si malheureusement le roi et le poëte. Rien n'est plus obscur et plus contradictoire dans les historiens d'Alexandre que cette prétendue conspiration de Callisthène. M. de Sainte-Croix seul l'éclaircit par la comparaison de tous ces textes, et il prouva

jusqu'à l'évidence que jamais le sang du philosophe ne tacha les mains d'Alexandre.

« Les rhéteurs de la cour du roi, et surtout l'orateur Anaxarque, ennemis de Callisthène, prirent un prétexte pour le perdre. Des Macédoniens lui ayant demandé un discours à la louange de leur nation, il parla sur ce sujet avec beaucoup d'éloquence. « Rien n'y prête davantage, lui dit Alexandre, citant Euripide; mais si vous voulez, ajouta-t-il, que nous admirions la supériorité de vos talents, censurez hardiment ces mêmes Macédoniens. »

Callisthène n'aperçut pas le piége, et, après avoir attaqué tous leurs vices, il soutint que Philippe était moins redevable de sa puissance à la valeur de ses troupes qu'aux funestes divisions qui troublaient alors la Grèce; et il finit par cette réflexion, malheureusement trop vraie, d'un ancien poëte, que, dans les temps de désordre, les lâches et les scélérats ont seuls part aux honneurs et aux récompenses. Ce trait et plusieurs autres du même genre indisposèrent beaucoup Alexandre. Au lieu de les rapporter, Arrien se contente de nous représenter Callisthène comme ayant des mœurs très-sauvages, et

de montrer surtout la contradiction qu'il y avait entre sa conduite et ses principes; ce qui n'était pas difficile à l'égard d'un homme aussi vain; car, de toutes les passions, la vanité est celle qui nous rend le plus inconséquents.

Callisthène s'imaginait être le dispensateur de la gloire et le seul homme capable de transmettre à la postérité les hauts faits d'Alexandre. L'amour-propre des sophistes que ce prince avait à sa suite fut irrité, et ils n'oublièrent rien pour desservir auprès de lui Callisthène. Ce philosophe perdit peu à peu son crédit, et il paraît que, se voyant disgracié, il devint le défenseur des mœurs anciennes et des usages de ses pères, en s'opposant aux honneurs divins qu'on voulait rendre au conquérant macédonien. Il ne se souvenait donc plus d'avoir promis d'accréditer par ses écrits l'opinion qui faisait de ce prince un fils de Jupiter Ammon. Peut-être s'en repentait-il, et croyait-il qu'en changeant de langage et de conduite le philosophe ferait oublier le courtisan. Mais une marche si rétrograde se pardonne rarement, et la mort en est quelquefois la punition.

« Anaxarque, les sophistes grecs et les grands de Perse, de concert avec Alexandre, avaient

résolu de décerner les honneurs divins à ce prince. La proposition en ayant été faite dans un repas, Callisthène prononça sur ce sujet un discours dont Arrien nous a conservé les principales idées. Il ne paraît pas les avoir supposées; du moins la convenance y est parfaitement gardée. Après avoir fait sentir la différence qu'on devait mettre entre le culte des dieux et les hommages rendus aux grands hommes, Callisthène dit que, comme Alexandre ne permettrait pas qu'on usurpât les honneurs attachés à sa dignité, de même les dieux s'indigneraient qu'on s'arrogeât ceux qui leur appartenaient. S'adressant ensuite à Anaxarque, il l'engage à considérer qu'une pareille proposition pouvait convenir à Cambyse ou à Xerxès, et non au fils de Philippe, qui descendait d'Hercule et d'Éacus. « Les Grecs, ajoute Callisthène, ne décernèrent point les honneurs divins à Hercule de son vivant, mais après sa mort, lorsque l'oracle de Delphes, consulté sur ce sujet, l'eut ainsi ordonné. Faut-il donc aujourd'hui que quelques hommes, dans un pays barbare, pensent comme des barbares? Je dois, Alexandre, rappeler à ton souvenir la Grèce, pour laquelle tu

as entrepris cette expédition qui lui soumet l'Asie. A ton retour exigeras-tu des Grecs, le peuple le plus libre de l'univers, qu'ils se prosternent devant toi? ou en seront-ils dispensés, et les Macédoniens subiront-ils seuls alors cette humiliation? ou bien encore les uns et les autres ne continueront-ils à t'honorer que suivant leur usage, et comme il convient à des hommes, tandis que les barbares le feront à leur manière, etc.? »

Ce discours eut l'effet qu'on devait en attendre; les Macédoniens ne voulurent point se prêter à la cérémonie de l'adoration, tandis que les Perses s'y soumirent avec d'autant plus de facilité qu'elle était en usage chez eux depuis le règne des Grecs. Quoique cette cérémonie ne passât pas à leurs yeux pour une marque d'idolâtrie, elle n'était pas moins étrangère aux mœurs des Macédoniens, et devait nécessairement leur paraître un acte humiliant et digne de vils esclaves. Mais il n'est guère possible d'accorder les écrivains entre eux sur plusieurs détails relatifs à cet événement. Plutarque rapporte les divers témoignages sans rien prononcer. La partialité d'Arrien en faveur d'Alexandre

n'est au contraire que trop sensible. « Je regarde, dit-il, comme juste la haine qu'Alexandre avait pour Callisthène, à cause de sa liberté inconsidérée et de son orgueil insensé. C'est pourquoi j'ajoute foi sans peine à ceux qui disent que ce philosophe entra dans la conjuration des jeunes gens contre Alexandre ou qu'il les excita à la tramer. » Quelle conséquence! Arrien raconte ensuite cette conjuraration, dont Hermolaüs, un des pages d'Alexandre, fut l'auteur.

« Accompagnant ce prince à la chasse, il l'avait prévenu et avait tué devant lui un sanglier. Battu de verges et privé de son cheval à cause de cette étourderie, il en témoigna tout son chagrin à Sostrate, fils d'Amyntas, et le fit entrer dans ses projets de vengeance. » Quinte-Curce dit la même chose; mais il ajoute plusieurs circonstances et ne manque pas de saisir cette occasion pour mettre dans la bouche d'Hermolaüs et dans celle d'Alexandre des discours où il cherche à faire briller son éloquence. Il fait surtout bien parler Alexandre, qui répond à l'accusé avec autant de dignité que de sagesse. Dans tout le récit de Quinte-

Curce on ne trouve pourtant rien à la charge de Callisthène. Il assure même que ce philosophe était innocent de l'attentat contre la personne du roi. « Aussi, ajoute-il, nulle autre mort ne rendit Alexandre plus odieux aux Grecs, parce qu'il fit périr au milieu des tourments, et sans l'avoir entendu, un homme très-recommandable par ses vertus et ses talents, qui l'avait rappelé à la vie lorsqu'après le meurtre de Clitus il persistait à vouloir se tuer. A la vérité il se ressentit de cette atrocité; mais il n'était plus temps. »

Quoique Plutarque rapporte tous les faits soit à la charge, soit à la décharge de Callisthène, sans en discuter aucun et sans rien prononcer, il paraît néanmoins s'intéresser beaucoup à ce philosophe. Il assure qu'Hermolaüs et ses complices, appliqués à la torture, ne dirent pas un seul mot contre Callisthène. Il cite des lettres écrites par Alexandre lui-même à Cratère, à Attalus et à Alcétas, qui confirment ce fait important. Si Ptolémée et Aristobule avaient eu connaissance de ces lettres, ils n'auraient pas sans doute donné un démenti formel à leur héros en avançant que les conjurés accusèrent

9.

Callisthène de les avoir engagés dans leur entreprise criminelle.

L'envie seule de justifier Alexandre a pu leur dicter un pareil mensonge. Arrien, toujours disposé à se laisser entraîner par leur autorité, ne dissimule pas qu'un grand nombre d'écrivains s'étaient contentés de remarquer que la familiarité de Callisthène avec Hermolaüs avait fait naître des soupçons que la haine de ses ennemis érigèrent en preuves. Le même historien ajoute que quelques autres écrivains prétendaient qu'Hermolaüs, dans son discours, avait reproché à Alexandre la mort injuste de Philotas, celle plus injuste encore de Parménion et de ses amis, le meurtre de Clitus, le changement de costume et l'habillement à la manière des Mèdes, la tentative de se faire adorer à laquelle il n'avait pas renoncé, enfin ses veilles passées dans la débauche.

Les mêmes choses se lisent dans le discours que Quinte-Curce fait prononcer à Hermolaüs; ce qui est très-digne de remarque, puisqu'il en résulte que cet historien n'imaginait pas toujours les harangues dont il a rempli son ouvrage, et qu'il ne les composait pour l'ordinaire qu'après en avoir trouvé le sujet, soit dans Clitarque,

soit dans d'autres écrivains qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Peut-être verrait-on encore, dans le dix-septième livre de Diodore de Sicile, ces reproches faits par Hermolaüs à Alexandre, si la grande lacune de ce livre ne tombait pas précisément à l'endroit où il devait être question du meurtre de Clitus et de la conjuration qui causa la perte de Callisthène.

Ce philosophe fut-il condamné sans avoir été entendu, comme il résulte du récit de Quinte-Curce ? Cette question semble d'abord être décidée par la loi macédonienne, d'après laquelle aucune peine ne pouvait être infligée à un accusé sans que son procès lui eût été fait dans une assemblée de Macédoniens; mais cette loi n'était point applicable à Callisthène. Dans le discours que Quinte-Curce met dans la bouche d'Alexandre, en présence de son armée, ce prince s'adresse à Hermolaüs.

« A l'égard de ton Callisthène, aux yeux du-
« quel tu parais un homme de cœur parce que
« tu as l'audace d'un brigand, je sais pourquoi
« tu voulais qu'on l'introduisît dans cette as-
« semblée : c'était pour qu'il y débitât les mêmes

« horreursque tu as vomies contre moi ou celles
« que tu lui as ouï dire. S'il était Macédonien
« j'aurais fait entrer avec toi un maître digne de
« t'avoir pour disciple ; mais, étant Olynthien, il
« n'a pas aujourd'hui un pareil droit. »

Ptolémée assurait que Callisthène avait été appliqué à la torture, ensuite mis en croix. Quelques-uns prétendaient que, ayant été renfermé dans une cage de fer, on l'y laissa dévorer par les poux ; d'autres, qu'on lui avait coupé le nez, les oreilles et d'autres membres, supplices usités chez les Orientaux et les nations barbares, qui ne comptent pour rien la plus grande peine que la société puisse infliger s'ils n'y ajoutent la durée et l'intensité de la douleur.

Aristobule disait au contraire que Callisthène, chargé de chaînes, avait été traîné à la suite de l'armée et était mort de maladie. Suivant Charès, ce philosophe fut gardé sept mois aux fers, parce qu'Alexandre avait dessein de le faire juger devant un tribunal en présence d'Aristote, c'est-à-dire lorsque ce prince aurait été de retour dans la Grèce. Selon ce même Charès, au temps où Callisthène mourut d'inanition et de la maladie pédiculaire, Alexandre était occupé à la

guerre des Malliens et des Oxydraques. Enfin Plutarque nous a conservé le fragment d'une lettre de ce prince à Antipater, dans lequel on lit :

« Les jeunes gens ont été lapidés. Je châ-
« tierai moi-même le sophiste (Callisthène), les
« hommes qui me l'ont envoyé, et ceux qui
« reçoivent dans leur ville des personnes qui
« conspirent contre moi. » Les derniers sont évidemment Démosthène et les autres démagogues d'Athènes, Aristote et les philosophes.

VII

On voit ici, d'après les paroles mêmes d'Alexandre plaidant sa propre cause devant l'assemblée des Macédoniens de son camp, que le gouvernement représentatif de Macédoine subsistait encore en Asie dans l'armée et que les procès même d'État étaient jugés avec publicité et liberté par le tribunal populaire ou militaire.

Alexandre gagna le procès contre les jeunes conspirateurs et contre Callisthène, leur complice. Il laissa exécuter les conspirateurs contre sa vie; il épargna Callisthène, dont la complicité

n'était que morale. Il ne livra pas le philosophe aux bourreaux; il se contenta de l'emprisonner et de le réserver, comme on le lit dans une de ses lettres à Olympias, sa mère, « pour être jugé « à Athènes par ses concitoyens, et selon les « lois de son pays. » Cette lettre d'Alexandre à Olympias subsiste, et elle disculpe assez Alexandre du prétendu supplice du philosophe athénien, inventé par les calomniateurs macédoniens ou grecs de l'armée. Callisthène mourut de sa mort naturelle, plusieurs années après le procès, en revenant avec l'armée dans sa patrie.

On voit combien il faut se défier de l'histoire quand elle est écrite par l'esprit de parti. M. de Sainte-Croix lui-même nous semble avoir été trop influencé par les préjugés historiques qui ont rejeté si longtemps sur Alexandre le meurtre d'un philosophe et d'un historien en qui se personnifiait l'opposition macédonienne à l'établissement d'Alexandre en Asie. Ce procès politique distingua avec équité, et peut-être avec clémence, le crime d'assassinat, dans les jeunes émules d'Harmodius et d'Aristogiton, du crime d'opposition dans le philosophe. L'un fut puni par le fer, l'autre réprimé par la disgrâce et la

captivité. Les lois de Pella furent respectées, même en Asie. Cette lutte entre le génie d'Alexandre et le mécontentement inintelligent de son armée compliqua ses difficultés, mais elle ne flétrit pas son caractère. Arrien le reconnaît comme nous.

Dans le discours que Quinte-Curce rapporte, d'après les notes de Clitarque, témoin des événements, Alexandre ne craint pas de révéler ses raisons pour changer l'étiquette, le costume et les mœurs, et pour les conformer aux pays qu'il veut s'attacher. Ses paroles sont dignes de ses actions.

« On me reproche que j'introduits les mœurs
« des barbares parmi les Macédoniens : c'est que
« je vois des choses, en beaucoup de nations, que
« nous ne devons point avoir honte d'imiter ; il
« n'est pas possible de régir un si grand empire
« sans leur communiquer quelque chose du nô-
« tre et prendre quelque chose du leur. Mais
« Hermolaüs n'est-il pas admirable de vouloir
« que je m'oppose à Jupiter quand il m'appelle
« son fils, comme si les réponses des dieux
« étaient en ma puissance et qu'il s'en fallût
« prendre à moi ? Il m'a honoré de ce nom ; j'ai

« cru que, de l'accepter, cela ne pouvait que « beaucoup aider à mes affaires, et je souhaite- « rais que les Indiens aussi me crussent un dieu ; « car, à la guerre, tout dépend de la réputation, « et souvent le mensonge autorisé n'a pas moins « de force que la vérité.

« Penseriez-vous de même que ce fût par « orgueil que j'eusse enrichi vos armes d'or et « d'argent? Au contraire, mon intention a été de « vous rendre ces matières-là viles, à force de « vous les rendre communes, afin que les Macé- « doniens ne se laissent point vaincre à l'or, eux « qui sont invincibles en tout le reste. Je veux, « premièrement, éblouir les yeux de ces peuples « qui ne s'attachent qu'aux choses basses et gros- « sières, et après je leur ferai connaître que ce « n'est point l'or ni l'argent qui nous mène, mais « la conquête de tout le monde. Il est vrai qu'il « n'a pas tenu à toi, parricide que tu es, que tu « ne nous aies ravi cette gloire, et qu'en ôtant la « vie à ton roi tu n'aies asservi les Macédoniens « à ceux qu'ils ont vaincus. Et maintenant tu me « conjures de faire grâce à tes parents et à ceux « de tes complices. La raison voudrait que vous « ne sussiez point ce que j'ai résolu de faire, afin

« de vous faire mourir avec plus de regret, si tant « est que des âmes si dénaturées aient quelque « sentiment pour leurs proches; mais il y a long-« temps que j'ai aboli cette coutume d'envelopper « les innocents avec les coupables, et vos parents « peuvent s'assurer que je leur conserverai à tous « le rang qu'ils ont eu jusqu'ici. Et pour ton « Callisthène, qui te fait passer pour un grand « homme à cause que tu ne vaux pas mieux que « lui, je sais pourquoi tu as tant d'envie qu'il ait « audience : c'est afin de me dire en face, et « devant toute cette compagnie, les mêmes in-« jures que tu m'as dites. »

Les discours de César au sénat, ou de Napoléon au conseil d'État, n'ont ni plus de sens, ni plus d'éclairs de génie, mais ils n'ont pas cette franchise, qui met toute une armée dans la confidence du génie.

Ces paroles ne suffirent pas cependant à convaincre le mécontentement d'un parti de l'armée, et surtout des vétérans. Alexandre fut obligé de songer à licencier les incorrigibles; mais il voulut que leur licenciement ressemblât à un triomphe, et que les vétérans reportassent en Macédoine et en Grèce, avec leurs blessures,

des dépouilles et des trophées, l'enthousiasme de sa reconnaissance, et non les reproches de son ingratitude. Il ne l'oubliait jamais : sa puissance était en Asie, mais sa gloire était en Grèce.

LIVRE VIII.

LIVRE VIII.

I

De toutes les expéditions d'Alexandre, la plus obscure géographiquement, la moins motivée politiquement, et la plus fabuleuse historiquement, est son expédition de l'Inde. Les distances prodigieuses entre la Macédoine, l'Indus et le Gange, les marches innombrables, les montagnes, les fleuves, les déserts à traverser, les vivres et les bagages nécessaires à une armée de cent vingt mille combattants et de vingt-cinq mille chevaux, à nourrir, à armer, à gué-

rir de leurs blessures ou de leurs maladies en route, l'impossibilité pour nous modernes de comprendre comment ces contrées aujourd'hui presque nues et dépeuplées de l'Afghanistan, du Beloutchistan et des pays interposés par la nature entre la Perse et l'Inde, pouvaient livrer passage, et nourriture, et breuvage, à cette caravane armée d'au moins trois cent mille hommes, qui, avec les esclaves, les conducteurs de chameaux, les porteurs de bagages, composaient la masse ambulante dont Alexandre était précédé ou suivi, toutes ces considérations font reculer l'imagination devant la grandeur et les périls de l'entreprise.

On admet à peine de nos jours qu'une armée de vingt mille Russes, ces Scythes transformés en Grecs par la civilisation, puisse aller par terre attaquer la puissance britannique dans l'Inde. Les premiers essais tentés en nombre bien inférieur par les Russes ont complétement échoué. Il fallait le génie presque surhumain d'Alexandre pour imaginer une telle expédition, et il faut le témoignage irrécusable de l'histoire pour que cette expédition ne soit pas reléguée par les hommes d'aujourd'hui au nombre des exploits imaginaires des Thésée, des Dionysius ou des Bacchus

indiens. Il faut de plus que le monde géographique ait changé, et que ces solitudes meurtrières entre la Scythie, la Tartarie, la Perse et l'Inde, aient été, à l'époque des Cyrus et des Alexandre, des terres nourricières de villes, d'hommes et de troupeaux disparus.

Quant aux motifs qui décidèrent le conquérant macédonien, déjà parvenu à la tranquille possession de l'Europe et de l'Asie connue, à tenter une aventure héroïque de cette proportion, l'histoire réfléchie n'en peut raisonnablement admettre que trois :

Une inextinguible soif de ce que les hommes appellent gloire, c'est-à-dire bruit d'un nom prolongé à travers la postérité ;

La nécessité d'occuper son armée déjà travaillée par les factions militaires qui naissaient de l'oisiveté en Perse, et le désir de flatter l'orgueil des Perses eux-mêmes par des victoires sur les Indiens, qui leur avaient toujours résisté jusque-là et qui les avaient souvent menacés ;

Enfin, faut-il le dire? le pillage en grand de ces contrées presque inconnues, dont les richesses fabuleuses éblouissaient et allèchaient l'imagination des Macédoniens, des Grecs, des Scythes et

des Perses. Si ce dernier motif, ce brigandage de trois cent mille bras, ne fut pas le principal mobile d'Alexandre dans l'expédition des Indes, il en fut au moins le moyen dans son armée; ses compagnons ne purent être entraînés à le suivre au delà des limites du monde connu que par l'éblouissement de l'or et des pierres précieuses qui les fascinait et les entraînait au delà de l'Indus.

Triste analyse du cœur humain où, si une noble passion, celle de la gloire et celle de la politique, apparaît comme le mobile du chef, une ignoble passion, celle du pillage, apparaît avec une honteuse évidence dans ses lieutenants et dans ses soldats. C'est par l'ambition de l'autorité politique dans Rome que César entraîna ses légionnaires, dans les Gaules, dans l'Italie, dans l'Espagne, dans l'Afrique, et qu'il allait les entraîner en Asie contre les Parthes quand il mourut, déjà assouvi des fruits de son crime. C'est par l'ambition des grades militaires que Napoléon entraîna ses vétérans en Espagne et à Moscou. C'est par l'éblouissement des dépouilles de l'Inde qu'Alexandre entraîna ses Macédoniens, ses Grecs et ses Perses au delà du Gange.

Ainsi que nous l'avons remarqué nous-même et ainsi que le remarque judicieusement le seul Voltaire, jusqu'en Perse la guerre d'Alexandre était une guerre nationale et juste pour la Grèce, dont il était généralissime; aux Indes, cette guerre devenait illégitime et personnelle. Il n'avait été au Granique, à Issus, à Arbelles, que héros; aux Indes et sur le Gange il n'était plus qu'un conquérant. Mais quel conquérant! un conquérant comme Napoléon à Moscou et à Madrid, qui ne pouvait pas même posséder sa conquête, c'est-à-dire un héroïque spoliateur d'empire.

Le mobile des soldats d'Alexandre ici était donc plus dépravé encore que le mobile des soldats de César ou que le mobile des armées de Napoléon. Ce n'était plus la guerre pour l'ambition, ce n'était plus la guerre pour les grades; c'était la guerre pour l'or, comme celle des Espagnols en Amérique ou comme celle des Anglais aux Indes. Qu'est-ce, si ce n'est le meurtre pour la dépouille du vaincu? Faut-il donc rougir pour l'espèce humaine même en écrivant l'histoire de ses héros?

II

Arrien est l'historien qui raconte le mieux, quoique avec une brièveté militaire, d'après Ptolémée, un des généraux les plus initiés aux vues de son maître, les événements de la marche vers l'Indus. Ce n'était plus l'armée de trente mille Macédoniens, Thraces ou Grecs, qui avait passé l'Hellespont à Abydos ; c'était, selon Ptolémée, une armée de cent vingt-cinq mille hommes, dont vingt mille de cavalerie. Les Perses, sous leurs satrapes ralliés à Alexandre, en formaient la plus grande partie. Les Macédoniens n'y comptaient que pour quinze mille, les Grecs pour cinq mille ; mais les Perses, fiers de combattre sous le chef réputé divin et invincible que la victoire leur avait donné et que la politique avait naturalisé, rivalisaient avec les Macédoniens de courage, de tactique et de dévouement à leur nouveau roi. Ils se glorifiaient d'avance de rapporter à leur patrie, longtemps impuissante contre les Indiens, un surcroît d'empire qui honorerait du moins leur asservissement à un étranger.

Le plus difficile pour Alexandre n'était pas de conquérir les Indes, c'était d'y aller et d'en revenir. On voit dans Arrien comme dans Quinte-Curce que, dès les premières marches de l'armée vers la Bactriane, les Scythes, les Parthes, les montagnards de la Médie, les peuplades mal soumises des bords de la mer Caspienne et de l'Hyrcanie s'émurent, s'armèrent pour recouvrer leur indépendance, et se disposèrent les unes à disputer la route à Alexandre, les autres à refluer sur la Perse après qu'il aurait passé, convaincues sans doute qu'il ne reviendrait jamais d'une expédition si aventureuse. Le changement de noms qui a suivi les changements de peuples et de langues dans ces provinces limitrophes de l'Inde et de la Perse depuis ces événements rend aujourd'hui inintelligible et par conséquent oiseux le récit circonstancié de ces marches et de ces contre-marches dans Arrien et dans Quinte-Curce. Comment s'intéresser à ce qu'on a cessé de comprendre? Nous nous bornerons donc à analyser rapidement, sur la foi de Potolémée et d'Arrien, les manœuvres et les combats de l'armée jusqu'à l'Indus.

III

Les idées que les Macédoniens et les Grecs de l'armée se forgeaient de la religion, des mœurs et du gouvernement de l'Inde, n'étaient pas de nature à leur inspirer le moindre doute sur le succès de leur campagne. Les Grecs regardaient alors comme des barbares amollis et idolâtres ces héros et ces brahmes indiens qui avaient conquis, civilisé et éclairé le vieux monde oriental des plus pures lueurs de la philosophie, de la religion et des arts. Le tableau qu'en fait Quinte-Curce montre dans quelle ignorance les peuples de l'Occident étaient entretenus sur la civilisation indienne.

« Le roi, dit-il, devant qui on porte des encensoirs d'argent pour parfumer les chemins où il passe, marche couché dans une litière d'or, garnie de perles qui pendent de tous côtés, et vêtu d'une robe de lin brochée d'or et de pourpre. Sa litière est suivie de ses gendarmes et de ses gardes, dont plusieurs portent des branches d'arbres pleines d'oiseaux, qu'ils ont appris à

chanter toutes sortes de ramages pour le divertir dans ses plus grandes affaires. Son palais est enrichi de colonnes dorées où rampe tout du long une vigne d'or, avec des figures d'oiseaux faites d'argent, n'y ayant rien qui leur donne plaisir comme leurs oiseaux bigarrés de diverses couleurs. La maison du roi est ouverte à tous venants, et pendant qu'on le peigne il donne audience aux ambassadeurs et rend justice à ses peuples. Après qu'on lui a ôté ses sandales il se fait oindre les pieds de précieuses odeurs. Le plus grand exercice qu'il fasse est de tuer à coups de flèche quelques bêtes dans un parc, au milieu de ses concubines, qui chantent cependant et font des vœux afin que la chasse soit heureuse. Leurs flèches ont deux coudées de long, et se tirent avec beaucoup d'effort et peu d'effet, parce que, n'ayant de force qu'en leur légèreté, leur pesanteur les rend inutiles. Quand il ne va pas loin, il monte à cheval; mais en un long voyage il se fait traîner par des éléphants sur un char, et ces grands corps sont tout bardés ou caparaçonnés d'or; et, afin que rien ne manque à ces déréglements, il se fait suivre en des litières d'or par une longue troupe de courtisanes. Ce train

est séparé de celui de la reine; mais il ne lui cède point en pompe ni en équipage. Ce sont les femmes qui apprêtent à manger au roi et qui lui versent du vin, dont tous les Indiens boivent excessivement; et, quand il en a trop pris et qu'il est endormi, ses concubines l'emportent en sa chambre, invoquant les dieux de la nuit avec des hymnes, à la façon du pays.

« Mais qui croirait que, parmi tant de vices, on fît quelque état de la philosophie? Et toutefois il s'y trouve un espèce de gens hideux et farouches, qu'ils appellent *sages*, qui font gloire de prévenir la mort et se font brûler tout vifs. Ils tiennent qu'il y a de la honte à l'attendre dans un âge caduc ou dans l'incommodité des maladies. Aussi ne rendent-ils aucun honneur aux personnes qui ne meurent que de vieillesse, et pensent souiller le feu de leur bûcher s'il ne les reçoit en vie. Ceux qui vivent dans les villes et dans la société publique observent le mouvement des astres et prédisent l'avenir; mais ils croient que dans l'âge mûr personne ne se donne la mort que pour n'avoir pas le courage de l'attendre.

« Au reste, ils se forment des divinités à leur,

fantaisie, et adorent principalement les arbres, qu'il leur est défendu de violer, sous peine de la vie. »

On voit, par cette peinture où le mensonge et la vérité se confondaient aux yeux des Grecs, que les barbares adorateurs de Jupiter et de Vénus appelaient barbares et idolâtres les premiers adorateurs du Dieu unique et immatériel, et qu'ils prenaient les mystiques symboles du peuple pour les divinités des brahmes. On voit qu'ils attribuaient aux arbres l'inviolabilité que la religion de ces brahmes imposait pour les animaux. On voit qu'ils connaissaient confusément l'existence et les mortifications des fakirs ou pénitents de l'Inde se martyrisant eux-mêmes pour satisfaire à la justice divine. On voit enfin qu'ils s'étonnaient naïvement des dogmes et des philosophies surhumaines d'un peuple qu'on leur représentait comme une horde de sauvages, et qui cependant professait une sagesse surhumaine, démenti merveilleux à tant de préjugés populaires. Les fausses idées que les peuples conçoivent les uns sur les autres sont une des curiosités de l'histoire, et ces préventions ne sont pas moins communes de nos jours

que du temps d'Alexandre et de Quinte-Curce.

La science aujourd'hui n'a rien à apprendre sur les philosophies, les religions, les constitutions sociales de l'Inde antique, révélées aux savants par la langue sacrée du sanscrit. Ces peuples, déjà moralement civilisés et sanctifiés selon leurs mœurs par trois grandes réformes religieuses à l'époque d'Alexandre, étaient bien supérieurs en civilisation religieuse et morale à l'Occident.

Leur constitution, à la fois patriarcale, théocratique et monarchique, avait une mystérieuse analogie avec celle de l'Égypte, qui avait découlé de celle de l'Inde et qui avait laissé filtrer quelques-unes de ses vérités en Grèce. C'était le peuple philosophe, mystique et saint par excellence. Son seul vice national était le fanatisme, excès de la sainteté. Il avait porté jusqu'à l'inviolabilité de la vie des animaux son respect pour la création et sa charité pour la nature vivante. Sa divine douceur en avait fait le peuple le plus docile à ses prêtres et à ses rois.

Quant à sa constitution politique à l'époque de l'expédition d'Alexandre, l'Inde paraît avoir été ce qu'elle était du temps de Timour ou de

Gengis, ce qu'elle était encore de nos jours à l'époque de l'invasion anglaise, une confédération de grandes et de moyennes puissances sous des princes héréditaires, divisées de frontières, de noms et de rois, confondue de race et de culte, immensément peuplée, prodigieusement fertile, merveilleusement artiste, peu guerrière, riche de cent ou de deux cents millions d'hommes laborieux, pieux, inoffensifs, dans un climat délicieux, invitant tour à tour à les conquérir ou à les piller les Chinois, les Tartares, les Perses, les Macédoniens, les Ottomans et les Anglais, ancêtres du monde dépouillés par leur postérité.

Telles étaient les Indes à l'époque de l'expédition d'Alexandre, autant qu'on peut le conjecturer d'après les annales originales de ces peuples, à peine déchiffrées de nos jours par les explorateurs de sa langue sacrée, le sanscrit. Telles elles sont encore aujourd'hui; c'est la contrée de la terre où les choses ont le moins changé depuis vingt-trois siècles, excepté les envahisseurs et les tyrans.

IV

Les peuples des bords de l'Oxus, en voyant partir Alexandre, se révoltèrent contre les satrapes qu'il leur avait donnés pour les gouverner. A ces mouvements sur son flanc gauche Alexandre fit exactement ce qu'il avait fait en Ionie, en Cilicie, en Syrie, à Tyr; il ne craignit pas de perdre du temps pour assurer par la soumission complète les pays qu'il allait laisser derrière lui. La prudence et la témérité se contrebalançaient toujours dans ses plans : ce fut le secret de ses victoires; il n'eut point ces retours désastreux que la témérité sans prudence de Napoléon rencontre tantôt sur la Bérézina, l'Èbre et sur le Rhin, après Moscou, Dresde et Leipzick. Plus jeune aussi que Napoléon, Alexandre avait devant lui des années à la prévoyance.

Le récit de ces campagnes secondaires et accidentelles d'Alexandre contre les révoltés de la Sogdiane n'a d'intérêt aujourd'hui que pour les érudits de tactique. La postérité, à la distance où nous sommes, ne voit que les grandes

lignes d'une expédition. Ce qui frappe ici, c'est l'infatigable activité du héros, qui se transporte de sa personne sur tous les points menacés et qui joue sa vie contre chaque rocher fortifié des barbares, tandis que ses généraux restent avec la masse de l'armée.

« Alexandre, dit Arrien, marche de nouveau vers l'Oxus, contre les Sogdiens retirés dans leurs places fortes, après avoir refusé d'obéir au satrape qu'il leur avait donné. Il campe aux bords du fleuve. On vit, dit-on, sourdre, près de la tente d'Alexandre, deux fontaines, l'une d'eau vive et l'autre d'huile. Ptolémée, averti le premier de ce prodige, en instruit Alexandre, qui sacrifie, après avoir consulté les devins. Aristandre lui prédit de grands travaux et la victoire.

« Il pousse vers les Sogdiens avec une partie de l'armée, après avoir laissé Polysperchon, Attalus, Gorgias et Méléagre, avec une partie de ses troupes, dans la Bactriane, pour prévenir les troubles, contenir les barbares et combattre les révoltés. Il divise son armée en cinq corps : le premier, sous la conduite d'Éphestion ; le second, sous Ptolémée ; le troisième, sous Per-

diccas; le quatrième, sous Cœnus et Artabaze; et, dirigeant lui-même le cinquième, il s'avance vers Maracande. Les autres se portèrent de différents côtés, et, faisant le siége des places, contraignirent les révoltés à se rendre de force ou de composition. Ces différents corps, après avoir parcouru la Sogdiane, se réunissent sous les murs de Maracande. Éphestion est chargé de conduire des colonies dans les villes de la Sogdiane; Cœnus et Artabaze marchent vers les Scythes, chez lesquels Spitamène s'était réfugié.

« Alexandre, avec le reste de l'armée, entre dans la Sogdiane, dont il soumet facilement les villes occupées par les barbares révoltés. »

Après cette compression des provinces du Nord, l'armée hiverne à Nautaque. Le roi profite de ce repos forcé pour réorganiser plus solidement la Perse.

« Pendant que l'armée se repose en quartier, d'hiver à Nautaque, Alexandre envoie Phratapherne chez les Mardes et les Topiriens chercher le satrape Phradatès, qui ne s'était point rendu aux ordres réitérés du prince. Stasanor va commander les troupes laissées chez les Drangues; Atropate succède, en Médie, à Exodate, dont

Alexandre soupçonnait la fidélité; Staménès remplace, à Babylone, Mazée, dont on apprend la mort; Sopolis, Épocillus et Ménædas courent en Macédoine faire des recrues.

« Les affaires de la Sogdiane terminées, Alexandre marche vers les Parétaques, où les Choriens et les principaux du pays s'étaient réfugiés dans un poste également imprenable; on l'appelle la roche de Chorième; elle a de hauteur vingt stades, et de circuit soixante. Escarpée de toutes parts, on n'y monte que par un sentier étroit et difficile, où peut à peine passer un seul homme; des précipices l'entourent, et avant d'arriver aux pieds de la place il faut en combler la profondeur. Alexandre n'est que plus animé à son entreprise; rien ne paraît impossible à son courage et à sa fortune. Des sapins abondaient aux environs, il les fait abattre; on en forme des échelles pour descendre dans ces abîmes inaccessibles à tout autre moyen.

« Alexandre présidait à l'ouvrage, pendant le jour, à la tête de la moitié de l'armée; il était relevé la nuit, tour à tour, par Perdiccas, Léonatus et Ptolémée, sous les ordres desquels il avait divisé le reste de l'armée en trois corps. La

difficulté du terrain, celle de l'entreprise, ne permettaient pas d'avancer à plus de vingt coudées le jour et un peu moins la nuit. Sur les flancs de l'abîme on enfonçait avec effort des crampons à la distance nécessaire pour soutenir la charge; on y attacha des claies ou des fascines qui, fortement liées entre elles, semblaient présenter un pont; on les couvrit de terre au niveau du bord, pour arriver de plain-pied jusqu'à la place. »

Les barbares avaient commencé par rire de ces efforts, qu'ils croyaient inutiles; mais, lorsqu'ils se virent incommodés par les traits, tandis qu'ils ne pouvaient des hauteurs atteindre les Macédoniens à couvert sous leurs travaux, Chôriène, effrayé, envoie un héraut à Alexandre et demande à conférer avec Oxyarte. Celui-ci lui conseille de se soumettre à ce conquérant que nul obstacle ne peut arrêter, et de la bonté duquel il peut tout attendre s'il se rend à lui; que lui-même en était un exemple. Choriène, persuadé par ce discours, vient trouver le roi avec quelques-uns des siens. Alexandre l'accueille avec bienveillance, le retient auprès de lui, renvoie une partie de ceux qui l'avaient

accompagné pour faire rendre la place; on en prend aussitôt possession.

Alexandre, suivi de cinq cents hypaspistes, y monte pour la reconnaître, et, loin d'être offensé de la résistance de Choriène, il lui rend le gouvernement de la citadelle et de tous les lieux sur lesquels il s'étendait. L'armée, qui avait déjà souffert des rigueurs de la saison et du siége, vint alors à manquer de vivres. Choriène s'engagea à lui en fournir pendant deux mois; et, faisant ouvrir ses magasins, il distribua aux soldats, du blé, du vin et des salaisons. Ces objets fournis dans le terme convenu, il protesta qu'il n'avait point épuisé la dixième partie des provisions qu'il avait amassées pour le siége. Alexandre lui marqua de nouveaux égards, convaincu qu'il s'était rendu plutôt de bonne grâce que par force. »

V

Ces commentaires de Ptolémée, compulsés par Arrien, auraient la lumière de ceux de César si l'intelligence des lieux et des peuples se joi-

gnait, comme dans César, au bref récit des événements ; mais il n'en est point ainsi : on marche en aveugle, en tâtonnant, sur la route de l'Inde. On voit seulement que la marche et le retour consomment plus de quatre années de la vie et de la fortune des Macédoniens.

Rentré à Bactres aux premiers jours du printemps, Alexandre envoie Éphestion et Cratère, ses deux lieutenants les plus sûrs, avec Ptolémée, réprimer de nouvelles émotions de peuples sur sa gauche. Après le retour de ces généraux il reprend sa route. Un grand roi des contrées qui sont entre l'Indus et la Bactriane, nommé Taxile par les Grecs, nom évidemment altéré, est intimidé par la continuité et l'universalité des succès du conquérant. Il prend le parti de s'allier à la victoire. Alexandre, selon son habitude, ne cherche pas à vaincre là où il peut dominer. Il laisse à Taxile son royaume, le reçoit dans son camp, se fortifie de son alliance, lui promet des agrandissements de territoire pour sa part des conquêtes communes, et marche ainsi en deux corps vers l'Indus.

« Alexandre partage son armée et abandonne à Éphestion et à Perdiccas le commandement

d'une partie, composée des troupes de Gorgias, de Clitus, de Méléagre, de la moitié des hétaires à cheval et de la totalité des troupes stipendiaires, avec ordre de marcher dans la Peucélatide vers l'Indus, d'y soumettre toutes les villes de force ou par composition, et, une fois arrivés aux bords du fleuve, d'y faire tous les préparatifs pour en faciliter le passage. Ils sont accompagnés de Taxile et des autres Anactes. Les ordres d'Alexandre sont exécutés.

« Ptolémée et Cœnus, deux autres lieutenants plus rapprochés de lui, soumettent dans de rudes combats les peuples indomptés qui tentent de lui fermer le passage des montagnes vers l'Indus. »

La forteresse d'*Aorne*, ainsi nommée par les Grecs, qui seule avait résisté à l'Hercule égyptien, conquérant des Indes, refuse de s'ouvrir devant lui. Le rocher presque perpendiculaire qui la porte a six lieues de circonférence, quinze cents pas d'élévation. Alexandre s'y obstine comme à Tyr, pour accomplir ce qui a fait reculer un demi-dieu et surtout pour ne pas laisser ce péril à son retour, en cas de revers. Aorne est emportée après un siége de plusieurs semaines. Alexandre remonte, parallèlement au

cours de l'Indus, les vallées étroites des barbares, qui s'enfoncent dans l'intérieur de l'Inde. Puis, découvrant enfin ce fleuve bien au-dessus de ses embouchures dans la mer, il fait abattre les forêts qui le bordent, construire deux radeaux, et s'y embarque avec l'armée pour le redescendre, sans fatigue, jusqu'au point qu'Éphestion et Perdiccas ont choisi d'avance pour opérer le passage.

« Alexandre, arrivé aux bords de l'Indus, trouve le pont dressé par Éphestion, plusieurs petits bâtiments et deux triacontères, des présents de Taxile, deux cents talents d'argent, trois mille bœufs, dix mille moutons, trente éléphants. Taxile y joint sept cents hommes de cavalerie indienne auxiliaire, et lui fait remettre les clefs de la capitale, située entre l'Indus et l'Hydaspe.

« Alexandre sacrifie aux dieux, fait célébrer des jeux gymniques et équestres : les augures sont favorables. »

Voilà le récit abrégé de Ptolémée jusqu'à l'Indus ; voilà la géographie antique de ce fleuve, et les idées que, selon ce général d'Alexandre, l'armée se faisait des Indiens.

« L'Indus est le plus grand des fleuves de l'Europe et de l'Asie, à l'exception du Gange; ses sources tombent du Paropamise, qui termine la chaîne du Caucase à l'orient; il se décharge au midi dans l'Erythrée par deux embouchures marécageuses, ainsi que celles de l'Ister, et qui présentent, comme le Nil, la forme d'un triangle, que les Grecs appellent *Delta* et les Indiens *Pattala*. Voilà ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur l'Indus. On voit aux Indes d'autres fleuves, l'Hydaspe, l'Acésinès, l'Hydracès, l'Hyphase, qui par leur étendue considérable sont à tous les fleuves de l'Asie ce que l'Indus est à eux, ce que le Gange est à l'Indus.

« Ctésias, si cet auteur a quelque poids, détermine la moindre largeur de l'Indus à quarante stades, la plus grande à cent, et la moyenne à soixante-dix.

« Alexandre passa le fleuve au point du jour avec toute son armée.

« Je ne traiterai point ici de l'Inde, de ses lois, de ses productions, des animaux extraordinaires qu'elle nourrit, des poissons monstrueux qu'on trouve dans ses fleuves. Quant à ces fourmis qui font de l'or, à ces griffons qui

le gardent, ces contes appartiennent à la fable et non à l'histoire, et les auteurs en sont d'autant plus prodigues qu'il semble difficile de les convaincre de fausseté. »

VI

Aristobule et Ptolémée, témoins du passage du fleuve, font entendre qu'il fut passé sur un pont de bateaux et que le seul obstacle au passage fut le fleuve lui-même. Taxile, ce roi des frontières indiennes, dont la capitale était peu distante de l'Indus, semble avoir fourni lui-même à Éphestion et à Perdiccas les moyens d'invasion de son pays. Alexandre fut reçu en roi des rois dans sa capitale, que les Grecs nomment, du nom de ce roi, *Taxilie*. Le pont de bateaux qui avait servi à traverser l'Indus fut démonté pièce à pièce et transporté, sur des chariots traînés par des éléphants de Taxile, au bord de l'Hydaspe. Alexandre y rencontra toute son armée, grossie de cinq mille Indiens et de soixante éléphants de guerre fournis par Taxile.

Porus, roi de l'opulente région de l'Inde

située au delà de l'Hydaspe, aujourd'hui le Pendjab, indigné de la défection nationale de Taxile, était campé sur l'autre rive, avec une armée plus nombreuse que celle du conquérant.

Ce nom de Porus, quoique unanimement adopté par tous les historiens de l'expédition pour désigner le souverain principal du Pendjab et des plaines de l'Hindoustan, est entièrement inconnu dans les annales originales de l'Inde, ainsi que la bataille où il fut vaincu. Le passage de l'Hydaspe, en présence d'une armée indienne commandée par le principal souverain des plaines de l'Inde, n'est pas douteux, puisque sept historiens, témoins et acteurs dans l'événement, le racontent en termes à peu près identiques; mais les noms et les circonstances géographiques sont des noms et des contrées de convention auxquels on a donné dans l'armée grecque des désignations presque fabuleuses. On verra bientôt qu'Alexandre lui même ne savait pas exactement où il combattait, et qu'il confondait l'Indus, l'Hydaspe, l'Hyphase et le Gange, sur la foi des cartes très-imparfaites dressées par les géographes de son armée. Avant et après la bataille contre Porus,

il avançait au hasard vers le centre de l'Inde; il revenait sur ses pas, comme on l'a vu, pour retrouver Éphestion et Perdiccas plus bas sur l'Indus, et il comptait sur le courant de fleuves inconnus pour le rapporter vers l'Océan aux bouches de l'Indus.

Quant au passage de l'Indus et au choc contre l'armée de Porus après ce passage, laissons parler Arrien, au lieu du chimérique Quinte-Curce. On sera frappé comme nous de la parfaite identité de ce passage du fleuve de l'Inde, et de cette bataille sur le bord indien, avec le passage du Danube au-dessous de Vienne et avec la bataille de Wagram par Napoléon : le fleuve, le premier passage, suivi d'une retraite désastreuse dans une île de l'Hydaspe, semblable à l'île de Lobau; l'établissement fortifié d'Alexandre dans l'île, semblable à l'occupation de l'île du Danube, pour appuyer ses ponts et masquer son retour, par Napoléon; les pontsde bateaux construits et cachés dans les canaux intérieurs de l'île; la pluie torrentielle qui l'inonde, l'orage qui enveloppe pendant la nuit les deux armées; le second passage à la faveur de ces ruses du général et des accidents du ciel; la ba-

taille, la victoire, le traité qui la suit, rien ne manque à la merveilleuse similitude des deux événements stratégiques. Quiconque a lu dans l'histoire de M. Thiers le passage du Danube et la bataille de Wagram a lu d'avance le passage de l'Hydaspe, la bataille d'Alexandre contre Porus. La nature des lieux, les hommes, le ciel, la tactique semblent s'être copiés à deux mille ans d'intervalle et à deux mille lieues de distance.

Laissons parler Ptolémée et Clitarque par la plume d'Arrien.

« A la vue de l'immense armée de Porus, Alexandre, pour le tromper sur le vrai point où il voulait opérer le passage et pour l'inquiéter sur plusieurs points, afin de diviser ses forces et son attention, feignit de diviser lui-même son armée en plusieurs corps sous de nouveaux commandements qu'il jeta sur divers points et qui devaient reconnaître les gués et ravager le pays ennemi. Il affecta de rassembler dans son camp des provisions immenses tirées des pays en deçà de l'Hydaspe, pour laisser croire à Porus qu'il attendrait l'hiver, où les eaux de ce fleuve sont plus basses. En effet elles étaient alors grossies par les pluies abondantes qui tombent

dans les Indes pendant le solstice d'été; ajoutez que les chaleurs fondent les neiges sur le Caucase, où la plupart des fleuves de l'Inde prennent leur source. Leur cours en est troublé et rendu plus rapide; mais en hiver ils rentrent dans leur lit, et, à l'exception du Gange, de l'Indus et de quelque autre, on peut les traverser à pied, ainsi que l'Hydaspe.

« Alexandre avait répandu le bruit qu'il attendrait ce moment. D'un autre côté, les radeaux et les bâtiments conduits sur différents points du fleuve, toutes les troupes qui couvrent son rivage, tenaient l'ennemi en haleine et ne lui permettaient pas de prendre un parti décisif.

« Alexandre, du fond de son camp, observait tous les mouvements, et épiait l'instant d'effectuer son passage à l'improviste et à l'insu de l'ennemi. Il reconnaissait la difficulté de passer en face de Porus; le nombre des éléphants, celui des Indiens tous bien armés et disposés au combat, prêts à tomber sur les Grecs au sortir du fleuve, l'inquiétaient d'autant plus qu'il prévoyait que l'aspect et les cris des éléphants mettraient sa cavalerie en désordre, qu'on ne pourrait être maître des chevaux, qui se précipiteraient

dans le fleuve. Il sentit qu'il fallait avoir recours à la ruse; voici celle qu'il employa.

« La nuit, il fait courir sa cavalerie le long du rivage, pousser de grands cris et sonner les trompettes, comme si on eût effectué le passage, pour lequel tout était disposé. A ce bruit Porus accourt aussitôt sur le rivage; Alexandre de rester en bataille sur le bord. Cette feinte étant répétée, et Porus ayant reconnu que le mouvement se bornait à des cris, cesse de s'ébranler alors qu'on les répète, et se contente d'envoyer des éclaireurs sur les différents points du rivage.

« Alexandre, voyant Porus tranquille, songe à exécuter son dessein. A cent cinquante stades du camp s'élevait un rocher que tourne l'Hydaspe; en face, et au milieu du fleuve, s'offre une île déserte; l'un et l'autre sont couverts de bois. Alexandre, après les avoir reconnus, les jugea très-propres à masquer le passage de ses troupes. Il avait établi le long du rivage des gardes avancées assez rapprochées pour communiquer facilement. Pendant plusieurs nuits il fait pousser de grands cris et allumer des feux sur différents points. Le jour destiné au passage, il en fait les dispositions, dans son camp,

à la vue de l'ennemi. Cratérus doit y rester avec son corps de cavalerie, les Arachotiens et les Paropamisades, la phalange des Macédoniens, les bandes d'Alcétas et de Polysperchon, les cinq mille Indiens auxiliaires et leurs chefs. Il a l'ordre de ne passer le fleuve que lorsque Porus serait ébranlé et vaincu.

« Si Porus ne marche contre moi qu'avec une « partie de son armée, sans amener les éléphants, « ne bougez ; dans le cas contraire, passez aus- « sitôt. La cavalerie ne peut être repoussée que « par les éléphants ; le reste de l'armée ne sau- « rait vous arrêter. »

« Entre l'île et le camp, Méléagre, Attalus et Gorgias, avec la cavalerie et l'infanterie des stipendiaires, reçoivent l'ordre de passer le fleuve par détachement, aussitôt que l'action sera engagée avec Porus.

« Alexandre, à la tête de l'agéma des gétaires, des chevaux d'Éphestion, de Perdiccas et de Démétrius, des Bactriens, des Sogdiens, de la cavalerie scythe, des archers dahes à cheval, des Hypaspistes, de la phalange, des bandes de Clitus et de Cœnus, des archers et des Argiens, s'éloigne assez du rivage pour dérober sa marche

à l'ennemi et se dirige vers le rocher. On dispose pendant la nuit les radeaux. L'orage qui vint alors à éclater, le bruit du tonnerre couvrant celui des apprêts et des armes, et la pluie dérobèrent à l'ennemi les préparatifs d'Alexandre. Protégés par la forêt, on ajuste les bâtiments et les triacontères.

« Au point du jour, et l'orage apaisé, Alexandre effectue le passage ; une bonne partie de l'infanterie et de la cavalerie passe dans l'île, les uns sur les bâtiments, les autres sur les radeaux. Les éclaireurs de Porus ne s'aperçoivent des mouvements des Grecs qu'au moment où ceux-ci touchent presque à la rive opposée.

« Alexandre monte lui-même un triacontère, et aborde avec Ptolémée, Perdiccas et Lysimaque, ses gardes, Séleucus, un des hétaires qui fut depuis son successeur, et la moitié des Hypaspistes ; l'autre moitié passe séparément. Les éclaireurs courent à toute bride en donner avis à Porus.

« Alexandre touche à terre le premier, range avec ses généraux la cavalerie en bataille à mesure qu'elle arrive (elle avait reçu l'ordre de passer la première).

« Le prince marchait à la tête contre l'enne-

mi, quand il reconnut qu'il était dans une autre île fort grande (ce qui avait causé son erreur) et qui n'était séparée de la terre que par un canal assez étroit; mais la pluie tombée pendant la nuit l'avait grossi au point que la cavalerie, ayant peine à trouver un gué, crut que ce bras du fleuve serait aussi difficile à passer que les deux autres. On le traversa cependant malgré la hauteur des eaux; les chevaux en eurent jusqu'au poitrail, et l'infanterie jusque sous les bras.

« Le fleuve passé, Alexandre place à l'aile droite l'agéma de sa cavalerie avec l'élite des Hipparques; il jette en avant les archers à cheval, les fait suivre par l'infanterie des Hypaspistes royaux, sous les ordres de Séleucus; vient ensuite l'agéma royal et le reste des Hypaspistes, chacun dans le rang que ce jour lui avait assigné. Les côtés de la phalange sont flanqués d'archers, d'Argiens et de frondeurs.

« L'ordre de bataille ainsi disposé, il laisse derrière lui six mille hommes d'infanterie qui doivent le suivre au pas. Il court à la tête de cinq mille chevaux contre l'ennemi, auquel il croit sa cavalerie supérieure. Tauron, toxarque, le soutiendra de suite avec ses archers. Si Porus

venait à sa rencontre avec toute son armée, il espérait la mettre en déroute du premier choc de la cavalerie, ou du moins soutenir le combat jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Si les Indiens, épouvantés de son audace, se débandaient, il les poursuivait, en faisait une boucherie, et détruisait d'autant la masse de leurs forces pour un autre combat.

« Aristobule raconte que le fils du monarque indien parut avec soixante chars sur le rivage, avant qu'on eût franchi la seconde île; qu'il aurait pu alors s'opposer au passage des Grecs, qui s'était même effectué difficilement alors qu'ils n'avaient point été repoussés; qu'il aurait pu tomber encore sur eux au moment où ils abordèrent, mais qu'il s'éloigna sans tenter aucune résistance; qu'Alexandre détacha à sa poursuite les archers à cheval, qui tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde dans sa fuite.

« Selon d'autres historiens, le fils de Porus, à la tête d'un nombre considérable d'Indiens, attaqua la cavalerie d'Alexandre au sortir du fleuve, blessa ce prince, et tua même son cheval Bucéphale, qu'il chérissait beaucoup.

« Mais Ptolémée le rapporte autrement, et je

partage son opinion. Porus détacha effectivement son fils contre l'ennemi, mais non avec soixante chars, ce qui n'est pas vraisemblable. En effet, comment, instruit de la marche d'Alexandre, Porus aurait-il exposé son fils avec des forces trop embarrassantes, s'il ne s'agissait que d'une reconnaissance, et trop faibles pour arrêter les Grecs ou les combattre? Il vint avec deux mille chevaux et cent vingt chars, mais il n'arriva que lorsque Alexandre avait franchi la seconde île.

« Alexandre détacha aussitôt contre lui ses archers à cheval et marcha à la tête de sa cavalerie. Il croyait avoir à combattre Porus avec toutes ses forces, prenant ce corps de cavalerie pour l'avant-garde. Mais, bientôt instruit par des éclaireurs du nombre des Indiens, il pousse sur eux avec toute sa cavalerie; l'ennemi qu'il vient choquer, non en ordre de bataille, mais en masse, se débande; quatre cents hommes de la cavalerie indienne et le fils de Porus sont tués; on s'empare des chevaux et de tous les chars qui n'avaient pu être employés, ni dans le combat sur un terrain que la pluie avait rendu impraticable, ni dans la fuite à cause de leur pesanteur.

« Porus, à la nouvelle de la mort de son fils et de la marche des principales forces d'Alexandre, hésita d'abord s'il irait à sa rencontre, en voyant le mouvement de Cratérus qui s'ébranlait pour passer ; il prend cependant le parti de se porter sur le point où se trouve le roi lui-même avec l'élite de son armée ; mais il laisse en partant un détachement et quelques éléphants sur la rive pour tenir Cratérus en respect. Il marche donc contre Alexandre à la tête de trente mille hommes d'infanterie et de toute sa cavalerie, composée de quatre mille chevaux, de trois cents chars et de deux cents éléphants. Arrivé dans une plaine ferme et propre au développement de sa cavalerie, il range ainsi son armée : en avant, les éléphants, à cent pieds de distance l'un de l'autre, qui doivent épouvanter la cavalerie d'Alexandre ; ils couvrent l'infanterie indienne rangée sur une seconde ligne, dont quelques points s'avancent dans les vides de la ligne des éléphants. Porus avait pensé que jamais la cavalerie de l'ennemi n'oserait s'engager dans les ouvertures du premier rang, où les éléphants devaient effrayer leurs chevaux ; l'infanterie l'oserait encore moins, menacée à la fois par ces animaux

terribles et par les soldats de la seconde ligne. Cette dernière s'étendait jusqu'aux ailes formées de la cavalerie appuyée sur l'infanterie; au-devant étaient les chars.

« Alexandre, arrivé en présence, fait halte pour donner à la phalange des Macédoniens, qui arrive à grands pas, le temps de le rejoindre, et, pour ne point les mener essoufflés au combat, il fait caracoler sa cavalerie en face de l'ennemi. Après en avoir reconnu les dispositions, et pénétrant l'intention de Porus, il se décide à l'attaquer, non point par le centre, défendu ainsi que nous venons de le voir, mais en flanc. Supérieur en cavalerie, il en prend avec lui les plus forts détachements et pousse à l'aile gauche de Porus. Cœnus, à la tête de son corps et de celui de Démétrius, doit tourner l'aile droite, et saisir le moment où Alexandre, de son côté, serait aux prises avec la cavalerie des barbares, pour les investir par derrière. Séleucus, Antigène et Tauron commandent la phalange; elle ne doit s'ébranler que lorsque la cavalerie aura déjà porté le désordre dans les troupes de l'ennemi.

« Arrivé à la portée du trait, Alexandre fait

avancer sur l'aile gauche des Indiens mille archers à cheval dont les escarmouches et les traits doivent commencer à la rompre. Lui-même, à la tête des Hétaires, court la prendre en flanc pour l'empêcher de se rétablir et de se porter sur la phalange.

« Cependant la cavalerie des Indiens rassemblait et pressait tous ses rangs pour soutenir le choc d'Alexandre, lorsque Cœnus paraît tout à coup sur leurs derrières. L'ennemi, de ce côté, fut alors obligé de partager sa cavalerie en deux corps, dont l'un, composé des escadrons les plus braves et les plus nombreux, devait faire face à Alexandre, et l'autre se retourner contre Cœnus.

« Alexandre, profitant du désordre inséparable de ce mouvement, les charge rapidement ; ils se rompent et vont se rallier sous les éléphants comme derrière un rempart. Leurs conducteurs les poussent contre Alexandre ; alors la phalange macédonienne s'avance et fait pleuvoir sur les uns et les autres une grêle de traits. La mêlée ne ressemble alors à aucune de celles où les Grecs s'étaient trouvés.

« En effet, les éléphants lancés dans les rangs rompaient de tous côtés le plus épais de la pha-

lange macédonienne. A cet aspect la cavalerie indienne tombe de nouveau sur celle d'Alexandre, qui, plus forte par le nombre et la tactique, la repousse encore jusqu'aux éléphants. Toute la cavalerie des Grecs se trouve alors, non par suite des ordres du général, mais par celle du combat, ne plus former qu'un seul corps qui, de quelque côté qu'il se meuve, porte le carnage dans les rangs des Indiens.

« Les éléphants, resserrés de toutes parts, ne sont pas moins terribles aux leurs qu'à l'ennemi; ils écrasent tout autour d'eux. On fait un massacre horrible de la cavalerie acculée dans cet endroit; les conducteurs des éléphants sont percés de traits; ces animaux, harassés, couverts de blessures et sans guides, ne gardent plus aucun ordre; exaspérés sous les coups, la douleur les rend furieux; ils s'emportent et foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent. Les malheureux Indiens ne pouvaient échapper à leur furie. Les Macédoniens, ayant un plus grand espace pour se développer, ouvraient leurs rangs à l'approche des éléphants, qu'ils perçaient ensuite de traits. On voyait alors ces animaux énormes se traîner languissamment comme une galère fra-

cassée; ils poussaient de longs gémissements.

« Les chevaux d'Alexandre ayant enveloppé l'ennemi, il fait donner la phalange; toute la cavalerie indienne est massacrée sur le champ de bataille; la plus grande partie de l'infanterie y demeure, l'autre s'enfuit par un vide que laisse la cavalerie d'Alexandre.

« Cratérus et les autres généraux, sur la rive de l'Hydaspe, voyant le succès d'Alexandre, passent le fleuve et achèvent le massacre des Indiens, qu'ils poursuivent avec des troupes fraiches.

« On perdit du côté des Indiens près de vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux, deux fils de Porus, Spithacès, gouverneur du pays, tous les chefs de l'armée, tous les conducteurs des chars et des éléphants, et même tous les chars; on prit les éléphants qui échappèrent au carnage.

« Du côté d'Alexandre il périt en tout trois cent dix hommes, dont quatre-vingts sur les six mille hommes d'infanterie, dix des archers à cheval qui commencèrent l'action, vingt Hétaires et deux cents du reste de la cavalerie.

« Porus se distingua par ses exploits, et fit

dans cette bataille non-seulement office de capitaine, mais encore de soldat. Lorsqu'il vit le carnage de sa cavalerie, la mort ou le désordre de ses éléphants et la perte presque totale de son infanterie, il n'imita point la lâcheté du grand roi, qui prit le premier la fuite aux journées d'Issus et d'Arbelles; il combattit tant qu'il vit donner quelques-uns des siens. L'excellence et la force de sa cuirasse avaient constamment résisté aux coups; mais enfin, blessé d'un trait à l'épaule droite, qu'il avait nue, il se retira sur son éléphant.

« Alexandre, désirant sauver ce héros, lui députe l'Indien Taxile. Celui-ci, ayant poussé son cheval sans trop s'approcher de l'éléphant de Porus, lui crie d'arrêter et d'accueillir l'offre d'Alexandre, auquel il ne peut plus échapper; mais Porus, à la vue de Taxile, son ancien ennemi, saisissant un trait, allait le percer si celui-ci ne l'eût évité par la vitesse de sa fuite.

« Alexandre, loin d'en être plus irrité contre Porus, lui détache de nouveaux envoyés, parmi lesquels se trouvait l'Indien Méroë, ancien ami de Porus. Ce dernier l'écoute; pressé par une soif ardente, il descend de son éléphant, et, après

s'être rafraîchi, consent à se rendre près d'Alexandre.

« Ce prince, à son approche, sort des rangs et vient à sa rencontre, accompagné de quelques Hétaires. Il s'arrête, il contemple la noblesse de ses traits, la hauteur de sa taille, qui s'élevait à plus de cinq coudées. Porus s'approche avec une contenance assurée; sa physionomie n'est point abattue par sa disgrâce : héros il vient trouver un héros; prince il a défendu contre un autre ses États. Alors Alexandre :

« Comment prétendez-vous que je vous traite?

— En roi.

— Je le ferai pour moi-même. A présent que puis-je faire pour vous? Parlez!

— J'ai tout dit.

— Je vous rends le pouvoir et votre royaume, et j'y ajouterai encore. »

« C'est ainsi qu'il traita en roi un prince généreux, qui fut dans la suite son ami le plus fidèle. »

Voilà la bataille de l'Hydaspe racontée en soldat par un soldat, et non en dramaturge par un amplificateur qui peint d'imagination ce qu'il n'a ni vu ni compris. La vérité même sèche, comme elle apparaît ici, vaut mieux, pour

donner le sens des choses, que les commentaires de la fiction.

Porus vaincu, soumis, mais non découronné, fit par force et par reconnaissance ce que Taxile avait fait par politique : il s'allia avec le conquérant contre l'indépendance des États limitrophes aux siens. Il reçut, selon Justin, trente-sept villes ou principautés en adjonction de territoire. Sa défaite devint ainsi honteusement le titre de sa grandeur.

Alexandre ordonna, en mémoire de sa victoire contre Porus, de jeter les fondements de deux villes qui porteraient son nom, sur les deux rives du fleuve, à l'endroit où il avait vaincu. Pour engager ses troupes à le suivre plus loin sans murmurer, il les éblouit, dans une proclamation à l'armée, des richesses et des merveilles qui les attendaient au delà de l'Hydaspe, et, pour donner à leurs yeux quelque solidité à ces prestiges, il ouvrit le trésor à l'armée et distribua des gratifications aux chefs et aux soldats. Cette première grande libéralité du héros s'éleva, selon les historiens les plus modérés, à une somme de trois mille francs de notre monnaie à chaque combattant.

VII

De même qu'il avait entraîné Taxile contre Porus, il entraîna Porus contre les princes qui régnaient plus loin que lui sur les Indes. Sa route ici est impossible à suivre avec la géographie; on le suit à tâtons, mais avec le fil d'Arrien, jusques à un troisième fleuve appelé l'Hyphase, entre l'Indus et le Gange. Avant l'Hyphase il rencontre encore un autre fleuve nommé l'Acésinès par les Grecs. Ptolémée, général de l'avant-garde, en parle en ces termes :

« Il s'avance vers l'Acésinès, le seul de tous les fleuves de l'Inde que Ptolémée ait décrits. Selon cet historien, l'Acésinès, à l'endroit où l'armée d'Alexandre le passa sur des radeaux et des bâtiments, est extrêmement rapide, large de quinze stades, et semé d'écueils et de rochers contre lesquels ses flots s'élèvent, se brisent avec fracas, et ouvrent des gouffres écumants. Il ajoute que les radeaux abordèrent facilement, mais que les bâtiments se brisèrent presque tous contre les écueils et qu'il y périt beaucoup de monde.

« Ce passage confirme l'assertion des historiens sur l'Indus, auquel ils donnent quarante stades dans sa plus grande largeur, quinze au plus étroit et au plus profond de son cours. Telle est sa largeur la plus ordinaire.

« J'incline à croire qu'Alexandre passa l'Acésinès dans sa plus grande largeur, où il devait être moins rapide. Il laissa Cœnus sur le rivage avec son détachement, pour favoriser le passage du reste des troupes, qui avaient été s'approvisionner dans les contrées soumises. Il renvoie Porus et le charge de lui amener l'élite des Indiens les plus belliqueux, avec les éléphants qu'il pourrait rassembler.

« Il se met aussitôt à la poursuite de l'autre Porus, homme pervers qui venait de s'enfuir du gouvernement dont il était investi. Alors que le prince qui portait le même nom que lui faisait la guerre à Alexandre, le traître députait vers le conquérant, promettait de lui remettre ses États, moins par amour pour lui que par haine contre Porus; mais lorsque le vainqueur eut rendu à son rival ses États, en y ajoutant de nouvelles provinces, le barbare épouvanté abandonna brusquement les siens avec

tous ceux qu'il put entraîner dans sa défection.

« Alexandre marche sur ses traces, arrive à l'Hydraotès, fleuve de l'Inde aussi large que l'Acésinès, mais beaucoup moins rapide. »

A moins de transcrire et d'amplifier en les colorant, comme Quinte-Curce, les rumeurs populaires des soldats grecs rentrés dans leur patrie, il est impossible de raconter véridiquement ici ce qui n'a aucun corps dans l'histoire. Les courtes notes militaires de Ptolémée sont les seuls jalons de cette campagne hasardeuse dans des régions inconnues de ceux-là mêmes qui prétendaient les conquérir. La possession ne pouvait être le but du conquérant. Comment une multitude de détachements échelonnés depuis l'Hellespont jusqu'au Gange et depuis l'Éthiopie jusqu'à la mer Caspienne auraient-ils pu relier l'Himalaya et le Thibet au Taurus et au Danube, sans que cette chaîne de postes mille fois brisée n'eût rendu l'indépendance à l'univers? Un monde de soldats n'aurait pas suffi pour maintenir cet autre monde en obéissance. Le pillage de l'Inde était donc, il faut le reconnaître, le seul but, non pas louable, mais sensé,

du conquérant. Si on en doutait, on en trouverait l'aveu dans Ptolémée, cité par Arrien.

« Alexandre jette des garnisons dans tous les lieux importants, pour protéger Cœnus et Cratérus, qui doivent parcourir et piller tout le pays.

« Il détache Éphestion avec une partie de l'armée, composée de deux phalanges de l'infanterie et de la moitié des archers, du corps à cheval de Démétrius, joint à celui qu'il commande, avec ordre de pénétrer dans les États du Porus fugitif, de subjuguer, en passant, tous les peuples indépendants qui habitent les bords de l'Hydraotès, et de les ajouter aux États du fidèle Porus.

« Alexandre passe ensuite l'Hydraotès avec plus de facilité que l'Acésinès, soumet une partie des habitants de ses bords, soit par composition, soit par la force des armes. »

Au delà de l'Hydraotès il concentre de nouveau son armée, pour livrer une grande bataille à une armée confédérée de tous les Indiens-voisins du Gange. La phalange triomphe encore des chariots et des éléphants. On croit suivre César livrant, avec la légion romaine, des batailles obscures à des peuples inconnus de la Gaule.

Cette bataille, au lieu d'amortir son ardeur, n'est qu'une amorce de plus pour sa passion d'atteindre et peut-être de dépasser le Gange. Il marche encore vers un sixième fleuve appelé par Ptolémée l'Hyphase. Il semblait aspirer à je ne sais quel inconnu de merveilles et de richesses qui fuyait toujours devant lui. Il était évidemment ivre de cette ivresse des conquérants, dans laquelle l'assouvissement ne produit pas la satiété, mais la soif.

Son armée cependant commençait à raisonner pendant que son général délirait encore de gloire. L'élan qu'il lui avait imprimé l'avait entraînée jusqu'à l'Hyphase; mais cet élan s'arrêtait enfin d'illusion trompée, de sang versé, de l'habitude à laquelle la victoire même ne promettait que d'autres déceptions, d'autres carnages, d'autres fatigues. L'énorme distance, qui s'agrandissait à chaque marche et à chaque fleuve, entre elle et la Perse, entre la Perse et l'Assyrie, entre l'Assyrie et la Macédoine, épouvantait enfin les soldats. Ils s'attroupaient en conciliabules de mécontents ou de séditieux, se communiquant, dit Ptolémée, leurs griefs et leurs alarmes. La même pensée, jusque-là ca-

chée dans l'âme de chacun d'eux, devenait la pensée de tous. Le sentiment de cette unanimité donnait à leurs murmures l'audace et l'explosion d'une opinion générale. Les chefs ne pouvaient réprimer dans leurs soldats des manifestations qu'ils partageaient eux-mêmes. L'affection seule qu'ils portaient tous à Alexandre les empêchait de courir à la sédition. Mais la sédition de l'inertie, quoique plus respectueuse, était déjà résolue dans l'armée; elle était décidée à arrêter son général en s'arrêtant elle-même.

Arrivée au bord de l'Hyphase elle refusa de faire un pas de plus. Alexandre, informé par ses lieutenants et ses favoris de cette rébellion encore sourde, quoique obstinée, de l'armée, résolut de la vaincre par la confidence publique des motifs qui le poussaient au moins jusqu'au Gange. Quinte-Curce lui prête devant l'armée un discours éloquent, mais emphatique et diffus, plus convenable à un tribun d'Athènes qu'à un consul militaire, sur le bord d'un fleuve, en face d'une nuée d'ennemis campés sur l'autre bord, et interrompu par les agitations et les tumultes d'une armée en sédition. Ptolémée

donne le vrai discours d'Alexandre, Arrien le transcrit, et c'est le texte même que nous reproduisons d'après eux.

« Macédoniens! dit-il, et vous, compagnons « de mes travaux, puisque vous paraissez ne « plus vous y associer avec la même ardeur, je « vous ai convoqués pour vous ramener à mon « avis, ou pour me ranger moi-même au vôtre, « afin que nous avancions ou que nous revenions « sur nos pas ensemble. Que si vos exploits, si « votre général vous pèsent, il n'a plus rien à « vous dire. Mais s'ils vous ont acquis l'Ionie, « l'Hellespont, les deux Phrygies, la Cappadoce, « la Paphlagonie, la Lydie, la Carie, la Lycie, « la Pamphylie, la Phénicie et l'Égypte, tout ce « que les Grecs occupent de la Libye, une part « de l'Arabie, la Cœlo-Syrie avec la Mésopotamie, « Babylone et le pays des Susiens; si vous avez « subjugué les Perses, les Mèdes et les peuples « acquis ou soustraits à leur domination; si vous « avez porté vos trophées au delà des pyles Caspiennes, du Caucase et du Tanaïs; soumis la « Bactriane, l'Hyrcanie, la mer Caspienne, et « repoussé les Scythes dans leurs déserts; si « l'Indus, l'Hydaspe, l'Acésinès et l'Hydraotès

« coulent aujourd'hui sous nos lois, qu'attendez-« vous pour ajouter à notre empire l'Hyphasis « et les nations au delà de ses bords ? Craindriez-« vous aujourd'hui des barbares, vous qui les « avez vu fuir devant vous, abandonner leurs « pays et leurs villes ou les remettre à votre « courage et marcher ensuite sous vos étendards ? « Il n'est, sans doute, pour des cœurs généreux, « de fin aux travaux que dans les travaux mêmes « qui les immortalisent. Si quelqu'un d'entre « vous en demandait le terme, qu'il sache que « nous n'avons pas loin d'ici au Gange et à la « mer Orientale, qui se réunit à celle des Indes, « au golfe Persique et embrasse le monde ; du « golfe Persique nous remontons jusqu'aux « colonnes d'Hercule, et, soumettant l'Afrique « comme l'Asie, nous prendrons les bornes du « monde pour celles de notre empire.

« Que si nous rebroussions chemin, voyez « que nous laissons derrière nous un grand « nombre de peuples belliqueux : au delà de « l'Hydaspe, tous ceux qui s'étendent vers la mer « Orientale ; au nord, tous ceux qui habitent les « bords de la mer d'Hyrcanie et les Scythes. « A peine aurons-nous commencé notre retraite

« qu'un soulèvement général renversera nos « conquêtes encore mal affermies. Ceux que nous « n'avons point subjugués entraîneront les au- « tres. Il faut donc perdre tout le fruit de nos « travaux, ou les continuer. Courage, compa- « gnons! affermissez-vous dans la carrière des « braves; elle est pénible, mais honorable! « Cette vie du courage a ses charmes; la mort « même n'en est point exempte quand elle con- « sacre le guerrier à l'immortalité. Notre père « et notre guide, Hercule, serait-il monté au « faîte de la gloire, au rang des dieux, s'il s'é- « tait lâchement renfermé dans les murs de Co- « rinthe, d'Argos et de Thèbes, ou dans les « bornes du Péloponèse? Dionysus, plus célèbre « encore, n'a-t-il tenté que des entreprises or- « dinaires? Et nous, qui avons passé Nysa, bâtie « par Dionysus, nous, maîtres d'Aorne, qui brava « les efforts d'Hercule, nous hésiterions à faire « un pas de plus! Aurions-nous laissé ces grands « monuments de nos travaux en nous vouant à « l'obscurité et au repos dans la Macédoine, ou « si nos efforts s'étaient bornés à triompher des « Thraces, des Illyriens, des Triballiens et de « quelques-uns de nos ennemis dans la Grèce?

« Que si je ne partageais pas le premier vos « fatigues et vos dangers, votre découragement « aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre « d'un partage inégal qui placerait d'un côté les « peines et de l'autre les avantages. Mais, périls « et travaux, tout est commun entre nous, et « le prix est au bout de la carrière. Ce pays! il « est à vous. Ces trésors! ils sont à vous. L'Asie « soumise, je saurai remplir vos espérances, « ou plutôt les surpasser. Alors je congédierai, « je reconduirai moi-même ceux qui voudraient « revoir leurs foyers; alors je comblerai ceux « qui resteront des présents auxquels les au- « tres porteront envie. »

Ce discours est suivi d'un profond silence, l'assemblée n'osant combattre et ne voulant point accueillir l'avis d'Alexandre. Et lui : « Qu'il parle, celui qui n'approuve point ce des- « sein! » Nouveau silence.

Enfin Cœnus : « O prince! vous l'avez décla- « ré, vous ne contraindrez point des Macédo- « niens. Vous voulez les amener à votre avis ou « vous ranger au leur; daignez m'entendre, « non pas au nom de vos chefs, qui, comblés par « vous d'honneurs et de bienfaits, doivent être

« soumis à tous vos ordres, mais au nom de « l'armée entière. N'attendez pas de moi que « j'en flatte les passions; je ne vous parlerai que « de votre intérêt présent et à venir. Vous dire « ici la vérité est un privilége que je tiens de « mon âge, du rang même que votre générosité « m'a donné, et du courage que j'ai montré en « combattant près de vous. Ces conquêtes et « d'Alexandre et des Grecs qui ont tout aban- « donné pour le suivre, plus elles sont écla- « tantes, et plus la prudence conseille d'y mettre « un terme. Quelle foule de Grecs et de Macé- « doniens marchaient sous vos drapeaux! « Vous voyez aujourd'hui leur petit nombre. « Dès votre entrée dans la Bactriane vous avez « congédié, et avec raison, les Thessaliens, dont « l'ardeur se ralentissait. Une partie des Grecs « est reléguée ou plutôt prisonnière dans les « villes que vous avez fondées; l'autre partie, « attachée avec les Macédoniens à tous vos périls, « est tombée dans les combats ou moissonnée « par les maladies; quelques-uns, couverts de « blessures, sont épars dans l'Asie; le peu « qui reste voit s'éteindre ses forces et son cou- « rage; ils sentent au fond de leurs cœurs se ré-

« veiller ce sentiment de la nature, le désir de
« revoir leurs femmes, leurs pères et leurs en-
« fants, la mère patrie, la terre natale. Ils le
« désirent d'autant plus que vous les avez com-
« blés de richesses. Qui pourrait les blâmer?
« Ne les entraînez pas malgré eux dans une car-
« rière où languirait leur courage, puisqu'il ne
« serait plus volontaire. Ah! plutôt revenez
« embrasser votre mère, rétablir l'ordre dans
« la Grèce, et suspendre aux foyers domes-
« tiques de si illustres trophées! Alors qui vous
« empêchera de combiner une nouvelle expédi-
« tion en Asie, en Europe ou en Afrique? Alors
« vous remplirez vos desseins; vous verrez voler
« sur vos pas l'élite des Macédoniens; vous
« remplacerez des bandes harassées par des
« troupes fraîches, et des soldats que l'âge a
« mis hors de combat par une jeunesse d'au-
« tant plus ardente qu'elle aura moins d'expé-
« rience des dangers, et qu'enivrée des plus
« hautes espérances elle ne songera qu'aux ré-
« compenses à la vue des richesses et des lau-
« riers que vos vieux compagnons rapporteront
« dans leurs foyers. Prince! il est beau de garder
« de la modération au comble de la prospérité.

« Un aussi grand capitaine qu'Alexandre, à la
« tête d'une pareille armée, n'a sans doute rien
« à craindre de ses ennemis; mais les coups du
« sort sont inopinés et les destins inévitables. »

L'assemblée reçut par des applaudissements universels le discours de Cœnus, et témoigna par des larmes combien, éloignée du dessein d'Alexandre, elle soupirait après le retour dans la patrie. Alexandre, offensé de la liberté de Cœnus et du silence des autres chefs, rompit l'assemblée et se renferma dans sa tente sans rien prononcer et sans vouloir même écouter les conseils ou les condoléances de ses plus intimes confidents. Il comptait, dit Ptolémée, sur un de ces retours spontanés et inattendus qui caractérisent les mobiles multitudes.

L'armée, qui avait été attendrie, mais non convaincue, demeura inflexible et immobile. — « Puisqu'il est ainsi, dit le lendemain Alexandre « au chef de ses gardes, allez annoncer le retour « à l'armée. »

A cette nouvelle, la sédition de l'immobilité et du silence se change en sédition de reconnaissance et d'amour. Il en coûtait autant à l'armée d'affliger son chef que de lui obéir; la con-

cession d'Alexandre sauvait tout : elle allait rentrer dans sa patrie, mais elle allait suivre encore le héros populaire, dont la volonté s'associait enfin à la sienne. L'ivresse fut générale dans le camp. La tente où Alexandre continua à se tenir enfermé pendant trois jours, comme pour ronger le frein qu'on lui imposait, ou pour attester à l'avenir qu'il ne cédait qu'à la pression de ses troupes, fut nuit et jour entourée de soldats couvrant d'acclamations leur désobéissance.

A la fin Alexandre, vaincu par leurs cris et leurs sanglots, sortit de la tente et ordonna de construire douze autels en terre sur la rive de l'Hyphase, comme autant de bornes colossales qui marqueraient à la postérité le dernier de ses pas dans la conquête du monde, le premier de ses pas en arrière. Les historiens ont vainement cherché un sens religieux à ces douze autels ou tumulus; ils ne pouvaient en avoir aucun autre que ce signe monumental fait à la dernière postérité. Comme les grands hommes, ambitieux de temps autant que d'espace, il aimait les monuments, qui subsistent plus que les hommes. Il avait ordonné de construire à la mémoire de Philippe, son père, une pyramide en pierre

de la même dimension que celle de Chéops en Égypte. Douze monceaux de terre humide sur les bords fangeux de l'Hyphase furent le seul résultat de l'expédition des Indes. On ne saurait assez admirer le néant des entreprises humaines qui n'ont pour objet que la gloire ou l'intérêt d'un homme. Douze mottes de terre au centre de l'Inde, un incendie à Moscou, voilà la conquête! Je ne parle pas de celle de l'Arabie, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, de la Perse et des Indes, par Mahomet et ses califes, qui avaient le ciel pour but et l'extinction de l'idolâtrie pour résultat : les conquérants religieux ne sont plus des conquérants mais des réformateur. Alexandre ne portait aucune idée au delà du Gange; il n'y portait qu'un nom, comme César ne portait qu'une ambition à Rome, comme Napoléon ne portait qu'un glaive à l'Europe!

VIII

Alexandre, ayant divisé l'armée en douze corps, reprit tristement la route de l'Hydaspe. Cœnus, le plus mécontent de ses généraux, qui

avait pris la parole au nom de toute l'armée pour imposer le retour à son maître, mourut de maladie sur le bord de ce fleuve.

« C'était bien la peine, dit amèrement Alexan-
« dre, de faire rétrograder toute l'armée pour
« un si petit espace de jours que Cœnus avait à
« vivre! »

A quelle hauteur du cours de ce fleuve Alexandre retrouva-t-il l'Hydaspe? On l'ignore; mais, si l'on s'en rapporte à la pensée, qu'il exécuta à cette période de son retour, de renoncer à la route de terre, de faire construire des bâtiments et des radeaux, d'embarquer toute l'armée, et de revenir, par le cours des eaux intérieures, de l'Inde jusqu'à l'Indus et de l'Indus à la mer, Alexandre devait être très-profondément avancé dans le cœur du pays lorsqu'il atteignit de nouveau l'Hydaspe. Un marin et un géographe consommé pour le temps, Néarque, qu'il menait avec lui, et qui commandait au besoin toutes les opérations navales ou fluviales, fut chargé de la construction de la flotte destinée à porter l'infanterie, les vivres, les bagages, pendant que la cavalerie, commandée par Cratérus et Éphestion, suivait les deux bords du fleuve.

C'est ici le lieu de dire ce qu'était ce Néarque dont le nom est resté attaché à la mémoire d'Alexandre et à un des plus rares monuments de géographie navale de l'antiquité, le *Périple* de Néarque, ou la circumnavigation du golfe Persique et de l'océan Indien.

Néarque était né dans l'île de Crète. La situation de l'île de Crète, en face de la Phénicie, entre l'Égypte, Carthage, Chypre, l'Archipel et la Grèce, avait fait, dès la plus haute antiquité, de cette île une espèce d'Albion méditerranéen. Elle fournissait d'excellents navigateurs à l'Europe et à l'Asie. La famille de Néarque était établie en Thrace; elle avait envoyé le jeune Néarque achever ses études et chercher fortune à la cour, alors très-lettrée, de Philippe de Macédoine. Néarque à peu près du même âge qu'Alexandre, avait été le condisciple et l'ami du fils de Philippe. Lorsque Alexandre fut forcé de s'expatrier un moment du royaume pour éviter la colère de son père, Néarque s'était dévoué aux disgrâces et aux exils de son ami. Alexandre, dont le cœur n'oubliait jamais, s'était attaché à Néarque presque autant qu'à Éphestion; il l'avait emmené avec lui en Asie. Dans toutes les circonstances où le jeune conqué-

rant avait eu besoin de la mer ou des fleuves navigables pour concourir à ses expéditions de terre, Néarque avait été son ingénieur, son constructeur de ponts ou de galères, son amiral, son géographe. Le Crétois était devenu plus nécessaire au Macédonien à mesure que le monde fluvial ou maritime s'était élargi devant les pensées d'Alexandre. Néarque, investi à juste titre de la confiance de l'armée autant que de la flotte, traçait la géographie de ces marches prodigieuses dont Alexandre concevait la stratégie ou accomplissait les victoires. Après la respectueuse violence de l'armée qui forçait son chef à revenir sur ses pas par des routes inconnues, Néarque fut plus nécessaire que jamais à son maître ; car, tout en ayant l'apparence de céder au vœu de l'armée, Alexandre voulait, pour lui et pour le monde, éviter l'apparence d'une retraite. Il était décidé à conquérir, à combattre encore en marchant, décidé surtout à aboutir à l'océan Indien, afin de le montrer à ses soldats et de pouvoir dire : L'Océan seul a été la borne de nos exploits.

Dans cette pensée il ordonna à Néarque de construire, avec les bois abondants des bords de

l'Hydaspe et de l'Acésinès, deux mille bâtiments de transport et quatre-vingts galères à trois rangs de rameurs. C'est Ptolémée qui nous en donne le nombre et la nomenclature. Cette escadre, moitié fluviale, moitié navale, rappelle par sa création la flottille de bateaux plats construits pour un autre usage et avec une même promptitude par Napoléon à Boulogne.

Cette création achevée, il embarqua ses troupes. Arrien, d'après Ptolémée, fait une description militaire et vraie de cet embarquement, aussi émouvant que les amplifications de Quinte-Curce.

« Tout étant disposé pour le départ, l'armée s'embarque au lever de l'aurore. Alexandre sacrifie aux dieux et au fleuve de l'Hydaspe selon le rite grec et d'après l'avis des devins. Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, épanche la liqueur dans le fleuve. Il en invoque le dieu et celui de l'Acésinès, qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus; il invoque aussi l'Indus, et, après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révérait, la trompette sonne et annonce le départ de la flotte. Tous

les vaisseaux s'ébranlent et s'avancent dans l'ordre fixé; chacun garde la ligne qui sépare les bâtiments de guerre entre eux et ceux-ci des bâtiments de transport, tous à une distance égale et nécessaire pour ne se point choquer. Cette manœuvre formait le plus beau spectacle; on entendait le bruit monotone et mesuré de cette multitude de rames qui, s'élevant ou s'arrêtant à la voix du kéleustès, semblaient frapper toutes à la fois et en cadence le fleuve qui retentissait du cri des matelots. Ce bruit, ces cris étaient multipliés par les échos des rochers et des forêts qui bordaient le rivage élevé. Les chevaux que l'on apercevait sur les hippagages étaient un nouvel objet d'étonnement pour les barbares accourus en foule sur les deux rives. En effet c'était la première fois que ce spectacle frappait leurs yeux; l'antiquité même n'en avait pas été témoin; car Dionysus ne tenta pas d'expédition navale. On vit les Indiens sur le rivage suivre longtemps la flotte; attirés par ce bruit et par cette nouveauté, ils sortaient en foule des retraites les plus éloignées. La rive retentissait de chants barbares; en effet, les Indiens aiment beaucoup la musique et la danse,

qu'ils ont reçues de Dionysus et de ses bacchantes.

« Alexandre arriva le troisième jour à l'endroit où Cratérus et Éphestion l'attendaient, campés sur les rives du fleuve. Deux jours après, Philippe se présente avec le reste de son armée. Alexandre l'envoya le long de l'Acésinès; Cratérus et Éphestion reçoivent de nouvelles instructions.

« Continuant sa navigation sur l'Hydaspe, qui lui offrit partout vingt stades au moins de largeur, il soumet en passant les peuples riverains, soit de force ou de composition. Il se portait avec rapidité sur les Malliens et les Oxydraques, peuples nombreux et belliqueux qui, après avoir renfermé leurs femmes et leurs enfants dans leurs places fortes, se disposaient à lui livrer bataille. Il se hâtait pour les surprendre et les frapper au milieu même de leurs préparatifs.

« Il arrive au cinquième jour au confluent de l'Hydaspe et de l'Acésinès. Le lit de ces fleuves s'y resserre; leur cours en devient plus rapide. Les flots se choquent, se brisent et s'ouvrent en reculant sur eux-mêmes des gouffres profonds. Le fracas des vagues mugissantes retentit au loin. Les habitants du pays avaient ins-

truit les Grecs de ces détails; cependant, à l'approche du confluent, le bruit était si épouvantable que les rameurs laissèrent tomber les rames. La voix du kéleustès est d'abord glacée d'horreur et bientôt elle se fait entendre : — « Doublez de rames, rompez la force du courant. » Il faut sortir de ces détroits, éviter d'être engloutis dans ces gouffres tournoyants. Les vaisseaux ronds qui touchèrent les gouffres soulevés par les vagues furent rejetés dans le courant : ceux qui les montaient en furent pour la peur. Les vaisseaux longs éprouvèrent plus de dommage dans cette situation, leurs flancs n'étant pas assez élevés pour rompre l'effort des vagues. Les hémiolies souffrirent surtout, le rang inférieur des rames s'élevant peu au-dessus des eaux. Entraînés de côté dans les gouffres avant de pouvoir relever les rames, ces bâtiments étaient facilement brisés par la force des vagues; deux, fracassés l'un contre l'autre, périrent avec leur équipage.

« Au delà le fleuve s'élargissait; son cours devenait moins rapide, sa navigation moins dangereuse. Alexandre aborde à la rive droite, qui offrait une rade ouverte aux vaisseaux. Un ro-

cher s'avançait au milieu des ondes, il offrait un asile et un abri aux naufragés; Alexandre y recueillit les débris de sa flotte et de ses soldats.

« Après avoir réparé ses vaisseaux, il chargea Néarque de poursuivre sa navigation jusqu'au territoire des Malliens, et, courant sur les barbares qui ne s'étaient point encore rendus, il leur fait défense de se réunir à ses peuples.

« Il retourne vers sa flotte; il trouve Éphestion, Cratérus et Philippe à la tête de leurs divisions. Cratérus est chargé de conduire les troupes de Philippe au delà de l'Hydaspe, avec celles de Polisperchon et les éléphants. Néarque, continuant de diriger la flotte, doit le précéder de trois jours. »

Ce passage de Ptolémée, littéralement traduit par Arrien, montre avec quel génie Alexandre avait su se créer une base d'opérations mobile sur ces fleuves inconnus de l'Inde; base qui marchait avec lui, qu'il abandonnait pour quelques jours et qu'il retrouvait à volonté. Nous ne voyons rien de comparable, ni dans les campagnes de César, ni dans celles de Napoléon. Si ce dernier conquérant avait eu la prudence de faire naviguer ou voguer sa base d'opérations dans

sa guerre d'invasion en Russie, son armée de six cent mille hommes ne se serait pas fondue dans une retraite.

IX

Cependant cette retraite, conquérante encore, de l'armée macédonienne, ne déguisait pas tellement l'évacuation des pays qu'elle ne rendit confiance et audace aux Indiens des deux rives de l'Hydaspe et de l'Acésinès. Ils l'attendaient à un passage difficile du fleuve, en nombre immense, et lui livrèrent une bataille assez semblable à celle de la Bérésina. Soit que le péril fût extrême, soit qu'Alexandre fût dégoûté de la vie depuis que la vie n'était plus une éternelle conquête, il sembla y chercher une mort illustre, plus favorable à l'immortalité de son nom qu'une retraite humiliante.

L'armée indienne, selon les Mémoires contemporains, était de quatre-vingt-dix mille fantassins et de dix mille cavaliers. Les troupes d'Alexandre se troublèrent à cet aspect et murmurèrent de nouveau contre une retraite qui

semblait rechercher des batailles au lieu de les éviter. Alexandre les harangua encore, plus en suppliant qu'en roi. Son discours, conservé par Quinte-Curce, a l'accent désespéré de son âme.

« Le roi, en grande peine, non pas pour soi, mais pour les siens, les assemble et leur remontre : — « Que ces peuples, qu'ils redoutaient « tant, n'étaient point aguerris, et que, cela fait, « il n'y avait plus rien qui empêchât qu'après « avoir traversé toute la terre ils ne se vissent au « bout du monde et de leurs travaux ; que, s'étant « effrayés du Gange et du nombre des nations « qui étaient au delà, il l'avait quitté pour l'a- « mour d'eux, et pris une route où la gloire était « égale et le péril moindre ; qu'ils voyaient « déjà l'Océan et commençaient à sentir l'air « de la mer ; qu'ils ne lui enviassent point une « louange où il aspirait en passant les bornes « d'Hercule et de Bacchus ; qu'ils pouvaient, sans « qu'il leur en coûtât beaucoup, acquérir un « renom immortel à leur roi ; qu'au moins ils « souffrissent qu'on les retirât des Indes avec « honneur, et qu'ils n'en sortissent point en « fuyant. »

« C'est la coutume d'une multitude, surtout

des gens de guerre, de tourner au premier vent qui la pousse; c'est pourquoi, comme il ne faut rien pour l'émouvoir, peu de chose aussi est capable de l'apaiser.. Jamais l'armée n'avait fait un cri de joie pareil à celui qu'elle fit alors, disant : — « qu'il les menait à la bonne heure, et « qu'il égalât la gloire de ceux qu'il voulait imi- « ter. » — Le roi, fort aise de ces acclamations, marcha de ce pas contre les ennemis, qui étaient les plus vaillants des Indes et qui faisaient toutes sortes de préparatifs pour le bien recevoir. Ils avaient élu un chef de la nation des Oxydraques, plein de valeur et d'expérience, qui s'était campé au pied de la montagne et avait fait allumer quantité de feux de toutes parts, pour faire montre d'une grande multitude, avec des cris et des hurlements à la mode des barbares, dont ils pensaient étonner les Macédoniens.

« Dès la pointe du jour le roi, gai et délibéré, voyant ses gens en bonne disposition, leur commanda de prendre les armes et de se mettre en bataille; mais les barbares, soit que la peur les saisît, ou plutôt que la division se mît parmi eux, gagnèrent les montagnes écartées, et le roi

les poursuivit en vain, n'ayant pu attraper que le bagage.

« Tout d'un train il tira vers la ville des Oxydraques, où la plupart s'étaient retirés, quoiqu'ils s'assurassent moins sur la bonté de la place que sur leurs armes et leur courage. Comme il faisait ses approches, un de ses devins le vint avertir — « qu'il quittât cette entreprise, ou du « moins qu'il la différât, parce qu'il était me- « nacé d'y perdre la vie. » — Le roi, regardant Démophoon (c'était le nom du devin), lui dit : — « Lorsque tu es fort attentif à ton art et à « contempler les entrailles des animaux, si « quelqu'un te venait troubler, ne le tiendrais- « tu pas pour un fâcheux et un importun ? » — « Oui, sans doute, » dit Démophoon. — « Et ne « penses-tu pas, répliqua le roi, qu'étant mainte- « nant occupé, non pas à des entrailles de bêtes, « mais à une des plus grandes affaires du monde, « rien ne me puisse être plus importun qu'un « devoir plein de superstition? » Et en achevant de dire cela il fait planter les échelles, et, comme on tardait trop à son gré, il monta le premier.

« Le cordon du mur était fort étroit, et il n'y avait point de créneaux, comme il y en a d'ordi-

naire aux autres; ce n'était qu'un simple rebord couvert qui régnait tout autour pour en défendre l'entrée, de sorte que le roi n'eût su s'y tenir debout; mais il s'y était accroché, recevant dans son bouclier tous les coups qu'on lui tirait de loin de dessus les tours. Ses gens aussi ne pouvaient monter sans être accablés des traits qui pleuvaient de toutes parts; néanmoins, pour grand que fût le péril, quand ils virent que, s'ils ne se hâtaient, le roi était perdu, ils s'efforcèrent tous à l'envi de l'aller dégager, et chargèrent si fort les échelles qu'elles rompirent sous le faix et laissèrent le roi sans espérance de secours.

« Cependant il était à la vue de toute son armée, abandonné comme s'il eût été seul, ayant le bras gauche si las de parer les coups qu'il ne s'en pouvait plus aider. Les siens lui criaient du pied de la muraille qu'il n'avait qu'à se laisser couler et qu'ils le recevraient, quand il entreprit une chose incroyable, et qui passe plutôt pour un prodige de témérité que de valeur. Il sauta dans la place remplie d'ennemis, ne pouvant attendre autre chose que d'être pris ou tué avant que de se relever, sans avoir moyen de se défendre et de venger sa mort; mais, par bon-

heur, il balança tellement son corps qu'il tomba sur ses pieds, et, se trouvant debout l'épée à la main, il écarta ceux qui étaient les plusproches. La fortune aussi avait pourvu à sa défense, car il y avait assez près du mur un vieux arbre, dont les branches larges et touffues s'étendaient comme pour le couvrir, et, de peur d'être enveloppé, il s'appuya contre le tronc, qui était fort gros, recevant dans son bouclier tous les traits qu'on lui tirait par devant. Il est vrai qu'on les tirait tous de loin, personne n'ayant l'assurance de l'approcher, et ils tombaient plus sur l'arbre que sur le bouclier.

« Mais ce qui lui servait le plus, c'était premièrement sa renommée, sous qui toute la terre tremblait; puis le désespoir, plus puissant que tous pour inciter les hommes à mourir glorieusement.

« Toutefois, accablé d'un si grand travail, il tomba sur ses genoux; et alors les barbares courant sur lui à l'étourdie, comme s'il n'y eût plus eu de danger, il les reçut si bien à coups d'épée qu'il en mit deux par terre, et après cela on n'eut plus d'envie de l'attaquer de si près. Mais, comme il était en butte à tous les dards, il avait bien de la peine à se défendre en une pos-

ture si désavantageuse, quand un Indien décocha contre lui une flèche de deux coudées (car les flèches des Indiens sont, comme j'ai dit, de cette longueur), qui, faussant sa cuirasse, lui entra bien avant dans le corps, un peu au-dessus du côté droit. Il en sortit une si grande abondance de sang que les armes lui tombèrent des mains, et il demeura comme mort, n'ayant pas seulement la force de tirer la flèche, tellement que celui qui l'avait blessé courut incontinent, plein de joie, pour le dépouiller; mais il ne sentit pas si tôt mettre la main sur lui qu'ému, comme je crois, de l'indignité de l'opprobre, il rappela ses esprits, et, tâtant son ennemi au défaut des armes, lui plongea le poignard dans le flanc. Ces trois corps étendus autour de lui donnèrent un tel étonnement aux autres qu'ils le regardaient de loin sans faire autre chose. Cependant le roi, qui voulait mourir en combattant, essaya de se relever avec son bouclier, et, sentant que les forces lui manquaient, il se prit aux branches de l'arbre pour faire un dernier effort; mais avec tout cela il retomba sur ses genoux, défiant le plus hardi des ennemis à combattre de près contre lui.

« Enfin Peucestas, ayant forcé par un autre endroit ceux qui défendaient le mur, se rendit auprès du roi, qui, l'ayant aperçu, fit état qu'il était arrivé là plutôt pour le consoler en sa mort que pour lui pouvoir plus sauver la vie ; et, sur le point de rendre l'âme, il se reposa sur son bouclier. Un moment après, Timée survient, puis Léonnatus, puis Aristonus. Les Indiens aussi, apprenant que le roi était dans la ville, accoururent là de toutes parts en laissant les autres, et pressèrent vivement ceux qui le défendaient, entre lesquels Timée, après avoir reçu plusieurs blessures par devant et rendu un glorieux combat, demeura sur la place. Peucestas, quoique percé de trois coups de flèche, n'avait soin que de couvrir le roi de son bouclier, qu'à la fin il abandonna, ne le pouvant plus soutenir à cause de ses plaies; et Léonnatus, repoussant vigoureusement les barbares qui venaient fondre sur lui, reçut un si grand coup sur le cou qu'il en tomba demi-mort aux pieds du roi. Il n'y avait plus d'espérance qu'en Aristonus; mais que pouvait un seul homme fort blessé contre une si grande multitude ?

« Cependant le bruit court parmi les Macédo-

niens que le roi est mort. Ce qui eût étonné tous les autres hommes anima ceux-ci, qui, sans plus songer au péril, abattent le mur à coups de pics et de pieux, et, entrant en foule par la brèche, tuent plus d'Indiens dans la fuite que dans la défense. Ils n'épargnent ni âge ni sexe. Qui que ce soit qu'ils rencontrent, ils croient que c'est celui qui a blessé le roi. Ils sacrifient tout à leur colère et se soûlent de sang et de vengance. Clitarque et Cimagène rapportent que Ptolémée, qui régna depuis, se trouva en cette occasion; mais lui-même, qui n'aurait pas trahi sa gloire, a laissé par écrit qu'il n'y était pas et que le roi l'avait envoyé ailleurs; tant a été grande la hardiesse de mentir, ou, ce qui n'est pas un moindre vice, la crédulité de ceux qui se sont mêlés d'écrire l'histoire.

« Alexandre étant porté dans sa tente, les médecins scièrent si adroitement le bois de la flèche qu'il avait dans le corps qu'ils n'ébranlèrent point le fer, et, après l'avoir déshabillé, ils s'aperçurent que la flèche était dentelée, et qu'on ne la pouvait tirer sans danger si l'on n'élargissait la plaie. Mais aussi ils appréhendaient une trop grande perte de

sang, parce que c'était une trop grande flèche, dont le coup était profond et qui semblait avoir offensé les parties nobles.

« Critobule, un des premiers hommes de sa profession, étonné de la grandeur du péril, n'osait y mettre la main, de peur que sa tête ne répondît de l'événement; et, comme il pleurait et était demi-mort d'appréhension, le roi, s'en apercevant, lui demanda — « pourquoi il le faisait tant languir, et à quoi il tenait qu'il ne le délivrât promptement de ses douleurs, puisqu'aussi bien c'était fait de lui, et s'il craignait d'être accusé de sa mort, sa blessure étant mortelle ? » Enfin Critobule, n'ayant plus de peur ou faisant semblant de n'en plus avoir, le pria — « de se laisser tenir pendant qu'il lui arracherait le fer, parce que le moindre mouvement du corps lui pouvait beaucoup nuire. » Le roi l'assura — « qu'il n'était point besoin de le tenir; » et de fait il demeura ferme, comme on lui avait ordonné, sans remuer en aucune façon.

« L'incision étant donc faite et le fer hors de la plaie, il en sortit une telle quantité de sang que, ne le pouvant étancher quoi que l'on sût faire, le roi tomba en syncope; de sorte qu'ils se

mirent tous à crier et à pleurer, croyant qu'il fût mort. Mais le sang s'arrêta, et il revint peu à peu et commença à reconnaître ceux qui étaient auprès de lui. Tout le jour et la nuit d'après, l'armée fut sous les armes autour de sa tente, confessant qu'ils ne vivaient tous que par lui; et jamais ne voulurent partir de là qu'ils ne fussent assurés qu'il se portait mieux et qu'il commençait un peu à reposer. »

X

L'armée, avec cet instinct des multitudes, sentit que le seul homme qui l'avait conduite dans ces hasards pourrait l'en tirer maintenant. Chacun crut sa vie assurée ou perdue dans celle d'Alexandre. Il se montra le septième jour après sa blessure aux troupes, à demi couché sur la poupe de son vaisseau. Les soldats défilèrent devant lui en poussant des cris d'admiration et de joie. Quinte-Curce fait tenir ici aux généraux et à Alexandre de longs discours en contradiction avec le lieu, le temps et les forces même physiques du mourant; Ptolémée, plus véridique, ne

cite que le mot d'un vétéran macédonien, qui, en voyant son général et son roi pâli par la perte de son sang, lui fit un geste de résignation et d'approbation soldatesque en s'écriant : « Voilà « le partage des héros! il faut qu'ils fassent et « souffrent de grandes vicissitudes! »

XI

Après avoir accepté la soumission du pays et pris des otages, il continua à descendre seul sur la flotte jusqu'au confluent de l'Hydraotès avec l'Acésinès, puis jusqu'au confluent de l'Acésinès avec l'Indus. L'Indus en cet endroit a trois lieues de largeur; il se bifurque ensuite et embrasse de ses deux bras un delta comparable à celui du Nil. Il y jette les fondements d'une huitième Alexandrie; fondation évidemment chimérique, destinée à faire illusion à la postérité. Pendant cette halte de l'armée, Cratère va subjuguer un prince indien de la rive gauche, auquel les historiens donnent le nom imaginaire de Musikan. Musikan, après une soumission apparente, soulève de nouveau le pays contre les Macédoniens,

à l'aide des brahmes tout-puissants sur le peuple. Musikan est fait prisonnier et crucifié par les ordres d'Alexandre, non pour avoir défendu son pays, mais pour avoir trahi la foi jurée : supplice déshonorant pour un héros qui punit l'héroïsme dans son ennemi vaincu !

XII

Pendant que les lieutenants d'Alexandre, Cratère et Python, allaient, à droite et à gauche du fleuve, soumettre les contrées de l'Inde, Alexandre allait visiter lui-même l'Océan, sur les flots duquel il comptait lancer bientôt Néarque et les galères. Son but, dit Ptolémée, était de faire accomplir par cet amiral la reconnaissance de tout le golfe Persique jusqu'à l'embouchure du Tigre, afin d'établir une communication navale régulière et continue entre Babylone et les Indes.

Les motifs économiques et commerciaux auxquels on attribue cette étude de Néarque et cette pensée d'Alexandre sont évidemment chimériques : les pensées des plus grands hommes

sont conformes à leur temps; le temps d'Alexandre n'était pas à l'industrie, mais à la gloire; ce héros était un héros de poëme, et non un spéculateur de comptoir. Montesquieu nous semble ici se tromper quand il voit dans l'expédition géographique et navale de Néarque, un voyage d'exploration commerciale pour la recherche des débouchés et des produits. Ce qu'Alexandre cherchait, c'étaient des routes liquides, faciles et courtes, pour rattacher l'Inde à la Perse, pour tenir les deux empires sous la même main, et vraisemblablement pour s'assurer si l'on pourait aller, par mer, des bouches de l'Indus dans le golfe Arabique; car la conquête de l'Arabie occupait déjà son imagination.

Quoiqu'il en soit, après avoir assisté au départ de l'expédition aventureuse de son amiral Néarque, Alexandre remonta de nouveau le bras droit de l'Indus jusqu'à la bifurcation de ce fleuve, divisa son armée en plusieurs colonnes dont il commandait lui-même l'avant-garde, et s'avança lentement, en conquérant toujours, du côté de Kandahar, par les montagnes du Caboul, du Béloutchistan et de l'Afghanistan, contrées âpres, stériles, arides, comprises alors dans ce

qu'on appelait la Gédrosie. On ne comprend guère comment, avec une armée déjà décimée par tant de marches, d'années, de batailles, il laissa encore çà et là et des colonies militaires et une satrapie sous le commandement d'un de ses lieutenants Léonnatus, au milieu de ces peuples nombreux et indomptés. Sa trace se refermait sur lui aussitôt qu'il avait passé. On ne peut expliquer ces jalons d'hommes laissés ainsi sur sa route à la merci des populations indigènes que par la certitude que l'expédition de Néarque lui donnait d'avance d'envoyer prochainement des secours et des renforts à Léonnatus par l'Euphrate et le Tigre. Autrement ces colonies militaires n'eussent été que des colonies de victimes sacrifiées aux indigènes.

XIII

Ces dispositions prises, il fut rallié par la masse de l'armée, commandée par Éphestion. Il n'avait voulu cette fois confier qu'à un autre lui-même la direction d'une retraite qui dépassait en périls toutes ses victoires. Avant de l'entre-

prendre, cependant, il fit hiverner ses troupes à l'entrée des montagnes, soit pour être à portée de secourir lui-même Léonnatus, laissé ainsi en arrière, soit pour attendre une autre saison plus favorable à la nourriture des chevaux, soit pour donner à Néarque le temps d'achever sa circumnavigation du golfe Persique et de venir le rencontrer au bord de la mer.

Il ébranla l'armée aux premières tiédeurs du printemps. La description que fait Quinte-Curce des peuplades indigentes et sauvages qu'il rencontra dans ces déserts, entre les montagnes et la mer, est conforme à la description plus sobre, mais aussi plus triste, de Ptolémée. A l'exception du myrthe du Nord, des palmiers et des acacias épineux, la terre, dit ce général, n'y produit rien de ce qui peut alimenter les animaux et les hommes. Cette route de soixante journées de marche à travers les sables et les marais de la Bactriane rappelle, avec d'autres couleurs, empruntées à un autre ciel, la retraite funèbre de Napoléon en Russie. Les frimas seuls y manquèrent; mais les maladies, les fatigues, les intempéries d'un ciel de feu, la disette, la soif, le désespoir et la mort n'y manquèrent pas.

C'est ici que les descriptions vivantes de Quinte-Curce l'emportent comme les drames pathétiques sur les récits sans couleur de Ptolémée et d'Arrien.

« Les plus grands froids étant passés, il brûla les vaisseaux inutiles, et, menant son armée par terre, arriva en neuf marches d'armée au pays des Abarites, et en autant de jours en celui des Gédrosiens, peuple libre, lequel, après avoir tenu conseil, se soumit au roi, qui ne lui demanda que des vivres. De là il se rendit en cinq journées sur les bords du fleuve *Arabus*, et, traversant de grands déserts où il n'y avait point d'eau, il passa dans la contrée des Horites, et y remit à Éphestion la plus grande partie de ses troupes, partageant le reste, armé à la légère, avec Ptolémée et Léonnatus. Il y avait donc trois corps d'armée à la fois qui ravageaient les Indes et faisaient de grands butins. Ptolémée pillait les régions maritimes, le roi désolait la campagne d'un côté et Léonnatus de l'autre. Il y bâtit pourtant une ville qu'il peupla d'Aracosiens, puis tira vers ces peuples des Indes qui sont le long de la mer et qui tiennent un grand pays vaste et inhabité, n'ayant aucune communication

avec leurs voisins. Cette solitude achève de leur abrutir l'esprit, qu'ils ont naturellement farouche. Ils laissent croître leurs ongles et leurs cheveux sans jamais les couper. Ils bâtissent leurs cabanes de coquilles et d'autres excréments de la mer, s'habillent de peaux de bêtes sauvages, et vivent de poissons séchés au soleil et de la chair des baleines que les tourmentes jettent sur leurs côtes.

« Les Macédoniens, après y avoir consumé toutes leurs provisions, commencèrent à avoir disette, et dans peu de jours furent si pressés de la faim qu'ils cherchaient partout des racines de palmier; car il n'y a point d'autre arbre en ce pays-là. Mais, comme ce secours vint encore à leur manquer, il fallut manger les bêtes de somme, puis les chevaux de service; et, quand il n'y eut point de quoi porter le bagage, on fut contraint de brûler ces riches dépouilles, pour lesquelles ils avaient couru jusqu'aux extrémités de la terre.

« Après la famine vint la peste, qui s'engendrait de la mauvaise nourriture qu'ils n'avaient pas accoutumée, avec le travail du chemin et le chagrin, voyant qu'ils ne pouvaient marcher

ni arrêter sans périr; car s'ils demeuraient il fallait mourir de faim, et s'ils pensaient avancer la peste s'enflammait davantage. Ainsi la campagne était couverte de morts et plus encore de mourants; même les moins malades ne pouvaient suivre, à cause que l'armée se hâtait tant qu'elle pouvait, chacun se persuadant que plus il s'avançait, plus il s'éloignait du danger et assurait son salut. Ceux donc qui demeuraient sur les chemins priaient et ceux qu'ils connaissaient et ceux qu'ils ne connaissaient point de les secourir; mais il n'y avait plus de voiture pour les emmener, et à peine le soldat pouvait-il porter ses armes, outre qu'étant sur le point de se voir au même état il ne songeait qu'à se sauver. Ils avaient beau crier et implorer du secours, on détournait les yeux pour ne les pas voir; cela pourchassait la compassion. Ces misérables ainsi abandonnés attestaient les dieux, réclamaient le roi, conjuraient leurs compagnons par les choses les plus sacrées de ne les point délaisser; mais, voyant qu'ils parlaient à des sourds, leur désespoir passait à la rage; ils les chargeaient d'imprécations, et leur souhaitaient une pareille fin et de semblables amis.

« Le roi, aussi honteux qu'affligé d'être la cause d'une si grande misère, dépêcha vers Phratapherne, satrape des Parthéniens, pour faire apporter des vivres tout cuits sur des chameaux et des dromadaires. Il fit aussi savoir ses nécessités aux gouverneurs des autres provinces, qui firent toutes leurs diligences; de sorte que l'armée, étant au moins garantie de la famine, fut enfin conduite sur les confins de la Gédrosie, pays gras et abondant, où il séjourna quelques jours pour la refaire. Là il reçut des lettres de Léonnatus, par lesquelles il lui mandait qu'il avait combattu et défait huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux des Horites; et eut aussi nouvelles de Cratère, qui avait surpris Ozinès et Zariaspe, deux seigneurs persans, tramant une révolte, et les avait arrêtés.

« Après il établit Sibyrtius gouverneur du pays, en la place de Ménon, qui était mort de maladie depuis peu, et tira vers la Carmanie, dont Aspaste était satrape, soupçonné d'avoir voulu remuer pendant que le roi était aux Indes. Et, comme il fut venu au-devant de lui, il lui fit bon accueil sans lui témoigner aucune défiance,

et le laissa dans sa charge jusqu'à ce qu'il se fût éclairci de la vérité. Cependant les gouverneurs des Indes lui ayant envoyé, par son ordre, quantités de chevaux et d'autres bêtes de somme, de toutes les provinces de son obéissance, il remonta et remit en équipage ceux qui en avaient besoin, et leur donna à tous des armes aussi belles que les premières; ce qui ne lui fut pas malaisé, étant proche de la Perse, qui était alors paisible et abondante en toutes choses.

« Or, comme il s'était proposé de longue main d'égaler en tout la gloire de Bacchus, il affecta de l'imiter, non-seulement aux victoires qu'il avait remportées sur ces peuples, mais aussi en la forme de son triomphe. Car, soit que ce fût un triomphe véritable que Bacchus eût lui-même institué le premier, ou que ce ne fût qu'un jeu d'ivrogne et une pure momerie, tant il y a qu'il suivit son exemple, voulant passer pour dieu comme lui. Il fit joncher de fleurs et de festons les chemins par où il passait, et ordonna que devant les portes des maisons on rangeât force coupes pleines de vin, et que par les carrefours il y eût des pipes défoncées, où l'on puisât largement à boire. Après il fit équiper des chariots

capables de porter quantité de gens, et les fit couvrir en forme de tentes, les uns de voiles blancs et les autres de riches couvertures. Les familiers du roi marchaient les premiers, couronnés de chapeaux de fleurs et de guirlandes. On oyait d'un côté le son des flûtes et des hautbois, et de l'autre celui des instruments et des concerts de musique. Toute l'armée venait ensuite, mangeant et buvant d'une manière dissolue, sur des chariots plus ou moins parés, selon le pouvoir de chacun, qu'ils avaient encore enrichis de leurs armes de parade qui pendaient à l'entour. Le roi était au milieu des compagnons de sa débauche, sur un char magnifique, chargé de flacons et d'autres vases d'or, si massifs et si lourds qu'il ployait sous le faix. C'est ainsi que l'armée victorieuse des nations marcha durant sept jours, ivrognant et se gorgeant de viandes. Oh! le grand butin que c'était là, s'il fût resté aux vaincus une étincelle de courage pour oser attaquer des gens noyés dans le vin! Il est certain que mille hommes sobres, contre des gens qui depuis sept jours n'avaient point désenivré, les pouvaient tous prendre et les enchaîner au milieu de leur triomphe; mais la fortune, qui met

le prix aux choses et leur donne tel visage qu'il lui plait, tourna même à gloire ce qui est une infamie dans les armes. Aussi le siècle qui en fut témoin et la postérité qui l'a su se sont étonnés que cela se soit fait parmi des peuples à peine domptés, et que les barbares aient pris cette témérité pour une assurance. Au reste, ce bel appareil traînait un bourreau à sa queue; car Aspaste, le satrape dont nous avons parlé, fut exécuté à mort; en quoi l'on découvre le naturel de l'homme, qui, pour être voluptueux, n'en est pas moins cruel, ni, pour être cruel, n'en est pas aussi moins voluptueux. »

Ce triomphe, imité de celui de Bacchus et passé en préjugés historiques dans l'imagination des hommes, n'est qu'une amplification satyrique de quelques historiens pamphlétaires grecs, coloriée et travestie encore par Quinte-Curce. Voici en quels termes en parle, d'après tous les documents historiques et originaux existants de son temps, le traducteur de Ptolémée, Arrien :

« Quelques historiens rapportent, contre toute vraisemblance, qu'Alexandre traversa la Carmanie sur deux chars attachés ensemble, au milieu

d'un cortége d'hétaires et de musiciens dont il écoutait les concerts, nonchalamment penché, tandis que ses soldats, le front couronné, le suivaient en folâtrant, et que les habitants accouraient en lui apportant tout ce qui pouvait fournir à sa table et à ses débauches. Ils ajoutent que c'était à l'exemple du triomphe de Bacchus, qui traversa dans cet appareil une grande partie de l'Asie après la conquête des Indes. Cette pompe, reproduite depuis, est devenue celle de tous les triomphateurs. Mais Ptolémée, Aristobule et tous les auteurs dignes de foi n'en ont point parlé. On lit seulement dans Aristobule qu'arrivé dans la Carmanie Alexandre sacrifia aux dieux pour les remercier de lui avoir accordé la victoire dans les Indes et sauvé son armée dans la Gédrosie, et fit célébrer les jeux du Gymnase et de la Lyre. Il inscrit Peucestas parmi les gardes de sa personne, qui n'étaient qu'au nombre de sept, savoir : Léonnatus, Éphestion, Lysimaque, Aristonus, tous quatre Pelléens; Perdiccas, de l'Orestide; Ptolémée et Python, Éordéens. Peucestas, qui l'avait couvert de son bouclier chez les Malliens, fut le huitième. Alexandre avait résolu de le nommer satrape de la Perse; mais

il voulait d'abord lui donner ce premier et honorable témoignage de sa reconnaissance. »

XIV

Arrivé dans la partie fertile de la Carmanie persane avec les débris de son armée, Alexandre y fut rencontré par les renforts que Cléandre et Pitalus, deux de ses lieutenants cachés en Perse, lui amenaient pour combler les vides de ses phalanges. Il les fit destituer, juger et punir, avec un autre de ses lieutenants, nommé Apolophane, qui ne lui avait pas envoyé assez vite et assez abondamment les vivres dont il devait pourvoir sa route.

Sa première pensée, après avoir remercié les dieux, fut de venger la Perse, outragée en son absence par les concussions et les violences de ses généraux macédoniens. Après une enquête sur leur administration, il en livra plusieurs à la justice de l'armée et à la vengeance des Perses. Cette impartialité vigoureuse de gouvernement lui attacha la Perse ébranlée plus que le bruit de ses victoires dans l'Inde. L'espèce de pompe avec la-

quelle il fit avancer son armée, recrutée dans les provinces de Perse, bien loin d'être une folie, comme l'insinue Quinte-Curce, fut une pompe toute militaire et toute politique, destinée à faire illusion aux peuples sur les pertes qu'il avait essuyées dans le retour et à montrer la sécurité et la joie du triomphe au lieu de la consternation du revers. Cette politique trompa en effet les Perses; son administration fit le reste.

Il fut rejoint à la frontière de Perse par Éphestion, qui ramenait intacte la masse de l'armée par des chemins plus praticables. Les mulets, les chameaux et les éléphants eux-mêmes avaient supporté sans périr cette longue marche.

Ce fut là aussi que Néarque, après avoir accompli la circumnavigation de son *Périple*, rejoignit Alexandre et lui rendit compte des mers, des rivages et des fleuves. Alexandre lui mit une couronne d'or sur la tête; il lui ordonna de reprendre la mer et de poursuivre sa navigation jusqu'aux embouchures du Tigre qu'il remonterait jusque vers la province intérieure de Suze. Poursuivant ensuite son retour lui-même par la Perse proprement dite (pays de Fars), il rencontra à *Pasagarde* Atropate, son lieutenant des

Mèdes, qui lui amenait, pour qu'il en fît justice, un Mède qui en son absence avait voulu insurger le pays et s'attribuer la couronne. Il ne punit pas moins inflexiblement son propre vice-roi, le Persan Oxinès, accusé d'avoir outragé les mœurs et la religion de la Perse en saccageant jusqu'au tombeau du fondateur de la monarchie, le grand Cyrus. Voici en quels termes Arrien raconte, d'après Ptolémée, l'événement raconté dans un tout autre esprit par Quinte-Curce. C'est au lecteur à choisir entre le récit des généraux d'Alexandre et le récit des libellistes athéniens.

« Une des choses qui affecta le plus Alexandre fut la violation du tombeau de Cyrus, qu'on avait forcé et dépouillé. C'est au centre des jardins royaux de Pasagarde que s'élevait ce tombeau, entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazon épais. C'était un édifice dont la base, assise carrément sur de grandes pierres, soutenait une voûte sous laquelle on entrait avec peine par une très-petite porte. On y conservait le corps de Cyrus dans une arche d'or sur un abaque dont les pieds étaient également d'or massif, couvert des plus riches tissus de l'art babylonien, de tapis de pourpre, du man-

teau royal, de la partie inférieure de l'habillement des Mèdes, de robes de diverses couleurs, de pourpre et d'hyacinthe, de colliers, de cimeterres, de bracelets, de pendants en pierreries et en or. On y voyait aussi une table; l'arche funéraire occupait le centre. Des degrés intérieurs conduisaient à une cellule occupée par les mages, dont la famille avait conservé depuis la mort de Cyrus le privilége de garder son corps.

« Le roi leur fournissait tous les jours un mouton et une certaine quantité de farine et de vin, et tous les mois un cheval, qu'ils sacrifiaient sur le tombeau.

« On y lisait cette inscription en caractères persans :

« Mortel, je suis Cyrus, fils de Cambyse. J'ai
« fondé l'empire des Perses et commandé à l'Asie.
« Ne m'envie point ce tombeau. »

« Alexandre, curieux de visiter ce monument après la défaite des Perses, trouva qu'on avait tout enlevé, à la réserve de l'abaque de l'arche; on en avait tiré le corps, on avait tenté de briser l'arche pour l'emporter avec plus de facilité; on y voyait encore la marque des coups et de l'effort des sacriléges qui l'avaient abandonné,

n'ayant pu réussir à le lever. Aristobule rapporte que lui-même réitéra l'ordre d'Alexandre de rétablir le tombeau et de rassembler les débris du squelette dans l'arche, de la recouvrir, d'en réparer les outrages; et, après avoir rétabli sur l'abaque les tapis et tout le luxe qu'il étalait, de murer la porte en y apposant le sceau royal.

« Alexandre fait arrêter et mettre à la question les mages qui gardaient le tombeau pour découvrir les auteurs du crime. Les tourments ne purent rien en tirer : on les relâcha. »

C'est pendant ces loisirs de son troisième séjour à Persépolis qu'Alexandre s'entretint le plus fréquemment de religion et de philosophie avec les brahmes qu'il avait ramenés de l'Inde et avec les mages, chefs de la religion de la Perse. Plutarque prête à ces brahmes et à ces mages des arguties et des ingéniosités d'esprit plus dignes de baladins que de sages; il attribue à la grande religion mystique ascétique de l'Inde et à la haute philosophie symbolique de Zoroastre les puérilités des sophistes grecs. Arrien, plus sensé et plus informé, ne fait tenir à ces religieux et à ces philosophes que

le langage de la raison : ce sont des Diogènes vertueux, et non des Diogènes cyniques. Ils parlent librement à Alexandre du néant de toute gloire qui n'a pas l'amour des hommes pour mobile et l'adoration du souverain Créateur pour but.

« De la terre, lui disent-ils, tu ne posséderas à « la fin de tes conquêtes que la pincée de pous- « sière nécessaire pour recouvrir tes os. »

Alexandre ne s'offensait point de leur audace, et il paraissait goûter leurs maximes comme il avait dans son enfance goûté celles d'Aristote; mais la gloire au moins lui paraissait la plus digne lutte de l'homme contre le néant, et il s'affligeait quelquefois avec ses amis de ce que la terre était trop petite pour son ambition de renommée. Il aurait voulu conquérir les astres qui brillaient sur sa tête dans le beau ciel de Perse, pour que son nom eût des échos sans nombre et sans fin dans le firmament.

LIVRE IX.

LIVRE IX.

I

Ces pensées cependant ne le détournaient pas pour longtemps du soin de fonder l'empire d'Asie avec des éléments grecs et macédoniens.

Pendant le séjour que l'armée fit à Suze, en revenant à Babylone, il confondit par des mariages politiques le sang des Macédoniens avec le sang des Perses, des Mèdes et des Assyriens. Il donna lui-même l'exemple de cette promiscuité des deux races en épousant Barsine, la fille aînée de Darius, et en donnant pour épouse

à Éphestion la seconde fille de Darius, Drypétis. Sa tendresse pour Éphestion souffrait de ne pas se confondre dans une parenté naturelle ; il voulait au moins que cet ami fût son frère par alliance. On ne peut douter qu'en lui faisant épouser Drypétis, fille du roi des rois, il n'eut la pensée de lui créer un titre à l'empire d'Asie, si lui-même venait à mourir sans postérité royale.

Les mœurs macédoniennes comportaient la polygamie, comme celles de la Grèce ; Alexandre profita de cette licence légale pour épouser en même temps Parisatis, la plus jeune des filles d'Ochus, un des princes limitrophes de la Perse qu'il voulait attacher ainsi à la fortune de l'empire. Il engagea un grand nombre de ses généraux, de ses officiers et de ses vétérans, à imiter cet exemple en s'unissant aux filles des principales familles de la Perse. Cratère épousa Amastrina, fille d'Oxyarte et nièce de Darius ; Perdiccas épousa la fille du satrape de Médie ; Ptolémée épousa Artacoma, fille du vice-roi d'Hyrcanie ; Eumène, secrétaire d'Alexandre, Artonis, seconde fille d'Artabaze ; Néarque, une fille de Mentor ; Séleucus, une fille de Spitamènes,

satrape réconcilié de Bactriane. Les noces furent célébrées le même jour, avec les rites et avec les profusions de la Perse.

« Après un festin où tous les prétendants étaient placés suivant leurs grades, on amena près de chacun d'eux leurs fiancées, dont ils reçurent la main, et qu'ils embrassèrent, en suivant l'exemple du prince. Il n'y eut pour tous ces mariages qu'une seule cérémonie, dans laquelle on crut voir le témoignage le plus populaire de l'attachement et de l'amitié d'Alexandre pour les siens. Chacun d'eux emmena sa femme; Alexandre dota ces Persanes, et fit aussi des présents de noce à tous les Macédoniens qui épousèrent des Asiatiques, et dont les noms, inscrits sur les registres, se montaient à plus de dix mille. »

Ainsi fut cimentée l'unité de race entre les conquérants et les vaincus. Les Perses ne virent plus que des proches, des frères ou des fils, dans ces envahisseurs sollicitant l'adoption dans leurs familles : la haine cessa avec l'humiliation.

à Éphestion la secon
Sa tendresse pou
pas se confondr
voulait au mo
alliance. Or
épouser
la pens
si lr
ro

…an…
…s'étudian…
…ent des Macédoniens,
…regretter leur sauvage patrie
…urer contre leur éternelle expatria-
…

C'est dans cette intention qu'Alexandre ordonna à ses trésoriers de payer de son argent toutes les dettes contractées par ses soldats depuis le commencement de ses campagnes. Cette libéralité s'éleva, selon Ptolémée, à des sommes immenses. Il y joignit des couronnes d'or pour *Peuceste*, qui lui avait sauvé la vie à l'assaut de Mallia, dans l'Inde; à Néarque, qui avait ramené heureusement la flotte jusque dans l'Euphrate; à Onésycrite, capitaine du vaisseau royal qu'il avait monté sur l'Indus et sur l'Océan; enfin à Éphestion, sur la tête duquel il croyait toujours se couronner lui-même.

III

Ces mariages réussirent mieux à le populariser parmi les Perses que ses libéralités à lui ramener les Macédoniens. Une dernière mesure du roi acheva de les aliéner jusqu'à la colère.

Les gouverneurs des différentes provinces de Perse avaient levé par son ordre un corps de trente mille jeunes Perses des premières maisons de l'empire, pour les présenter au roi comme un supplément de gardes et comme des otages de la fidélité de leurs pères. Alexandre leur donna le nom d'*Épigones* ou de successeurs, nom trop significatif du rôle qu'il leur assignait dans sa pensée. L'armée s'indigna à ce titre, qui semblait indiquer la volonté de substituer des Perses aux Macédoniens. Ptolémée nous a conservé leurs murmures.

« Alexandre, disaient-ils, ne cherche que tous les moyens de se passer de ses vieux soldats. Quelle honte! Il a revêtu la robe longue et traînante des Mèdes; ses noces mêmes, auxquelles nous avons participé avec éclat, ont été célébrées à la manière des Perses. Il se plaît à

entendre le langage barbare de Peucestas, qui balbutie le persan. Bactriens, Sogdiens, Arachotes, Zarangues, Ariens, Parthes ou cavaliers persans, qu'on appelle Évaques, tout ce qu'il y a de plus robuste et de plus distingué chez les barbares grossit indifféremment la cavalerie des Hétaires, dont il vient de créer un cinquième corps, composé en grande partie d'étrangers. N'a-t-il pas admis dans l'agema Cophès, Hydarne, Artibole, Phradasmènes et les fils de Phratapherne, satrape des Parthes et de l'Hyrcanie; Itanes, Roxanès, frère de l'épouse du prince; Agabarès et son frère Mithrobée, tous rangés sous le commandement du Bactrien Hydaspe et armés de piques macédoniennes au lieu de javelots? Alexandre embrasse les mœurs des barbares; il a oublié, il méprise les institutions des Macédoniens. »

L'obstination de ces murmures décida enfin Alexandre à en prévenir l'explosion par un licenciement des vétérans, auquel il voulut donner la forme de libéralité royale.

Il fit publier dans l'armée que tous ceux que l'âge, les fatigues, les blessures rendaient impropres aux combats, pouvaient retourner dans

leur patrie, chargés de solde, décorés de grades, comblés de présents qui rendaient leur retour un triomphe et leur vie un glorieux loisir ; que tous ceux qui voudraient rester en Perse avec lui seraient honorés et enrichis en Perse comme dans une patrie aussi reconnaissante et plus opulente que la Macédoine.

L'armée ne se trompa pas à ces caresses ; elle se rassembla en tumulte autour de la tente du roi alors en marche vers Suze. « Tous, tous ! s'écrièrent les soldats, nous voulons tous être licenciés ! Que le roi combatte désormais avec le dieu dont il est le fils ! »

Alexandre, soulevé de son siége par cet outrage, s'élance, l'épée à la main, suivi de ses principaux officiers, sur les séditieux les plus rapprochés, en arrête de sa propre main un certain nombre et les envoie sans délibérer au supplice. Puis, remontant à sa place, il parle en ces termes aux soldats étonnés.

Ce discours est la traduction littérale de ses paroles, conservées par Ptolémée.

« Ce n'est point pour vous retenir, Macédo-
« niens : je vous ai laissés libres de partir ; c'est
« pour vous rappeler tout ce que vous avez con-

« tracté d'obligations, et le retour dont vous les
« avez payées, que je vous adresse la parole.
« Commençons, ainsi qu'il est convenable, par
« Philippe, mon père. Philippe, ayant trouvé vos
« hordes errantes, sans asile fixe, dénuées de
« tout, couvertes de peaux grossières, faisant
« paître dans les montagnes de misérable trou-
« peaux que vous disputiez avec peu de succès aux
« Illyriens, aux Triballiens, aux Thraces voisins,
« vous revêtit de la chlamyde, vous fit descen-
« dre de la montagne dans la plaine, vous
« rendit dans les combats les émules des bar-
« bares. Formé par lui, votre courage vous dé-
« fendit mieux que l'avantage des lieux. Mon
« père vous appela dans des villes où d'excel-
« lentes institutions achevèrent de vous polir.
« Il vous soumit ces mêmes barbares qui vous
« avaient fatigués de leurs éternels ravages; d'es-
« claves vous devîntes leurs maîtres. Une grande
« partie de la Thrace fut ajoutée à la Macé-
« doine; on s'empara des places maritimes les
« plus importantes; votre commerce s'ouvrit
« des voies nouvelles; le produit de vos mines
« devint plus assuré. Ces Thessaliens qui vous
« faisaient trembler furent assujettis. L'échec

« des Phocéens vous ouvrit une route large et fa-
« cile au sein de la Grèce, où vous ne pénétriez
« que difficilement. La politique des Athéniens
« et des Thébains, qui vous dressaient des em-
« bûches, fut tellement humiliée que ces deux
« peuples, dont l'un exigeait de vous un tribut
« et dont l'autre vous commandait, ont recher-
« ché depuis votre alliance et votre protection.
« Entré dans le Péloponèse, Philippe y réta-
« blit l'équilibre. Nommé généralissime de la
« Grèce dans l'expédition contre les Perses, l'é-
« clat de ce titre rejaillit moins sur sa personne
« que sur la nation macédonienne. Tels sont, à
« votre égard, les bienfaits de mon père, consi-
« dérables sans doute, mais inférieurs aux miens.

« A la mort de Philippe le trésor royal, ren-
« fermant à peine quelques vases d'or et soixante
« talents, était grevé d'une dette de cinq cents;
« j'en empruntai presque le double, et, vous ti-
« rant de la Macédoine, qui pouvait à peine suf-
« fire à votre subsistance, je vous ai ouvert
« l'Hellespont à la vue des ennemis maîtres de
« la mer. Les généraux de Darius vaincus au
« Granique, la domination macédonienne s'est
« étendue sur toute l'Ionie, l'Éolie, les deux

« Phrygies et la Lydie. Un siége vous a rendus « maîtres de Milet. Cette foule de peuples qui « se sont alors soumis volontairement sont « vos tributaires. Ainsi l'Égypte et Cyrène, la « Cœlo-Syrie, la Palestine, la Mésopotamie sont « vos domaines; Babylone, Bactres, Suze sont « à vous; l'opulence des Hydiens, le trésor « des Perses, les richesses de l'Inde, l'Océan « même, tout vous appartient; vous êtes les sa- « trapes, les chefs, les premiers. Qu'ai-je gardé « pour moi de toutes ces conquêtes? Le sceptre, « le diadème. Je n'ai rien en propre. Quels « sont mes trésors? Ceux que vous possédez, « ceux que je vous réserve. Je ne me distingue « point par des dépenses personnelles : votre « nourriture est la mienne; je dors sous la « tente comme vous; la table de quelques of- « ficiers est même plus splendide que celle de « leur prince; et, tandis que vous reposez tran- « quillement, vous savez que je veille pour vous. « Serait-ce le fruit de vos travaux, de vos périls, « et non des miens? Qui peut se vanter ici d'en « avoir plus affronté pour moi que moi pour « lui? Montrez vos blessures, je montrerai les « miennes; mon corps est couvert d'une foule

« de cicatrices honorables : glaives, pieux, « flèches, pierres, javelots, machines, nulle « arme dont je n'aie reçu l'atteinte. Après « avoir tout affronté pour vous combler de « gloire et de richesses, ne vous menai-je pas « triomphants partout, à travers les plaines, « les montagnes, les fleuves, les terres et les « mers? Les noces de plusieurs d'entre vous « ont accompagné les miennes, et leurs en« fants seront alliés de mes enfants. Les dettes « que chacun de vous avait contractées, je les ai « acquittées sans aucune information, après que « vous aviez reçu une solde et un butin considé« rables. Quelques-uns ont été honorés de cou« ronnes d'or, monument de leur courage et de « la générosité qui sait le reconnaître. Si plu« sieurs ont péri dans les combats, car aucun « sous mes ordres n'a pris la fuite, je leur « ai fait ériger sur la place un tombeau remar« quable et dans leur patrie des statues d'ai« rain ; j'ai accordé à leurs familles des distinc« tions et une exemption d'impôts. Je vou« lais renvoyer dans leurs foyers tous ceux qui « sont hors d'état de service, mais comblés de « tant d'honneur et de richesses que leurs con-

« citoyens auraient porté envie à leur félicité.
« Vous demandez tous à partir : partez ! Allez « annoncer que votre roi, qu'Alexandre, après « avoir soumis les Perses, les Mèdes, les Bac« triens, les Saques, les Uxiens, les Arachotes, « les Arangues; lui qui assujettit les Parthes, « les Chorasmiens, les Hyrcaniens juqu'à la « mer; lui qui franchit le Caucase, les pyles « Caspiennes, l'Oxus, le Tanaïs, l'Indus, que le « seul Dionysus avoit traversé, l'Hydaspe, l'A« césinès, l'Hydraotès; et qui aurait passé l'Hy« phalys même si vous n'aviez refusé de le sui« vre; lui qui s'avança dans la grande mer par « les deux embouchures de l'Indus, qui s'en« fonça dans les déserts de la Gédrosie, d'où « personne n'était encore sorti avec son armée; « lui qui, après avoir soumis dans sa route la « Carmanie et le pays des Aritiens, fit remonter « sa flotte depuis l'Indus jusqu'au centre de la « Perse; qu'Alexandre enfin, abandonné par « vous, s'est remis à la foi des barbares qu'il « avait vaincus. Annoncez-le à vos concitoyens! « Quelle gloire pour vous auprès des hommes! « quel mérite auprès des dieux! Partez! »
A ces mots il s'élance hors de son siége, se

précipite dans sa tente, et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis et même de prendre soin de lui-même.

Le troisième jour, ayant convoqué les principaux des Perses, il leur partagea le commandement de ses troupes, n'accordant la faveur de l'embrasser qu'à ceux qui lui étaient alliés.

IV

On entend dans ces magnifiques paroles, plus belles qu'aucune des harangues de César, le désespoir courageux de l'héroïsme qui ne peut faire comprendre sa grande pensée à des âmes communes. Alexandre, en adressant ces sévérités à son armée et en se renfermant avec les Perses dans sa tente, jouait sa vie contre l'empire d'Asie. Son intrépidité confondit ses soldats; ils n'acceptèrent pas le défi de se passer de lui et la menace de régner sans eux; ils revinrent humbles, soumis et suppliants, mendier, le troisième jour, aux portes de sa tente, le pardon de leur sédition.

Le roi les embrassa tous à la manière des Perses. « Vous serez désormais tous, leur dit-il

« en fondant en larmes, mes parents, ma famille.
« Je ne vous donnerai pas d'autre nom! » La réconciliation fut scellée dans un banquet de l'armée, où Perses, Macédoniens, Grecs, Indiens, Assyriens, alliés de toute race, furent assis aux tables avec le roi lui-même. Les prêtres de toutes ces races et de tous ces cultes consacrèrent, chacun dans leur rite, cette immense fusion qu'Alexandre voulait opérer entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Un seul cri d'union et d'enthousiasme s'éleva à la fin du banquet de cent mille voix : « Io! Péan! » le cri du triomphe du nouveau Bacchus dans le cri de triomphe de l'ancien.

Les vétérans, licenciés de leur plein gré le lendemain, laissèrent leurs enfants nés en Perse à la tutelle d'Alexandre. Le roi leur donna Cratère pour les commander jusqu'à leur retour en Europe.

Ce voyage de Cratère cachait sous cette apparence d'honneur fait à ses vétérans une mission plus importante. Antipater, à qui Alexandre avait confié la Macédoine pendant sa longue absence, voyant cette absence se prolonger indéfiniment, s'était persuadé que le roi succomberait inévitablement dans un des périls qu'il allait chercher si loin et braver avec tant de témérité. Il com-

mençait à nouer les premiers fils des trames par lesquelles il espérait s'approprier lui-même le royaume. Une inimitié mortelle s'était envenimée entre Olympias et Antipater. La mère et le général ne cessaient pas de s'accuser l'un l'autre dans leurs lettres au prince absent. Alexandre, en fils tendre, ne pouvait s'empêcher de reconnaître quelquefois des torts à sa mère; mais sa tendresse filiale, une des vertus les plus naturelles de son cœur, lui faisait excuser ces torts.

« Quelle accusation d'Antipater, s'écria-t-il « un jour en lisant une justification d'Olympias, « la lettre d'une mère n'effacerait-elle pas? »

Cette partialité du héros pour sa mère avait aigri davantage encore le mécontentement d'Antipater. Olympias, convaincue qu'il conspirait contre son fils, avait fini par s'exiler elle-même de Macédoine et se retirer en Épire, entraînant dans son parti jusqu'à son ancienne rivale, Cléopâtre, seconde veuve de Philippe. Les factions des deux reines et celle du ministre déchiraient le royaume; il fallait une main de fer pour tout comprimer. Cratère était l'homme qu'Alexandre avait choisi pour surprendre Antipater avant l'explosion de son crime et pour rétablir Olym-

pias dans le palais de Pella. La colonne de vétérants héroïques que Cratère ramenait en Macédoine devait faire céder à la force ceux qui ne céderaient pas à l'autorité.

V

Éphestion aurait été l'homme le plus propre à représenter le roi en Macédoine; mais, soit qu'il ne pût s'en séparer, soit qu'il le réservât à de plus hautes destinées en Perse, soit que la maladie dont Éphestion était déjà atteint fît craindre à Alexandre la perte prochaine du plus cher de ses amis, il ne put se résoudre à l'exposer à un si long voyage.

Ces précautions furent vaines; Éphestion fut emporté, peu de jours après le départ de Cratère, par la maladie. « Hélas! s'écria Alexandre en « apprenant cette perte, combien n'ai-je pas à « accuser Esculape, puisqu'il n'a pas sauvé celui « que j'aimais plus que moi-même! »

Arrien parle, d'après Ptolémée, de funérailles héroïques par lesquelles l'ami d'Éphestion chercha, sinon à consoler, du moins à immortaliser

sa douleur; mais il n'attribue pas, comme Plutarque, l'expédition d'Alexandre contre une province révoltée de la Médie au désir cruel de sacrifier des victimes humaines aux mânes de son ami. Plutarque fait au reste des funérailles d'Éphestion un tableau qui concorde avec la mention d'Arrien et de Ptolémée.

« Alexandre ne se servit nullement de sa raison pour supporter modérément cette perte; il s'abandonna tellement à sa douleur qu'il ordonna d'abord que l'on coupât les crins à tous les chevaux et à tous les mulets pour marque de deuil, que l'on abattît les créneaux de toutes les villes des environs, et que l'on mît en croix le médecin d'Éphestion, comme si Éphestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi les flûtes et toute sorte de musique dans son camp pendant longtemps. Cela dura jusqu'à ce qu'il eut reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnait de révérer Éphestion et de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Après quoi, cherchant dans la guerre la consolation à sa douleur, il partit comme pour la chasse des hommes, et, ayant subjugué la nation des Cusséens, il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes et

aux enfants, et il appela cette boucherie le *sacrifice de la consécration d'Éphestion*. Et voulant employer dix mille talents à la dépense de son tombeau, de ses funérailles et de sa pompe funèbre, et surpasser encore cette excessive dépense par la beauté du dessin et par la singularité et la magnificence des décorations et de tous les ornements, il désira d'avoir pour entrepreneur Stasicrates, grand architecte et grand machiniste, qui dans toutes ses inventions et dans tous ses dessins faisait paraître non-seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante et une grandeur dont rien n'approchait. C'était le même qui, s'entretenant avec lui quelque temps auparavant, lui avait dit que, de toutes les montagnes qu'il connaissait, le mont Athos, dans la Thrace, était le plus propre à être taillé en forme humaine; que, s'il voulait donc lui en donner l'ordre, il lui ferait de ce mont la plus durable de toutes les statues et celle qui serait la plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle soutiendrait une ville peuplée de dix mille habitants, et de sa droite elle verserait un grand fleuve qui irait porter ses eaux dans la mer. Mais il refusa ces offres. »

Alors il était occupé, avec les trois mille artistes et ouvriers qui lui étaient venus de Grèce, à imaginer et à ébaucher des monuments plus sensés et aussi grandioses.

Le rang suprême de lieutenant du roi dans l'armée, qui distinguait Éphestion de tous les autres généraux, fut aboli par la mort de ce Patrocle d'un autre Achille. Le commandement général de la cavalerie des Hétaires, principal corps de la garde du roi, fut divisé entre plusieurs généraux secondaires. Nul n'était plus digne de répondre à lui seul de la vie du roi; il se défiait de la fidélité même; il ne s'abandonnait qu'à l'amitié.

VI

C'est sous le poids de ce deuil qu'Alexandre rentra triste et se défiant même du ciel dans Babylone. Il destinait cette ville à devenir la capitale du monde asiatique. Persépolis, Suse, Ecbatane ne lui assuraient que la terre ; Babylone, à cause de l'Euphrate navigable jusque dans ses murs, lui assurait la mer Persique et par là

la mer les Indes. Babylone lui permettait de plus l'Arabie, presque limitrophe de la Babylonie, empire déjà annexé dans sa pensée à deux autres empires.

Des députations du monde entier, Africains, Grecs, Carthaginois, Juifs, Scythes, Ibères, Romains même, l'attendaient pour le féliciter à Babylone; ils le proclamèrent à l'envi non-seulement le maître, mais l'arbitre de l'Asie. Jamais mortel n'exerça un ascendant si universel et si unanime sur le monde. Il n'avait plus besoin de force pour régner partout; le bruit de son nom courait devant lui et lui assujettissait par l'admiration tous les rois et tous les peuples. Son nom était devenu son titre; la nature, la Providence et la victoire l'avaient couronné monarque universel. Il songeait cependant encore à élargir la part de cette monarchie déjà conquise.

C'est de Babylone qu'il envoya sur le bord de la mer Caspienne l'ingénieur Héraclide, pour construire un vaisseau avec les bois de l'Hyrcanie et pour reconnaître les rivages de cette mer par un *périple* ou par une circumnavigation de la mer Caspienne. Les écrivains confidents de ses pensées à cette époque de sa vie lui attribuent,

non sans vraisemblance, le projet d'aller combattre les Scythes jusqu'au delà de cette mer, de remonter le Pont-Euxin, et de traverser l'Occident en vainqueur comme il avait traversé l'Orient, pour revenir par l'Italie en Grèce.

Quels que soient ces projets ou ces rêves dans la tête d'un homme pour qui l'impossible n'existait plus, il s'occupa en même temps avec Néarque à la construction d'une autre flotte et du creusement d'un port dans Babylone.

« Alexandre, dit Arrien, fit construire une autre flotte, et abattre à cet effet les cyprès que l'on trouve dans la Babylonie. C'est le seul des bois de la Syrie qui soit propre à la construction des navires. La Phénicie, et toute la côte maritime, fournit la manœuvre et l'équipage. Alexandre fait creuser à Babylone un port qui pouvait contenir mille vaisseaux longs, et des abris pour les retirer.

« Micale de Clazomène fut envoyé avec cinq cents talents pour lever des gens de mer dans la Syrie et la Phénicie. Le projet d'Alexandre était de jeter des colonies le long du golfe Persique et dans ses îles, qui lui paraissaient susceptibles de le disputer en richesses à la Phénicie.

Mais tous ces préparatifs étaient dirigés contre les Arabes, sous prétexte que leurs tribus nombreuses étaient les seules qui ne lui eussent apporté ni présent ni hommage. Au fond, c'est qu'il était affamé de nouvelles conquêtes. »

Il alla lui-même, accompagné de Néarque, reconnaître la navigation de l'Euphrate et des canaux de dérivation creusés par les anciens rois d'Assyrie. A son retour à Babylone il fut rejoint par vingt mille jeunes soldats perses, amenés par Peuceste, et par deux corps considérables, l'un de Cariens, l'autre de Lydiens, sous le commandement de Ménandre et de Philoxène. Il incorpora ces nombreux renforts étrangers dans les rangs éclaircis de ses macédoniens. La réunion d'une telle armée et d'une telle flotte à Babylone, au sein de l'Assyrie et de la Perse pacifiées, dévoilait clairement la dernière de ses pensées orientales, celle d'une double expédition en Arabie, pour faire pendant à son expédition des Indes. Cette dernière expédition avait moins de hasards et plus d'avantages, car Babylone pouvait devenir le centre commun des deux empires arabe et assyrien. Mais l'Inde, séparée par des déserts ou par un océan, ne pouvait jamais être

incorporée solidement à la Perse. Cette prodigieuse activité d'un génie qui ne se reposait pas plus dans la paix que dans la guerre suffirait seule aussi à démentir les prétendues mollesses et les prétendues ivresses d'un homme à la fleur de ses années, et qui n'avait eu à se reprocher jusque-là d'autres débauches que les débauches de gloire.

Mais, comme si la gloire n'avait plus rien à lui donner, il sentit tout à coup sa vie se retirer de lui sans cause apparente. Une fièvre lente le saisit à son retour de sa navigation dans les marais de l'Euphrate. On peut supposer avec vraisemblance que l'air méphitique de ces marais, tantôt desséchés par le soleil, tantôt inondés par les débordements du fleuve, fut le seul poison de ses veines. Il lutta quelques jours avec énergie contre le mal, comme s'il eût défié la mort d'anéantir ce qu'il avait désormais accompli contre elle, en s'assurant par sa courte vie une si prodigieuse immortalité.

Les intervalles entre les accès de fièvre qui le consumaient lui laissèrent encore le temps d'assister à un de ces banquets militaires qu'il donnait de temps en temps à l'armée, pour cimenter la

concorde entre les troupes européennes et asiatiques et pour entretenir la gaieté du soldat en doublant sa ration dans ces fêtes. A la fin du banquet, où il avait bu lui-même en public comme il convenait à un Macédonien, et plus qu'il ne convenait à un sang déjà allumé par la fièvre, un des généraux de sa garde, nommé Médius, qui avait succédé à sa faveur après la mort d'Éphestion, le supplia de venir achever la soirée chez lui dans une fête plus privée et dans un festin plus recherché, pour se distraire des soucis de la royauté et des angoisses de la maladie.

Alexandre, qui ne savait rien refuser à l'amitié, craignit de contrister Médius et s'assit à sa table, quoiqu'il ressentît déjà les frissons de l'accès. Les contes fabuleux de débauche et d'ivresse que les libellistes grecs ont mêlés après coup au récit de cette nuit, et qui font en toute circonstance un Sardanapale de celui qui était Alexandre, tombent ici devant le récit littéral et naturel du journal de l'expédition. Ce journal, écrit heure par heure par les serviteurs intimes du roi, a été retrouvé et conservé dans ce qu'on appelle les *Éphémérides*. C'est là, et non dans les rumeurs populaires ou dans les pamphlets envieux,

qu'il faut chercher la vérité sur la maladie d'Alexandre et sur l'anxiété de l'armée pendant cette lutte entre la vie et la mort d'un homme dans lequel l'Asie tout entière se sentait vivre et mourir en ce moment.

Sans doute, malgré sa sobriété habituelle, vertu dont les témoignages unanimes décorent Alexandre, la nécessité de se conformer de temps en temps aux mœurs des Macédoniens de son armée le forçait à condescendre quelquefois à de courtes ivresses dans des festins militaires. Sans doute aussi le besoin de détendre un esprit tendu par le gouvernement du monde et la mollesse du climat d'Asie, qui corrompt les sens avant de corrompre les âmes, avait dû avoir une certaine influence sur l'austérité de vie de l'élève d'Aristote; mais l'élévation des pensées d'Alexandre, l'activité soutenue de son corps, ses expéditions personnelles, incessantes, conduites par lui-même pendant que ses généraux et ses troupes se reposaient dans les loisirs de ses capitales, la navigation géographique qu'il venait de faire avec Néarque sur les branches inconnues de l'Euphrate, celle de la mer Caspienne, qu'il se proposait de tenter au printemps avec

Héraclide, les fatigues nouvelles qu'il se préparait dans les climats glacés de la Scythie comme repos aux fatigues de l'Inde, enfin le témoignage de ses amis les plus rapprochés, qui tous parlent de sa chasteté dans ses amours et de sa sobriété à table, protestent contre cette ivrognerie d'un héros jeune et qui ne voulait imiter de Bacchus que ses exploits.

Tout ce qu'on peut raisonnablement conclure de son souper, après la revue, chez Médius, et des fréquentes ivresses des derniers jours mentionnés dans les *Éphémérides*, c'est que, sentant ses forces minées par la fièvre des marais de l'Euphrate, il chercha alors dans le vin ou le réveil de ses forces ou l'assoupissement de l'ivresse qui lui faisait oublier son mal. Indépendamment de son austérité de nature et d'éducation, Alexandre avait besoin avant tout d'autorité sur ses généraux, de respect parmi ses soldats, de confiance dans sa sagesse, de prestige au milieu des peuples étrangers, éblouis par son génie plus encore que par ses armes. Comment aurait-il conservé tous ces éléments moraux de sa puissance en montrant à ses généraux un Sardanapale abruti par la débauche, à ses soldats un effé-

miné, aux Perses un ivrogne? De tous les vices d'un généralissime de troupes confédérées, d'un conquérant et d'un fondateur d'empire, l'ivresse est le vice qui aurait le plus promptement avili, souillé, renversé l'idole. A l'exception de ces derniers jours de maladie, où il chercha dans le vin ce que la médecine cherche quelquefois de nos jours dans l'opium, il est impossible de trouver, ni dans les témoignages contemporains authentiques, ni dans le caractère, ni dans la situation de l'élève d'Aristote, le moindre indice de ces débauches et de ces ivrogneries dont l'envie et la crédulité ont travesti sa mémoire.

Ces réflexions faites, lisons les *Éphémérides*, le journal de cette grande agonie. Ces pages funèbres respirent plus la consternation de l'armée et l'effroi de l'Asie que les amplifications pathétiques des historiographes.

VII

« Le 17 du mois de Dæzius Alexandre assista à un repas chez Médius. S'étant baigné ensuite,

il mangea et il but jusqu'à une heure avancée de la nuit.

« Le 18 il se baigna, mangea sobrement et dormit, ayant la fièvre.

« Le 19 il se baigna ; il vint dans la salle de réception et passa une partie du jour à jouer aux dés avec son ami.

« Le soir du même jour il prit un bain; il fit un sacrifice aux dieux après le bain; il soupa, et pendant la nuit il fut repris de la fièvre.

« Le 20 il se baigna, et, parti sur son lit, il sacrifia comme à l'ordinaire, et resta couché jusqu'au soir dans sa chambre de bain, où il entendit la relation que Néarque lui fit de son voyage sur l'Océan. En conséquence il donna ordre aux troupes de terre de se tenir prêtes à partir dans quatre jours, et aux gens de mer dans cinq.

« Le 21 il fit la même chose que la veille; la fièvre augmenta, et il eut une fort mauvaise nuit.

« Le 22 la fièvre fut encore plus violente. Il voulut être porté jusqu'au fleuve, qu'il traversa en bateau. Il passa la journée dans un beau jardin, près du grand étang, s'entretint avec ses

capitaines sur les places vacantes dans son armée, et leur dit qu'on ne devait les donner qu'à des officiers expérimentés. Ensuite, s'étant baigné, il se reposa.

« Le 23, après le bain et le sacrifice, sa fièvre augmenta. Il donna encore des ordres aux officiers de sa flotte. Sur le soir, s'étant baigné, le mal empira beaucoup.

« Le 24 on eut bien de la peine à le porter au lieu du sacrifice. Il n'en renouvela pas moins les ordres concernant l'expédition maritime qu'il projetait.

« Le 25, quoiqu'il fût plus malade, il prit un bain et fit les sacrifices accoutumés. Il entra dans sa chambre de lit et s'entretint avec Médius. Il fixa le départ de sa flotte, qui devait être dans trois jours. Il enjoignit aux principaux capitaines de faire la garde le jour dans la cour du palais, et aux taxiarques et pentacosiarques de veiller la nuit, aux portes. Il soupa peu et eut la fièvre toute la nuit.

« Le 26 il se fit transporter aux jardins du palais, situés au delà de Bélang. Il y dormit un peu, mais la fièvre ne diminua point. Ses capitaines étant entrés, il les reconnut tous, sans

pouvoir néanmoins leur parler. La fièvre augmenta encore pendant la nuit.

« Le 27 son état fit croire aux Macédoniens qu'il n'était déjà plus et qu'on leur cachait sa mort. Ils vinrent en tumulte, en poussant de grands cris, aux portes du palais, et forcèrent par leurs menaces à les ouvrir. Ils entrèrent tous en passant l'un après l'autre près du lit. Mais Alexandre avait perdu la parole. Levant avec peine la tête et faisant signe des yeux, il tendait la main à chaque soldat. Ce même jour, Python, Attalus, Démophon et Peuceste avaient passé la nuit dans le temple de Sérapis; ils y furent joints par Cléomène, Ménidas et Séleucus. Ils demandèrent tous ensemble à ce dieu de leur apprendre s'il ne conviendrait pas qu'Alexandre fût transporté dans son temple, pour y être traité comme son suppliant. Il répondit qu'il valait *mieux* qu'il restât où il était.

« Le 28 les amis d'Alexandre rapportèrent la réponse de Sérapis, et quelques instants après ce prince expira. C'était là le *mieux* qu'entendait l'oracle. »

Ainsi le mot de Socrate : « Sacrifiez un coq à Esculape pour m'avoir guéri de la vie! » fut

aussi le mot de Sérapis à Babylone, promettant au maître du monde mieux que le monde en lui refusant la vie !

Voilà tout ce que dit le journal des derniers moments d'Alexandre. Diodore, Ptolémée, Clitarque, et d'après eux Arrien, Quinte-Curce, Plutarque, ajoutent quelques circonstances politiques et quelques paroles suprêmes qui révèlent dans le mourant la tendresse pour ses soldats et le doute sur la durée de l'empire. Sa jeune épouse, Barsine, fille de Darius, portait dans son sein un enfant d'Alexandre, peut-être héritier d'un des mondes. Alexandre ne paraît pas avoir espéré à sa dernière heure que le sang des rois de Perse mêlé au sien dans ce rejeton suffît à assurer à son fils l'héritage du monde. Ses réponses à ses généraux, réponses qui prouvent autant de prévoyance que d'indifférence, attestent qu'il remettait dans sa pensée le monde aux dieux et sa mémoire aux hommes. Quinte-Curce, ici fidèle, donne ces paroles dans toute leur héroïque et touchante simplicité; mais le dernier mot de tant de volonté employée à subjuguer la terre est *hasard,* le dernier legs d'un si vaste héritage est *néant.*

« Quand les Macédoniens le virent, ils se prirent tous à pleurer, et l'on eût dit que ce n'était pas le roi qu'ils voyaient, mais son corps prêt à porter en terre. Toutefois, ceux qui étaient auprès de lui paraissaient encore plus affligés, et le roi, jetant les yeux sur eux, leur demande « où ils trouveraient, après sa mort, un roi digne de tels hommes? » C'est une chose admirable que ce prince, ainsi faible et tout mourant qu'il était, se tînt toujours au même état auquel il s'était mis pour recevoir son armée, jusqu'à ce que tous ses soldats, l'un après l'autre, lui eussent fait un salut. Quand il leur eut dit adieu, il s'étendit dans son lit, comme s'il n'eût plus rien à faire qu'à mourir, et, faisant approcher ses familiers auprès de lui, parce que la voix commençait à lui manquer, il tira son anneau du doigt et le donna à Perdiccas, lui commandant de porter son corps au temple d'Ammon.

Puis, comme ils lui demandèrent « à qui il laissait l'empire, » il répondit : « Au plus homme de bien; mais qu'il prévoyait que, sur ce sujet, on lui préparait d'étranges jeux funèbres. » Et Perdiccas lui ayant encore demandé « quand il voulait qu'on lui décernât les hon-

neurs divins; — « Lors, dit-il, que vous serez tous heureux. » Ce furent ses dernières paroles, et bientôt après il rendit l'esprit.

« D'abord tout le palais retentit de cris et de gémissements; puis tout à coup ce fut un silence comme dans une vaste solitude : la douleur faisant place aux soins et aux pensées de l'avenir. Les enfants d'honneur et de la garde du corps couraient çà et là comme des forcenés, et remplissaient la ville de deuil et de toutes les plaintes que suggère la douleur en semblables rencontres; de sorte que ceux qui étaient hors du palais, barbares et Macédoniens, y accoururent en foule, et l'on n'eût su discerner, dans leur commun désespoir, les victorieux d'avec les vaincus; c'était à qui s'affligerait davantage, les Perses l'appelant « le plus juste et le plus doux maître qui leur eût jamais commandé, » et les Macédoniens, « le meilleur et le plus vaillant prince de la terre; » murmurant les uns et les autres contre les dieux de ce que par envie ils l'avaient ravi aux hommes à la fleur de son âge et de sa fortune. Il leur semblait voir toujours ce visage et cette mine résolue avec laquelle il les menait au combat, assiégeait les

villes, montait sur les murs et récompensait la valeur. Alors les Macédoniens se repentaient de lui avoir refusé les honneurs divins, et se confessaient ingrats et impies de l'avoir frustré d'un nom qui lui était dû. Enfin, après s'être longtemps arrêtés ou sur la vénération de sa personne, ou dans les regrets de sa perte, toute leur compassion se tourna vers eux-mêmes. Ils considéraient « qu'étant partis de la Macédoine ils se trouvaient au delà de l'Euphrate, sans chef, au milieu de leurs ennemis, qui souffraient mal volontiers une nouvelle domination; que, le roi étant mort sans enfants légitimes et sans avoir nommé de successeur, chacun tâcherait de tirer à soi les forces publiques; » et là dessus ils présageaient les guerres civiles qui suivirent depuis, qu'il leur faudrait encore verser du sang et rouvrir leurs vieilles cicatrices par de nouvelles blessures, non pas pour conquérir l'empire d'Asie, mais pour lui donner un roi; et que ces vieillards qui venaient d'obtenir leur congé de leur prince légitime seraient contraints de sacrifier ce qui leur restait de vie pour établir la puissance peut-être de quelque misérable soldat.

« Dans ces tristes pensées, la nuit survint, qui les rendit encore plus funestes. Les soldats la passèrent tous sous les armes, et les Babyloniens, montant sur les murs ou au faîte de leurs maisons, regardaient ce qui se faisait; mais, parce qu'on n'eût osé faire paraître de la clarté, ils prêtaient l'oreille au moindre bruit et prenaient souvent de fausses alarmes, plusieurs courant par les rues et s'entre-choquant sans se connaître, dans une continuelle défiance les uns des autres. Les Perses, selon leur coutume, avaient fait couper leurs cheveux et paraissaient en habits de deuil, avec leurs femmes et leurs enfants, ne considérant pas ce prince comme leur vainqueur et naguère leur ennemi, mais comme leur bon roi, qu'ils regrettaient d'un véritable regret. Aussi avouaient-ils que, depuis l'établissement de leur monarchie, ils n'avaient jamais eu de roi plus digne de leur commander.

« Mais une si grande tristesse ne demeura pas renfermée dans les murs d'une ville; elle passa incontinent aux contrées voisines, puis s'épandit par toute cette grande partie de l'Asie qui est en deçà de l'Euphrate.

« La nouvelle en vint bientôt aussi à la mère

de Darius, laquelle, de désespoir, déchira sa robe, en prit une de deuil, s'arracha les cheveux, se jeta par terre. Elle avait auprès d'elle une de ses petites-filles, encore tout éplorée de la mort d'Éphestion, son mari, et en qui la douleur publique réveillait le sentiment de la sienne particulière. Mais Sysigambis rassemblait en elle seule toutes les misères de sa maison; elle déplorait sa condition; elle déplorait celle de ces jeunes princesses, et le mal présent rappelait en elle la mémoire du passé. On eût dit que Darius ne venait que de mourir, et que cette misérable mère faisait les funérailles de ses deux fils à la fois. Elle pleurait les morts et les vivants tous ensemble. « Qui aura soin, disait-elle, de mes filles? Où trouverons-nous un autre Alexandre? » Elle ajoutait « que tout de nouveau elles étaient captives, tout de nouveau elles perdaient le royaume, et qu'après avoir perdu Darius elles avaient trouvé qui les avait recueillies, mais qu'Alexandre mort elles ne trouveraient pas qui les voudrait regarder. » Sur cela elle se ressouvenait « qu'ayant eu quatre-vingts frères, ils avaient été tous égorgés en un jour par Ochus, le plus cruel des tyrans, et avec eux

le père d'une si belle lignée; que, de sept enfants qu'elle avait mis au monde, il ne lui en restait plus qu'un; qu'à la vérité Darius avait fleuri quelque temps, mais que la fortune ne l'avait élevé que pour le précipiter. » Enfin elle succomba à sa douleur, et, s'étant enveloppé la tête, et se détournant de ses petites-filles et de son petit-fils qui étaient à ses genoux, elle ne voulut plus voir le jour ni prendre de nourriture; tellement qu'elle mourut cinq jours après qu'elle eut renoncé à la vie. »

VIII

Cette scène pathétique à côté de la scène funèbre est trop admirable de composition historique pour la révoquer en doute. La Providence seule compose ainsi les drames humains. Quinte-Curce, qui la rapporte d'après Diodore de Sicile, est ici d'accord avec Clitarque, Ptolémée, et même avec les traditions historiques de la Perse, qui font pleurer la veuve de Darius sur la mort d'Alexandre, devenu son protecteur, son vengeur, son gendre et son fils. Les historiens re-

marquent tous avec raison combien c'était un véridique témoignage de la magnanimité d'Alexandre que ces regrets de Sysigambis. Quelle oraison funèbre pour un héros que les larmes inconsolables de ses captives!

IX

Aussitôt que le bruit du dernier soupir de leur général et de leur roi se fut répandu dans Babylone, les soldats en tumulte se pressèrent aux portes du palais pour s'assurer par leurs propres yeux de la mort de celui qu'ils avaient cru jusque-là aussi immortel au milieu d'eux que son nom était déjà immortel dans leurs pensées. Perdiccas, qui avait reçu des mains d'Alexandre mourant son anneau comme signe du commandement général de l'armée et de l'empire, les harangua avec larmes, et, par une habile condescendance, voulut recevoir d'eux seuls l'autorité que lui avait légué le roi. Perdiccas, d'autant plus certain de la jalousie des autres généraux qu'ils avaient plus envié sa faveur auprès d'Alexandre, ne se dissimulait pas que l'armée

se déchirerait avec l'empire et que vouloir tout prétendre c'était tout perdre. Pour éluder les objections il proposa de couronner le fils de Barsine. Le bruit des boucliers des soldats frappés par leurs javelots, signe de mécontentement usité chez les Macédoniens, s'éleva comme un murmure d'airain contre cette proposition de Perdiccas. On le soupçonna de vouloir régner sous le nom d'une veuve et d'un enfant. Néarque osa braver ce murmure et soutenir avec le courage de la fidélité la motion de Perdiccas et les droits du sang d'Alexandre, mêlé heureusement pour la politique au sang de la famille royale des Perses.

Ptolémée, popularisé par tant d'exploits et de blessures dans la campagne de l'Inde, s'indigna hautement de ces discours. Il n'eut pas de peine à faire rougir les compagnons d'Alexandre d'obéir à un enfant des Perses; il flatta l'ambition de tous les chefs en demandant que le pouvoir réel, sérieux et militaire, fût exercé par un conseil des généraux délibérant sur les intérêts de l'armée et de l'Asie dans le palais du roi mort, autour de son trône vide, d'où son ombre semblerait régner encore par leur voix.

Méléagre, sans appuyer Ptolémée, injuria Perdiccas. « C'est nous, s'écria-t-il, c'est l'armée qui sommes les seuls héritiers légitimes du héros qui a vaincu par nous ! Allons-nous saisir de l'héritage! Courons-nous partager le trésor! »

A ces mots, applaudis par quelques soldats avides, Méléagre, rompant les rangs, se précipitait déjà vers le palais, suivi par une multitude encore indécise, quand une voix inconnue sortant de la foule s'écria : « A quoi bon recourir ainsi aux armes pour le choix d'un roi qui n'est pas encore né quand nous en avons un parmi nous? » Et il désigna celui auquel personne ne pensait, Arridée, fils de Philippe et frère d'Alexandre. — « Arridée, Arridée! » s'écrièrent d'une voix unanime les soldats, fiers de trouver eux-mêmes un roi dont l'imbécillité leur promettait l'anarchie et la turbulence. Méléagre, par haine contre Perdiccas, feignit d'adopter d'enthousiasme le parti inspiré par les dieux, dont l'oracle venait de sortir de la foule. Il alla prendre Arridée et le conduisit au palais pour le couronner.

Ainsi la couronne d'un héros tombait, une heure après sa mort, sur la tête d'un idiot; dé-

rision de la fortune qui renverse si souvent dans la boue ce qu'elle a créé dans le sang!

X.

Perdiccas, Léonnatus, Ptolémée, tous les généraux de la cavalerie, tous les chefs de la garde, tous les favoris d'Alexandre défendirent en vain quelque temps l'entrée du palais où reposait le corps du roi à la multitude conduite par Méléagre. Le nombre l'emporta; les portes furent enfoncées. Perdiccas et les partisans de Roxane et de Barsine s'échappèrent par une porte de derrière, traversèrent l'Euphrate, sur le bord duquel était campée la cavalerie. Arridée, à l'instigation de Méléagre, envoya des satellites pour arrêter Perdiccas. Il se défendit avec intrépidité contre les sicaires de Méléagre, appela la noblesse et la cavalerie à son secours, rallia Léonnatus et forma camp contre camp.

Méléagre, abandonné par Arridée, trembla à son tour. Perdiccas, avec la partie de l'armée campée au delà de l'Euphrate, bloqua Babylone par terre et par eau et menaça la ville de disette. Le

malheureux Arridée, cause involontaire de ces luttes, arracha en pleurant le diadème de son front et l'offrit, comme Alexandre, au plus digne.

Cette offre touchante d'abdication attendrit les deux armées. La réconciliation fut scellée par politique entre Méléagre et Perdiccas. L'autorité et l'empire furent partagés d'un commun accord dans une conférence à peu près semblable à celle d'Auguste, d'Antoine et de Lépide.

« Perdiccas, ayant ramené l'armée à la ville, fit assembler tous les principaux, et, par leur avis, l'empire fut partagé de cette sorte. La souveraine puissance résidait en la personne du roi. Ptolémée fut fait satrape d'Égypte et de toutes les provinces d'Afrique qui étaient sous la juridiction des Égyptiens. On donna la Syrie et la Phénicie à Laomédon, la Cilicie à Philotas, et la Lycie, avec la Pamphylie et la grande Phrygie, à Antigonus. Léonnatus eut la petite Phrygie, avec toute la côte de l'Hellespont. La Cappadoce et la Paphlagonie échurent à Eumène, avec ordre de garder toute cette contrée jusqu'à Trapezunte, et de faire la guerre à Arbate, qui seul n'avait point voulu se soumettre à l'empire des Macé-

doniens. On établit Pithon gouverneur de la Médie ; Lysimachus, de la Thrace et des peuples du Pont contigus à cette province ; et l'on ordonna que ceux qui commandaient aux Indiens, Bactriens, Sogdiens, et autres nations qui habitent le long de l'Océan ou de la mer Rouge, demeureraient en leurs charges ; que Perdiccas se tiendrait auprès du roi, lieutenant général dans ses armées. »

Ainsi fut démembré l'empire, en sorte que la plus extrême anarchie d'autorité succéda en cinq jours à la plus extrême concentration de puissance qui ait jamais gouverné le monde. Pour donner aux yeux des soldats et des Perses la sanction à ce partage, on publia qu'il avait été ainsi distribué dans un testament d'Alexandre ; mais ce testament était une fiction d'Etat. Alexandre n'avait fait d'autre testament que ce mot d'aventurier : *Au plus digne!* c'est-à-dire *au plus fort!*

XI

Ces précoces dissensions, ces combats, ces

traités, ces partages avaient tellement agité, passionné, distrait les esprits, que le corps d'Alexandre, abandonné sur son lit de mort, était resté depuis sept jours sans que personne se fût inquiété de l'ensevelir ou de lui rendre les honneurs funèbres. La corruption, accélérée par la chaleur du climat de Babylone, semblait prête à enlever à l'armée jusqu'à ses dépouilles mortelles; on recourut aux Chaldéens pour l'embaumer. Ils trouvèrent avec étonnement, disent les témoins, le corps aussi sain et aussi beau dans la mort que dans la vie. Après l'avoir immergé de parfums, ils l'assirent sur son trône, où le culte des Macédoniens et des Perses l'environna d'honneurs et de larmes.

Pendant ces honneurs rendus à ses reliques à Babylone, Antipater, informé de sa mort, s'emparait de la Macédoine et de la Grèce, faisait périr tous les parents d'Alexandre, et préparait des trônes à sa propre postérité.

« O mon fils, s'écria Olympias fugitive en apprenant l'abandon du corps de son fils pendant tant de jours à Babylone, tu aspiras à être mis au rang des dieux; c'était l'objet de tes plus ardents désirs! Maintenant tu ne peux obtenir ce

qu'on accorde à tous les hommes et à quoi ils ont un droit égal, un peu de terre et un tombeau ! »

Conformément aux dernières volontés d'Alexandre, son corps devait être transporté au temple de Jupiter-Ammon ; mais cette disposition fut changée par Ptolémée, qui sentait toute l'importance d'être en possession d'un pareil dépôt. Le devin Aristandre avait assuré l'armée macédonienne que les dieux lui avaient révélé qu'Alexandre ayant été, pendant sa vie et après sa mort, le plus heureux des rois qui eussent existé, la terre qui recevrait le corps où avait habité son âme serait parfaitement heureuse et n'aurait jamais à craindre d'être dévastée. Certes jamais prédiction n'a été plus démentie, mais elle était trop favorable aux vues de Ptolémée pour ne pas l'accréditer et chercher lui-même à la croire.

« Rien n'a égalé la magnificence du char sur lequel fut transporté le corps d'Alexandre, raconte l'érudit Sainte-Croix. La description que nous en a conservée Diodore de Sicile paraît avoir été tirée de l'ouvrage d'Éphippus, d'Olynthe, sur la mort et les funérailles d'Éphestion et

d'Alexandre. Hiéronyme fut chargé de la construction de ce char et de l'édifice qu'il portait. Diodore transcrit l'un et l'autre en ces termes : « D'abord on fit sur la mesure du corps un cercueil d'or, battu au marteau, que l'on remplit à moitié d'aromates propres à conserver ce corps. Au-dessus du cercueil il y avait une couverture aussi d'or, qui enveloppait exactement la partie supérieure ; plus haut on avait étendu un tapis de pourpre, broché en or, auprès duquel on avait posé les armes d'Alexandre, afin que toute la représentation eut rapport à ses actions passées. Ayant ensuite fait avancer le char, on y construisit une voûte d'or, ornée d'écailles formées de pierres précieuses. La largeur de la voûte était de huit coudées et sa longueur de douze. Au-dessous du toit et dans toute son étendue il y avait un trône d'or carré avec des *tragélaphes* (espèce d'animal fantastique, moitié cerf, moitié bouc) en relief, auxquels étaient suspendus des anneaux d'or de deux palæstes (mesure de quatre doigts), et ces anneaux portaient une couronne de pompe resplendissante et brillante de toutes les couleurs. Au haut du char on avait placé une fourche formée en réseaux et qui portait de

grosses sonnettes pour avertir de l'approche du char. A chaque angle de la voûte il y avait une Victoire d'or portant un trophée. Le péristyle qui précédait cette voûte était d'or avec des chapiteaux ioniques, et au dedans on voyait un réseau d'or, de l'épaisseur d'un doigt, et quatre tableaux parallèles chargés de figures de la hauteur des murs.

« Dans le premier tableau il y avait un char très-bien travaillé, sur lequel était monté Alexandre, tenant un sceptre resplendissant. Autour de lui étaient une garde de Macédoniens avec leurs armes et une autre de Perses; les premiers avaient le pas. Le second tableau représentait des éléphants équipés en guerre, portant sur le devant leurs Indiens, et sur le derrière des Macédoniens avec leurs armures ordinaires. Le troisième offrait des troupes de cavalerie qui imitaient les évolutions d'un combat; et le quatrième, des vaisseaux en ordre de bataille. A l'entrée de la voûte il y avait des lions d'or regardant les personnes qui entraient. Entre chaque couple de colonnes on avait placé une acanthe d'or qui serpentait insensiblement jusqu'aux chapiteaux. Au-dessus de la voûte et du milieu du toit s'é-

tendait un tapis de Phénicie, exposé à l'air, surmonté d'une couronne en forme de feuille d'olivier. Cette couronne était très-grande, et, quand elle était frappée des rayons du soleil, elle produisait un éclat vif et tremblotant, en sorte que de loin on croyait en voir partir des éclairs.

« Le train sur lequel cet édifice était posé avait deux essieux et quatre roues persiques; les moyeux et les raies étaient dorés, et la partie qui portait à terre était de fer. L'extrémité des essieux était d'or et représentait une tête de lion portant entre ses dents une sybène; de plus, tout le char était suspendu avec un artifice si merveilleux que, tenant tout entier à un seul point comme à son centre d'équilibre, il n'y avait point d'inégalité de terrain qui pût lui faire perdre le niveau. Il y avait quatre timons, à chacun desquels étaient attachés quatre jougs l'un derrière l'autre, et à chaque joug étaient attelés quatre mulets. On avait choisi les plus forts et les plus grands; chacun d'eux avait sur la tête une couronne dorée, à gauche et à droite de la mâchoire une sonnette d'or, et au cou un collier chargé de différentes pierres précieuses. »

La construction de ce char funèbre dura deux

ans; après quoi Arridée, presque abandonné à lui-même à Babylone par la dispersion des généraux, conduisit le cortége de son frère au temple d'Ammon en Égypte. Perdiccas seul accompagnait avec son corps d'armée Arridée et ce qu'on appelait *les rois*, c'est-à-dire le frère et les deux fils d'Alexandre, nés de Roxane et de Barsine, dont Arridée était le tuteur, hélas! impuissant.

Perdiccas déconseillait à Arridée de confier sa famille et lui-même à Ptolémée, maître alors de la route de Syrie. Arridée, par obéissance aux dernières volontés de son frère, éluda ces sages conseils; il livra dans Damas le corps d'Alexandre à Ptolémée. Ce général s'empara du cortége et conduisit les jeunes rois, ainsi que Perdiccas, en Égypte.

Perdiccas ne tarda pas à y périr, sous les armes de ses propres soldats, dans une sédition.

Arridée et les jeunes rois, avec leurs mères Roxane et Barsine, furent renvoyés en Macédoine à la merci d'Antipater, intéressé à leur mort.

Ptolémée devenu maître de l'Égypte ramena le char funèbre de Memphis à Alexandrie. C'est dans cette ville que le corps de son fonda-

teur Alexandre fut enfin enseveli dans un cercueil d'or, au lieu appelé *Sema*, c'est-à-dire le *grand sépulcre*.

Quelques années après, un autre Ptolémée, venu de Syrie pour disputer le trône d Égypte à son parent, enleva le cercueil au *grand sépulcre* et tenta de le transporter en Syrie; mais, poursuivi dans sa retraite, il fut obligé d'abandonner la glorieuse relique dans le sable du désert, d'où elle fut ramenée à Alexandrie. Le cercueil d'or avait disparu; il fut remplacé par un cercueil de verre ou de cristal, à travers lequel Jules César contempla les restes embaumés qui avaient été Alexandre. On dit que descendu dans ce *sépulcre* il soupira tristement, soit à la pensée du néant de la grandeur, soit par l'envie désespérée de pouvoir jamais égaler une telle mémoire.

Auguste à son tour, étant à Alexandrie après *Actium*, voulut contempler le corps d'Alexandre; il le fit extraire du cercueil de verre, posa la couronne du monde sur sa tête et l'aspergea de fleurs qu'il aurait voulu être immortelles. Après l'empereur *Sévère*, qui fit sceller le caveau et qui y fit enfermer les livres mystérieux

de l'antique Égypte, on ignore le sort de ce grand cercueil.

« Peut-être, dit le savant Sainte-Croix, fut-il démoli, et le corps qu'il renfermait mis en pièces et pulvérisé dans une de ces émeutes auxquelles le peuple d'Alexandrie se portait si fréquemment et avec tant de fureur. D'ailleurs les chrétiens n'auront pas laissé subsister un pareil monument, situé au centre du quartier du Bruchium, où ils venaient de changer en église le temple de Bacchus, et lorsque le Sérapéon et les autres édifices de ce genre eurent été démolis. Aussi saint Jean Chrysostome, qui vivait alors, parle du tombeau d'Alexandre comme ignoré de tout le monde, c'est-à-dire comme n'existant plus, à la fin du quatrième siècle.

« Cependant le paganisme n'était pas éteint, et le héros de Macédoine jouissait encore des honneurs de l'apothéose. Après sa mort on lui avait consacré des jeux publics, des bois sacrés et des temples. Les peuples de l'Orient et de l'Occident l'avaient regardé comme un dieu et il eut des autels à Rome, dans le palais même des empereurs. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes qui

ne lui décernassent une espèce de culte en portant à la tête et aux pieds son effigie, comme un phylactère. Ce culte se perpétua jusqu'au sixième siècle dans tout l'Orient. Il ne fut donné qu'au christianisme et à l'islamisme d'abolir cette superstition de la crédulité féminine; mais celle de sa gloire durera autant que l'homme.

XII

De toutes les gloires du héros de la guerre celle-là en effet est la plus éblouissante; mais, par un rare privilége du caractère d'Alexandre, cette gloire est en même temps la plus sympathique au cœur humain. Pourquoi? parce qu'elle fut sans crime, parce qu'elle fut honnête, parce que chez le héros de l'Asie le génie ne pervertit jamais la conscience et n'endurcit jamais le cœur. Il n'y a rien de froid dans le rayon qui sort à jamais du nom d'Alexandre; sa gloire n'illumine pas seulement, elle échauffe et quelquefois elle attendrit. On ne sent pas seulement un calcul dans cette tête, on sent un cœur dans cette poitrine. Il aima, il compâtit, il combattit pour une

cause plus haute que lui, il releva le vaincu, il pleura ses ennemis, il se repentit d'un mouvement de colère dans l'ivresse, il voulut mourir pour expier un geste mortel de sa main; il respecta sa propre mère jusqu'à lui livrer sa politique en Macédoine plutôt que de la gourmander avec l'autorité d'un roi; il honora la mère de Darius jusqu'à se faire pleurer par cette captive comme elle aurait pleuré son propre fils; il déplora la perte d'Éphestion, son ami, plus qu'il n'aurait déploré la perte d'un empire; enfin il ne voulut que désarmer l'Asie pour l'empêcher d'asservir l'Europe, et, aussitôt que l'Asie fut désarmée, il ne désira plus que d'être adoré d'elle.

César eut peut-être autant de génie, mais ce génie pervers ne fut employé qu'à corrompre sa patrie pour la séduire et à emprunter à la faveur du peuple les moyens de l'asservir. Il eut des amis, mais tous ses amis furent des complices. La servitude générale fut le legs le plus sûr qu'il laissa dans son testament au peuple romain. Ses libéralités posthumes furent encore des poisons. C'était peu; il empoisonna de sa gloire l'histoire corruptrice de l'esprit humain : on crut se faire tout pardonner en s'appelant César.

Napoléon eut autant d'ambition et remua autant d'hommes qu'Alexandre; mais cette ambition, fondée sur le renversement par l'armée du gouvernement qui lui avait confié l'armée, n'eut pas l'innocence de celle du Macédonien, à qui la Grèce confédérée avait confié son salut et sa vengeance contre les Perses. De plus il fut sans scrupule pour la cause de ses guerres, sans pitié pour le vaincu, sans hésitation sur le choix des moyens. On exalte ce guerrier comme guerrier, on ne peut ni l'estimer ni l'aimer comme homme. Son génie est dans la tête et dans le bras, celui d'Alexandre est dans l'âme, aussi grand peut-être, moins homme.

Quant aux résultats de ces trois grandes existences héroïques sur les destinées de l'humanité après leur mort, la Providence divine seule a le secret de ses desseins, aussi vastes que l'univers, aussi longs que l'éternité. Le regard de l'historien se trouble et se perd dans les innombrables conséquences directes ou indirectes, rapprochées ou lointaines, qui naissent, renaissent et se perpétuent à perte de vue de tels événements historiques. On suivrait plutôt jusqu'aux rivages les cercles répercutés de vague en vague

du sillage d'un vaisseau qui fend l'immensité de l'Océan. Celui-là seul qui pèse l'Océan, qui le mesure, qui compte les grains de sable déplacés par ce sillage sur les plages, pourrait dire ce que ce navire ou cet esquif produira de déplacement de poids dans l'univers. L'homme sait le nom du pilote. Voilà tout.

Cependant, malgré le démembrement presque immédiat de l'empire d'Alexandre avant que son corps fût refroidi dans Babylone et malgré l'extinction de sa propre postérité en Macédoine, le résultat de l'héroïsme d'Alexandre pour sa patrie ne fut ni la servitude de l'Italie comme après la mort de César, ni la double invasion de la France comme après les défaites de Napoléon. Alexandre lui-même fut arrêté sans doute dans ses conquêtes, non par le poignard d'un assassin, comme César, non par l'épée du monde, comme Napoléon, mais par la main de Dieu, qui seule abrégea ses années. Cependant Alexandre périt, mais sa patrie ne périt pas avec lui. La Grèce, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, à jamais délivrées de la menace et de la conquête des Perses, se répandirent, comme un fleuve dont la digue est renversée, dans tout l'Orient colo-

nisé par Alexandre. De l'Euphrate au Nil, du Nil à la mer Noire, du Caucase au Liban, de la Scythie à l'Ionie, le monde grec prit la place du monde persique. Fut-ce un bien? fut-ce un mal pour la civilisation morale du genre humain? Nous l'ignorerons toujours, mais ce fut un fait, le grand fait d'Alexandre. Il fit prévaloir pour toujours l'Europe sur l'Asie. Il fut le Charlemagne de l'Orient. Son cerceuil d'or ou de verre ne fut qu'un cercueil sans doute, mais ce cercueil fut la borne que l'Asie ne repassa jamais, jusqu'à l'hégyre de Mahomet, qui déplaça au nom du Dieu unique cette borne entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe, et qui la reporta d'un côté jusqu'au Danube, de l'autre jusqu'à l'Atlas.

Mais Mahomet était plus qu'un conquérant, c'était un réformateur armé. Ce qui manqua à Alexandre, ce fut de porter à l'Asie une religion plus pure et plus lumineuse que les rêves de l'Olympe, qui ne valaient pas les rêves des mages ou les mystères pleins de divinité de l'Inde. Le verbe est plus fort que l'épée.

FIN.

Pour compléter l'idée qu'on doit avoir des différents rôles d'Alexandre et de César dans l'histoire du monde, nous croyons utile de donner ici aux lecteurs les pages suivantes de la fin de notre *Vie de César*, dans lesquelles se résume en action le parallèle entre ces deux plus grands moteurs des événements de l'ancien monde.

CC

Trois grands partis s'offraient à lui et pouvaient tenter également son génie, sans être au-dessus de ses forces :

Rétablir et réformer la république en réconciliant le peuple et le sénat, les patriciens et les plébéiens, par une loi électorale plus élargie et plus équitable; créer un sénat national au lieu d'un sénat aristocratique, et rendre aux consuls nommés par ce sénat souverain l'autorité républicaine, à l'abri de la dictature courte qu'il aurait, comme Washington, déposée après la réforme. On a vu qu'il existait assez de civisme et de patriotisme républicain à Rome pour que la république réformée pût se gouverner ainsi longtemps elle-même en démocratisant son gouvernement.

Faire une révolution sociale, c'est-à-dire tenir les promesses téméraires dans la paix, mais réalisables dans un bouleversement général dont ses armées le laissaient l'arbitre; abattre entièrement l'aristocratie; élever tous les colons,

tous les vétérans, tous les habitants des villes municipales, aux droits complets de citoyens romains; nationaliser les affranchis; émanciper des millions d'esclaves; distribuer, par la plus large et la plus utile des lois agraires, les territoires stériles de l'Italie et des provinces conquises, en propriété, aux citoyens, aux soldats, aux municipes, aux alliés; transformer le code; être le législateur de la justice civile, le Solon de l'Italie; faire, en un mot, des Romains un peuple au lieu d'une oligarchie de tribuns de Rome, la tête d'un monde au lieu d'une ville, et de son sénat municipal le sénat d'un univers représentatif. C'était grand sans doute, mais ce n'était pas plus grand que le génie et la toute-puissance de l'autocrate de Rome.

Enfin anéantir de nom la république, comme il l'avait anéantie de fait, la transformer hardiment en monarchie héréditaire du monde romain, à l'exemple des grandes monarchies asiatiques, et construire ainsi l'ordre monarchique sur les débris de l'ordre républicain. Une telle monarchie, instituée mûrement par un Numa posthume ou par un Charlemagne précoce, valait mieux que la tyrannie élective et person-

nelle qui n'allait être après lui que le règne des casernes romaines et l'interrègne de toutes les lois. Si le titre de roi, odieux au préjugé populaire, répugnait aux Romains, le titre d'*imperator* héréditaire ne leur répugnait pas. Le nom même de César ne pouvait-il pas devenir et ne devint-il pas le plus grand des titres?

CCI

Le premier de ces partis était le plus honnête; le second était le plus humain; le troisième était le plus superbe.

Entre ces trois partis, César n'osa en choisir aucun : c'était le pire. Jamais homme parvenu au faîte des choses humaines ne parut se désintéresser davantage de ce qui adviendrait après lui de sa patrie et de l'humanité. Il était, selon son mot dans la bourgade des Alpes, le premier dans Rome, le seul dans le monde : cela suffisait à l'univers. Plus le vide qui se creuserait après lui serait grand, plus on admirerait l'homme qui l'avait comblé seul de son nom et de son génie. Cela était impie. L'égoïsme est la politique de l'impiété.

CCII

Voyons dans l'état de Rome, au retour de César, ce qui pouvait concourir à nuire, dans les dispositions de l'Italie, à l'une ou l'autre des grandes combinaisons politiques qui s'offraient au choix de César.

Dans le parti des hommes de bien, tout était mort, banni ou absent; l'indignation sourde avait succédé à la guerre ouverte; Cicéron et Brutus étaient les seuls qui fussent rentrés en Italie et qui conservassent quelque commerce avec le destructeur de leur parti. Encore avec quelle défiance parlent-ils de César!

« Brutus prétend, écrit Cicéron, que César apporte de bonnes dispositions pour les gens de bien. Mais les gens de bien, où les trouvera-t-il? A moins qu'il n'aille les chercher dans l'empire de la mort, où il les a tous envoyés! Sa tyrannie n'est que trop bien affermie dans ce monde-ci. »

Cependant César flattait avec affectation ces restes du parti du sénat, pour dissimuler, aux yeux de l'opinion publique, le vide d'honneur

et de vertu qui se faisait autour de lui, et pour essayer de présenter au peuple un fantôme d'institutions libres sous la servitude. Il permettait à Cicéron de publier un Éloge de Caton, et il publiait lui-même l'*Anti-Caton*, livre dans lequel il louait beaucoup Cicéron, tout en le réfutant, comme s'il ne s'agissait que d'une lutte philosophique et littéraire entre la république et César. Il poussait la déférence jusqu'à rendre visite à Cicéron dans sa maison de campagne, à prendre le bain et à se promener au bord de la mer, dans des entretiens familiers, avec l'ami de Caton.

Ces caresses lui reconquéraient, non les cœurs, mais les lâchetés du parti républicain. On feignait de croire, contre toute évidence, à son dessein de relever la république de ses ruines et de se réconcilier avec les patriciens, dont il avait maintenant besoin contre le peuple.

« La crainte de nouvelles tables de proscription, dit-il lui-même dans ses *Commentaires*, qui suivent ordinairement les guerres civiles et les dissensions de pouvoir, glaçait les citoyens. »

CCIII

Quant à son propre parti, Salluste, son flatteur, le dépeint ainsi en s'adressant à César lui-même :

« Des hommes souillés de dissolutions et « d'opprobres, qui te croyaient prêt à leur li- « vrer la république, sont venus en foule dans « ton camp, menaçant les citoyens paisibles « de brigandage, de meurtre, de tout ce qu'on « peut attendre d'une âme dépravée. Mais quand « ils ont vu que tu ne les dispensais pas de « payer leurs dettes, que tu ne leur livrais pas « les citoyens comme des ennemis, ils t'ont « quitté. Un petit nombre seulement se sont « crus plus en sûreté dans ton camp que dans « Rome, tant ils avaient peur de leurs créan- « ciers ! Mais il est incroyable combien d'hommes « et quelles gens ont déserté ta cause pour « celle de Pompée et choisi son camp comme « un inviolable asile pour les débiteurs ! »

Ce parti, dit l'auteur de l'étude la plus approfondie sur la politique de César, M. de Cham-

pagny, demandait avec insistance des tables de proscriptions nouvelles, des lois agraires, l'abolition des dettes, la suppression du prix des loyers et des fermages : c'est le cri de la faim qui se mêle partout et toujours aux cris des révolutions.

Ce parti, en l'absence de César pendant sa campagne d'Espagne, avait tout obtenu d'Antoine et de Dolabella, ses deux lieutenants à Rome. Il y avait eu deux camps dans la ville, celui des propriétaires et celui des prolétaires; on s'était combattu sur le *Forum*, les uns pour la propriété, les autres pour la spoliation. Les légions romaines, sans solde pendant ces agitations qui faisaient disparaître l'or, avaient murmuré et avaient ajouté leur indiscipline aux désordres de la place publique. Antoine et Dolabella, forcenés de popularité à tout prix et séides de César, n'avaient rien à ménager ni dans la fortune ni dans l'honneur; ils avaient fomenté et secondé à l'envi ces turbulences de la plèbe romaine.

CCIV

Deux traits peignent dans Cicéron l'orgie d'Antoine et de Dolabella, ces deux vice-rois de César, peu de temps avant sa rentrée à Rome.

« Antoine, dépravé par l'habitude des proconsulats et par l'exemple des mœurs asiatiques, dont il rapportait les scandales dans sa patrie avec la tolérance de son patron, voyageait de ville en ville, en Italie, dans un char traîné par des lions. Sa femme Fulvie, veuve du démagogue Clodius (qui devait plus tard percer de l'aiguille qui relevait ses cheveux la langue de Cicéron), suivait Antoine dans une litière. Une seconde litière portait sa maîtresse avouée, la courtisane Cythéris ; c'est à cette courtisane, mal déguisée sous le nom patricien de Volumnia, qu'il forçait les magistrats des villes d'adresser leurs hommages, se complaisant ainsi à avilir le respect pour l'autorité, bafouant lui-même les déférences qu'il exigeait des citoyens au nom de César. Ses compagnons de débauche et sa propre mère, flétrie par ce contact infâme, occupaient

une troisième litière. Enfin, une bande d'histrions, de danseurs, de joueurs de flûte et de soldats, l'épée nue à la main, escortaient ce cortége, faisant tour à tour trembler et mugir les citoyens. »

Jamais la démagogie moderne n'a mêlé ainsi le vin et le sang. On a, dans le précurseur de César à Rome, le pressentiment de Claude et de Caligula. Ivre des coupes de la nuit, disent tous les historiens du temps, il montait chancelant sur son tribunal en plein Forum et vomissait dans le pan de sa robe le vin surabondant de la nuit. Ses facéties amusaient la ville.

Un jour qu'il avait laissé sa femme Fulvie à Rome, indignée de ses adultères et décidée à se séparer de lui, il veut éprouver la sincérité de l'amour de Fulvie et se réconcilier avec elle si cet amour lui paraît survivre à sa colère. Il part de Narbonne seul et déguisé en courrier gaulois, dans un chariot de louage. Arrivé aux portes de Rome, il attend dans une taverne de faubourg que la nuit favorise son passage furtif dans les rues. Vêtu de la chlamyde et des longues guêtres de cuir du paysan de la Gaule, le visage souillé de poussière et voilé de ses longs cheveux,

il se fait annoncer dans la propre maison de sa femme comme un messager secret d'Antoine. Il lui remet une lettre de son mari, dans laquelle Antoine, plus épris d'elle et plus repentant de ses infidélités que jamais, lui jure une passion retrempée par l'absence et lui promet de congédier Cythéris.

Fulvie, trompée par l'apparence sauvage du messager, pâlit, rougit et pleure d'attendrissement en lisant la lettre amoureuse. Antoine, convaincu qu'il est encore aimé, se jette dans les bras de Fulvie et la couvre de baisers et de larmes.

Le bruit de l'arrivée soudaine du vice-roi de César se répand dans Rome par les domestiques de Fulvie; le peuple s'ameute en foule à sa porte, et l'amant heureux de Fulvie est forcé de monter au Forum sur son tribunal pour annoncer aux Romains que l'Italie est tranquille, que César est vainqueur et qu'Antoine a passé une bonne nuit!

« Quant à Dolabella, l'autre Éphestion de César, ruiné par le jeu, il détestait tout haut la fortune d'autrui, dépouillait les fils de l'héritage de leurs pères, vendait les biens des pros-

crits à vil prix pour se refaire un patrimoine, proclamait effrontément la doctrine du communisme romain, l'abolition des dettes, la suppression des loyers de maison, et prêtait les soldats de César aux prolétaires contre les résistances des citoyens. »

CCV

Tel était le parti de César à Rome quand César y rentra après le meurtre en masse des soldats de la république à Munda. Les légions gauloises et romaines qu'il ramenait d'Espagne s'avançaient à sa suite non en soldats de la patrie, mais en bandes effrénées qui venaient conquérir et opprimer l'Italie. L'indiscipline, suite de l'indulgence qu'un chef de parti doit à ses partisans en retour de leurs services, travaillait ces légions du même esprit qui travaillait les *trois cent mille* ouvriers, la plèbe, les démagogues et les prolétaires affamés de Rome. Elles ravageaient toute l'Italie sur leur passage.

« Chacune d'elles, dit Suétone, avait ses systèmes, ses exigences, ses prétentions, ses tribuns

différents; l'Italie était menacée de dépossession tout entière, la chose publique était perdue. »

César, sous peine de n'être plus qu'un chef de brigands, devait refréner son parti ou s'ensevelir déshonoré dans le gouffre qu'il avait lui-même creusé. Ce fut de ce jour qu'il perdit sa popularité dans la multitude et dans la soldatesque, sans pouvoir la recouvrer dans le parti des bons citoyens. Après avoir enlevé aux Pompéiens leur idole, aux républicains de Caton leur liberté, au sénat son autorité, aux patriciens leur puissance, aux plébéiens leur paix, aux lois leur empire, il était forcé d'arracher aux soldats leur proie et aux prolétaires les chimères qu'il leur avait longtemps laissées pour jouet; il ne lui restait que le prestige de ses victoires, le dévouement intéressé de ses lieutenants, le trésor public et les provinces à distribuer aux démagogues qui suivaient ses camps pour ramasser les dépouilles du monde, cette faveur peureuse d'une bourgeoisie affamée de repos et d'affaires qui feint d'adorer le tyran pourvu que la tyrannie feigne de la protéger contre l'anarchie, enfin une politique de dissimulation, de mensonge et d'équilibre entre

une armée dont on se défie, une populace qu'on redoute et une aristocratie qu'on a blessée au cœur.

En examinant bien, les récits contemporains sous les yeux, la situation de César rentrant à Rome après dix ans de complicité avec les démagogues, dix ans de gloire militaire dans les Gaules, et cinq ans de crimes heureux contre la république dans les guerres civiles, voilà littéralement l'impasse politique où son immorale ambition l'avait enfermé. Il ne pouvait s'en tirer que par une audace supérieure à toutes ses audaces et par un génie supérieur à son génie, soit, comme nous l'avons montré, en se déclarant le second fondateur et le législateur populaire de Rome, soit en se couronnant *imperator* héréditaire et absolu de l'univers romain.

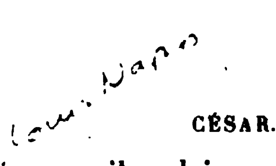
Il n'en fit rien, il eut une défaillance de caractère ou une défaillance d'ambition. Il faut le reconnaître, soit à la gloire de la morale qui se venge toujours, soit à la honte de César, malgré le préjugé de génie qui s'attache à ce nom, toute la conduite de César à Rome, depuis le jour où il fut maître de Rome, porte l'empreinte de l'indécision, de l'inertie, et, disons

le mot de la médiocrité. N'avançant plus, ne trouvant aplomb sur rien, il ne pouvait manquer de s'écrouler bientôt, ou par l'insatiabilité de l'armée, ou par le désenchantement de la multitude, ou par la vengeance muette des patriciens.

Que fit-il pour signaler sa toute-puissance?

CCVI

Il demande le privilége de porter une couronne de laurier sur sa tête nue pour cacher son front chauve, puérilité qui rappelle le favori de Nicomède et l'amant de Cléopâtre plus que le tyran de l'univers. Il apaise les légions indisciplinées en leur jetant l'or à pleines mains et en leur promettant des guerres prochaines pour leur faire prendre patience par la perspective de nouvelles dépouilles; il convoque une ombre de sénat qui lui enlève de l'indépendance et qui ne lui prête que de l'obséquiosité d'hommes discrédités dans Rome par leur fluctuation de Marius à Sylla, de Sylla à Pompée, de Pompée à César; il se fait nommer consul et dictateur



pour dix ans; il se laisse voter une statue d'or en face celle de Jupiter : « A César presque Dieu! » commencement de divinité des tyrans qui déshonore les dieux sans sanctifier la servitude; il donne à chaque habitant de Rome dix boisseaux de blé, dix livres d'huile et une poignée de *sesterces*, commencement de solde aux prolétaires pour en acheter la paix; il amuse et il corrompt la ville par quarante-quatre jours de fêtes continues, qui apprennent au peuple que les gouvernements sont faits pour l'amuser à tout prix, et qui lui ôtent le besoin et le goût du travail; il lui bâtit des portiques et des jardins comme à un roi qu'on veut amollir; il lui fait célébrer les obsèques de sa fille comme pour l'apparenter à lui par ce deuil; il dédie un temple à Vénus, mère fabuleuse de la famille des Césars; il s'étale sur un char traîné par quatre chevaux blancs, votés par le sénat, à l'envi du char de Jupiter; il fait spectacle au peuple des charmes, des larmes, de la pudeur des prisonnières qu'il a ramenées à Rome, et même de la pudeur de la jeune Égyptienne Arsinoé, sœur et rivale de sa propre maîtresse Cléopâtre; il fait sculpter et ciseler les images de ses batail-

les et de ses villes conquises, sur le bronze, sur le bois, sur l'écaille; il élève au rang de citoyen romain ces barbares gaulois dont le glaive étranger lui a ouvert le chemin de Rome; il s'en fait une garde étrangère, comme tous les ambitieux qui se défient du patriotisme sous les armes; il place Balbus, un aventurier espagnol, à l'administration du trésor romain; enfin il réforme le calendrier et des erreurs d'astronomie, au lieu de réformer la république.

Il conserve, en les corrompant, quelques formes des institutions républicaines, des élections, des comices, en se réservant le droit de recommander impérativement ses candidats aux tribuns, détestable comédie qui laisse subsister l'appareil de la souveraineté populaire à condition qu'elle soit une dérision convenue entre le peuple et lui; il remplit le sénat de mimes, d'affranchis d'hier, de lutteurs qui ont combattu dans le cirque devant le peuple pour lui complaire; il ordonne aux chevaliers romains, fils de la haute bourgeoisie, officiers de la cavalerie romaine, de donner eux-mêmes des leçons de gymnastique aux écoles de gladiateurs, qu'il multiplie pour divertir le peuple

romain; il double les charges et les appointements pour s'attacher plus de créatures; il pardonne à Antoine et à Dolabella leurs spoliations, à condition d'en restituer quelque chose aux Pompéiens, qui se résignent à sa domination; il relève même les statues de Pompée, comme dit Cicéron, pour affermir les siennes contre les vicissitudes des réactions futures. Il ne proscrit plus, parce qu'il n'y a plus rien à proscrire, et que cinq cent mille républicains se sont proscrits eux-mêmes à Pharsale, en Afrique et en Espagne, pour ne pas vivre sous le destructeur de la république.

D'un autre côté il passe au peuple et aux vétérans tous leurs caprices et toutes leurs violences compatibles avec son autorité. « Il se passe bien des choses, écrit Cicéron, alors plein d'indulgence, de réticences et de complaisance pour le tyran, il se passe bien des choses qui ne plaisent pas à César; mais que voulez-vous? C'est le sort des guerres civiles que non-seulement il faut après obéir au vainqueur, mais que le vainqueur lui-même est obligé à son tour d'obéir aux auxiliaires qui lui ont donné la victoire. »

CCVII

Ces auxiliaires, c'étaient, pour César, les démagogues de Rome, les continuateurs de Clodius, les provocateurs de la loi agraire, de l'abolition des dettes, de la spoliation des possesseurs de maisons par la suppression des loyers, la plèbe famélique qu'il fallait assouvir sans cesse de froment, d'huile, de spectacles, de sang, de gladiateurs, d'animaux étrangers, éléphants, girafes, amenés à grand prix du fond des déserts, de triomphes où l'orgueil romain se dilatait des larmes des captifs; c'était l'armée substituée à tout, sénat, lois, peuple; enfin c'étaient les hommes qui, tels que Dólabella, Antoine, avaient passé des crapules de leur jeunesse à Rome dans les camps de César, avec leurs dettes et leurs vices, qui n'avaient de réhabilitation que dans sa fortune et de salut que dans sa tyrannie militaire, et à qui il était obligé, faute d'instruments plus honorables, de confier les provinces, les légions et le gouvernement même de Rome.

Tel était surtout Antoine, sorte de César de ca-

serne et de populace, qui le servait par son zèle en le compromettant par ses excès. César ne pouvait pas avoir d'instruments honnêtes dans la plus déshonnête des entreprises, celle de la tyrannie; il ne craignait pas Antoine parce que ses vices le déshonoraient trop pour qu'il pût jamais prétendre par lui seul à la domination : entre l'empire et Antoine il y avait le mépris public. César le montrait avec complaisance aux Romains comme une espèce de brute féróce et monstrueuse qu'il savait seul museler; il n'était pas fâché que les Romains vissent par le contraste la différence qu'il y avait entre un maître couvert de gloire, doux, poli, élégant, miséricordieux comme César, et un maître brutal, soldatesque et populacier comme Antoine. L'un relevait l'autre.

Antoine était l'ombre qui faisait ressortir dans la lumière la figure de César.

CCVIII

Un seul homme donnait alors à César et à son parti un reflet de considération et de vertu an-

tique : c'était Cicéron. Mais Cicéron, entraîné malgré lui par son indécision dans l'écroulement de la république, n'était plus lui-même qu'une ruine vénérée et déplacée dans le sénat césarien où il avait eu la faiblesse de venir reprendre sa place. Son éloquence y était aussi posthume que sa vertu. Il l'employait à faire des harangues, belles, mais sans nerf, dans lesquelles il se croyait quitte envers lui-même quand il avait donné quelques vagues conseils de vertu au vice, de liberté à la tyrannie. L'ami honnête et timide de Caton et de Brutus était devenu l'apologiste de César, l'homme du panégyrique face à face, donnant avec grâce et dignité aux Romains le ton et le tour de l'adulation qui plaisait au maître.

Il sentait lui-même cet abaissement. « J'étais naguère (sous la république) un gouvernail, dit-il, et je suis maintenant dans la *sentine* du vaisseau de l'État... Mais que voulez-vous? reprend-il ailleurs; César est encore le meilleur des hommes de son parti. » Et pendant qu'il loue tout haut le chef : » Prends garde à tes biens et à ta vie, écrit-il à Marcellus, car ce parti est celui des brigands; César seul est modéré parmi ces bandits. »

CCIX

Il commençait, en effet, à refréner avec plus de vigueur la multitude et à se tourner, comme tous les révolutionnaires assouvis, vers l'aristocratie, qui seule consolide et décore les parvenus des révolutions. Pour faire oublier au peuple ce qu'il lui retirait en concessions, il l'enivrait de nouvelles fêtes. La dernière de ces fêtes, déjà impériale, décrite par M. de Champagny dans son livre *des Césars*, rappelle Babylone.

« Pendant que César, à la lueur de quarante lustres portés par des éléphants, monte à genoux les degrés du Capitole, les jeux commencent par toute la ville. Dans tous les quartiers des bouffons débitent leurs lazzis dans toutes les langues à cette multitude cosmopolite. Au cirque, agrandi par César, la jeune noblesse conduit des chars et des chevaux ; au Champ de Mars, luttes d'athlètes pendant trois jours ; au delà du Tibre, dans un lac creusé de main d'homme, combat naval entre la flotte d'Égypte et celle de Tyr ; à l'amphithéâtre, combats de bêtes pendant cinq jours ;

et à la fin, pour mettre le comble à la joie du peuple, bataille sérieuse entre mille fantassins, cinq cents cavaliers, quatre éléphants; le sang coule, les hommes périssent : César est un bon maître; il a voulu indemniser son peuple qui ne vit pas les massacres de Thapsus et de Pharsale. Et dans Rome tout entière 22,000 tables se pressent, chacune de trois lits; le peuple et l'armée, 198,000 convives y prennent place; le Falerne s'y distribue par amphores, le vin de Chio par tonneaux. »

CCX

Par un autre coup de balancier il se fait adresser par Salluste, son confident, au nom des patriciens, des conseils publics pour la réforme des mœurs et pour la dignité de son gouvernement.

L'historien de Catilina, un peu revenu de sa foi aux panacées politiques, de publiciste se fait moraliste. Il ne cache point à César que son parti n'est pas composé des plus honnêtes gens du monde, qu'autour de lui on pousse à la con-

fiscation et à la tyrannie, qu'on blâme sa clémence, que les vainqueurs réclament leur butin, et que pourtant les vaincus sont des citoyens.

« Mais, dit-il, tu es le maître; fais en sorte que le peuple qui t'obéit soit le meilleur possible; le malhonnête homme n'est pas un sujet docile. Ne rends pas, comme les barbares, meurtre pour meurtre, sang pour sang; continue à être clément, quoi qu'on en dise; ôte la liberté du brigandage; ôte, pour y parvenir, la liberté des profusions et du luxe. Sans reprendre toutes les lois anciennes, règle les dépenses privées; assure à chacun son patrimoine en le défendant et contre les rapines d'autrui et contre sa propre folie. Pour sauver la jeunesse de sa ruine pécuniaire, et, par suite, de toutes les voies de désordre où elle s'engage (*pravæ artes*), supprime l'usure; pour sauver le peuple et le soldat de la pauvreté et de la sédition, supprime les distributions qui le corrompent, et que chaque chose reprenne sa place! »

CCXI

César suit ces conseils.

« Les exilés rentrent, écrit Cicéron; César s'adoucit, revient à sa propre nature. On élève un temple à sa clémence; il est maintenant entouré de nos Pompéiens; il faut bien espérer du rétablissement de la république. Cassius est remis à la tête de ses légions, Sulpicius reçoit le gouvernement de la Grèce, Brutus gouverne pour César la Gaule cisalpine. »

Puis, comme si César se fût repenti tout à coup de ces retours au passé, il se fait décerner les honneurs divins, le nom de *Jupiter-Julius*, et, raillant insolemment un tribun du peuple qui parlait avec trop de liberté devant lui : « Tribun, lui dit-il d'un ton sévère, que « veux-tu? Viens-tu donc me redemander la « république? La république n'est rien, c'est « un nom. Sylla n'a été qu'un imbécile quand « il a abdiqué. Je veux qu'on me parle désor-« mais avec plus de crainte, et que mes volontés « soient toutes les lois! » (Suétone.)

Il laisse murmurer autour de lui que Rome, la vieille capitale de la liberté, ne convient plus pour être la capitale monarchique du monde césarien et qu'il faut la transplanter à Byzance ou à Troie, sur la côte d'Asie. Le sénat délibère, sous l'inspiration d'un de ses affidés, « une loi qui autorise César à épouser autant de femmes qu'il lui conviendra, afin de mieux assurer sa dynastie. » Il appelle à Rome et il reçoit dans sa maison, à côté de sa femme Calpurnie, fille de Pison, la belle Égyptienne Cléopâtre, dont la passion l'enivre toujours, et son fils Césarion, pour le montrer aux Romains. Il fait répandre dans le peuple que l'Asie et les Parthes ne peuvent être subjugués que par un héros qui portera le titre de roi, afin de donner un prétexte à la couronne qu'il convoite et qu'il n'ose ceindre encore. On trouva un matin sa statue au Forum couronnée de bandelettes en forme de diadème. Les tribuns firent enlever le diadème et conduire en prison l'homme vendu qui avait prêté la main à cette insinuation par symbole. César parla rudement aux tribuns et les destitua de leurs fonctions, en apparence parce qu'ils lui ravissaient l'honneur du refus, en réalité

parce qu'ils avaient préjugé le refus du peuple.

Antoine et ses amis lui faisaient honte de ses tâtonnements et de sa réserve. Une fois qu'il rentrait à Rome de sa maison d'Albe, ils apostèrent des groupes de soldats qui le saluèrent roi. « Je ne suis pas roi, je suis César, » répondit-il pour édifier le peuple. Mais les applaudissements du peuple à ces paroles le mécontentèrent ; il voulait qu'on lui imposât la royauté, afin d'avoir aux yeux des vieux Romains le profit sans le reproche.

CCXII

Sa popularité baissait en proportion de l'élévation de ses désirs et de la grandeur de son pouvoir ; il avait laissé passer le moment de l'enthousiasme et de la terreur qui permet tout aux ambitieux ; les démagogues comprimés détestaient le transfuge, le peuple honnête haïssait l'usurpateur, les patriciens le flatteur du peuple, les républicains le sacrilége, le sénat même l'homme qui l'avait flétri en le relevant. Il n'avait plus de faveur que dans la populace

et dans l'armée; il avait dans la plèbe et dans les légions les deux forces matérielles, mais l'opinion, la force morale se retirait. Ses hésitations l'avaient fait réfléchir. « Il ne faut pas, dit Machiavel, laisser réfléchir sur les mauvais desseins. »

Son propre courage semblait l'abandonner en même temps que sa popularité; soit assouvissement d'une ambition qui n'avait plus rien à désirer que l'impossible; soit lassitude d'action dans une âme qui avait tant agi et qui avait usé ses ressorts par la guerre, par la politique, par l'intrigue, par l'éloquence comme par la volupté; soit atteintes, plus fréquentes avec l'âge, de ses accès d'épilepsie, auxquels succédaient des mélancolies pensives, il paraissait découragé de vivre, mais non encore de régner. La couronne lui aurait rendu la vie.

CCXIII

Il autorisa sans aucun doute, disent tous les contemporains, Antoine et ses amis à faire une dernière tentative indirecte auprès du peuple

romain pour obtenir, ou par l'applaudissement ou par le silence au moins, le diadème, signe de la monarchie, sur sa tête.

Il n'obtenait rien : le peuple s'obstinait à subir la tyrannie, mais non à en concéder le signe. Quand il n'y a plus de liberté dans le peuple, il y a encore l'indignation de l'avoir perdue et la jalousie d'en conserver les apparences. Le peuple romain et César semblaient se porter mutuellement le défi, l'un de prendre, l'autre d'accorder la majesté suprême. Par une puérilité qui annonçait en lui l'affaiblissement du génie, César s'irritait également et du refus de la tyrannie et du soupçon d'y prétendre. Maître du monde, il voulait encore paraître calomnié quand on l'appelait tout-puissant. Il affectait envers le sénat tantôt l'insolence, tantôt l'humilité : malheureux dans une de ces affectations comme dans l'autre.

Un jour que les sénateurs étaient venus en grand cortége lui offrir des respects et des honneurs, le vertige dont il était souvent saisi inopinément l'empêcha de se lever pour les recevoir; le peuple remarqua cette inconvenance et en murmura tout haut. Il rentra désespéré

dans sa maison, se lamentant sur ces murmures, se découvrant la gorge et suppliant ses amis de le percer de leurs épées, puisqu'il était assez malheureux pour que chacune de ses actions fût l'objet des malveillantes interprétations du peuple.

CCXIV

Antoine, qui était alors consul, se décida à entraîner, par son exemple et par l'exemple des soldats et de la populace, ivre de servitude, le peuple à son propre avilissement.

C'était aux jours des Lupercales, sorte de carnaval romain, pendant lequel les jeunes patriciens et les magistrats les plus augustes eux-mêmes couraient demi-nus ou entièrement nus dans la ville, en frappant, par badinage, les passants et les femmes avec des lanières de cuir fourrées, pour porter bonheur, par cette superstition, à ceux qu'ils rencontraient. César, en qualité de dictateur, assistait dans une tribune à cette fête, assis sur une chaise curule d'or et dans ses habits de triomphateur. Antoine, fen-

dant la foule qui se pressait sous la tribune du dictateur, tendit hardiment à César un diadème entrelacé d'une couronne de lauriers.

« A ce geste, dit Plutarque, on entendit d'abord un battement de mains sourd et concentré dans un groupe aposté pour la scène, comme l'assentiment d'un petit nombre d'affidés chargés de donner l'exemple aux autres; cet applaudissement ne se propageant pas, César repoussa politiquement le diadème. Le peuple en masse applaudit alors avec unanimité à ce geste de déférence pour la république. Antoine s'obstine, les mêmes applaudissements gagés l'encouragent; César refuse de nouveau; la même approbation éclate de toutes les mains dans l'immense Forum. Ce dialogue muet entre l'ambitieux déçu et le peuple rebelle au signe de la tyrannie démontre à César l'invincible répugnance de la multitude pour la monarchie; il dissimule sa déception sur son visage; il feint d'applaudir lui-même à l'austérité du peuple romain; il se lève de son siége et il ordonne de porter aux dieux, dans le Capitole, une couronne qui n'est pas faite pour le front d'un citoyen. »

Ce refus forcé ne trompa personne et décida, par l'imminence de la tyrannie, les ennemis de César et les derniers amis de la liberté à prévenir le diadème par le poignard. Les murmures du peuple à la scène vainement préparée des Lupercales apprirent à un petit nombre de républicains conjurés qu'ils avaient Rome presque entière pour complice.

CCXV

De ce jour la conspiration latente qui n'était que dans les cœurs s'ourdit dans les conciliabules et devint une conjuration à peine couverte par le mystère. Les conjurés s'enhardirent par la certitude que l'âme du peuple conspirait tout entière avec eux. La haine privée et la haine publique se rencontrèrent dans la même pensée de vengeance : les uns voulaient venger leurs amis, les autres voulaient venger la république.

Mais, il faut le reconnaître à l'atténuation du crime des conspirateurs contre César, une philosophie stoïque, un patriotisme vengeur

que les modernes appellent justement crime aujourd'hui et que les anciens appelaient vertu, fut le principal mobile de la conjuration contre le tyran. Le meurtre de César est peut-être la seule conspiration philosophique dont l'histoire ait donné l'exemple au monde. Voilà pourquoi ce grand meurtre, absous par les uns, exécré par les autres, n'est pas encore jugé par tous.

Nous allons en raconter les circonstances, en scruter la nature et en exposer autant qu'il est en nous, sur la foi des contemporains et des acteurs, la cause, le caractère et la criminalité.

CCXVI

Quand les peuples commencent à s'indigner en secret contre leurs tyrans, et quand, de confidence en confidence à voix basse, chacun est à peu près sûr d'avoir un complice dans tous, il se prépare en bas contre la tyrannie une de ces explosions d'opinion publique qui ne se révèlent que sur la physionomie muette du peuple,

mais où le silence et les yeux baissés couvrent la résolution commune. Les peuples sont naturellement pusillanimes, parce que, tout en désirant passionnément d'être délivrés, aucun des hommes isolés qui composent la foule n'est chargé spécialement de la responsabilité de la patrie et ne sent en soi le dévouement nécessaire pour se compromettre et pour se sacrifier, inutilement peut-être, au salut de sa cause et de son pays. Voilà ce qui rend les tyrannies si durables, et ce qui fait que les murmures précèdent de si loin les explosions. Les révolutions sont déjà mille fois accomplies dans tous les cœurs avant que les mains s'arment pour frapper la tyrannie.

Dans une situation semblable à celle que nous venons de décrire, tous les yeux se portent instinctivement sur l'homme que la conformité d'opinion, le génie, l'intégrité, le courage, désignent de plus haut à la pensée publique comme l'homme d'action et de salut. On espère vaguement en lui sans l'avoir interrogé; on le nomme tout bas; on se repose en lui, on s'irrite de sa lenteur, on l'objurgue, on le provoque, on lui fait des signes d'intelligence; on finit, à

force d'insinuations, par faire naître dans le cœur de cet homme une pensée qu'il n'avait pas lui-même au commencement, par le charger tacitement de la colère et de la délivrance commune, par lui imposer en quelque sorte ou la responsabilité de l'oppression soufferte ou le devoir du coup d'État de la liberté.

Un tel homme existait : c'était Brutus. Pour bien le comprendre il faut remonter jusqu'à son berceau.

CCXVII

De toutes les femmes que César avait aimées dans sa jeunesse, Servilie, avant Cléopâtre, avait été sa plus tendre inclination. Cette jeune Romaine, d'une haute naissance, d'une beauté majestueuse et d'une éducation virile, descendait de Servilius Ahala, qui avait, dans les commencements de Rome, assassiné un tribun turbulent du peuple pour rendre l'ordre et la paix à sa patrie. Comme Charlotte Corday, Judith du démagogue Marat, l'aïeul de Servilie s'était dévoué à la mort pour délivrer la multitude de la pire des

tyrannies, la tyrannie des instigateurs au crime. Elle avait donc dans les veines du sang qui savait couler pour la vertu.

Servilie avait épousé un patricien d'un âge avancé, de l'illustre maison des Brutus. Ces Brutus descendaient eux-mêmes du Brutus fondateur de la liberté, qui, après avoir chassé les rois, avait supplicié ses propres fils pour avoir conspiré contre leur patrie la restauration des rois. Le jeune Brutus, fils au moins de nom de ce Brutus, mari de Servilie, avait donc à la fois dans ses traditions paternelles et maternelles les inspirations et les exemples des grands complots et des cruels sacrifices pour la patrie. Nous disons au moins de nom, car le jeune Brutus, né sans doute pendant les amours de Servilie avec son corrupteur César, passait pour fils du dictateur de Rome. Servilie s'honorait ouvertement de ce fruit de sa passion pour César; César se complaisait à voir son propre fils dans Brutus.

On a vu qu'après la victoire de Pharsale César n'avait pas de plus vive sollicitude que de sauver Brutus du fer de ses Gaulois, qu'il l'avait caressé non comme un ennemi auquel on par-

donne, mais comme un enfant qu'on délivre des mauvais conseils de son parti, qu'il l'avait ramené à Servilie dans Rome, qu'il lui avait donné le gouvernement de la Gaule Cisalpine pour le rattacher à lui par les bienfaits comme par le sang.

CCXVIII

Brutus, issu de deux si nobles races auxquelles l'amour de César pour sa mère ajoutait une illustration illégitime, mais aristocratique, était digne par sa nature de représenter le type de la noblesse romaine. Il n'avait rien dans le caractère ni dans les traits qui rappelât l'antique férocité de mœurs de ses aïeux. La grâce de sa mère, l'élégance de César se retraçaient dans sa physionomie; seulement la gravité de Caton, son oncle, frère de Servilie, y ajoutait une maturité précoce et un peu austère, qui révélait le républicain philosophe dans le neveu et dans la pupille du grand Caton. Sous ce maître de mœurs, de vertu et de patriotisme, que la parenté lui avait donné, mais que la nature lui aurait fait

choisir, le jeune Brutus avait étudié avec les plus rapides progrès les lettres grecques, la philosophie platonicienne, qui place le souverain bien dans l'honnête et la vraie gloire dans la vertu, l'éloquence, dont Cicéron, son modèle, lui enseignait les préceptes et les exemples, enfin les armes, que les Romains mêlaient à tout et dont il avait pris les leçons sous le maître de la guerre, César.

Brutus était donc, à la fleur de ses années, le modèle, l'admiration et l'envie de la jeune aristocratie romaine. Il avait tous les dons, tous les talents, et de plus toute la pureté de son âge. La chasteté de sa vie, surveillée par Caton, faisait contraste et reproche aux débauches des César, des Catilina, des Dolabella, des Claudius, des Antoine, les impies et les corrompus du temps. Un chaste et mutuel amour, cimenté par les mêmes goûts studieux et par la même philosophie religieuse, l'attachait à Porcia, sa cousine, fille de Caton, que Caton lui avait donnée pour épouse. Il n'y avait peut-être dans Rome que Porcia digne de Brutus et que Brutus digne de Porcia.

Cette union avait resserré encore les liens de

sang et de déférence qui l'attachaient à Caton, son oncle. Ces mêmes liens l'avaient naturellement aussi retenu dans le parti de Pompée, qui était celui de la république. Entre la société de Servilie, sa mère séduite, de César, son séducteur, et la société de son oncle, devenu son beau-père, il n'avait pas hésité à choisir celle de Caton. Sa vertu, comme celle de son maître, trop mêlée de vaine gloire, ne péchait que par la roideur et l'exagération, qui la faisaient trop ressembler à l'effort. C'était comme un défi orgueilleux et perpétuel à la faiblesse humaine et aux mollesses du temps.

Un vaste génie relevait ces qualités et ces défauts de sa nature. Il le cultivait sans cesse avec les philosophes grecs de l'école antérieure même à Platon, dont sa maison était l'académie à Rome. Il recherchait, à leur exemple, le laconisme substantiel, cette plénitude sans débordement du discours. Ses plaidoyers et ses lettres aux provinces dont il était le patron, ses harangues militaires à ses légions, renfermaient plus de sens que de mots. La brièveté était pour lui le stoïcisme de la parole. Cette affectation et cette recherche des formes laconiques d'exprimer sa

pensée n'en excluaient pas l'étude et l'élégance. Ses discours, comme ceux de Démosthène, sentaient la lampe des veilles qu'ils lui avaient coûtées; on le verra, à la fin de sa vie, préparer, polir et repolir pendant trois ans le discours qu'il devait prononcer devant le peuple romain, le poignard sanglant à la main, pour justifier le meurtre de César. La rhétorique se mêlait à tout, même à l'héroïsme, dans ces contrées où la tribune était souveraine.

CCXIX

Au moment où César passa le Rubicon, Brutus, quoique assuré de sa faveur et peut-être héritier naturel de ses crimes, gouvernait comme préteur la Sicile. Il n'hésita pas à se prononcer pour la république contre son père. Il n'examina pas, comme Cicéron, les chances du succès, mais la légitimité de la cause. Il se rendit auprès de Pompée, à Pharsale, pour combattre ou pour mourir avec le droit. Sa renommée précoce était telle que Pompée, en le voyant entrer dans sa tente, se leva de son siége, et, oubliant tous les

personnages considérables auxquels il donnait audience, courut à lui, l'embrassa, et félicita hautement la république de l'accession du jeune Brutus comme du signe le plus certain du droit et de la sainteté de sa cause.

Après Pharsale il avait suivi César comme captif plus que comme fils. La mort de Pompée, l'anéantissement de ses fils en Espagne, la bataille de Thapsus, le suicide de Caton, le triomphe fatal, mais universel, de César sur la république, l'avaient, sinon converti, du moins réduit en apparence à la domination du dictateur. César, habile à séduire comme à vaincre, l'avait persuadé, dans ses entretiens intimes avec lui, qu'il n'avait d'autre but que de rétablir, après la paix imposée aux partis, les institutions, le sénat, l'aristocratie, la république; il avait fini par lui faire accepter, par le gouvernement de la Gaule, un rôle dans sa tyrannie.

Brutus avait eu la faiblesse d'y consentir et de croire que la même main qui renverse les lois peut les relever. Il s'était lavé, autant qu'il l'avait pu, à ses propres yeux, de sa participation malséante au règne de César, par la justice et la douceur de son administration dans la Gaule

romaine. Il y était adoré comme le contre-poids de la tyrannie de César; il y attendait avec une confiance douteuse que César exécutât ses promesses pour la restauration de la liberté. Toutes les lettres qui lui venaient depuis quelque temps de Rome, toutes les tentatives d'Antoine, tous les pas de César vers la monarchie, tous ses sacriléges contre les consuls, le sénat, les tribuns, le peuple, l'avaient enfin détrompé sur la feinte républicainedu dictateur. Il était revenu à Rome, l'oreille ouverte aux gémissements de la patrie, le cœur aigri par les déceptions du tyran. Il rougissait d'avoir été dupe, d'avoir aliéné dans cette expectative déçue une partie de sa vertu, aux yeux des républicains stoïques; il détestait plus encore dans César le trompeur que l'ambitieux; il ne lui pardonnait pas de l'avoir dénaturé aux yeux des Romains; il cherchait de l'œil une occasion, aussi grande que son âme, de recouvrer, par quelque acte mémorable pour la patrie, l'innocence, la réputation et la vertu, dont le contact avec un tyran avait obscurci l'éclat sur son nom.

CCXX

Le peuple, qui pénètre plus qu'on ne pense dans le secret des âmes héroïques, ne s'était pas trompé cependant au rapprochement apparent de Brutus et de César. Il voyait un voile sur le visage du républicain favori de César, comme il avait vu le masque de l'idiotisme sur le visage du premier Brutus pour cacher la haine et la mort des rois; mais, derrière ce voile comme derrière ce masque, le peuple de Rome pressentait un libérateur de son pays.

Brutus ne pouvait ignorer longtemps lui-même ces dispositions du peuple à tout lui pardonner et à tout espérer de lui. Il recevait sans cesse des billets anonymes, où des citoyens inconnus lui rappelaient la source de son sang et lui faisaient honte de ressembler si peu à ses frères. Ses amis et ses parents ne cessaient de lui dire qu'il était peu séant à un neveu et à un gendre de Caton d'être le favori de César, ajoutant *qu'il ne devait pas se laisser apprivoiser et tromper par un tel homme*, mais, au contraire,

se préserver *de tout contact avec les grâces et les caresses par lesquelles,* disait-on, *le maître de Rome cherchait bien moins à honorer son rare mérite qu'à lier par la reconnaissance son courage et à endormir son patriotisme.*

CCXXI

A mesure que la haine publique montait davantage contre César, ceux qui espéraient en Brutus multipliaient le murmure sourd et les objurgations à demi-voix à ses oreilles, pour le forcer à les entendre. Ces symptômes d'une opinion qui s'aliène, et qui cherche un centre illustre pour s'y grouper, ne pouvaient échapper à César. Il n'était pas ombrageux : il était trop accoutumé à tout soumettre par la violence pour redouter beaucoup les embûches; d'ailleurs il aimait par mollesse d'âme à se faire une fausse sécurité, pour que la terreur de la mort ne corrompît pas trop ses plaisirs. « Il vaut mieux mourir une fois que craindre tous les jours de mourir, » disait-il à ses familiers. — « La meilleure et la plus douce des morts, disait-il à d'au-

tres, est la plus inattendue et la plus soudaine. »

Au lieu d'éloigner Brutus de Rome et de prendre des précautions contre lui, il ne cherchait à prendre des précautions que dans son cœur. Sans lui avoir jamais dit qu'il était son fils, sa prédilection avouée disait assez à Brutus que César se considérait comme son père. Une circonstance accidentelle vint afficher plus ouvertement cette faveur, poussée jusqu'à l'injustice, du dictateur pour le fils de Servilie. La *préture urbaine*, sorte de préfecture de Rome, était vacante; c'était à César à y pourvoir. Un jeune sénateur de haute naissance et d'ardente ambition la briguait avec tous les titres pour l'obtenir. « Cassius a tous les droits, dit César à ses amis, mais je donne la préture à Brutus. »

Ce mot, sans lui faire un ami de Brutus, lui fit de Cassius un ennemi mortel. Cassius, quoique moins pur d'intérêt personnel dans son opposition à César, était un homme dangereux à irriter par un tel mépris. Dès son enfance il avait trahi son antipathie contre les tyrans de toute race et de toute faction. Le fils de Sylla, son compagnon d'école, ayant, par piété filiale, préconisé l'autorité absolue qu'avait exercée

son père dans Rome, Cassius, révolté de ce panégyrique de la monarchie dans la bouche d'un républicain, se leva de sa place et alla frapper au visage le fils de Sylla. Cités par les magistrats, les deux jeunes gens comparurent devant Pompée, qui leur demanda comment la querelle s'était engagée. « Allons, Sylla, dit avec « défi Cassius, redis devant cet homme, si tu « l'oses, ce que tu as dit devant moi et ce qui « a levé ma main contre toi, afin que je te « frappe encore au visage. »

Du jour où César eut adjugé la préture à Brutus au détriment de Cassius, Cassius ne s'irrita pas contre Brutus, mais contre César. Il détesta moins en lui son rival préféré qu'il n'aima dans ce rival l'homme qui donnait le plus à sa patrie l'espérance de la délivrer de la tyrannie. Il commença à cultiver, dans un intérêt de vengeance supérieure, l'heureux compétiteur dont il voulait faire un complice.

CCXXII

La préture ainsi accordée à Brutus comme

un signe de la faveur croissante de César ne découragea pas les républicains de bien espérer de lui. Cette magistrature, qui le plaçait en évidence et en contact perpétuel avec les citoyens, fut, au contraire, pour lui l'occasion d'un redoublement de popularité dans la ville. Cette popularité sévère prenait toujours les formes du reproche. Un jour on trouvait affiché sur le piédestal de la statue du premier Brutus ces mots qui devaient poigner le cœur du moderne Brutus : *O Brutus! plût aux dieux que tu vécusses dans tes descendants!* » Un autre jour, sur le socle du tribunal où le préteur rendait la justice : *Où es-tu, Brutus?* Ailleurs : *Tu dors, Brutus! Non, tu n'es pas des vrais Brutus!*

Le bois et la pierre prenaient ainsi des voix pour accuser le jeune préteur de la servitude impunie des Romains. Chaque matin, quand il montait à son tribunal, on y trouvait en foule des billets, des inscriptions, des adjurations semblables, déposés pendant la nuit. C'en était trop pour laisser dormir plus longtemps la conscience d'un homme à qui ses préceptes philosophiques avaient inculqué, comme première

vertu, le sacrifice de la reconnaissance, et même de la nature, au devoir. Depuis qu'il s'était convaincu qu'une plus longue patience à attendre la restauration de la liberté par son bienfaiteur et son père était une illusion et une complicité, il n'hésitait plus à méditer le renversement du dictateur; il espérait seulement que d'autres mains le dispenseraient d'un acte qui ressemblait trop à l'ingratitude et au parricide.

Mais les partis ne dispensent d'aucune extrémité l'homme unique dont ils ont besoin pour leur œuvre. Aucun autre ne pouvait remplacer Brutus; sa vertu même, qui le désignait entre tous par son nom aux républicains, était sa condamnation au crime. Il y avait de la superstition et de la fatalité, aux yeux des Romains, dans ce nom; il fallait, selon eux, qu'il désavouât sa race ou qu'il imitât ses ancêtres.

CCXXIII

On soupçonna ce qui se passait dans l'âme de Brutus, et on lui mit avec tant d'art et d'obs-

tination le poignard à la main qu'il ne pouvait le rejeter sans perdre ses amis et sans se trahir lui-même. Un petit nombre de patriciens républicains, l'élite de la jeunesse romaine, Statilius, philosophe de la secte d'Épicure, Favonius, le disciple et l'imitateur de Caton, Labéon, Casca, hommes de conseil extrême et d'exécution intrépide, se rassemblaient mystérieusement dans la maison de Cassius pour épier l'heure de la liberté et pour concerter le meurtre du tyran, seul obstacle à la résurrection de la république. César, en n'édifiant aucune institution qui pût lui survivre, était à lui seul la tyrannie tout entière. Lui mort, il n'y avait plus que Rome, et Rome paraissait impatiente et capable de renaître à l'antique liberté.

Mais aucun de ces conjurés, quelque importants qu'ils fussent dans le sénat et dans le peuple, n'avait une popularité et une autorité morale suffisantes pour imposer au peuple le respect de l'attentat qu'ils méditaient. Le premier venu peut frapper un tyran et appeler un peuple à la liberté; mais il faut un homme éclatant et prédestiné pour changer le meurtre en révolution. Ce n'est pas l'assassin, c'est l'homme d'État qui

justifie le coup et qui le fait sanctionner par la conscience publique comme une délivrance ou comme une justice. Brutus seul avait ce crédit dans Rome. Les conjurés, tout en se défiant encore de lui, se sentaient subalternes devant lui; un acte que Brutus n'approuverait pas paraîtrait un crime au peuple; sa conscience seule légitimerait tout acte auquel il aurait participé. Pénétrés de ce sentiment, qui les humiliait sans les décourager, ils résolurent unanimement de donner à leur complot un chef, une âme, une sainteté, dans Brutus. Cassius, quoique son rival depuis la préférence injurieuse de César, se chargea de sonder jusqu'au vif la faiblesse ou la vertu du neveu de Caton.

Il se rendit inopinément chez Brutus, étonné d'une telle déférence dans un homme dont il croyait n'avoir à attendre que l'envie. Après avoir motivé sa visite par l'attrait invincible qu'il avait toujours ressenti pour le neveu de Caton, malgré leur conflit accidentel de candidature pour la préture, il lui dit que les circonstances de la république étaient trop suprêmes pour que deux hommes tels que Brutus et lui affaiblissent plus longtemps le parti de

la liberté et de la gloire de Rome par une puérile dissension qui diviserait encore la république prête à succomber sous la convoitise des ambitieux. Il scella, avec l'accent de la franchise et de la cordialité la plus tendre, la réconciliation qu'il venait solliciter, sans rougir d'aucune déférence quand il s'agissait de Brutus. Puis, changeant de ton, et comme pour entrer dans les généralités d'un entretien qui s'épanche au hasard, il demanda à Brutus s'il ne comptait pas assister à la séance du sénat du 15 mars, dans laquelle on devait, disait-on, proposer d'ajouter à tous les honneurs de César le titre de roi et les attributions de la royauté.

Brutus répondit négligemment qu'il ne comptait pas se trouver au sénat ce jour-là. « Eh quoi! « reprit Cassius, vous abandonneriez la répu- « blique le jour où on veut lui porter le dernier « coup? Mais, si on vous appelle à consentir à « un tel attentat, que ferez-vous?

« — Alors, répliqua Brutus, mon devoir sera « de me prononcer, de parler, de repousser de « toutes mes forces l'établissement de la royauté « dans Rome, et de mourir le même jour que « la liberté.

« — Vous! mourir? s'écria Cassius ravi, avec « l'accent de l'incrédulité; et quel est donc le « Romain qui vous laisserait mourir? Ne vous « connaissez-vous donc pas vous-même, Brutus? « et ignorez-vous seul ce que vous êtes pour « Rome? Pensez-vous donc que ces adjurations « anonymes, qui pleuvent toutes les nuits sur « votre tribunal, soient l'œuvre des artisans et « d'une vile populace, et qu'ils ne sont pas plu« tôt la voix mystérieuse, mais unanime, des « premiers, des plus honnêtes et des plus illus« tres de nos citoyens? Ne vous y trompez pas, « Brutus : le peuple attend des autres préteurs « des largesses, des jeux publics, des combats « de gladiateurs; mais il attend de vous l'ac« quittement d'une dette contractée par le nom « de vos pères, par le nom que vous portez : l'a« bolition de la tyrannie! »

En finissant de parler il embrassa Brutus, en inondant son visage de ces larmes d'enthousiasme qui sont le trop plein de la passion.

Brutus avait enfin consenti.

CCXXIV

Du jour où la conjuration put compter sur Brutus, elle cessa de se cacher dans l'ombre comme un crime; elle s'afficha presque comme une vertu. Sans avoir besoin de se donner les uns aux autres d'autres raisons et d'autres gages que le nom de ce grand homme de bien, un autre Brutus (Décimus Brutus), familier de César, Tribonius Cimber, tous les amis de Pompée, tous les adorateurs de Caton, tous les patriciens humiliés, tous les chevaliers romains avilis, tous les citoyens de la bourgeoisie, qui déploraient la souveraineté républicaine absorbée dans un homme; enfin tous les hommes vertueux, à qui la tradition romaine et la philosophie grecque avaient enseigné à confondre, comme Cicéron, Scipion, Caton, la vertu et la liberté dans le seul mot patrie, s'avouèrent à demi-voix leur commune pensée. Soixante sénateurs, sans prêter sur le poignard aucun de ces vains serments qui lient les courageux et qui ne lient ni les espions ni les lâches, autorisèrent Brutus à compter sur

eux. César lui-même fixa le jour de sa mort, en fixant au 15 des ides de mars le jour de la convocation du sénat, pour entendre, de la bouche de ses affidés, la proposition de lui décerner le titre de la royauté, le bandeau de pourpre au tour du front.

L'opinion était si établie, la résolution était si ferme, le dessein paraissait si honnête que, sur ce grand nombre de conjurés à qui on n'avait demandé que la prudence, aucun ne trahit même par une indiscrétion le complot. Ce n'était pas même un complot dans leur pensée: c'était le coup d'État de la république, le juste talion de la liberté. César seul devait expier pour tous. Brutus, dans la réunion où l'on délibéra si l'on ferait mourir ses principaux partisans, s'opposa à tout autre meurtre qu'à celui qui paraissait nécessaire à la liberté de tous; il sauva même Antoine, plus instigateur encore de monarchie que César. Il représenta avec raison qu'Antoine était plus méprisable que redoutable, plus vaniteux que féroce; qu'il jouissait, comme consul sur le peuple et comme général sur les légions, d'un crédit qui pourrait aider les conjurés à faire accepter le meurtre de César une fois accompli, et qu'après

avoir aidé à renverser la république ce soldat dissolu et versatile serait tout aussi tenté de participer à la gloire de la rétablir. Quant à Cicéron, bien que Brutus fût le plus respectueux de ses amis, uni depuis son enfance à ce grand homme par la philosophie, l'éloquence, les lettres, l'honnêteté, il engagea les conjurés à ne pas lui confier l'entreprise. On ne doutait pas de son opinion, mais de son courage.

On ne pouvait, en effet, douter de l'opinion de Cicéron, qui écrivait, peu de jours après la mort de César : « On ne peut assez louer les deux Bru-
« tus; ils nous ont délivrés du tyran. Défendons
« en eux nos libérateurs, et consolons-nous de
« tout en pensant au 15 mars (jour ou César
« avait expiré). » Mais on pouvait douter de la constance et de la fermeté de l'homme qui, après avoir suivi Pompée et pleuré Caton, vivait familièrement avec le meurtrier de ces deux victimes.

CCXXV

Une sollicitude plus tendre empêcha Brutus de

faire confidence de la conjuration à sa femme, Porcia : non qu'il craignît d'être détourné par cette femme héroïque d'un dessein qu'il jugeait magnanime pour sa patrie, mais afin de lui épargner les transes et les terreurs inséparables de la longue attente avant les grandes résolutions.

Mais la tension d'esprit de Brutus pendant le jour, ses insomnies pendant la nuit, ses agitations inusitées pendant son sommeil n'échappèrent pas à la tendresse attentive de la jeune femme. Elle soupçonna que son mari roulait quelque lourde pensée dans son âme, et que c'était ce poids qui causait cette agitation maladive de ses sens. Avant de lui demander son secret, elle voulut s'éprouver secrètement elle-même, afin de savoir si elle était capable de surmonter la douleur et les supplices pour garder, jusqu'à la mort, le mystère qu'on aurait versé dans son sein.

Après que Brutus fut sorti du lit, elle ordonna à ses esclaves de la laisser seule, et, s'armant d'un petit ciseau aigu à deux lames dont les barbiers romains se servaient pour tailler les ongles, elle se l'enfonça profondément dans les chairs,

et resta sans crier, à demi morte, baignée sous ses couvertures dans son sang. Brutus accourut à la nouvelle de la maladie de sa femme, sans savoir, non plus que toute sa maison, la cause de sa pâleur et de sa fièvre. Porcia, à son approche, ayant fait retirer tous les assistants, demanda à lui parler sans témoins.

« Brutus! » lui dit-elle dans un entretien littéralement conservé par les Mémoires de son « propre fils, « Brutus, je suis la fille de Caton, « et je vous ai été donnée par lui, non pas pour « être seulement compagne de votre couche et « commensale de votre table, comme les concu- « bines, mais pour partager, en tout, vos biens « ou vos maux. De votre côté vous ne m'avez « jamais donné le moindre sujet de me plaindre « de mon union avec vous. Mais quelle marque « puis-je donc à mon tour vous donner de mon « amour et de ma reconnaissance, si je ne suis « capable ni de partager avec vous une extré- « mité pénible et cachée, ni de supporter pour « vous, comme votre plus chère confidente, le « secret périlleux d'une entreprise qui demande « de la fidélité et de la constance? Je sais bien « qu'en général on considère le caractère des

« femmes comme trop faible pour qu'elles gar-
« dent avec une sûreté parfaite un mystère qui
« leur est confié. Mais, Brutus, la bonne éduca-
« tion et le commerce des hommes sages et ver-
« tueux ont quelque pouvoir et quelque in-
« fluence sur les mœurs. Fille de Caton, épouse
« de Brutus, ces deux titres me commandent
« d'être digne d'eux ; cependant je ne me suis pas
« encore assez fiée à ces garanties de mon devoir
« que je n'aie voulu, avant de vous demander
« votre secret, faire sur moi-même l'épreuve
« de ma constance; maintenant je suis sûre, et
« j'ai appris par ma propre main, que la dou-
« leur ne pouvait rien sur moi ! »

A ces mots elle souleva ses couvertures et montra à son mari la blessure d'où coulait son sang. Brutus, extasié d'admiration, lève ses mains au ciel, s'écrie et prie les dieux de l'inspirer d'assez de constance et de vertu dans son entreprise pour qu'on le déclare un jour digne d'avoir été l'époux d'une femme telle que Porcia ! Il avoua tout à une femme qui savait s'infliger à elle-même des supplices qui bravaient d'avance la main et le fer des bourreaux.

CCXXVI

Cependant le jour des ides de mars approchait, et la physionomie seule de Rome inspirait aux familiers de César on ne sait quel vague pressentiment de péril invisible, mais oppressif comme l'atmosphère d'un grand crime. On lui conseillait de se défier de tels et tels jeunes patriciens, hardis en paroles, et même de quelques amis de sa fortune, comme Antoine et Dolabella.

« Non, non, dit-il, ce ne sont pas ces visages « gras et bien peignés, ce sont ces visages maigres « et pâles (en désignant du geste Brutus et Cas« sius) qui sont capables de funestes résolutions « et qu'il faut craindre. » Mais il avait tant à craindre de tous côtés par les représailles provoquées contre sa vie qu'il avait pris le parti de ne plus rien craindre. La vie lui pesait, la possession du monde le trompait, comme elle trompe tous ceux qu'elle allèche ; les accès de sa maladie mentale se multipliaient et l'amaigrissaient comme un squelette.

Un jour qu'on lui disait encore de se défier

de Brutus : « Bah ! » répondit-il en découvrant sa poitrine et ses flancs devenus grêles par les soucis de l'empire, « pouvez-vous penser que « Brutus n'aura pas la patience d'attendre que « ce corps miné tombe de lui-même en ruine ? »

Mais l'ambition effrénée survivait à la vie. On lui conseilla en vain d'ajourner une aspiration à la royauté qui n'ajoutait rien à sa puissance et qui lui aliénait le peuple romain ; il s'obstinait à ce titre, parce que les augures le disaient nécessaire au vainqueur des Parthes, et qu'il voulait la guerre pour distraire Rome de la tyrannie ; il la désirait aussi dans l'espoir que l'activité des camps rétablirait sa santé, toujours plus chancelante dans l'inaction de Rome.

Le 15 mars resta fixé pour la délibération du sénat sur le titre à donner à César.

CCXXVII

Cassius, pour motiver la réunion, ce jour-là, dans sa maison, de tous les conjurés et de tous les sénateurs confidents du complot, fixa au même jour la cérémonie de la robe virile à faire

revêtir solennellement à son fils. Un nombreux cortége d'amis, de clients, d'affranchis des principales familles de Rome pouvait ainsi, sans éveiller les soupçons, l'accompagner au Forum et jusqu'au portique de Pompée. Le portique de Pompée, choisi comme sous le doigt d'une fatalité par César pour une assemblée nombreuse du sénat, était un vaste édifice entouré de vestibules, où la foule s'encombrait, sans les obstruer, autour des tribunaux des préteurs. Une salle circulaire immense, autour de laquelle étaient étagés les bancs des sénateurs, occupait le centre de ces portiques. La statue de marbre de Pompée, l'épée de général dans la main, comme si elle eût fait le signal de la vengeance à ses amis, s'élevait au milieu de la salle. On montre encore aujourd'hui à Rome cette statue tachée aux pieds de quelque rouille indélébile que la tradition dit être un jet du sang de César.

CCXXVIII

Le matin du jour des ides, Brutus cacha un poignard sous sa tunique et rejoignit sous les

portiques le groupe des conjurés, aussi armés sous leurs habits, et le cortége de Cassius. Impassibles de visage sous l'agitation de leurs pensées, les deux préteurs, en attendant l'arrivée de César, montèrent sur leurs tribunaux et s'occupèrent à entendre des causes et à rendre des jugements. Les sénateurs confidents du drame remplissaient en foule les vestibules, sans donner d'autre signe d'agitation que leur attroupement aux portes et leurs pas d'une place à l'autre.

César tardait plus que de coutume; le jour s'avançait. Les uns murmuraient contre son insolence qui se jouait de l'attente d'un corps aussi auguste que le sénat; les autres affirmaient que, retenu par sa maladie ou par son hésitation croissante, il avait résolu d'atermoyer sa résolution et de congédier le sénat en le remettant à un autre jour.

Ces retards étonnaient les indifférents et inquiétaient les conjurés. Casca, l'un d'eux, avait rencontré en route un importun qui s'était penché à son oreille et qui lui avait dit : « Tu m'as « caché en vain ton secret, Casca! Brutus m'a « tout dit ! » Casca avait failli se trahir par son trouble; mais, en interrogeant l'importun, il

avait heureusement découvert qu'il s'agissait d'une futilité n'ayant aucun rapport avec la conjuration.

D'un autre côté, un des sénateurs les plus initiés aux secrets de la haute politique, nommé Popilius Lénas, s'était approché, en traversant les portiques, de Brutus et de Cassius. « Que les « dieux vous secondent dans le généreux des- « sein que vous méditez! leur avait-il dit à « voix basse; mais hâtez-vous, car votre projet « n'est plus un mystère pour personne. » Popilius Lénas les quitta sans que la foule et l'heure permissent aux deux chefs du complot de lui demander l'explication de ces paroles. Ils crurent un moment la conjuration éventée.

Porcia, l'épouse de Brutus, voyant aussi s'écouler les heures sans qu'aucun messager lui rapportât des nouvelles du sénat, commença à craindre qu'un si long retard ne fût la suite de la découverte du complot, du salut de César et de la perte de son mari. Moins stoïque contre l'anxiété de son âme qu'elle ne l'avait été contre la douleur de son corps, elle ne cessait d'aller et de venir du vestibule de sa maison dans la rue et de la rue dans ses appartements.

« Que fait Brutus? » demandait-elle à tous les passants qui revenaient de l'assemblée. Au moindre bruit qui s'élevait par hasard dans la ville elle croyait reconnaître dans les acclamations ou dans les malédictions de la foule le nom de Brutus; elle dépêchait confidents sur confidents aux abords du sénat pour connaître plus tôt son sort. Enfin, ne pouvant contenir son angoisse, elle s'affaissa sur elle-même à la porte de sa maison, devant les passants, qui la rapportèrent à ses serviteurs évanouie et la croyant morte.

Le bruit de cet évanouissement en public ou de cette mort de sa femme parvint rapidement de bouche en bouche à Brutus. Dans la crainte plus grande de manquer au salut de sa patrie, il surmonta en apparence la crainte qu'il avait sur l'évanouissement de Porcia. Il attendait César, et la liberté attendait sa main. Il demeura immobile sur son siége au sénat.

CCXXIX

Cependant César, malade, inquiet des transes

et des rêves de sa femme Calpurnie, le plus tendre et le plus sûr des augures, avait renoncé en effet à se rendre au sénat, et il donnait contre-ordre à son cortége.

Mais, au moment où il cédait aux avis et aux songes de Calpurnie, et où il remettait à un autre jour ce qu'il avait déjà tant de fois remis, un de ses familiers les plus agréables, Décimus Brutus, surnommé Albinus, parent du chef des conjurés, conjuré lui-même, et le plus perfide de tous, entra et lui fit honte de son hésitation. Après s'être moqué des rêves de femmes et des prophéties des augures payés pour mentir et mentant pour être payés, il parla à César un langage plus sérieux en apparence. Chargé de le pousser dans le piége où l'attendaient ses amis, Décimus Brutus lui représenta qu'il allait donner, par cette absence, un nouveau texte aux murmures du sénat et du peuple contre lui.

« Les sénateurs, lui, dit-il, ne se sont ras-
« semblés que sur votre convocation, pour vous
« déclarer monarque de tout l'empire romain
« hors de l'Italie, et pour vous accorder le pri-
« vilége d'y porter le bandeau et le diadème. A
« présent qu'ils ont pris depuis longtemps

« leur siége dans le portique de Pompée, si
« quelqu'un vient leur dire qu'ils n'ont qu'à se
« retirer et à attendre que Calpurnie ait eu des
« songes plus favorables, quel sujet de plainte
« ne donnerez-vous pas à vos envieux? Et com-
« ment vos amis eux-mêmes pourront-ils pal-
« lier dans l'opinion une servitude plus inso-
« lente et une tyrannie plus dédaigneuse? Si
« vous voulez absolument remettre la délibéra-
« tion à un autre jour, allez-y au moins vous-
« même, et faites l'honneur au sénat de le con-
« gédier de votre propre bouche!

En parlant ainsi il tirait César par la main et lui faisait autant violence par le geste que par le discours. César, sans aucun soupçon de l'affection et de la sincérité d'Albinus, à l'amitié de qui il croyait tellement qu'il l'avait nommé le second de ses héritiers dans son testament, se laissa entraîner hors de son palais et prit le chemin du portique de Pompée.

A peine était-il dans la rue qu'un philosophe grec de l'intimité de Brutus, qui venait de flairer quelque vent de la conjuration, accourut un papier à la main, et, se penchant vers sa litière, lui dit à l'oreille : « *Lisez seul et vite;* il s'agit de

choses graves et urgentes! » César prit le papier pour le lire; mais, interrompu à chaque instant par la foule des solliciteurs qui jetaient des suppliques sur sa litière ou qui lui adressaient des salutations et des vœux, il ne put lire le papier d'Artémidon, et arriva aux portes du sénat en le tenant non encore déployé dans la main.

CCXXX

Les vingt-trois principaux conjurés attendaient sous le portique, comme pour lui faire cortége, mais en réalité pour l'envelopper d'un cortége pressé de meurtriers. Ils auraient pu le frapper dans cette mêlée qui obstruait les portes, mais ils voulaient le tuer en plein sénat, afin que le meurtre parût au peuple, non un homicide, mais un jugement à mort ordonné ou acclamé par le sénat lui-même. Pour que la chute du tyran fût la fin de la tyrannie, il fallait, selon Brutus, que le coup de poignard fût un coup d'État.

César entra au milieu de ses assassins; le sénat se leva tout entier à son aspect; il alla s'asseoir en face des sénateurs, sur un siége isolé, près de

la statue de Pompée, séparé du sénat par l'espace vide qui s'étendait entre sa place et les pourtours de la vaste enceinte. Pendant le moment de confusion et de bruit qui suit l'entrée de l'homme principal et qui précède la délibération, Popilius Lénas, ce même sénateur qui avait dit en passant un petit mot énigmatique à Brutus, s'approcha de César; par respect et par discrétion les amis du dictateur s'éloignèrent de quelques pas pour ne pas entendre une conversation confidentielle entre deux hommes si importants.

L'entretien, vif et à mots pressés sur les lèvres, fit redouter un moment aux conjurés attentifs que ce ne fût une révélation du complot, soupçonné, mais non confié à ce sénateur. Déjà Brutus cherchait de la main son poignard, sous sa robe, pour s'en frapper lui-même plutôt que d'attendre l'ignominie du supplice, quand l'insistance obstinée et les gestes suppliants de Popilius Lénas lui firent conjecturer que ce n'était pas une délation, mais une supplique que le sénateur adressait au dictateur. Brutus regarda Cassius avec un visage rassuré, et Lénas, baisant la main de César, se rètira de lui et remonta à son banc.

CCXXXI

A peine César était-il assis que Trébonius, un des confidents du complot, chargé d'éloigner sans affectation les défenseurs du tyran, entraîne Antoine hors de la salle et le retient dans les vestibules, sous prétexte d'affaires graves à lui confier. Dès que Trébonius, à qui Cicéron, dans une de ses harangues, reproche comme un crime d'avoir ainsi préservé Antoine de la mort, fut sorti, tous les conjurés descendirent en foule de leurs places et se pressèrent, sous l'apparence d'un respectueux concours, autour de César, pour le séparer ainsi de tous ses amis. Feignant tous d'avoir, à l'envi les uns des autres, des félicitations ou des requêtes à lui adresser, ils formèrent autour de son siége un attroupement et un tumulte d'empressement simulé qui ne le laissait ni voir, ni entendre, ni discerner ce que chacun d'eux avait à lui dire.

Cimber était chargé de donner le signal de frapper par un geste convenu d'avance avec ses amis. Il s'était jeté aux genoux du dictateur, il

les embrassait en demandant avec instance le rappel de son frère proscrit. Sans se rebuter du refus, et comme si l'ardeur de la supplication eût égaré ses mains agitées, il saisit tout à coup les bords supérieurs de la robe de César, et, les rabaissant violemment, il découvrit à nu le cou et les épaules de la victime. A ce signal Casca frappa par derrière d'un coup mal asséné la nuque de César; César se retourna, et, saisissant de la main droite le manche du poignard qui l'avait blessé : *Scélérat de Casca,* s'écria-t-il, *que fais-tu?*

A moi, mon frère! cria Casca en langue grecque, et il cherchait à arracher son arme de la main de César. A ce cri, à ce sang, tous les conjurés à la fois, tirant leurs poignards de leur sein, fondirent sur le dictateur encore debout, et, dans cette mêlée de bras et de fers, ne trouvant pas assez de place pour leurs coups, se blessèrent eux-mêmes en perçant à l'envi le corps de César.

César, frappé de tant de glaives, cherchait, à travers cette voûte d'acier, en s'élevant sur la pointe des pieds, s'il n'y avait nulle voie à la fuite et nul secours de ses amis, quand, pour unique sauveur, il aperçut parmi ses assassins

Brutus! Brutus, blessé à la main par le fer d'un de ses complices, dans la confusion des premiers coups, brandissait encore dans sa main saignante la pointe du poignard qui cherchait le cœur de César.

A l'aspect de Brutus, soit horreur de reconnaître son fils parmi les assassins, soit conviction soudaine qu'il n'y avait rien à espérer d'une conjuration dans laquelle un homme aussi décidé que Brutus trempait le fer et la main : *Et toi aussi, Brutus!* s'écria César d'un accent de reproche consterné. Et, renonçant aussitôt à se défendre, lâchant la lame du poignard de Casca qu'il tenait encore, il rabattit sur son visage le pan de sa robe en forme de voile; puis, arrangeant de ses propres mains les plis de son manteau autour de ses jambes, comme pour mourir avec décence ou pour s'ensevelir lui-même avec dignité, il s'affaissa, et il expira, comme Pompée, d'un seul et long soupir, aux pieds de Brutus.

Ainsi était vengé un crime par un crime, le parricide de la patrie par le parricide de la nature. L'égorgeur et l'égorgé se disputaient l'horreur de ce meurtre et de cette mort.

CCXXXII

Le tyran est mort, meure la tyrannie! s'écriaient les conjurés en brandissant leurs poignards teints du sang de César et en montrant les vingt-trois blessures où chacun d'eux avait voulu signer dans le sang la délivrance de Rome et la renaissance de la république. Ils s'attendaient que le sénat, demeuré immobile de consternation pendant le meurtre, allait leur répondre par un cri unanime de liberté pour Rome et de gloire pour ses vengeurs.

Leur premier supplice fut de voir qu'ils avaient vengé de la tyrannie un sénat qui n'osait regarder, même mort, le cadavre d'un tyran. Brutus, étonné de ce silence et de cette horreur, s'avança au milieu de la salle; il voulut prononcer devant ses collègues la harangue qu'il avait préparée, toute chaude d'invocation à la liberté, pour expliquer le meurtre au sénat. Nul n'était plus là pour l'écouter. La consternation, l'effroi, la crainte d'être compromis par la présence seule dans un meurtre dont on

ignorait le contre-coup sur le peuple, avaient fait déserter l'enceinte. Tous les sénateurs avaient comme fui la contagion de ce sang.

Aux premiers retentissements du meurtre hors de la salle, Antoine lui-même, croyant que le fer le cherchait aussi, s'était évadé, déguisé en paysan de la Sabine, et avait cherché un asile dans la maison d'un affranchi. Brutus et ses complices se trouvèrent seuls en face de leur victime. Il n'y avait personne pour protester, personne non plus pour accepter le crime : il avait fait place à la république, et la république reculait d'horreur.

CCXXXIII

Après avoir délibéré un moment entre eux dans le désert, ils résolurent, déjà tristes et abattus, de provoquer du peuple cette approbation du meurtre et cette ivresse de liberté qu'ils n'avaient pu arracher du sénat. Ils sortirent en groupe, Brutus à leur tête, du portique de Pompée, et se dirigèrent vers le Capitole

en brandissant leurs poignards dans leurs mains rougies du sang de César et en appelant le peuple à la liberté.

On les regarda passer avec curiosité, mais en silence, comme des hommes dépaysés qui parlent une langue étrangère à leur pays. A peine deux ou trois sénateurs, trop timides pour avoir participé à l'acte, trop ennemis du tyran pour désavouer ses meurtriers, se joignirent-ils à eux dans leur marche au Capitole. Le reste du peuple, riches, pauvres, citoyens, prolétaires, magistrats, plèbe, couraient au hasard, d'une maison à l'autre, comme des hommes saisis de vertige, s'interrogeant les uns les autres, sans que personne osât prendre l'initiative de se réjouir ou de s'affliger, avant que l'impression générale eût éclaté par la douleur ou par la joie de tous.

Brutus cependant avait atteint avec ses amis le Capitole. Le Capitole était une sorte de citadelle fermée par un mur que le peuple ne pouvait escalader. On pouvait néanmoins haranguer de la tribune la multitude sur la place, au pied du mur. Le peuple, dont le rassemblement tumultueux remplit bientôt cette place,

sur la trace de Brutus et des conjurés, attendait que Brutus lui expliquât l'événement. Ce discours, médité, écrit, raturé, appris de mémoire depuis de longs mois, était toute la vie de Brutus; il n'y avait rien omis de ce qui pouvait, par la hauteur des maximes, par la majesté des ancêtres, par la philosophie de la vertu, par la contagion de l'héroïsme, par le dévouement à la patrie, justifier sa main, glorifier son acte, exalter le peuple au niveau de la destinée qu'il venait de lui rouvrir.

Ce discours, plus long et plus étudié que ne le comportait une circonstance où tout ce qui ne brûle pas les âmes les refroidit, fut écouté sans applaudissement et sans murmure. On respectait l'homme, on ne ratifiait pas son acte. Cette froide estime de la foule pour le nom et pour la vertu de Brutus le préserva seule des huées et des exécrations de l'auditoire. On le laissa redescendre sans que le peuple lui révélât encore l'énigme inconnue à lui-même de ses dispositions : c'était déjà une chute; car, dans ces extrémités des sensations de la multitude, tout homme qui ne l'entraîne pas au délire du crime ou de la vertu n'est plus bon ni à la vertu

ni au crime. Tout ce qui languit meurt dans les émotions de la place publique.

Un autre orateur, Cinna, voulut réchauffer la langueur que le discours trop littéraire de Brutus laissait dans la foule. Il le remplaça à la tribune et vomit d'éloquentes invectives contre César; mais ces invectives, qui auraient été acclamées la veille par le peuple, César vivant, parurent un sacrilége contre le cadavre de César mort et noyé dans son sang. Déjà la pitié, cette vengeance infaillible que l'assassinat prépare aux morts, avait succédé à la haine. La multitude s'indigna contre Cinna, et, le couvrant de malédiction et d'infamie, força les conjurés à chercher leur salut dans le silence et dans la retraite au Capitole. Le respect personnel pour Brutus couvrit seul encore cette retraite et empêcha la populace de massacrer les conjurés.

CCXXXIV

Pendant ces anxiétés des meurtriers et ces hésitations de la foule entre la joie et la pitié de la mort de César, la nuit était descendue sur

la ville. L'inaction des conjurés laissait cette nuit aux amis de César, au sénat et aux consuls, pour ressaisir le sang-froid qui leur avait manqué et le pouvoir échappé avec la vie des mains du tyran. Dans le premier trouble causé par le premier bruit du meurtre du dictateur, on s'était attendu à voir éclater une révolution aussi terrible que la conjuration paraissait profonde, vaste et atroce. On croyait que les conjurés, presque aussi nombreux que le sénat lui-même, allaient égorger, proscrire, incendier les maisons des partisans de leur victime, relever on ne sait quel pouvoir aristocratique sur les ruines de la tyrannie, et recommencer en grand le règne sanguinaire de Sylla.

Mais quand on vit que les sénateurs, aussi étonnés que le peuple, s'étaient enfuis d'horreur dans leurs maisons sans être immolés en route; que ni légion, ni peuple, ni magistrats ne se déclaraient pour les meurtriers; que les conjurés en groupe, impuissants par leur voix et par leurs gestes, au lieu de s'emparer de la ville, se réfugiaient dans le Capitole comme dans un lieu d'asile, attestant ainsi eux-mêmes l'incertitude où ils étaient d'être condamnés ou

absous par la multitude; qu'enfin le discours de Brutus n'avait produit qu'un muet étonnement dans le peuple, et celui de Cinna qu'un soulèvement d'indignation, alors les hommes exercés à juger les cœurs par les symptômes se rassurèrent, se rapprochèrent, se concertèrent pendant la nuit, puis convoquèrent hardiment le sénat au lever du jour, pour aviser, sur le cadavre de César, à remplacer César ou par la liberté antique ou par une nouvelle tyrannie.

CCXXXV

Antoine, caché au premier moment chez un affranchi sous le costume d'un prolétaire, profita, avec une rare inspiration d'habileté, des temps et des forces que les conjurés lui laissaient comme lieutenant de César et comme consul, puisqu'on respectait en lui ces deux titres. Il agit à la fois, dans la nuit, comme général et comme magistrat, courut au camp hors de la ville, harangua les légions, les émut de pitié sur le sort de César, les conjura néanmoins d'attendre sous les armes la volonté du peuple

et les décrets du sénat; puis, rentrant dans la ville, il déclara sa déférence complète aux ordres du sénat, sa sollicitude pour éviter à Rome une guerre civile, son amour d'une pacification générale des partis réconciliés dans le sang de César, et, s'entourant des meilleurs citoyens, il prit, pour ainsi parler, la dictature de la concorde.

Cicéron, humilié, mais heureux de n'avoir pas été mis par les conjurés dans la confidence du meurtre, proposa une amnistie générale, et contre ceux qui avaient participé à la tyrannie du mort, et contre ceux qui l'avaient tué. Antoine sut assez dominer au commencement sa colère pour envoyer à Brutus au Capitole des paroles de paix, pour lui donner son propre fils en otage, pour aller de sa personne s'entretenir avec lui dans un souper qui réunit le meurtrier et le vengeur de César. Antoine, malgré sa douleur, ne pouvait se dissimuler que l'événement lui remettait l'arbitrage et peut-être la dictature d'où le poignard des conjurés venait de précipiter son patron. L'ambition fut son génie dans cette nuit suprême; il mérita d'être et il fut en effet le sauveur de l'ordre et bientôt l'arbitre

des amis et des ennemis de César. Jamais César lui-même, son maître, n'avait conçu, agi, parlé, négocié, avec un coup d'œil plus rapide et un maniement à la fois plus ferme et plus délicat de la situation. Cet interrègne fut la candidature d'Antoine à l'empire du monde. Si ses dissolutions n'avaient pas prévalu plus tard sur sa politique, Antoine aurait vaincu Octave en intrigue et en gouvernement des partis.

CCXXXVI

Sûr, par son entrevue avec Brutus, de la faiblesse et de l'inaction des républicains protégés alors par lui-même, Antoine se rendit au sénat. Le sénat était embarrassé de savoir s'il traiterait César mort en tyran renversé de la tyrannie ou en victime immolée criminellement par des assassins; avant de se prononcer, ce corps timide, encore tout garrotté des honneurs et des salaires de César, voulait sonder la véritable impression du peuple. Se tromper, c'était s'exposer ou au mépris des républicains ou à la colère de la multitude.

Antoine, consommé en expédients, demanda qu'avant tout on lût publiquement devant le peuple le testament de César. Il savait que ce testament était plein de largesses faites aux citoyens par le dictateur, et que la reconnaissance et l'intérêt plaideraient dans le cœur des Romains la cause du testateur. Il insista aussi pour des funérailles publiques, dont le spectacle et l'émotion ne pouvaient manquer de produire une explosion d'attendrissement et de fanatisme en faveur de la victime. La tyrannie morte devait indubitablement ressortir de ce bûcher. Brutus lui-même, présent au sénat, fit la faute, ou par générosité, ou par peur, ou par défi, d'appuyer la motion d'Antoine. C'était le vengeur qui se posait en coupable devant ceux qu'il avait délivrés. Le sang de César donnait le vertige à son meurtrier.

Ce qu'Antoine avait prévu, ce que Brutus devait prévoir, arriva. A peine Antoine, monté à la tribune aux harangues sur le Forum, eut-il fait lire le testament par lequel César donnait à chaque citoyen une somme de soixante et quinze drachmes pour se souvenir de lui, et au peuple romain les magnifiques jardins qu'il

avait au bord du Tibre, que l'éloge et le regret de César éclatèrent dans toutes les bouches; il traitait le peuple comme il aurait fait un fils; les citoyens se sentaient en parenté avec ce grand homme.

CCXXXVII

Antoine, qui épiait le sentiment public, fit exposer le corps sur un bûcher élevé en face de la tribune. La mort a son éloquence irrésistible sur les hommes assemblés; un cri sortait avec le sang de ces vingt-trois blessures béantes par où la vie de César avait coulé. On oubliait sa tyrannie, on ne se souvenait que de sa gloire. Antoine, développant alors aux yeux du peuple la robe de César percée de ces vingt-trois coups de poignard qui attestaient l'acharnement de tant d'assassins contre un seul cœur, et feignant d'être emporté au delà de ses pensées par sa douleur, adressa à la multitude une des harangues les plus pathétiques, par les accents, par les sanglots, par les gestes, qui aient jamais été prononcées. Si Brutus avait ainsi parlé et agi la

veille au Capitole, la république était sauvée et le corps du tyran traîné aux égouts.

Cette robe ensanglantée, ces accents, ces larmes, ces gestes, après avoir arraché des sanglots au peuple, changèrent en fureur sa pitié; une émeute de douleur et de rage éclata autour de ce cadavre. La populace et la soldatesque, indifférentes à la liberté, adoraient César, qui donnait aux soldats la licence, aux armées l'empire, aux ambitieux le monde, aux prolétaires du pain, à la multitude des spectacles, des fêtes, des jeux. D'abord étonnée, bientôt attendrie, puis furieuse, elle se répandit en imprécations contre les conjurés; elle invoqua la vengeance contre les meurtriers de son idole; elle courut à leur demeure, des brandons à la main, pour les incendier; puis, démolissant les boutiques, les bancs des marchands, les portes des temples qui étaient sur la place, et faisant de tous ces débris de sa demeure un immense bûcher, elle y brûla le corps de César dans un incendie de Rome plutôt que dans un bûcher funèbre. Donnez donc la liberté au peuple pour qu'il en fasse l'apothéose de la tyrannie!

La rage du peuple contre ceux qui avaient cru

l'affranchir était telle qu'un sénateur, ami de César, nommé Cinna, qui était malade, ayant voulu assister aux obsèques du dictateur, fut massacré et traîné en lambeaux dans les rues de Rome, parce que, sur une ressemblance fatale de nom, le peuple l'avait pris pour Cinna, l'ami et le complice de Brutus.

Brutus lui-même, quoique respecté seul encore par le peuple, qui ne pouvait imputer à crime l'erreur d'une si rare vertu, sortit de Rome, se proscrivant lui-même et méditant amèrement sur l'inanité des assassinats. On agita, il agitait lui-même dans sa conscience le droit ou le crime d'immoler les tyrans. On les immole toujours en vain. Le fantôme qui se leva devant Brutus, la veille de la bataille de Philippes, n'était autre que son remords. Le premier supplice du crime, c'est d'être toujours trompé.

CCXXXVIII

Certes César avait trop bien mérité les vingt-trois coups de poignard qui l'étendirent sans vie aux pieds de la statue de Pompée et du sénat asservi par lui.

Il l'avait mérité en soulevant la démagogie romaine pendant ses premières années contre la liberté régulière pour la jeter sciemment dans la licence qui appelle toujours l'épée du dictateur, ce niveau de fer sous lequel tout est petit.

Il l'avait mérité en se faisant, dans les Gaules, une milice personnelle et soldatesque des légions que la république lui avait confiées pour agrandir et préserver Rome.

Il l'avait mérité en ne voulant souffrir aucun égal dans le pouvoir et dans la gloire, en insurgeant l'opinion et bientôt les armées contre son bienfaiteur et son gendre, le grand Pompée, qui n'était grand que par la légitimité de sa grandeur.

Il l'avait mérité en faisant passer le Rubicon non-seulement aux légions romaines, mais aux légions de barbares gaulois et espagnols auxquels il apprenait le premier le chemin de Rome.

Il l'avait mérité en traitant sa patrie en pays conquis, en violant le sénat, le peuple, le trésor, les temples, en forçant les consuls et les citoyens à une immense proscription en masse qui ne laissait en Italie que la populace, les Gaulois, les prétoriens espagnols et lui!

Il l'avait mérité en poursuivant de continent en continent, de champ de bataille en champ de bataille, cette république errante ; en contraignant Pompée à la mort, Caton au suicide, Cicéron à la bassesse, Brutus même, son fils, à la dissimulation et à l'assassinat.

Il l'avait mérité en couvrant Corfinium en Italie, Pharsale en Grèce, Alexandrie en Égypte, Thapsus en Afrique, Munda en Espagne, de sept cent mille cadavres de Romains immolés par des Romains à sa voix.

Il l'avait mérité en corrompant Rome jusqu'à la moelle pour l'assouplir à la servitude, en ne lui donnant pour institutions que des jeux, des triomphes, des gladiateurs, des orgies, mœurs des peuples qu'on veut désarmer.

Il l'avait mérité, enfin, en n'osant pas même accomplir ce qu'il avait rêvé pendant tant de crimes : saisir la monarchie héréditaire, servitude au moins paisible des citoyens dégradés par lui.

Il l'avait mérité en ramenant tout à lui-même, à lui seul ; en prenant l'univers romain en viager sur sa tête et en ne se préparant d'autre héritier possible que l'anarchie.

Était-ce assez de crimes pour mériter les vingt-trois coups de poignard des conjurés républicains? Il n'y a pas une conscience, républicaine ou monarchique, peu importe, mais seulement honnête, qui ne condamne à mort le meurtrier de sa patrie; qu'est-ce donc quand, cette patrie, c'est l'univers, et quand, ce meurtrier, c'est le favori de l'univers?

CCXXXIX

Mais ces considérations sont-elles de nature à légitimer l'acte de Brutus et à justifier l'assassinat même d'un tyran?

L'antiquité le croyait dans sa moralité imparfaite, qui jugeait les actes par le patriotisme, au lieu de les juger par la conscience. Nous ne le croyons plus, parce que l'intérêt de la patrie n'est pas pour nous le type de la justice. Le type de la justice moderne est plus haut et plus large que la patrie : c'est le devoir. Les règles du devoir ne sont pas écrites pour nous des mains de patriotes, mais des mains de Dieu. Ces règles ne remettent aucune vie, pas même celle de l'usur-

pateur, du tyran, du meurtrier, à l'arbitraire erroné ou fanatique de celui qui croit venger la liberté, la patrie, l'espèce humaine. Elles ne la remettent qu'aux lois, expression de la conscience souveraine et légitime de la patrie.

Rome avait le droit de révolution; Brutus, isolé, n'avait pas le droit de meurtre. Il ne l'avait pas comme patriote, il l'avait moins encore comme fils; peut-être ne l'avait-il pas comme politique. Il n'avait reçu mandat que de son fanatisme pour la liberté de son pays; mais le fanatisme n'est que le mandat d'une opinion, d'une haine, quelquefois d'une démence, et, si Brutus avait quelque doute sur la légitimité de son assassinat, il n'avait qu'à interroger sa conscience sur la moralité des moyens qu'il était forcé d'employer pour l'accomplir. Ces moyens étaient le mystère, qui, à lui seul, accuse l'acte qui a besoin de se cacher : on conspire à l'ombre, on sauve son pays et son opinion au grand jour. C'était ensuite l'usurpation sur la volonté légale de son pays; il ne la savait pas, il ne pouvait que la présumer : on ne tue pas par présomption et par hypothèse. C'était enfin la dissimulation de la perfidie; il endormait César, il

lui dérobait l'embûche, et le jour il cachait son poignard sous sa robe; il souriait du visage en immolant du cœur; il envoyait Albinus, l'ami de César, tirer César par des caresses de sa maison et le pousser au piége en le couvrant de mensonges et d'adulations.

Si de tels moyens ne sont pas innocents, l'acte qui les nécessite est-il honorable? La vraie vertu emprunte-t-elle jamais ses moyens au crime? et la même conscience peut-elle à la fois déshonorer la route et glorifier le but? Non, c'est une contradiction que l'homme invente par des sophismes politiques, mais que Dieu n'a pas faite et que la conscience n'absout jamais.

Brutus était donc vertueux d'intention, criminel de fait; il risquait de plus d'être parricide. Que le fanatisme loue! la conscience réprouve et la nature frémit. Brutus s'est trompé en droit, il s'est trompé en moyens, il s'est trompé en meurtre.

CCXL

Mais, disions-nous tout à l'heure, il s'est

trompé peut-être en politique. Expliquons ici ce mot, pour qu'on saisisse bien notre pensée en résumant cette vie et cette mort de César.

On a beaucoup innocenté César dans la première moitié de ce siècle et beaucoup calomnié la liberté régulière parce que la liberté avait succombé et que les théoriciens politiques ont des sophismes, des doctrines et des adulations au service de tous les succès. On a beaucoup agité si la république romaine aurait vécu, même dans le cas où César ne l'aurait pas tuée. « Il était légitime de la tuer, dit-on, parce qu'elle ne pouvait plus vivre longtemps. »

C'est comme si l'on disait qu'il est innocent de tuer une chose ou un homme mortel parce que cette chose ou cet homme mortel sont condamnés par la nature à mourir un jour! Sophisme et iniquité! Ce n'est pas celui qui veut sauver, c'est celui qui tue qui est le meurtrier. César était d'autant plus criminel de porter le dernier coup aux institutions de son pays que la république était plus chancelante et qu'elle avait moins de force et moins de vertu publique pour se défendre. La lâcheté se trouvait en cela réunie à l'attentat.

Mais est-il bien vrai qu'il n'y eût plus ni vertu, ni énergie, ni républicains dans la république romaine, quand César, tournant contre elle les légions, les barbares, les Espagnols et les Gaulois, vint l'égorger dans son berceau, à Rome?

Que sont donc ces sept cent mille citoyens romains, et ces quatorze légions de Pharsale, et ces quatre légions d'Égypte, et ces douze légions d'Afrique, et ces douze légions d'Espagne, qui combattent jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour elle? Que sont donc les Pompée, les Bibulus, les Scipion, les Cassius, les Brutus, les Caton, la bourgeoisie et la noblesse tout entière de Rome, qui désertent l'Italie, leurs foyers, leurs biens, leurs temples, leurs fortunes, plutôt que de consentir à l'asservissement de la république, et qui combattent et meurent pendant sept ans pour aller partout où une plage d'Europe, d'Afrique et d'Asie, leur laisse assez de place pour combattre et pour mourir? Une république qui se défend ainsi, et qui, à l'exception de Cicéron, ne rend la liberté qu'avec le dernier soupir, après une si héroïque agônie et après de si solennels suicides, était-elle une république déjà morte, une république sans volonté de

vivre, sans énergie et sans vertu? Les casuistes de la tyrannie le disent, mais le sang de ces millions de citoyens de Rome, et des premiers et des meilleurs citoyens, proteste. Fouillez Pharsale, Thapsus, Munda; vous y trouverez, dans les ossements de ces millions de républicains romains, l'histoire vraie de la vitalité obstinée de la république. César ne l'a pas ensevelie seulement, il l'a égorgée : voilà la vérité.

Sans doute elle était en décadence, mais qui peut dire ce que des hommes tels que César, Labiénus, Pompée, Caton, Brutus, Scipion, Cicéron, s'ils s'étaient ligués pour la réformer, la relever, la soutenir, auraient pu pour le salut de la liberté? Qui peut le dire si César, au lieu de dévouer son génie à la détruire, avait consacré son ambition à la diriger? Des hommes tels que César sont plus puissants qu'on ne le croit sur la destinée de leur pays : il y a des temps où un pays vit dans un homme. Que serait devenue l'Amérique si Washington avait manqué à sa vertu? Il était plus aisé de ne pas opprimer Rome que de fonder l'Amérique libre.

CCXLI

Il y avait donc plus de vertu, de vitalité et d'énergie dans la république romaine, quand César la corrompit et la tua, qu'il n'en fallait à un homme de bien pour régénérer la liberté. Rome s'humiliait et se dégoûtait rapidement de César quand Brutus raviva malheureusement sa popularité posthume par l'immense horreur de l'assassinat et par l'immense pitié d'un cadavre. Mort dans son lit et dans sa décadence, César eût été peut-être moins funeste au peuple romain. C'est son ombre longtemps que le peuple attendit et que les légions irritées voulurent surtout venger par Octave, son neveu. L'empire sortit des funérailles de César, cet empire se ressentit toujours de son origine : né d'une ligue entre la populace et la soldatesque, il avilit et il opprima jusqu'à sa fin.

Tel fut l'héritage de César, immense génie employé à agiter, à corrompre, à enchaîner son pays, grand général, habile démagogue, exécrable citoyen, brillant fléau de toute moralité

et de toute liberté sur la terre, illusion de l'histoire, exemple des ambitieux, nom d'autant plus funeste au monde que les tyrans s'en font une excuse, les soldats une idole, les peuples un éblouissement qui sous la gloire leur cache la servitude et sous le triomphe leur fait oublier la vertu !

On voit par cette analyse en action de la vie de César combien les parallèles entre ce grand politique de Rome et ce grand conquérant de l'Inde sont faux. Les exploits d'Alexandre sont tous légitimes, ceux de César ne sont qu'héroïques. La gloire honnête est l'objet du premier, le pouvoir à tout prix est l'objet du second; la supériorité du motif fait la supériorité du nom. La gloire de César contriste, celle d'Alexandre dilate le cœur. César est le politique, Alexandre est le héros du genre humain.

FIN.

VIE

DE

ALEXANDRE LE GRAND

PAR

A. DE LAMARTINE

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56
M DCCC LIX